Duke University Libraries
D01130611D

DUKE UNIVERSITY LIBRARY
DURHAM, N. C.

LANSON COLLECTION

Rec'd June 8, 1929

Library Budget
Fund

ANTHOLOGIE JUIVE

DU MOYEN AGE A NOS JOURS

OUVRAGES DE M. EDMOND FLEG

ANTHOLOGIE JUIVE, des Origines au Moyen Age.

POÈMES

LE MUR DES PLEURS (*Camille Bloch, Lipschutz*)..... 1 volmue.

LE PSAUME DE LA TERRE PROMISE (*Kundig, Lipschutz*)..... 1 plaquette.

ÉCOUTE ISRAËL. Le Livre de la Pâque et le Livre des Semaines (*G. Crès*)..... 1 volume.

THÉATRE

LE MESSAGE, 3 actes (*Escholiers*).

LE DÉMON, 1 acte (*Théâtre Michel*).

LA BÊTE, 4 actes (*Théâtre Antoine*).

LE TROUBLE-FÊTE, 4 actes (*Comédie des Champs-Élysées*).

MACBETH, 7 tableaux, d'après Shakespeare, musique d'Ernest Bloch (*Opéra-Comique*).

LA MAISON DU BON DIEU, 3 actes (*Théâtre des Arts*).

SAMUEL BRIZACH ou LE MARCHAND DE PARIS, 3 actes (*Théâtre des Mathurins*).

FILM

LE PENSEUR, mis en scène par Léon Poirier (*Gaumont*).

EDMOND FLEG

ANTHOLOGIE JUIVE

DU MOYEN AGE A NOS JOURS

136381

PARIS
LES ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
—
MCMXXIII

393
UNIVERSITY OF DUKE UNIVERSITY LIBRARY
COLLECTION
LANSON

IL A ÉTÉ TIRÉ VINGT-CINQ EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, DONT CINQ
HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE I A 20
ET DE 21 A 25.

Copyright by les Editions G. Crès & Cie, 1923.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

6/9/39
Budapest
Fr.
Louvre
1.75
Rom. Lang
84:8.91
F594A
v.2

AVANT-PROPOS

---

*L'*Anthologie juive *que je présente ici au public est conçue dans le même esprit que celle qui la précède : je me suis proposé d'y donner une idée succincte de la tradition non seulement littéraire, mais encore historique, religieuse, juridique, philosophique, morale, sentimentale, sociale et politique d'Israël, du Moyen Age à nos jours.*

A mesure que je me rapprochais de l'époque contemporaine, le choix des textes devenait plus difficile. Afin de le limiter par avance, je n'ai admis dans ce recueil, sauf deux ou trois exceptions motivées par ailleurs, que des auteurs juifs de naissance, ayant consciemment fait œuvre juive. Ainsi, l'on n'y trouvera pas le chrétien Ernest Renan, malgré son Histoire du Peuple d'Israël, *ni, malgré leurs origines juives, MM. Georges de Porto-Riche ou Tristan Bernard, qui appartiennent exclusivement à la littérature française.*

D'autre part, j'ai voulu, parmi tant de traductions, donner le plus grand nombre possible de textes originaux. Aussi, lorsqu'il m'est arrivé de trouver, en divers langages, l'expression juive d'une même idée ou d'un même sentiment dignes d'être retenus, mon choix s'est porté de préférence

136381

sur la forme qu'ils ont prise dans l'œuvre d'un écrivain juif de langue française.

Tels sont les principes qui ont guidé mon travail ; il était indispensable de les signaler en tête de ce livre, pour en justifier la composition.

E. F.

SOMMAIRE

ÉPOQUE RABBINIQUE

Pages

Chronologie 3

I. HISTOIRE ET LÉGENDE..... 7

Charlemagne et les Juifs (810), p. 7. — Le Royaume des Khozars (958), p. 8. — Les Ecoles nouvelles (v. 960), p. 11. — La première Croisade (1096), p. 13. — David el Roï (1163), p. 16. — La peste en Angleterre (1240), p. 19. — L'accusation de meurtre rituel (XIII^e siècle), p. 20. — Jérusalem au XIV^e siècle, p. 21. — L'exil d'Espagne (1492), p. 23. — Les suites de l'exil, p. 26. — Charles-Quint et le Rabbin Joselman (1520), p. 26. — Luther et les Juifs (1543), p. 27. — Salomon Molkho, p. 28. — Juifs et Cosaques en Pologne (1648), p. 30. — Sabbattaï Zévi et ses fidèles, p. 33.

(Chasdaï ibn Schaprut, le Roi des Khozars, Abraham Ibn Daud, Isaac Schélo, Isaac Abrabanel, Joseph Ha-Cohen, Joselman de Rosheim, Salomon ibn Verga, Baruch Marizo, Henri Graetz.)

II. LA PENSÉE RELIGIEUSE : EXÉGÈSE ET PHILOSOPHIE..... 36

1. — LA LUTTE ENTRE LA TRADITION ET LA RAISON 36

A. — *L'EXÉGÈSE RATIONALISTE*..... 36

La Bible et la Raison, p. 36. — Satan et les Anges assimilés à des hommes, p. 38. — Le miracle de Josué, p. 38. — Œil pour œil, p. 39. — Exégèse littéraire : les hyper-

boles de la Bible, p. 40. — Exégèse historique : la Vision de Daniel, p. 41. — Exégèse du bon sens, p. 42.

(Saadia, Moïse ibn Gikatilla, Chananel ben Chuschiel, Moïse ibn Ezra, Abraham ibn Ezra, Raschi.)

B. — *LE NÉO-PLATONISME JUIF*..... 43

Exégèse allégorique : le Paradis ; le Rêve de Jacob, p. 43. — Méthode pour arriver à la connaissance, p. 44. — La Volonté créatrice, p. 44. — La connaissance de Dieu, p. 45.

(Salomon ibn Gabirol.)

C. — *LA RÉACTION TRADITIONALISTE*..... 46

L'appel à la Tradition, p. 46. — L'appel à la joie, p. 49.

(Juda Halévy.)

2. — LE RATIONALISME A SON APOGÉE..... 50

La liberté, p. 50. — Le Guide des Egarés, p. 52. — La création ex-nihilo, p. 53. — Le prophétisme, p. 54. — Le monde à venir, p. 57. — Le Messie, p. 60.

(Abraham ibn Daud, Maïmonide.)

3. — LA RÉACTION RELIGIEUSE ET MYSTIQUE.. 62

Croire et savoir, p. 62. — L'exégèse mystique, p. 63. — Le but de la Cabbale, p. 65. — Dieu et ses émanations, p. 65. — L'alphabet créateur, p. 68. — L'Ancien des Anciens, p. 71. — Les deux mondes, p. 71. — La puissance de l'homme qui prie, p. 73. — Le Médiateur céleste, p. 75.

(Salomon ben Adreth, le *Zohar.)*

4. — LE DÉTERMINISME JUIF..... 76

Le domaine du déterminisme, p. 76. — Le domaine de la liberté, p. 77. — Dieu à la fois immanent et transcendant, p. 77. — Les idées et les choses, p. 78. — La pratique de la joie, p. 79. — L'amour intellectuel de Dieu, p. 81.

(Chasdaï Crescas, Spinoza.)

5. — L'EXÉGÈSE CRITIQUE..... 82

Méthode, p. 82. — L'auteur du Pentateuque, p. 84. — Théologie et Raison, p. 88.

(Spinoza.)

III. LA POÉSIE..... 91

1. — POÉSIE RELIGIEUSE ET MYSTIQUE..... 91

Prière pour l'An nouveau, p. 91. — Nischmat, p. 94. — L'intercession des Patriarches, p. 95. — Dieu et la prière

d'Israël, p. 97. — La puissance rédemptrice du mot Amen, p. 98. — La Couronne de Royauté, p. 99.— Chant du Réveil, p. 101.— En mer, p. 102.— A Sion, p. 104.— Les martyrs de Troyes, p. 106. — Le matin, p. 108. — Adon Olam, p. 109.

(Rituel, Éléazar Ha-Kalir, Héchaloth Rabbathi, Alphabet de Rabbi Akiba, Salomon ibn Gabirol, Juda Halévy, Anonyme juif français du XIII[e] siècle, Zohar.)

2. — POÉSIE PROFANE..... 109

Adieu à Cordoue, p. 109. — Complainte sur la mort d'un frère, p. 110. — Epithalame, p. 111. — Chanson de l'eau, p. 111. — A l'amante, p. 112. — Le loup et les animaux, p. 112. — Le malchanceux, p. 113. — Eloge de la générosité, p. 114. — Hommage au Dante, p. 115.

(Samuel Ha-Naguid, Moïse ibn Ezra, Salomon ibn Gabirol, Juda Halévy, Berachia ben Natronaï, Abraham ibn Ezra, Juda Al Charizi, Emmanuel de Rome.)

IV. LA TRADITION ET LA VIE..... 117

1. — LES MORALISTES..... 117

Méditation, p. 117. — Conseils, p. 118.

(Bahya ibn Pakuda, Éléazar ben Juda.)

2. — LES APOLOGISTES..... 119

La défense du Talmud, p. 119. — Le vrai Messie, p. 121. — Lettre à un Apostat, p. 122. — Défense des médecins juifs, p. 124. — L'usure, p. 126. — Le crime rituel, p. 127.

(Yéchiel de Paris, Moïse ben Nachman, Prophiat Duran, David de Pomis, Manassé ben Israël.)

3. — LES PRÉDICATEURS..... 128

La Fête des Tabernacles, p. 128. — La prière d'Israël, p. 130. — Sermon pour le Jour du Grand-Jeûne, p. 131.

(Juda Moscato, S. J. Katzenellenbogen, S. E. Lenczyz.)

4. — LA CODIFICATION DU TALMUD..... 133

Juifs et non juifs, p. 133.

(Joseph Karo.)

5. — CÉRÉMONIES ET COUTUMES..... 136

Noces, p. 136. — Usages funéraires, p. 137.

(Léon de Modène.)

6. — LA COMMUNAUTÉ 138

Le Synode de Pologne, p. 138. — La Communauté et le Souverain, p. 140. — L'école des Juifs portugais à Amsterdam, p. 142. — Décadence, p. 143. — La Secte des Chassidim, p. 144. — Le Gaon de Vilna, p. 146.

(Sabbattaï Bass, Henri Graetz.)

7. — L'ESPRIT NOUVEAU 148

L'esprit nouveau dans la théologie, p. 148. — La Bible en langue vulgaire, p. 148. — L'enseignement des sciences profanes, p. 149. — L'esprit nouveau dans la société civile, p. 150. — L'esprit nouveau dans la Communauté, p. 151.

(Moïse Mendelssohn, Hartwig Wessely.)

ÉPOQUE MODERNE

Chronologie 157

I. HISTOIRE 163

La lutte pour l'émancipation (1789), p. 163. — L'émancipation (1791), p. 164. — Le Grand Sanhédrin (1807), p. 165. — L'Alliance israélite universelle (1860), p. 168. — Le Ghetto de New-York, p. 170. — Les Juifs aux Etats-Unis, p. 172. — Le premier Congrès sioniste (1897), p. 174. — La réhabilitation d'Alfred Dreyfus (1906), p. 176. — Les Juifs et la Guerre : 1. Les volontaires étrangers, p. 177. — 2. La mort du Grand-Rabbin Abraham Bloch, p. 179. — 3. Le martyre de David Bloch, p. 179. — L'émancipation des Juifs russes, p. 181. — La déclaration Balfour, p. 183. — Les Juifs et le Bolchévisme, p. 184. — Trotsky et les Juifs, p. 186. — Les Juifs dans le monde moderne, p. 186.

(Berr Isaac Berr, Narcisse Leven, Victor Basch, Waldo Franck, Joseph Reinach, André Spire, O. Grusenberg, Baruch Hagani, Israël Zangwill.)

II. LA CRITIQUE DU JUDAÏSME 190

1. — CRITIQUE HISTORIQUE 190

De la nécessité d'une Science du Judaïsme, p. 190. — Les sectes juives, p. 191. — L'idée de l'Homme-Dieu,

p. 193. — Avicebron et Gabirol, p. 196. — Nicolas Antoine, p. 197. — Polythéisme et Tabou dans la Bible, p. 199. — Les Sources de la législation mosaïque, p. 200. — L'esprit moderne chez les Prophètes, p. 201.

(Léopold Zunz, Abraham Geiger, Joseph Salvador, Salomon Munck, Julien Weill, Salomon Reinach, Isaac Hirsch Weiss, James Darmesteter.)

2. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE..... 203

A. — *JUDAÏSME ET HÉGÉLIANISME*..... 203

Les époques du Peuple éternel, p. 203.
(Nachman Krochmal.)

B. — *JUDAÏSME ET KANTISME*..... 204

L'impératif catégorique dans la tradition juive, p. 204. — L'Esprit de sainteté et le primat de la Raison pratique, p. 205.

(Moritz Lazarus, Hermann Cohen.)

C. — *JUDAÏSME ET BERGSONISME*..... 206

L'évolution créatrice dans la tradition juive, p. 206. — La genèse de la matière, p. 207. — La liberté, p. 208.

(M. Ranson, Henri Bergson.)

3. — CRITIQUE SOCIALE..... 210

Conservatisme juif, p. 210. — Communisme antijuif, p. 212. — La mission du prolétariat, p. 212. — La mission de l'armée, p. 214. — La mission du Roi, p. 215. — L'antisémitisme et les Juifs, p. 216. — L'antisémitisme et l'Etat, p. 218. — La théorie de l'assimilation, p. 219. — Les « Protocoles » des Sages de Sion, p. 220. — Le « péril juif », p. 222.

(Disraëli lord Beaconsfield, Karl Marx, Ferdinand Lassalle, Joseph Reinach, Bernard Lazare, Pierre David, René Groos, Walther Rathenau, Sylvain Lévi, Maurice Liber, Stephen Wise.)

III. LES TROIS ASPECTS DU JUDAÏSME MODERNE 224

1. — LE JUDAÏSME CONSERVATEUR..... 224

Le Juif et son temps, p. 224. — Les deux Lois, p. 228. — Les vertus de la joie, p. 231. — L'agneau pascal, p. 234. — Le retour à Sion, p. 237. — Le judaïsme et la Paix, p. 238. — Religion et Patrie, p. 239. — Prière, p. 240.

(Samson Raphaël Hirsch, Élie Bénamozegh et Aimé Pallière, Aristide Astruc, Zadoc Kahn, Gudemann, Vexler, Israël Lévi, Isidore Loeb.)

2. — LE SIONISME..... 241

Les précurseurs du Sionisme, p. 241. — Les fondements historiques du Sionisme, p. 243. — Les origines morales et sociales du Sionisme, p. 244. — Le Sionisme politique, p. 246. — Le Sionisme religieux, p. 249. — Pinsker et le Sionisme intellectuel, p. 251. — La renaissance du sol palestinien, p. 253. — La renaissance de l'âme juive : l'Université de Jérusalem, p. 255. — Le Foyer juif et la Dispersion, p. 258. — Le Sionisme et le monde, p. 259.

(Moïse Hess, S. M. Dubnow, Max Nordau, Théodore Herzl, Samuel Mohilever, Achad Haam, Nahum Sokolow, Chaïm Weizmann, André Spire, Baruch Hagani, Albert Einstein.)

3. — LE JUDAÏSME RÉFORMÉ..... 260

Nécessité d'une réforme juive, p. 260. — Réforme de la Théologie, p. 263. — La révélation progressive, p. 264. — Le nouveau messianisme, p. 266. — Le progrès en religion, p. 266. — La réforme du culte, p. 267. — Le sens des fêtes, p. 269. — La Loi et la Vie, p. 271. — Judaïsme libéral et christianisme libéral, p. 273. — Israël et Jésus, p. 274. — La montagne mystique, p. 277.

(Samuel Hirsch, Kaufmann Kohler, Léonard Lévy, C. G. Montefiore, Louis Germain Lévy, H. G. Enelow, Théodore Reinach, Charles Oulmont.)

IV. LA VIE JUIVE DANS LA LITTÉRATURE JUIVE..... 279

I. — VIE RELIGIEUSE..... 279

A. — *DIEU ET L'HOMME*..... 279

Adoration, p. 279. — Cantique, p. 280. — La prière du cœur, p. 281. — Une Parole, p. 282. — Le Mur des Lamentations, p. 284. — Extase, p. 284. — Les Cabbalistes, p. 285.

B. — *LA TORAH*..... 287

Le matmid, p. 287. — Le Saint Rouleau, p. 290. — Devant la statue d'Apollon, p. 290. — L'Ancienne Loi, p. 291. — Le Pur et l'Impur, p. 292.

C. — *LES FÊTES*..... 293

La dernière Pâque, p. 293. — Le Grand-Jeûne en Province, p. 296. — Le Sabbat du Pauvre, p. 298. — Le nouveau prosélyte, p. 300.

(Bialik, Henri Franck, Berditchewsky, J. Cohen, Péretz, Scholem Asch, Martin Buber, Tchernichowsky, André Spire, Israël Zangwill, Jean Richard Bloch, Abramovitch. Aimé Pallière.)

2. — VIE SENTIMENTALE..... 301

A. — *L'AMOUR*..... 301

Le parfait amour, p. 301. — Protège-moi, p. 301. — A Néréchérith, p. 302 — Le Baiser, p. 302. — Bonheur, p. 303. — La Chanson du Gardien de la Vigne, p. 304.

B. — *LE MARIAGE ET LA FAMILLE*..... 304

Le Schadchen (marieur), p. 304. — Fiançailles, p. 306. — La Paix domestique, p. 307. — Mon Petit, p. 309.

(Heine, Bialik, Ary Justman, Schnéour, Rosenfeld, Schalom Aleichem, Péretz.)

3. — VIE MORALE ET SOCIALE..... 310

Le Cheval et le Cavalier, p. 310. — La place du Pauvre, p. 311. — L'Etudiant pauvre, p. 312. — Le Rabbi de Némirov, p. 314. — Le Marché du Monde, p. 318. — Ton frère, p. 318. — Les vagues, p. 319. — Le chant du Travail, p. 319. — Je crois, p. 320.

(Gordon, Eugène Manuel, Schalom Aleichem, Péretz, Reizine, André Spire, Frug, Tchernichovsky.)

4. — ISRAËL ET L'HUMANITÉ..... 321

A. — *ISRAEL CHEZ LES NATIONS*..... 321

Donna Clara, p. 321. — Les propos de Hirsch, dit Hyacinthe, p. 323. — Sorlé au Paradis, p. 325. — Les Enlevés, p. 325. — L'honneur de Schmihl, p. 327. — Pogrome, p. 329. — Sion, p. 330. — Massacre, p. 331. — Les trois Peuples, p. 332. — Tu es content, p. 333. — L'antisémitisme au Cercle, p. 334. — Le Français juif, p. 336. — Que faire ? p. 337. — L'Union sacrée, p. 338. — Moïse et Jésus, p. 339.

B. — *LE PEUPLE D'ISRAËL*..... 339

Le Peuple éternel, p. 339. — La malédiction éternelle, p. 340. — L'Anneau d'immortalité, p. 340. — Le Juif errant, p. 342. — Le Peuple est une herbe, p. 343. — Aux Volontaires d'Israël, p. 344. — Hatikvah (l'Espoir d'Israël), p. 345. — Le Chant des Prisonniers d'Acre, p. 346. — Les Amants de Sion, p. 347.

C. — *LA MISSION D'ISRAËL*..... 348

Profession de foi, p. 348. — La Vision d'Isaac, p. 350.

D. — *LE MESSIANISME*..... 352

La Coupe, p. 352. — Au Cimetière, p. 353. — Le Peuple-Messie, p. 354. — Le Messie, p. 355.

(Henri Heine, Smolenskin, Joseph Salvador, Eugène Manuel, Steinberg, K. Chapiro, Marcel Schwob, Gustave Kahn, Bialik, Scholem Asch, Henry Berns-

tein, I. Zangwill, André Spire, Edmond Fleg, Imber, Myriam Harry, Jabotinsky, Schnéour, Jacob Wassermann, Adolphe Orna, Henry Marx, Raoul Bloch, Frug, Albert Cohen, David Frischmann.)

NOTES..... 359

Ces notes, classées alphabétiquement à la fin du volume, offrent au lecteur des renseignements indispensables, qu'il trouvera soit sous certaines *rubriques générales* énumérées page 359, soit aux *Titres des Ouvrages anonymes* et aux *Noms des Auteurs* dont l'Anthologie donne des textes. (Lorsqu'un auteur est désigné au moyen de plusieurs prénoms ou noms, voir au premier d'entre eux imprimé en capitales ; ainsi : Henri HEINE, voir HEINE ; mais : ABRAHAM IBN DAUD, voir ABRAHAM).

ÉPOQUE RABBINIQUE

ÉPOQUE RABBINIQUE

Aux VIII^e et IX^e siècles, les Académies juives de Babylonie brillent encore d'un vif éclat, préservant et perpétuant la tradition talmudique, attaquée par la secte des Karaïtes. — Mais, à partir du X^e siècle, la culture juive, qui jusque là s'était concentrée en Palestine, puis à Alexandrie, puis en Babylonie, se répand dans les contrées de l'Afrique septentrionale et de l'Europe, où les Rabbins fondent des Académies, qui naissent ou disparaissent avec les ères de prospérité ou de persécutions. — Au contact des Arabes, les Juifs rajeunissent les formes de leur poésie religieuse et profane, qui trouve, du X^e au XII^e siècle, en Espagne, son expression classique. — Ils redécouvrent aussi chez les Arabes la pensée grecque, qu'ils révèlent à leur tour au monde chrétien. Leurs philosophes cherchent un nouvel accord entre la Bible et Aristote ou Platon, passant du traditionalisme de Juda Halévy au rationalisme de Maïmonide, pour aboutir au mysticisme de la Cabbale. — Puis, tandis que l'esprit juif se perd dans le grand courant cartésien avec Spinoza, qui est le véritable créateur de l'exégèse moderne, la plupart des communautés juives, tenues de plus en plus à l'écart des sociétés chrétiennes, se trouvent en pleine décadence durant la première moitié du XVIII^e siècle : l'orthodoxie dégénère en formalisme, le talmudisme en arguties et le mysticisme en superstition. — Mais alors, avec Wessely et Mendelssohn, un esprit nouveau naît et se développe, préparant les Juifs à l'émancipation qu'ils recevront de la Révolution française.

CHRONOLOGIE

797. — Le Juif ISAAC accompagne une ambassade envoyée par Charlemagne à Haroun-al-Raschid.

950. — MOÏSE ben ENOCH fonde la *Yeschiba* (Académie juive) de Cordoue. — CHASDAÏ ibn SCHAPRUT est ministre du Sultan de Cordoue, Abdul-Rahman.

XI^e^ et XII^e^ siècles. — GUERSCHOM fonde la *Yeschiba* de Mayence et Isaac ALFASI celle de Lucène ; RASCHI préside celle de Troyes et ABRAHAM ibn DAUD celle de Narbonne.

1090. — L'Empereur Henri IV garantit à Juda KALONYMOS et aux Juifs de Spire leurs vies et leurs propriétés.

1096. — Première Croisade, accompagnée de nombreux massacres de Juifs.

1144. — Première accusation de meurtre rituel. (William de Norwich).

1146. — Deuxième Croisade. — Massacres de Juifs en France et en Allemagne.

1181. — Philippe-Auguste ferme la *Yeschiba* de Paris.

1211. — Des rabbins français et anglais émigrent en Palestine.

1232. — J. ben MARI ben ANATOLI est pensionné par l'Empereur Frédéric II pour traduire des philosophes grecs.

1254. — Après plusieurs exils et plusieurs rappels, les Juifs sont bannis de France par Louis IX.

1274. — Le pape Grégoire X nie, dans une bulle, le meurtre rituel.

1290. — Les Juifs sont expulsés d'Angleterre.

1305. — Salomon ben ADRETH préside la *Yeschiba* de Barcelone.

1334. — Casimir III de Pologne accorde aux Juifs le « *Privilegium fredricanum.* »

1391. — Premiers massacres de Juifs en Castille et en Aragon.

1404. — Arrivée en Hollande, de *Marranes* (Juifs convertis, pratiquant en secret le judaïsme.)

1450. — J. COLON préside la *Yeschiba* de Pavie.

1481-2. — L'Inquisition contre les Marranes établie en Castille et en Aragon. — Torquemada.

1492. — Grâce aux subsides et à la protection du Marrane Louis de SANTAGEL, fermier des taxes royales de Ferdinand le Catholique, Christophe Colomb frête trois vaisseaux et découvre l'Amérique, ayant à son bord plusieurs Juifs et Marranes. — La même année, tous les Juifs sont expulsés d'Espagne.

1500. — Joseph POLLAK préside une Yeschiba à Cracovie.

1503. — Le Juif converti PFEFFERKORN attaque le Talmud que défend le catholique Reuchlin.

1517. — La Palestine devient turque.

1530. — Charles-Quint accorde à JOSELMANN de Rosheim l'extension des privilèges des Juifs d'Alsace.

1532-1544. — Pamphlets de Luther pour et contre les Juifs.

1567. — Joseph NASSI est nommé duc de Naxos.

1586. — Le cabbaliste LOURIA se donne pour le Messie. — Les Juifs de Pologne établissent le Synode des Quatre Provinces.

1600. — Samuel PALLACHE, ambassadeur du sultan du Maroc à Amsterdam.

1642. — Isaac ABOAB et 600 Juifs d'Amsterdam s'établissent à Pernambouc.

1648. — Premières persécutions des Juifs en Pologne : les Cosaques de Chmielnicki.

1657. — MANASSÉ ben ISRAËL obtient de Cromwell

le droit d'établissement des Juifs en Angleterre.

1665. — SABBATTAÏ ZEVI proclamé Messie à Smyrne.

1703. — Jonas ARON s'établit à Philadelphie.

1750. — Frédéric le Grand accorde un *Privilège général* aux *Juifs de Prusse.*

1753. — Le Parlement anglais autorise la naturalisation des Juifs.

1772. — Gustave III autorise les Juifs à s'établir à Stockholm et à Goeteborg.

1782. — Joseph II, empereur d'Autriche, publie un *Edit de Tolérance* pour les Juifs.

1784. — Louis XVI abolit le péage corporel qui pesait sur les Juifs d'Alsace.

1789. — Les Juifs des Trois Evêchés ,d'Alsace et de Lorraine confient à Berr Isaac BERR la mission d'exposer leurs demandes à l'Assemblée Nationale.

I

HISTOIRE ET LÉGENDE

Charlemagne et les Juifs. — En l'année 4570, c'est l'an 810, les Chrétiens et les Maures se firent la guerre, et ce fut un temps d'affliction pour Jacob que ce temps-là. Une foule d'Israélites s'enfuirent des pays d'Allemagne en Espagne et en Angleterre, fuyant devant l'épée, et nombre de communautés qui avaient tardé à fuir sanctifièrent par leur mort le Saint d'Israël, car elles avaient refusé de se convertir ; il ne resta pas dans l'Allemagne un seul Juif qui se fût échappé, et la mère fut écrasée sur les enfants dans ce jour de la colère divine. Cependant Dieu eut pitié des fugitifs qui avaient survécu et il envoya là l'empereur Charlemagne, roi de France, auquel les peuples obéirent. Charlemagne amena de Rome Rabbi Calonymos, de Lucques, et celui-ci reconduisit en Allemange les Juifs survivants, rassembla les dispersés de Juda, et Charlemagne contracta une alliance avec eux. Alors ils établirent en Allemagne des écoles de la loi de Dieu, comme auparavant, et ce rabbi Calonymos fut leur chef ; souviens-t'en, mon Dieu, en leur faveur. En Italie aussi, les Juifs furent abreuvés d'amertume ; mais Charlemagne vint à leur aide ; souviens-t'en, mon Dieu, en sa faveur et soutiens leur cause. (Joseph Ha-Cohen, *La Vallée des Pleurs*, 12-13).

Le royaume des Khozars. — I. — Lettre de Chasdaï Ibn Schaprut au roi des Khozars (vers 958)... « Le nom du pays que nous habitons est en langue sainte *Sefarad* et dans la langue des Ismaélites (Arabes), possesseurs de cette contrée, Andalousie. La capitale du royaume s'appelle Cordoue ; le roi se nomme Abd-el-Rahman, fils de Mohammed, fils d'Abd-el-Rahman, fils de Heschem, fils d'Abd-el-Rahman... Il a amassé un riche trésor d'argent, d'or et d'autres choses précieuses et formé des armées telles, que jamais prince n'en eut. Tous les ans, on me soumet l'état de ses revenus, qui montent à des centaines de mille pièces d'or, provenant en grande partie des commerçants qui nous viennent des différentes îles et autres contrées : rien de tout cela ne se traite que par mon entremise, sur mon avis et sur ma décision. J'en rends grâces à la miséricorde de Dieu qui m'accorde de tels bienfaits... Les princes de la terre qui connaissent la puissance et la magnificence du mien lui envoient des dons, des objets aussi précieux que rares et se concilient ainsi sa bienveillance. Tels sont le roi d'Aschkénaz (Allemagne), le roi des Gabaléens qui sont les Slaves, l'empereur de Constantinople et d'autres... Je questionnai toujours les ambassadeurs, touchant le sort de nos frères israélites dispersés dans l'exil, leur demandant s'ils n'ont rien ouï dire du sort de ces malheureux qui languissent dans un esclavage sans fin ; mais aucun ne put me satisfaire, jusqu'à ce que les envoyés de Khorazan, marchands, me rapportèrent qu'il y a un État appartenant aux Juifs, nommé le pays des Khozars. Aussi je m'humiliai, adorant le Dieu du ciel,

et je cherchai autour de moi un messager fidèle, pour l'envoyer dans votre pays, à l'effet de savoir au juste ce qui en est et de connaître l'heureuse situation du roi mon maître ainsi que de ses sujets, nos frères... Celui qui éprouve les cœurs et sonde les reins sait que je n'ai rien fait de tout cela en vue d'être honoré, mais uniquement pour connaître la vérité, découvrir si les Israélites exilés ont quelque part un État ou un royaume libre de toute domination et de tout tribut étranger ; car, s'il en est ainsi, renonçant à tous mes honneurs et dignités, quittant ma famille, j'irai à travers les montagnes et les collines, par mer comme par terre, jusqu'à ce que j'atteigne l'endroit où réside le roi mon maître, afin de voir sa grandeur et sa splendeur, l'état brillant de ses ministres, le repos et la prospérité du reste d'Israël ; à cette vue, mes yeux s'illumineront mes reins se réjouiront et mes lèvres loueront Dieu, qui ne prive point les affligés de ses bontés infinies. Je prie donc Votre Majesté d'avoir quelque égard aux vifs désirs de son serviteur et de commander à ses secrétaires particuliers, nonobstant la longue distance, d'adresser une réponse positive à son serviteur, en m'informant au juste de leur situation, et en me faisant connaître comment le judaïsme a été introduit dans votre pays... » CHASDAÏ IBN SCHAPRUT, dans *Carmoly, Itinéraires de la Terre-Sainte*, (p. 33 et suiv.).

2. Réponse du Roi des Khozars. — « ... Nous sommes de la postérité de Japhet et les descendants de son fils Togarma. Nous lisons dans les livres généalogiques de nos aïeux que Togarma eut dix fils ; nous sommes

issus de Khozar, le septième. Il est consigné dans nos chroniques que, de son temps, nos ancêtres, peu nombreux, eurent à combattre des peuples plus nombreux et plus puissants qu'eux.... Quelques siècles après, parut un descendant de Khozar, le roi Bulan, homme sage, craignant Dieu, chassant les devins, purgeant le pays de toute idolâtrie... Les souverains d'Edom (chrétiens) et d'Ismaël (musulmans) lui envoyèrent des ambassadeurs avec des trésors immenses, et des docteurs pour le convertir à leurs religions. Mais le roi, dans sa profonde sagesse, fit venir aussi un savant d'Israël parfaitement instruit en toute matière : il les mit pour ainsi dire aux prises, en sorte que chacun d'eux exposa avec feu les principes de sa religion, s'efforçant de réfuter les arguments de son antagoniste... Le roi dit alors au moine : « Des deux religions, de celle des Israélites et de celle des Ismaélites, laquelle est préférable ? » Le prêtre répondit : « La religion des Israélites ». — Puis il demanda au cadi : « De la croyance d'Israël ou de celle d'Edom, laquelle est à préférer ? » — Le cadi répondit : « La religion des Israélites est bien préférable à celle des Nazaréens. » — A quoi le prince repartit : « Vous reconnaissez tous deux que la foi des Israélites est la plus sage et la meilleure ; j'opte donc pour cette religion, qui est celle d'Abraham. » — Depuis ce temps, Dieu l'assista toujours en le fortifiant, et ils furent tous circoncis, lui et son peuple. Ensuite il manda un des sages d'Israël qui lui expliqua la loi et les préceptes ; dès lors, nous suivons cette religion ; Dieu en soit éternellement loué... » (*Ibidem*, 49 et suiv.)

Les écoles nouvelles. — Après Hiskiah, qui fut chef de l'Académie et Prince de l'Exil, les Académies et les Gaons cessèrent d'exister. Mais auparavant déjà (vers 960), le Dieu Très-Saint, béni soit-il, avait décrété d'arrêter les subsides qu'envoyaient aux Académies les pays d'Espagne, du Magreb, d'Afrique, d'Égypte et de Palestine. La chose se passa de la manière suivante. Il vint, de la cité de Cordoue, un capitaine, nommé Ibn Damahin, mis à la tête d'une flotte et envoyé par le roi ismaélite d'Espagne, dont le nom était Abd-el-Rahman. Ce commandant de puissants navires sortit pour vaincre les vaisseaux d'Edom et les villes proches des rivages. Ils allèrent jusque vers les côtes de Palestine, tournèrent autour de l'archipel grec et de ses îles et rencontrèrent un vaisseau qui portait quatre de nos Sages, allant de la cité de Bari à une ville nommée Safsatin. Ces Sages voyageaient, afin de recueillir des fonds pour l'Académie. Ibn Damahin captura le vaisseau et fit les Sages prisonniers. L'un d'eux était Rabbi Chuschiel, fils de Rabbénou Hananel ; le second était Rabbi Mosché, père de Rabbi Enoch (il fut pris avec sa femme et Rabbi Enoch son fils, qui était alors un jeune garçon) ; le troisième était Rabbi Schémariah, fils de Rabbi Elkanan ; quant au quatrième, j'ignore son nom. Comme le capitaine voulait faire violence à la femme de Rabbi Mosché, car elle était belle extrêmement, elle cria vers Rabbi Mosché dans la langue sacrée et lui demanda si ceux qui meurent noyés se réveilleront au jour de la résurrection, avec les autres morts. Il lui répondit : « Le Seigneur a dit : Je les ramènerai de Baschan ; des pro-

fondeurs de la mer, je les ramènerai. » — Quand elle l'eut entendu dire qu'ils seraient ressuscités, elle se jeta dans les flots et y trouva la mort.

Ces Sages ne parlèrent point d'eux ni de leur savoir. Le capitaine vendit Rabbi Schémariah comme esclave à Alexandrie d'Égypte, d'où il alla au Caire et y fonda une école ; Rabbi Huschiel fut vendu sur la côte d'Afrique, d'où il gagna la ville de Kairouan, qui était alors la plus puissante de toutes les villes ismaélites au pays de Magreb. Rabbi Huschiel y devint le chef d'une école... Puis le capitaine s'en retourna à Cordoue, où il vendit Rabbi Mosché et Rabbi Enoch son fils. Ils furent rachetés par les gens de Cordoue, qui ignoraient le grand savoir de ces captifs.

Il y avait à Cordoue une synagogue nommée Synagogue de la Maison d'Étude, et il y avait là un juge du nom de Rabbi Nathan, qui était pieux extrêmement. Ceux d'Espagne, cependant, n'étaient point très versés dans les paroles de nos maîtres, dont soit bénie la mémoire. Cependant, avec le peu de connaissance dont ils disposaient, ils instituaient des discussions, des interprétations et des argumentations. Un jour, Rabbi Nathan, le juge, interprétait la loi selon laquelle une ablution serait requise pour chacune des aspersions, dont on parle dans le traité Yoma, et ils n'étaient point capables de l'expliquer. Alors, Rabbi Mosché, qui était assis dans un coin, comme bedeau, se leva devant Rabbi Nathan et lui dit : « Maître, cela ferait trop d'ablutions. » Quand le maître et ses élèves eurent entendu ces mots, ils s'en étonnèrent et lui demandèrent de leur expliquer la loi ; et il la leur expliqua

de la manière correcte. Alors ils lui demandèrent de leur expliquer d'autres difficultés, et ils continuèrent leurs questions, auxquelles il répondit avec l'abondance de son savoir. Il y avait, en dehors de la maison d'étude, des plaideurs, auxquels on ne permettait point d'entrer avant que les élèves n'eussent terminé leur leçon. Ce jour-là, Rabbi Nathan, le juge, sortit et les plaideurs le suivirent. Mais il leur dit : « Je ne suis plus juge ; cet homme qui est habillé d'étoffe de sac et qui est un étranger, est mon instructeur et mon maître, et je suis son élève, d'aujourd'hui à toujours. Maintenant, nommez-le juge de la communauté de Cordoue. » Ils firent ainsi. La communauté lui alloua un beau traitement et le gratifia de précieux vêtements et d'un équipage. — Le capitaine voulut alors annuler sa vente, mais le roi ne le permit point, car il se réjouit d'une grande joie en apprenant que les Juifs de son royaume n'avaient plus besoin des gens de Babylone. (ABRAHAM IBN DAUD, *Livre de la Tradition*, dans Neubauer, *Mediæval Jewish Chronicles* I, 67 et suiv.)

La première Croisade (1096). — Sous le règne de Philippe, fils d'Henri, roi de France, Pierre l'Ermite alla à Jérusalem, vit les souffrances des chrétiens qui demeuraient là, et, à son retour, les raconta à ses frères l'an 4856, qui est l'année 1096. Les rois chrétiens s'offrirent alors d'aller conquérir la Judée et Jérusalem ; il s'assembla de tous les pays un peuple innombrable d'hommes et de femmes qui voulurent aller avec eux, et cette année impétueuse devint une époque de désolation pour les Israélites des pays chrétiens, dans tous

les lieux où ils étaient épars ; ils eurent, en ce temps-là, du dégoût de la vie ; de nombreuses et effroyables afflictions les atteignirent, car ils virent se lever contre eux cette populace d'Allemagne et de France qui s'assemblait pour la croisade, multitude au visage dur, qui n'épargna pas le vieillard ni n'eut pitié de l'enfant. Elle disait : « Vengeons notre Sauveur sur les Juifs, exterminons-les d'entre les peuples et que le souvenir du nom d'Israël soit effacé à jamais, à moins qu'ils n'adoptent un autre dieu et ne deviennent chrétiens comme nous ; après, seulement, nous nous en irons. » Quand les Juifs d'Allemagne entendirent cette nouvelle terrible, leur cœur se fondit et devint comme de l'eau, le tremblement les saisit et une douleur, comme celle d'une femme pendant l'enfantement ; ils levèrent les yeux vers le ciel, fixèrent des jeûnes et crièrent vers l'Éternel dans leur détresse, mais l'Éternel s'était enveloppé de nuages, que nulle prière ne traversa. — Le 23 du même mois, les Croisés se levèrent comme des loups du soir contre la communauté sainte de Worms, dont beaucoup de membres se réfugièrent dans la maison de l'évêque, de crainte que le malheur ne les atteignît. Les assaillants se précipitèrent dans les maisons, firent passer au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouvaient, sans épargner homme ni femme ; ils renversèrent les maisons, abattirent les tours, mirent la main au butin, et il n'y eut plus de protection contre leurs mains dans ce jour de la colère divine. Les rouleaux de la loi, ils les jetèrent à terre, les mirent en pièces et les foulèrent aux pieds, ils firent retentir leur voix dans la maison de Dieu comme en un jour

de fête, dévorèrent Israël à pleine bouche et n'en laissèrent que des grappes, qu'ils détournèrent du Seigneur, le Dieu d'Israël, mais qui, leur rage une fois passée, revinrent au Seigneur, le Dieu de leurs pères. Quant aux victimes, elles avaient sanctifié le Saint d'Israël à la face du soleil et préféré la mort à la vie pour ne pas devenir infidèles à Dieu. Beaucoup s'immolèrent eux-mêmes ou immolèrent, celui-ci, son frère ou son ami, celui-là, sa femme bien-aimée, ses fils et ses filles ; de tendres mères égorgèrent d'un cœur et d'une âme fermes leurs petits enfants et ils récitaient l'Écoute Israël, en rendant l'âme sur le sein de leurs mères. — Lorsque la communauté sainte de Mayence apprit cette nouvelle funeste, tous se réfugièrent au palais de l'évêque, qu'ils croyaient être un asile pour sauver leur vie du tombeau. Mais les ennemis se levèrent contre eux le 3 du mois de Sivan et les passèrent au fil de l'épée. La vieillesse même ne fut point épargnée en ce jour de terreur. Au moment où les ennemis se ruèrent sur eux, ils crièrent d'une voix forte : « Écoute Israël », étendirent les mains vers ceux qui étaient les délices de leurs yeux et immolèrent leurs femmes et leurs petits enfants. Et les femmes aussi se dévouèrent à la mort dans ce jour d'épouvante. Voici, les gens de guerre poussent des cris au dehors, les messagers de paix pleurent avec amertume sur cette communauté sainte, contre laquelle les exterminateurs s'étaient avancés avec des haches, semblablement aux bûcherons ; et voilà pourquoi je me frappe la poitrine et je pousse des cris, et je cours de côté et d'autre, dépouillé et nu, à cause de treize cents âmes devenues proie et butin

en ce jour d'épouvante. Après tout cela, te contiendras-tu encore, ô mon Dieu ? — Soixante pauvres créatures s'étaient cachées dans la trésorerie, et l'évêque les avait envoyées dans les villages pour les sauver ; mais les ennemis les poursuivirent et les passèrent au fil de l'épée. Dans tous les endroits où elles s'étaient réfugiées, la pierre cria hors de la muraille après elles pour les tuer et les exterminer, car permission avait été donnée au destructeur pour la ruine dans ces jours de calamité. Deux hommes s'étaient échappés, qu'on avait baptisés de force ; l'un s'appelait Ouri et l'autre Ben David ; celui-ci était le chef de la communauté, et ses deux filles étaient avec lui. Ils retournèrent au Dieu de leurs pères : Isaac immola ses filles la veille de la fête des Semaines, et, ayant allumé un feu dans sa maison, les offrit en holocauste au Seigneur ; puis il alla avec son ami Ouri à la synagogue devant le tabernacle, ils y moururent devant Dieu lorsque la flamme s'éleva, et leurs âmes montèrent au ciel. Mon cœur, mon cœur se remue pour ces morts, et, pour ceux qui sont morts par le feu, mon âme ne veut point être consolée. Protège Seigneur, protège leurs âmes, juge leur cause, venge le sang répandu de tes serviteurs, ainsi qu'il est dit : « Et quand je les innocenterais des autres péchés, je ne les innocenterai pas de leur sang versé, et l'Éternel habitera dans Sion » (JOSEPH HA-COHEN, *Vallée des Pleurs*, 14-18.)

David el Roï (1163). — Il y avait en Perse, dans la ville d'Amadia, située sur le mont Haphtôn, un Juif nommé David el Roï, en l'année 4923, qui est l'an-

née 1163. Dans Amadia se trouvaient alors un millier de pères de famille hébreux, dont la langue était le syriaque et qui étaient tenus de payer au roi pour chacun de leurs enfants mâles, à partir de l'âge de quinze ans, un impôt annuel d'une pièce d'or. Ce David avait étudié sous Rabbi Jacob à Bagdad (qui est Babylone), et avait acquis d'importantes connaissances dans les six traités talmudiques, dans les sciences et dans la magie. Étant ainsi devenu très orgueilleux, il fit réunir un grand nombre de Juifs établis au mont Haphtôn, pour s'en aller combattre contre Jérusalem et il leur dit : « Je suis le Messie. » Beaucoup crurent en lui et dirent : « Oui, il est notre Messie », se rebellèrent contre le roi de Perse et passèrent nombre de ses gens au fil de l'épée. Le roi, voyant qu'il ne pouvait le vaincre, se mit à lui parler avec douceur et David alla vers lui sans crainte. Il s'entretint avec lui de ses visions, mais David lui ayant dit : « Je suis l'Oint du Seigneur, honore-moi donc aujourd'hui », il entra en colère contre lui et le fit jeter en prison dans la ville de Daghestan, située sur le fleuve Gozan ; et le pied de David fut alors chargé de fers.

Mais au bout de trois jours, pendant que le roi conférait avec ses princes et ses serviteurs au sujet des Juifs soulevés contre lui, voici que David entra ; car il avait, à l'aide de sa science, rompu les portes d'airain. Ceux-là furent saisis d'un grand trouble, et le roi lui dit : « Qui t'a amené ici ? » David lui répondit : « C'est par le secours de mon savoir que je suis venu, car je ne redoute maintenant ni toi ni tes serviteurs. » Et lorsque le roi dit à ses officiers de le saisir, ils deman-

dèrent : « Mais où est-il ? » David leur parlait sans qu'ils le vissent, et leur stupeur fut très grande. David se rendit ensuite au palais et parla encore au roi dans ces termes : « Tu ne pourras me vaincre et, de tes propres yeux, tu me verras suivre mon chemin. » Et le quittant il ôta son turban de la tête, l'étendit sur le fleuve Gozan, marcha dessus et passa le fleuve, pendant que le roi et les princes le regardaient avec un grand effroi. Sur l'ordre du roi, beaucoup d'hommes se mirent à sa poursuite dans des nacelles, mais ils ne purent l'atteindre. Ce même jour, il parcourut, en se servant du Tétragramme, un chemin de dix journées de marche ; il raconta à ses frères d'Amadia tout ce qui lui était arrivé, et ils furent saisis d'étonnement. Là-dessus, le roi envoya auprès du Commandeur des croyants, le calife de Bagdad, et lui fit dire : « Parle donc au Prince de l'Exil et aux chefs de l'assemblée des Israélites, afin qu'ils ramènent David de ses voies perverses, sinon je les ferai mettre à mort. » Ce fut alors une époque de détresse pour Jacob ; les Juifs de Perse tombèrent dans une grande frayeur, le tremblement les saisit, et une douleur comme celle d'une femme qui accouche, et ils écrivirent à David en ces mots : « Loin de toi d'agir ainsi, car ils ne sont pas encore venus, les jours de la délivrance ; nous n'avons pas vu nos signes et ce n'est pas par la force que peut vaincre l'homme. » Ils envoyèrent vers lui Zaccaï, le Prince de l'Exil, et Rabbi Joseph Barhan avec cette lettre, mais David n'écouta pas leur voix et ce fut alors un temps d'affliction et d'angoisse. Ils se fortifièrent par le jeûne et implorèrent Dieu, qui exauça leur prière : il sus-

cita un prince turc, nommé Zaïn Aldin, qui justement apportait son tribut au roi. Ce prince convia le père de David el Roï, qui demeurait dans ses États, et lui dit : « Je te donnerai dix mille pièces d'or, si tu fais mourir David ou que tu me le livres. » Et cet homme, voyant combien les Juifs de Perse étaient en danger, frappa David au cœur la nuit, dans son sommeil. Les Juifs de Perse revinrent alors des ténèbres à la lumière et rendirent grâces au Seigneur. Le roi se réjouit beaucoup, se réconcilia avec les partisans de David et leur pardonna leur faute ; de leur côté, ils lui donnèrent cent talents d'or, car ils étaient nombreux et riches, et la colère du roi s'apaisa. (JOSEPH HA-COHEN, *Vallée des Pleurs*, 41-43.)

La peste en Angleterre (1240). — Au bout de quelque temps, il naquit une peste en Angleterre et beaucoup de personnes en mouraient chaque jour... Le roi et les grands se réunirent alors. « Pourquoi donc et comment, demanda-t-il, ces afflictions nous ont-elles assaillis ? » Les grands répondirent : « C'est par le crime des Juifs que cette chose est arrivée... » On les baptisa de force. Cependant, les peines et les malheurs de l'Angleterre ayant redoublé, la peste, la guerre et la famine ayant décimé le pays... le roi fit dresser deux tentes au bord de la mer ; dans l'une fut placée la Loi de Moïse, et dans l'autre, la Croix ; on éleva aussi une estrade sur laquelle le roi prit place. Puis on fit venir tous les Juifs convertis et le roi leur dit d'un air avenant : « Vous savez bien que c'était pour alléger nos peines, que je vous avais détournés de votre Dieu par la violence, mais je vois

qu'elles ont redoublé, que nos maux se sont entrelacés comme une corde à notre col, à cause de la décision prise contre vous ; maintenant donc, je vous laisse libres comme auparavant, choisissez ce que vous voulez faire. Sachez que, dans la tente qui est au bord de la mer, se trouve la Loi de Moïse, et dans l'autre, la Loi nouvelle ; que chacun de vous choisisse ce qui est bon et préférable à ses yeux, car il doit s'y conformer pour toujours. » Tous coururent alors vers la Loi de Moïse, eux, leurs femmes et leurs enfants, mais ils ne purent pénétrer dans la tente qu'un à un, car on avait usé de ruse. Et il arriva qu'à mesure qu'il en était entré un à l'intérieur, il était égorgé et jeté à la mer sans qu'aucun sût rien de ses frères. Il en tomba ainsi des nôtres un grand nombre, qui servirent de pâture aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel en ce jour d'épouvante. *(Ibid*, 64-66.)

L'accusation de meurtre rituel. — Du temps du roi juste Alfonse l'Ancien (XIII^e siècle), on vint dire aux juges du pays qu'un Chrétien était entré, la veille de la Pâque, dans la maison d'un Juif, qu'on l'avait entendu crier au secours et que depuis on ne l'avait plus revu. Une perquisition fut aussitôt faite dans la maison du Juif, mais elle ne donna aucun résultat. « Pourquoi, dit le roi aux accusateurs, n'êtes-vous pas allés au secours du Chrétien ? » « Il aurait fallu enfoncer la porte, dirent-ils, et nous craignions de commettre un délit en le faisant. « Mais, dit le Juif, la porte de ma maison a été enfoncée il y a dix jours, pour arrêter un esclave en fuite, qui s'est enfermé chez moi ; elle est encore

brisée. » Le roi ne croyait pas au crime. « Ce Juif, dit-il, est un vieillard, il n'a même pas la force de tuer une puce. » Mais les accusateurs tinrent bon et amenèrent de faux témoins, qui donnèrent même le nom du Chrétien tué. « C'était, disaient-ils, un certain Pedro Guzman, époux de Béatrix, servante du curé » ; et ils donnèrent son signalement précis : petit de taille, cheveux roux, barbe divisée en deux, borgne. Le Juif fut soumis à la torture ; il avoua et on le condamna au bûcher. Au moment où on cria la sentence par la ville, l'évêque vint à passer pour se rendre chez le roi. « Qu'est-ce que j'entends ? dit-il. La sentence assure que Pedro Guzman a été tué par le Juif le 1er janvier, et hier même, j'ai vu ce Guzman dans un village voisin de la ville, il sera ici aujourd'hui ou demain. » — « Pourquoi alors, dit le roi, le Juif a-t-il avoué ? » — « Paroles arrachées par la torture, répondit l'évêque, et actions des seigneurs sont également trompeuses. » On se mit à la recherche de Guzman, on l'amena devant le roi, qui se félicita de connaître la vérité, loua Dieu et remercia l'évêque. — « Votre Majesté peut se convaincre maintenant, dit l'évêque, que paroles arrachées par la torture sont trompeuses ». (Salomon Ibn Verga, *Le Fléau de Juda*, 29.)

Jérusalem au XIVe siècle. — Pour l'amour de Jérusalem, je ne me tairai point ; pour l'amour de Sion, je ne serai point en repos, quoique je vous aie déjà écrit deux ou trois fois... Sur la montagne de Sion était jadis la forteresse de Sion, que le Roi David, avec qui soit la paix, prit des Jébusiens et appela de son nom.

Sur celle de Moriah s'élevait autrefois le Temple de Salomon, avec qui soit le salut. C'est de ce temple auguste qu'elle reçut le nom de Montagne du Temple. Hélas ! à cause de nos péchés, là où était jadis le Temple sacré est aujourd'hui un temple profane, construit par le roi des Ismaélites, lorsqu'il conquit la Palestine et Jérusalem sur les incirconcis. — L'histoire d'alors se passa ainsi. Le roi qui avait fait vœu de reconstruire les ruines de la maison sacrée, si Dieu mettait la ville sainte en son pouvoir, demanda aux Juifs de lui en faire connaître les ruines. Car les incirconcis, dans leur haine contre le peuple de Dieu, ont fait de ces ruines un lieu d'immondices, de sorte que personne ne savait plus au juste où elles se trouvaient. Or, il y avait alors un vieillard qui disait : « Si le roi veut faire serment de conserver la muraille occidentale, je lui découvrirai l'endroit des ruines du Temple sacré. » — Aussitôt, le roi mit sa main sur la cuisse du vieillard et s'engagea par serment à faire ce qu'il demandait. Le vieillard lui ayant montré les ruines du Temple sous un tas d'ordures, le roi les fit nettoyer, les nettoya lui-même, jusqu'à ce qu'elles fussent bien propres. Après cela, il les fit toutes reconstruire, à l'exception de la muraille occidentale, et en fit un très beau temple, qu'il consacra à son Dieu. C'est cette muraille occidentale qui se trouve devant le Temple d'Omar ben Alkhetab et qu'on appelle la Porte de Miséricorde : les Juifs s'y rendent pour y faire leurs prières, comme l'a déjà observé le voyageur. Elle est aujourd'hui l'une des sept choses remarquables de la Ville sainte, dont voici les noms : la Tour de David, le Palais de Salomon, le Tombeau

de Hulda la prophétesse, le Sépulcre des Rois, le Palais de la reine Hélène, la Porte de la Commisération et la Muraille occidentale...

La communauté des Juifs de Jérusalem est, Dieu soit loué, assez nombreuse. Elle se compose de pères de familles de toutes les parties du monde, principalement de France. Les chefs de la communauté, ainsi que les principaux rabbins, sont de ce dernier royaume; entre autres Rabbi Chaïm et Rabbi Joseph. Ils y vivent heureux et tranquilles, chacun selon son état et sa fortune, car l'autorité royale est juste et grande. Que Dieu l'élève à la plus haute prospérité. On trouve parmi les divers membres de la sainte congrégation de Jérusalem, beaucoup de fabricants, principalement de teinturiers, des tailleurs d'habits, des cordonniers, etc. D'autres font un riche commerce de toutes sortes de choses et ont de beaux magasins ; quelques-uns se livrent aux sciences, telles que la médecine, l'astronomie et les mathématiques. Mais le plus grand nombre de savants s'occupent jour et nuit de l'étude de la sainte loi et de la véritable sagesse qui est la Cabbale. Ceux-ci sont entretenus par la caisse de la communauté, parce que l'étude de la Loi est leur seul état. (Isaac Schelo, *Lettre à son père et à ses amis, dans Itinéraires de la Terre-Sainte*, p. 235 et suiv.).

L'exil d'Espagne (1492). — Les Nouveaux Chrétiens (juifs convertis) s'étaient multipliés en Espagne depuis le temps du frère Vincent ; ils s'étaient alliés aux principales familles du pays et avaient acquis une grande influence. De leur côté, les Juifs étaient aussi devenus

très nombreux jusqu'au règne de Ferdinand et d'Isabelle. Ces deux princes établirent des inquisiteurs sur les Nouveaux Chrétiens pour voir s'ils marchaient ou non dans leurs anciennes voies, firent d'eux un objet d'étonnement, de fable et de satire, et en brûlèrent un grand nombre en ce temps-là. Les deux souverains, voyant que la foule de ces gens s'étaient rattachés à la maison d'Israël, expulsèrent les Juifs de leur pays, afin que les Nouveaux Chrétiens cessassent de marcher dans leurs sentiers, comme beaucoup l'avaient fait jusqu'alors. Toutes les cohortes du Seigneur, les exilés de Jérusalem en Espagne, quittèrent cette contrée maudite le cinquième mois de l'année 5252, c'est-à-dire en 1492, et de là, se dispersèrent aux quatre coins de la terre. Du port de Carthagène sortirent, le 16 du mois d'Ab, seize grands navires chargés de bétail humain, et il en fut de même dans les autres provinces. Les Juifs s'en allèrent où le vent les poussa, en Afrique, en Asie, en Grèce et en Turquie, pays qu'ils habitent encore de nos jours. D'accablantes souffrances et des douleurs aiguës les assaillirent, les marins génois les maltraitèrent cruellement. Ces créatures infortunées mouraient de désespoir pendant leur route : les musulmans en éventrèrent pour extraire de leurs entrailles l'or qu'elles avaient avalé pour le cacher, et en jetèrent d'autres dans les flots ; il y en eut qui furent consumés par la peste et la faim ; d'autres furent débarquées nues par le capitaine du vaisseau dans des îles désertes ; d'autres encore, en cette année de malheur, vendues comme esclaves dans Gênes la superbe et dans les villes soumises à son obéissance. Parmi ceux qui s'étaient

embarqués pour l'Italie se trouvait un chantre de synagogue, appelé Joseph Cibbon, lequel avait un fils et plusieurs filles, dont l'une inspira de l'amour au capitaine du vaisseau. La mère en fut instruite, et préférant la mort, elle jeta ses filles dans les flots et s'y précipita ensuite elle-même. Les matelots, à cette nouvelle, furent saisis d'horreur, descendirent à la mer pour les ramener à bord, et parvinrent à en ressaisir une. Le nom d'une des sœurs était Paloma, qui veut dire colombe ; leur père la pleura en ces termes : « Et ils prirent la colombe et la jetèrent dans les flots. » — Il en resta beaucoup en Espagne, qui n'avaient pas eu la force de partir, ou dont Dieu n'avait pas touché le cœur, et beaucoup, à cette époque, apostasièrent. Vois, ô mon Dieu, et considère envers qui tu as agi de la sorte ! L'homme doit-il manger son propre fruit ? Car il y avait, parmi ceux qui furent mis à terre dans les îles voisines de la Provence, un Juif avec son vieux père mourant de faim, lequel mendiait un morceau de pain sans que personne, sur cette terre étrangère, voulût le lui donner. Alors cet homme alla vendre son plus jeune fils pour du pain, afin de ranimer le vieillard, mais lorsqu'il revint auprès de son père, il ne trouva plus qu'un cadavre. Il déchira ses vêtements et retourna chez le boulanger pour reprendre son fils, et le boulanger ne voulut pas le lui rendre ; il poussa des cris déchirants et versa des pleurs amers, et nul ne lui vint en aide. O mon Dieu, tous ces maux nous ont frappés, cependant nous ne t'avons pas oublié, ni n'avons trahi ton alliance. Mais à présent, ô mon Dieu, ne reste pas éloigné, hâte-toi de nous secourir, car c'est pour toi

qu'on nous égorge tous les jours, et qu'on nous considère comme les brebis destinées à la boucherie. Accours à notre aide, Dieu de notre salut, soutiens notre cause et sauve-nous pour l'amour de ton nom. (JOSEPH HA-COHEN, *Vallée des Pleurs*, 98-100.)

Les suites de l'exil. — Sur la crainte que j'ai des cieux et sur la gloire de la divinité, je témoigne que le nombre des enfants d'Israël était en Espagne de trois cent mille, en l'année où fut pillée leur splendeur ; et la valeur de leurs biens et leur fortune en immeubles et en meubles et l'abondance de leurs bénédictions étaient de plus de mille milliers de ducats d'or pur, richesses qu'ils gardaient pour les jours du malheur. — Et aujourd'hui, quatre ans après notre exil et notre destruction, tout a péri à la fois, d'une fin amère ; car il ne reste d'eux qu'environ dix mille hommes, femmes et enfants, dans les pays qu'ils habitent ; et aux régions de leur exil finirent leurs richesses et tout ce qu'ils avaient apporté dans leurs mains, de leur pays natal. (ISAAC ABRABANEL, *Préface au Commentaire du Livre de Daniel.)*

Charles-Quint et le Rabbin Joselmann de Rosheim. — En l'année 5280 (1520), notre maître l'empereur Charles sortit pour régner. Je vins devant lui et devant ses serviteurs, implorer pour notre peuple et pour notre héritage. Moi et l'homme qui était avec moi, nous obtînmes le droit d'habitation sur tout le territoire de l'Allemagne. Pourtant, cette même année, ceux de Rosheim et ceux de la région de Keisersberg déci-

dèrent d'expulser les Juifs de leurs limites. Mais, avec l'aide du Nom divin, béni soit-il, j'obtins du roi qu'il annulât totalement l'expulsion du territoire de Keisersberg ; quant à la décision de Rosheim, elle ne fut point annulée ; avec beaucoup de peine et de démarches, nous nous fîmes accorder délais sur délais jusqu'à ce jour-ci ; nous ne savons rien encore et ne pouvons que nous en remettre à notre Père qui est dans les cieux ; il est notre libérateur : il nous sauvera de ceux qui se dressent contre nous. (*Journal* de R. JOSELMANN, de Rosheim, 9.)

Luther et les Juifs * (1543).— « Sévères, nobles, savants et gracieux Seigneurs ; il y a quelque temps, je vous ai déjà entretenus des souffrances qu'endurent les Juifs et votre humble serviteur à cause de certains écrits. Or, il n'y a plus moyen de vivre ainsi : le bas peuple dit que, si on vole ou tue un Juif, on peut pour cela

* Luther avait commencé par plaider avec ardeur la cause des Juifs, qu'il espérait convertir au christianisme, de même que ceux-ci avaient d'abord cru voir dans la rébellion des protestants contre la papauté la fin du christianisme et le triomphe de leurs propres croyances. Voici ce que Luther écrivait en 1532 dans une de ses premières brochures, intitulée : *Jésus, Juif de naissance* : « Papistes, évêques, sophistes, moines, tous ces insensés ont traité les Juifs de telle manière que tout bon chrétien devait souhaiter forcément de devenir Juif. Si j'avais été Juif et que j'eusse vu le christianisme inspirer des actes aussi iniques, j'aurais mieux aimé être un pourceau qu'un chrétien. Ils ont agi envers les Juifs comme envers des chiens et les ont accablés d'outrages. Pourtant ces Juifs sont proches parents de Notre-Seigneur... Si vous voulez les aider, suivez à leur égard la loi chrétienne de l'amour, et non pas les ordres du pape ; accueillez-les avec bienveillance, laissez-les travailler avec vous, pour qu'ils aient des raisons de demeurer avec vous. » — Dans le même pamphlet, Luther croit devoir se défendre contre ceux qui l'ont accusé d'être Juif de cœur. — Son attitude ne changea à l'égard d'Israël que lorsqu'il se fut persuadé de l'impossibilité de gagner les Juifs au christianisme. (Voir GRAETZ, *Histoire des Juifs*, V, 32 et suiv. ; 75 et suiv.).

obtenir l'absolution, parce que Martin Luther le dit dans sa brochure... Je ne veux plus discuter avec lui, car, en 1537, à la cour de Saxe, il eut l'air de se rendre à mes explications et depuis, il s'est de nouveau laissé exciter par des Juifs mamelucks (convertis) et non seulement il a derechef prêché contre nous, mais encore il a fait imprimer des brochures... Je viens, en conséquence, vous supplier de m'aider de vos conseils. Comme les Juifs de Meissen, ceux du duché de Brunschwick, de Saxe, de Hesse, sont tourmentés à cause de Luther, je veux le confondre, sans dire de mal de lui ou de ses écrits, mais uniquement par des explications tirées de la Bible, des Prophètes et du Talmud. Car j'ai parcouru tous ces livres et je n'ai jamais trouvé ce que Luther y a vu... » (JOSELMANN, *Lettre au Magistrat de Strasbourg*, Revue des Études juives, XIII, 83.)

Salomon Molkho (mort en 1532). — Il surgit un rejeton du Portugal, nommé Salomon Molkho, du tronc des Israélites qui vivaient épars dans ce pays depuis les jours de la persécution. Jeune encore, il était parmi les secrétaires du roi ; cependant, lorsqu'il vit ce David Réubéni (un faux Messie du XVI^e^ siècle), Dieu toucha son cœur ; il revint à l'Éternel, le Dieu de nos pères et se fit circoncire. Il ne savait alors rien encore de la loi du Seigneur, mais après sa conversion, le Seigneur lui donna la Sagesse de Salomon : il devint en très peu de temps le plus savant des hommes et beaucoup l'admirèrent. Il alla ensuite en Italie, eut le courage de discourir sur la Loi de notre Dieu devant les rois et ne se détourna point devant eux. Il alla en Turquie, revint à Rome

et s'entretint avec le pape Clément, qui lui accorda sa faveur contre le gré de tous ses théologiens et lui délivra la permission, écrite et scellée de son nom, de s'établir où il lui plairait et de porter le nom de Juif. Il s'instruisit dans la Cabbale ; de sa bouche sortaient des paroles gracieuses, car l'esprit du Seigneur s'exprimait par elle et la parole divine était constamment sur sa langue. Il avait puisé aux sources profondes de la Cabbale des paroles merveilleuses, qu'il nota sur des tablettes et envoya à ses amis de Salonique, qui les firent imprimer. Il prêcha publiquement à Bologne et dans d'autres villes ; une foule de personnes se pressèrent autour de lui pour ouïr son savoir et l'éprouver par des énigmes, mais Salomon résolut toutes leurs questions... Plus tard, il voulut avoir une controverse avec l'Empereur sur les choses de la foi, se mit en route pour Ratisbonne, pendant que l'Empereur était dans cette ville, et y eut en effet un entretien avec lui, mais l'Empereur demeura ferme, ne l'écouta point, et, impatienté, le fit jeter dans une prison. L'Empereur étant alors reparti pour l'Italie, on le transporta à sa suite, chargé de fers, sur un chariot, jusqu'à Mantoue, où on l'enferma derechef dans un cachot, puis, sur une conférence que l'Empereur eut avec les docteurs et où ceux-ci trouvèrent que Salomon avait mérité la mort, il donna ordre de le tirer de la prison et de le brûler. Un matin donc, on bâillonna Salomon et on le mena sur le lieu du supplice. Toute la ville était dans l'effervescence à cause de lui, et déjà le bûcher était en flammes, lorsqu'un des officiers de l'Empereur commanda de lui ôter le bâillon des dents, ayant à lui

parler de la part du souverain. On obéit. « L'Empereur, dit-il alors, m'envoie vers toi, seigneur Salomon, pour te faire savoir que si tu reviens de ta voie, il te fera grâce, que tu conserveras la vie et demeureras auprès de lui, mais que si tu refuses, ton sort est irrévocablement prononcé. » Salomon ne se leva ni ne bougea, et répondit comme un saint et comme un ange de Dieu : « C'est pour le temps seul que j'ai vécu dans cette religion-là (le catholicisme), que mon cœur est triste et abattu ; à présent, faites de moi ce qu'il vous plaira et puisse mon âme retourner dans la demeure de son Père comme à mon premier âge, car j'étais plus heureux que maintenant... » Alors, transportés de fureur, les bourreaux le jetèrent sur le bûcher, sous lequel pétillait la flamme, et l'offrirent au Seigneur en un holocauste qui s'exhala entièrement en fumée. Et le Seigneur en trouva le parfum agréable et reçut l'âme pure de Salomon dans le jardin de son Éden, où elle fut sa pupille et sa délectation en tous temps. (Joseph Ha-Cohen, *Vallée des Pleurs*, 116 et suiv.).

Juifs et Cosaques en Pologne. — D'ailleurs, en 1648, ils attendaient le Messie, selon la promesse contenue dans le Zohar, et l'espoir de la prochaine délivrance les rendait encore plus sévères pour les Cosaques.

Ils apprirent tout à coup avec effroi la rébellion des Cosaques, soulevés à la voix de l'hetman Bogdan Chmielnicki. Vaillant guerrier et habile stratégiste, Chmielnicki était en même temps cruel et perfide. Les Juifs l'avaient profondément blessé, quand il occupait encore une situation subalterne. Aussi disait-il

aux Cosaques, dès le début de la révolte : « Le peuple polonais nous a livrés comme esclaves à ces maudits Juifs », et ces mots suffirent pour exciter les rebelles à tous les crimes. Les Zaporoges, alliés aux Tartares, battirent une première fois l'armée polonaise (1648). Après cette victoire, ils envahirent les villes situées à l'est du Dniéper, entre Kiew et Pultava, pillant et massacrant les Juifs qui n'avaient pas cherché leur salut dans la fuite. Plusieurs milliers périrent ainsi. Le sort de ceux que les Tartares firent prisonniers fut plus heureux ; ils furent transportés en Crimée et rachetés par leurs coreligionnaires turcs. Pour échapper à la mort, quatre communautés juives, comptant environ trois mille âmes, se livrèrent aux Tartares avec tous leurs biens. Ces Juifs aussi furent envoyés en Turquie et rachetés. Afin de réunir les sommes nécessaires au rachat de tous ces prisonniers, la communauté de Constantinople envoya un délégué en Hollande, pour y recueillir les subsides.

Pendant le règne de Ladislas, Chmielnicki, après ses premiers succès, parut disposé à traiter avec ce souverain. Malheureusement, Ladislas mourut, et, comme toujours, durant l'interrègne (mai-octobre 1648), la Pologne resta livrée à l'anarchie. Chmielnicki en profita pour faire dévaster les provinces polonaises par ses lieutenants. Il se forma de vraies bandes d'assassins, nommés haidamaks (partisans), qui accomplirent d'épouvantables tueries parmi les Polonais et les Juifs. Morosenko, l'un des chefs, qui faisait étrangler les femmes catholiques et juives avec des lanières de cuir, disait en raillant qu'il « les ornait de colliers rouges ». Un autre

chef, Ganja, quelques semaines après la victoire des Cosaques, marcha contre la forteresse de Nemirov, où se trouvaient 6.000 Juifs. Ceux-ci, attaqués par les Cosaques du dehors et par les catholiques grecs de la ville, furent presque tous égorgés. A Toulczyn, il y avait 6.000 chrétiens et environ 2.000 Juifs. Parmi ces derniers, la plupart décidés à vendre chèrement leur vie. Ils s'entendirent donc avec la noblesse, sous la foi du serment, pour défendre la ville jusqu'au dernier homme. Pour se rendre maîtres de la forteresse, les Cosaques usèrent d'un stratagème. Ils affirmèrent à la noblesse qu'ils n'en voulaient qu'aux Juifs et qu'ils se retireraient dès que leurs ennemis leur auraient été livrés. Oubliant leur serment, les nobles ouvrirent aux rebelles les portes de la ville. Les Juifs, placés dans l'alternative de se convertir ou de mourir, choisirent la mort ; près de 1.500 furent tués sous les yeux de la noblesse. Celle-ci ne tarda pas à subir le châtiment de son parjure. Privée du concours des Juifs, elle fut attaquée à son tour par les Cosaques, et massacrée. Cet événement eut au moins pour résultat de resserrer les liens entre les Polonais et les Juifs, et, pendant toute la durée de cette longue lutte, les deux alliés ne cessèrent de se prêter un appui réciproque.

Le prince Jérémie Wischniowiecki, le seul personnage polonais qui se signala vraiment comme un héros dans toutes ces luttes, accueillit les Juifs au milieu de sa petite, mais vaillante armée, avec laquelle il poursuivait sans relâche les bandes cosaques. Mais, réduit à ses propres forces et écarté du commandement suprême par la jalousie, il dut se retirer devant le trop

grand nombre d'ennemis. Sa retraite eut pour les Juifs les plus terribles conséquences. On rapporte que, dans la forteresse de Polonnoïé, située entre Zaslav et Zytomir, les haidamaks, auxquels s'étaient joints les catholiques grecs de la ville, massacrèrent 10.000 Juifs. (GRAETZ, *Histoire des Juifs*, V, 155 et suiv.).

Sabbattaï Zévi (1626-1676) et ses fidèles. — Et il se répandit dans le monde que Sabbattaï Zévi était le saint Messie, et Rabbi Nathan le prophète de la vérité ; et, sans signe ni miracle, presque tout Israël crut en eux, et aussi ceux qui ne sont point circoncis, et les Turcs... Au mois de Schebat, notre maître se vêtit des habits d'or de la royauté ; la Bible dans une main et, dans l'autre, un sceptre d'or, comme en portent les grands empereurs, il sortit de sa maison ; et derrière lui marchèrent environ cinq cents hommes, dans le marché de la ville et dans les grandes rues d'Ismir (Smyrne), et ils crièrent à haute voix : « Vive le Roi, notre maître ! » Et les Turcs les voyaient, et entendaient leurs paroles, et ne disaient rien, et se prosternaient et s'agenouillaient devant lui, face à terre ; et ils ne firent rien aux Juifs, ni à leurs corps, ni à leurs fortunes. — Et ensuite le don de prophétie vint à plusieurs hommes et femmes et enfants, à Ismir, à Kostantine (Constantinople) et à Alep et en d'autres lieux, et ils témoignaient que Sabbattaï Zévi est le Messie du Dieu de Jacob. Un sommeil profond tombait sur eux et ils tombaient à terre comme morts, sans qu'un souffle en eux demeurât, et une demi-heure après, un souffle sortait de leurs bouches, — leurs lèvres ne remuant pas, — et ils disaient : « ... Écoute, Israël,

l'Éternel est notre Dieu, l'Éternel est Un ; béni soit le nom de la gloire de son règne à jamais... Déjà fut couronné d'une couronne notre Roi, Sabbattaï Zévi ; une grande excommunication est mise, aux cieux, sur ceux qui ne croient pas en lui. Sa royauté est la royauté de tous les mondes... Heureux celui qui a le bonheur de vivre en ce temps. Justes, chantez à Dieu, louez Dieu, car il est bon... Dieu est vrai, Moïse vrai, sa Torah vraie, et il est vrai, Sabbattaï Zévi !... »

Et lorsque furent entendues ces choses dans les pays d'Italie, et surtout à Venise, la plupart crurent que Dieu se souvenait de son peuple. Et ils firent repentance plus grande que n'en avait faite cette ville depuis les jours du monde, et ils envoyèrent un messager à Kos tantine pour demander si la rumeur de notre déli vrance était vérité. Et il fut répondu que Sabbattaï Zévi est le véritable Sauveur, et que celui qui ne croit point en lui, c'est comme s'il ne croyait point en Dieu... Et dans ces jours, toute la terre, en ses quatre vents, Levant, Couchant, Midi et Nord, fut divisée, classes et classes, groupes et groupes, et la nouvelle de notre délivrance venait et montait de partout, et ceux-ci croyaient, et ceux-là ne croyaient point, et les autres doutaient... (BARUCH MARIZO, *Mémoire aux enfants d'Israël dans les jours de Mahmoud IV*, passim.)

TRADUCTIONS de :

Joseph HA-COHEN, par **Julien Sée** (la Vallée des Pleurs. Paris, 1881).

Chasdaï ibn SCHAPRUT, ROI des CHOZARS, Isaac SCHELO, par **Carmoly** (Itinéraires de Jérusalem, Bruxelles, 1847).

Salomon ibn VERGA, par **Isidore Loeb** (Revue des Études Juives, XXIV, 24).

JOSELMANN (Lettre au Magistrat de Strasbourg), par **Elie Scheid** (Rev. des Ét. Juives, XIII, 83).

GRAETZ, par **A. Lévy et M. Bloch** (Histoire des Juifs, éd. Durlacher).

Abraham ibn DÂUD, Isaac ABRABANÉL, JOSELMANN (Journal) et Barüch MARIZO, par **Edmond Fleg.**

II

LA PENSÉE RELIGIEUSE : EXÉGÈSE ET PHILOSOPHIE

1. — LA LUTTE ENTRE LA TRADITION ET LA RAISON

a) L'exégèse rationaliste

La Bible et la Raison. — Le Très Sage s'est proposé dans ce livre (le *Pentateuque)* d'éduquer les êtres doués de raison et de les former pour son service. Or il y a trois sortes d'éducation, dont l'une est plus forte que les autres. La première, et la plus faible, consiste à dire à celui qu'on veut élever : « Fais ceci, ne fais pas cela », sans lui indiquer les suites de l'acte qu'on lui commande ou qu'on lui interdit, soit qu'il obéisse, soit qu'il désobéisse. La deuxième consiste à donner, avec le commandement et l'interdiction, la conséquence de l'action choisie, et à dire : « Fais ceci et tu seras récompensé ; ne fais pas cela ou tu seras puni. » Cette méthode est plus efficace que la première, car elle éveille l'idée du bonheur ou du malheur qui s'attache à la conduite que l'on aura choisie. — La troisième consiste, tout en indiquant

le commandement et la défense et le beau salaire de l'obéissance, à y joindre l'histoire des gens dont l'obéissance fut récompensée par le salut et de ceux dont la désobéissance fut punie par le malheur. Cette méthode est plus efficace encore que les deux premières, car elle impose en quelque sorte l'expérience et l'épreuve des faits, et elle a, pour celui auquel on l'applique, la valeur d'un témoignage personnel.—En conséquence, Dieu nous a révélé, dans ce livre destiné à l'éducation de ses serviteurs, les trois méthodes dont nous avons parlé. Il leur ordonne la piété et leur défend le péché ; il leur annonce la récompense des bonnes actions et le châtiment des mauvaises ; enfin, il leur raconte l'histoire de ceux d'autrefois qui ont bien agi sur la terre et reçu le salut, et de ceux qui ont péché et trouvé leur perte. Le livre divin contient donc les trois principales formes d'éducation...

Sache de plus, ô lecteur de ce livre, que malgré sa valeur inestimable, malgré le haut rang qu'il occupe et la beauté de sa langue, qui éclaire les obscurités et les mystères de son contenu, les serviteurs de Dieu ne doivent pas penser qu'il n'existe, en dehors de ce livre, aucune autre preuve qui les contraigne à croire en l'Éternel. Ils sont au contraire tenus de savoir que ces autres preuves existent, au nombre de deux. La première, antérieure à la Sainte Écriture, est la preuve fournie par la raison, par laquelle ils reconnaissent que tous les êtres, visibles et invisibles, sont créés, que leur Créateur est éternel, sans commencement et sans fin, qu'il est Un, qu'il ne ressemble pas aux êtres créés, et que ceux-ci ne lui ressemblent

point, qu'il est le Sage qui sait tout par avance, le Créateur qui crée sans matière ce qu'il veut, le Juste qui n'impose à son serviteur nulle tâche trop lourde... La seconde preuve, postérieure au Pentateuque, est la tradition qui nous est donnée par les prophètes, nous montrant les décisions qu'ils ont prises selon les événements, la façon dont ils ont pratiqué ceux des commandements dûs à la révélation et auxquels la raison ne nous conduit pas, ni ne nous contraint, mais qu'il est possible cependant d'imposer à l'homme d'une manière conforme à la raison. (SAADIA, *Commentaire du Pentateuque*, Préface.)

Satan et les anges assimilés à des hommes. — « Un jour, lorsque vinrent les favoris de Dieu et se placèrent devant lui, l'adversaire de Job se présenta avec eux. » (*Job*, I, 6) — J'ai expliqué *Bené haélohim* (les fils de Dieu, que la tradition assimile aux anges) par : les amis, ou favoris de Dieu, comme dans les versets suivants : « Vous êtes tous les enfants de l'Éternel, votre Dieu »... « Israël est mon fils aîné »... Quant à Satan, il est en réalité un homme, comme dans ce passage : « L'Éternel suscita à Salomon un *satan* (adversaire) »... — De même, il est dit de Josué, fils de Josadak : « Et le *satan* (l'adversaire) se tenait à sa droite pour le contrarier... » SAADIA, (*Commentaire sur Job*, I, 6.)

Le miracle de Josué. — « Et le soleil, immobile au milieu du ciel, différa son coucher de près d'un jour entier. (*Josué*, X, 13.)» — MOÏSE IBN GIKATILLA

pense que le mouvement des sphères ne s'arrêta pas, mais que seulement la réverbération du soleil continua d'éclairer parce qu'on avait besoin de voir clair. Je dis un jour à Ibn Gikatilla : « La réverbération n'est-elle pas un effet dont le soleil est la cause ? » — « Oui », répondit-il. — « Si donc, poursuivis-je, la cause a disparu, l'effet devra disparaître aussi, nécessairement. » — Il me répondit : « Le miracle consista précisément en cela que la lumière resta, après que le soleil se fût couché. » — Alors je lui demandai : « Qu'est-ce qui t'oblige à croire cela ? » — Et il me répondit : « Je tiens pour chose impossible un arrêt du mouvement des sphères, qui est perpétuel. » (JUDA IBN BALAAM, *Commentaire sur le Livre de Josué.)*

Œil pour Œil. — *(Exode*, XXII, 23). D'après la tradition de nos maîtres, cette expression signifie la valeur de l'œil, non l'œil lui-même. On en trouve une preuve dans la loi citée beaucoup plus haut (*Exode*, V, 19) et selon laquelle celui qui blesse corporellement quelqu'un, doit lui payer son chômage et les frais de sa guérison, car, si on infligeait à l'auteur de la blessure une blessure pareille, qu'aurait-il à payer à sa victime, puisque les frais de chômage et de guérison lui incomberaient pour lui-même ? — De plus, si la loi ordonnait de rendre la pareille à celui qui a arraché l'œil d'autrui, on pourrait être arrêté par la juste considération que les tempéraments ne sont pas tous pareils et que le second, s'il était plus faible, pourrait, à la suite du châtiment, perdre la vie ; or la Torah dit : Œil pour œil, et non :

Vie pour œil... Enfin, il est impossible de faire à quelqu'un la même blessure exactement que celle qu'il aura faite à son prochain, parce qu'on n'en peut pas mesurer avec une exactitude absolue la largeur, la longueur et la profondeur ; or, pour que la prescription : « Comme il a fait, qu'il lui soit fait » soit observée, il ne faut rien en moins, rien en plus... La raison, l'Écriture et la tradition nous indiquent donc qu'il ne faut pas prendre les mots : « Œil pour œil » à la lettre, mais qu'il s'agit là d'un dédommagement pécuniaire de l'œil perdu. *(*CHANANEL ben CHUSCHIEL, *Commentaire du Pentateuque.)*

Exégèse littéraire : les hyperboles de la Bible. — On trouve des hyperboles aux passages suivants des Livres saints :

Isaïe, LI, 6 : « Levez vos regards vers les cieux et contemplez la terre en bas. Car les cieux s'évanouissent comme la fumée, la terre s'en va comme un vêtement usé, et ses habitants meurent comme des insectes. Mais mon salut demeure éternellement et ma justice ne connaît pas de défaillance. » Ici, la particule *car* n'annonce ni le moment, ni la preuve, tous les philosophes étant d'accord pour affirmer que la sphère céleste, ce corps sublime, n'est point périssable, et qu'il ne peut ni vieillir, ni décroître.

Job, XXIX, 20 : « Ma gloire se renouvellera sans cesse et mon arc se rajeunira dans ma main. » Les maîtres de l'exégèse biblique ont interprété ce passage dans ce sens : « Si souvent que je tire, avec mon arc, il redeviendra toujours neuf » ; mais seul peut donner une

telle interprétation celui qui ne dispose d'aucune autre. En réalité, il y a ici une description hyperbolique du bonheur... (Moïse Ibn Ezra, *Livre sur la Poétique et la Rhétorique.)*

Exégèse historique : Vision de Daniel. — La première bête, qui ressemblait à un lion, est Nabuchodonosor ; les « ailes d'aigle qui lui furent arrachées », ses deux successeurs, Evil Mérodach et Balthasar. « Un cœur d'homme lui fut donné », car le cœur du lion est plus grand que le cœur de l'homme. Le sens est le suivant : Après que leur roi eut été tué, les Chaldéens redevinrent semblables aux autres hommes et cessèrent d'être rapaces comme le lion (VII, 5). — La deuxième bête est l'empire perse qui détruit celui des Chaldéens ; c'est celui qui, dans le rêve de Nabuchodonosor (II, 3) est comparé à l'argent. — Elle est « soulevée d'un côté, et tient trois côtes dans sa gueule », ce qui signifie que Cyrus et Darius détruisirent trois grandes villes sur un côté de l'empire chaldéen (VII, 6). — La troisième bête est l'empire grec, qui commença avec l'empire d'Alexandre et se continua dans l'empire romain qui dure encore aujourd'hui ; dans le rêve de Nabuchodonosor, il est comparé au cuivre, et il est dit de lui « qu'il s'étendra sur toute la terre ». Les quatre ailes sont les quatre rois, qui, comme on le sait, se partagèrent l'empire d'Alexandre (VII, 7). — La quatrième bête de la vision est l'empire arabe, comparé au fer dans le rêve de Nabuchodonosor : de même ici, il est dit que cette bête a des dents de fer. Les dix cornes signifient que l'empire arabe s'étendra sur la plus grande

partie de la terre habitée ; ces dix cornes sont : les royaumes de Chorasan, d'Ispahan, d'Yémen (Saba), de la Mecque, d'Égypte, d'Afrique, le royaume des Arabes habitant sous la tente à l'Orient et à l'Occident, les royaumes des Philistins (ce qui signifie les Almoravides), des Berbères, qui sont des fils de Cham à peau blanche et des Kouschites (nègres), qui ont sept rois (VII, 8). — Quant à ce qui concerne la petite corne, elle désigne une chose à venir, car elle ne doit apparaître qu'à l'arrivée du Rédempteur. (ABRAHAM IBN EZRA, *Commentaire sur Daniel*, 4 et suiv.).

Exégèse du bon sens. — « Une fois, Dieu a parlé, deux fois j'ai entendu. » *(Psaume*, LXII, 12). « Un verset de la Bible peut avoir un contenu multiple » *(Sanhédrin*, 341), mais finalement « il n'est aucun verset qu'on puisse arracher de force au sens simple et naturel. » *(Schabbath*, 630). — Bien que les prophètes se servent d'images, il est nécessaire d'expliquer même leurs expressions imagées d'après le sens du contexte et en observant l'ordre des versets. — En ce qui concerne le Cantique des Cantiques, j'en ai vu diverses interprétations haggadiques ; les unes s'étendent sur le livre tout entier, qu'elles suivent vers à vers ; les autres se rapportent à des passages particuliers et ne s'accordent ni entre elles, ni avec le texte pris dans l'ordre des versets. — Je me propose de m'en tenir au simple sens de l'Écriture et d'expliquer le texte dans la connexion des versets, tout en citant, en lieu et place, les interprétations midraschiques que nous ont transmises nos maîtres. (RASCHI, *Introduction au Cantique des Cantiques.)*

b) Le néo-platonisme juif.

Exégèses allégoriques. — 1. Le Paradis. — L'Éden (*Genèse*, II, 8) signifie le monde supérieur ; le jardin, le monde visible des formes, qui est rempli de la multitude des êtres individuels, comme le jardin est rempli de plantes. Le fleuve qui sort de l'Éden est comme la mère de tous les êtres corporels (la matière universelle) ; les quatre rivières qui s'en détachent sont les quatre éléments. Adam, Ève et le serpent sont les trois âmes : Adam, qui « nomme des noms » (V,20), est l'âme rationnelle, qui donne des noms aux choses, (qui crée le langage) ; Ève signifie l'âme animale (vitale), le serpent, l'âme végétative. L'Arbre de la Connaissance signifie la faculté de reproduction, qui vient du jardin, c'est-à-dire du monde visible. Quand il est dit que le serpent doit manger de la poussière, cela signifie que l'âme végétative est attachée à la matière. Les tabliers de peau signifient le corps. Adam chassé du paradis pour cultiver la terre, indique le but dernier de l'homme (Adam, l'âme rationelle, doit s'efforcer de laisser l'obscurité de la vie terrestre où il a été banni pour retourner à l'Éden (qui est le monde supérieur). L'Arbre de Vie, qui fait vivre éternellement, est la connaissance du monde intelligible. (SALOMON IBN GABIROL, cité dans le *Commentaire de la Genèse* d'ABRAHAM IBN EZRA.)

2. Le rêve de Jacob. — L'échelle dont la base est sur la terre et dont le sommet atteint le ciel (*Genèse*,

XXVIII), est l'âme supérieure (rationelle) ; les anges, qui montent et descendent, sont les pensées qui prennent pour objets tantôt des choses spirituelles, tantôt des choses corporelles. *(Ibidem)*.

Méthode pour arriver à la connaissance. — Puisque nous avons pour but la connaissance, qui monte de l'extrémité inférieure des êtres à leur extrémité supérieure, et que tout ce qui est à l'extrémité inférieure vient de l'extrémité supérieure, il faut que tout ce que nous trouvons à l'extrémité inférieure nous serve de point de comparaison et de preuve pour ce qui est à l'extrémité supérieure, la partie inférieure étant l'image de la partie supérieure dont elle émane... Nous pourrons, après avoir compris la similitude qui existe entre les deux extrémités, arriver, par ce qui est visible, à la connaissance de ce qui est caché. (SALOMON IBN GABIROL, *La Source de Vie*, II, 12.)

La Volonté créatrice. — La Volonté, mettant en mouvement toutes les substances spirituelles, ainsi que les (substances) corporelles mues par elles, peut être comparée à la Volonté de l'âme mettant en mouvement le corps ou un de ses membres, tel que le cœur, lorsque l'âme juge que la chose a besoin de mouvement (*Ib.*, V, 59)... La matière et la forme sont comme le corps ou l'air (d'une part) et l'âme ou la lumière (d'autre part) ; la Volonté s'y attache, les lie ensemble et y pénètre comme l'âme (pénètre) dans le corps, la lumière dans l'air et l'intellect dans l'âme. *(Ib.*, 61)... C'est pourquoi on dit que le Créateur Très-Haut se trouve

dans tout ; car la Volonté qui est sa faculté, se communique à toute chose et entre dans toute chose, et aucune chose n'est vide d'elle, puisque c'est par elle que toute chose existe et se maintient. (*Ib.*, 63).

La création des choses par le Créateur Très-Haut, je veux dire la manière dont la forme sort de la source première, qui est la Volonté, et se répand sur la matière, peut se comparer à la manière dont l'eau sort de sa source et se répand peu à peu sur ce qui est auprès d'elle ; seulement (la Volonté) procède sans interruption, sans arrêt, sans mouvement et sans temps (*ib.*, 64)... Elle peut encore être comparée à la parole prononcée par l'homme ; car lorsque l'homme prononce une parole, sa forme et son sens s'impriment à l'oreille et à l'intelligence de l'auditeur. Et c'est ainsi qu'on dit par approximation (au figuré) que le Créateur Très-Haut a prononcé une parole dont le sens s'est imprimé dans l'essence de la matière, qui l'a retenue ; c'est-à-dire que la forme créée s'est imprimée dans la matière. (*Ib.*, 71.)

La connaissance de Dieu. — Quand tu auras de tout cela une connaissance solide, ton âme se purifiera et ton intelligence deviendra claire, et pénétrera dans le monde de l'intellect, et tu embrasseras du regard l'universalité de la matière et de la forme. Et la matière, avec tout ce qu'elle a de formes, sera comme un livre placé devant toi ; tu regarderas les signes qui y sont tracés, tu contempleras ses figures au moyen de ta pensée, et alors tu espéreras savoir ce qui est derrière cela. Le but de tout sera de connaître le monde de la

Divinité, qui est tout à fait grand, tandis que tout ce qui est au-dessous est, en comparaison de lui, extrêmement petit. A cette connaissance sublime, on arrive par une double voie : d'abord par la connaissance de la Volonté qui environne la matière et la forme, c'est-à-dire de cette faculté supérieure qui est pure de tout mélange de matière et de forme ; mais pour parvenir à la connaissance de cette faculté qui est entièrement distincte de la matière et de la forme, il faut s'attacher à la faculté qui est revêtue de matière et de forme (l'intellect universel ou les substances simples en général) et monter avec cette faculté par degrés, jusqu'à ce qu'on arrive à son origine et à sa source. Le fruit qu'on recueille de ce travail, c'est d'échapper à la mort et de s'attacher à la source de la vie. — Si tu me demandes par quel secours on arrive à (réaliser) cette espérance sublime, il faut, dis-je, te séparer des choses sensibles, t'enfoncer dans les choses intelligibles, et t'attacher à celui qui donne le bien ; car si tu fais cela, il jettera son regard sur toi et te fera le bien, car il est la source de bienfaisance. Qu'il soit loué et exalté. Amen. *(Ib.*, 73-74.)

c) La réaction traditionaliste.

L'appel à la tradition. — LE MAÎTRE. — Nous croyons au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui a tiré les Hébreux d'Égypte avec des signes, des miracles et des épreuves, les a nourris dans le désert, leur a donné en possession le pays de Canaan, après leur avoir fait traver-

ser la mer Rouge et le Jourdain au milieu de grands prodiges ; il a envoyé Moïse avec sa Loi, et, après lui, des milliers de prophètes, qui nous ont exhortés à l'observance de cette loi, promettant une bonne récompense à ceux qui l'observent et un dur châtiment à ceux qui voudraient refuser de lui obéir. Nous croyons enfin à tout ce qui est écrit dans la Torah...

KUSARI. — N'aurais-tu pas dû dire, Juif, que tu crois au Créateur du monde, à celui qui l'ordonne et le conduit, qui t'a créé et pourvu, — et répéter ce que dit chacun de ceux qui confessent une religion et qui, par elle, aspirent à la vérité et à la justice, afin de devenir semblables au Créateur, en sagesse et en équité ?

LE MAÎTRE. — Ce dont tu parles est la religion spéculative, à laquelle on arrive par des raisonnements, et qui cache en elle plus d'un doute. Interroge là-dessus les philosophes, et tu trouveras qu'ils ne sont pas d'accord sur une conduite, sur une opinion uniques. Car, parmi leurs affirmations, il en est que l'on peut prouver, il en est d'autres sur lesquelles ils donnent des éclaircissements tout juste suffisants pour nous tenir en repos, et d'autres enfin qui n'offrent même pas cette minime garantie, et moins encore une preuve.

KUSARI. — Je trouve, Juif, que ton discours est bon dès l'exorde, et je suis enclin à poursuivre avec toi cet entretien.

LE MAÎTRE. — Si l'on te disait que le roi de l'Inde est un homme plein d'amour, qui mérite qu'on l'exalte, qu'on honore son nom et qu'on raconte ses exploits, — à en juger d'après ce qu'on te rapporterait de l'équité

des habitants de son pays, de leurs bonnes mœurs et de la loyauté de leurs relations, — te sentirais-tu contraint d'approuver et d'accepter cette opinion ?

KUSARI. — Pourquoi y serais-je contraint ? J'aurais un doute : l'équité des habitants provient-elle d'eux-mêmes, sans que le roi y soit pour rien, ou bien la doivent-ils à l'influence du roi, ou peut-être à ces deux causes réunies ?

LE MAÎTRE. — Mais s'il t'arrivait de sa part des messagers, avec des présents indiens, dont tu saurais, à n'en pouvoir douter, qu'on ne les trouve que dans l'Inde et dans le palais royal, — si ces messagers apportaient un écrit sans conteste, émanant du roi lui-même, et en même temps des médicaments qui te guérissent si tu es malade et te protègent contre la maladie si tu te portes bien, et des poisons mortels à tes ennemis et à tous ceux qui te combattent, de façon que tu puisses sortir contre eux et les tuer sans armes, — te tiendrais-tu pour obligé d'écouter ce roi et de croire à sa royauté ?

KUSARI. — Certainement, car mon premier doute serait tombé...

LE MAÎTRE. — Et si quelqu'un t'interrogeait à son sujet, comment le décrirais-tu ?

KUSARI. — Avec les caractères qui m'auraient d'abord été certifiés, et j'y ajouterais ceux qui m'auraient semblé douteux et sur lesquels j'aurais plus tard acquis une certitude.

LE MAÎTRE. — C'est de la même façon que j'ai répondu à ta question et c'est de la sorte aussi que Moïse commença de parler à Pharaon, lorsqu'il lui

dit : « Le Dieu des Hébreux m'a envoyé vers toi », c'est-à-dire le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. En ce qui concerne ces patriarches, c'était chose connue de tous les peuples, que Dieu était entré avec eux en relation, qu'il les avait conduits et leur avait montré des prodiges. — Mais Moïse ne dit pas : « Le Dieu du ciel et de la terre m'envoie », ni : « Le Dieu qui nous a créés, toi et moi. » — Et Dieu lui-même, quand il s'adressa à tout Israël, commença en ces termes : « Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai tiré du pays d'Égypte », et non en ceux-ci : « Je suis le Créateur du monde et le vôtre. » — C'est pourquoi moi aussi, quand tu m'as demandé ma croyance, je t'ai dit, dès le début, ce que je suis tenu de croire, ainsi que toute la communauté d'Israël, qui s'est convaincue de la véracité de cette révélation, d'abord par le témoignage de sa propre expérience, et ensuite par une tradition ininterrompue qui équivaut à l'expérience personnelle. (JUDA HALÉVY, *Kusari*, I, 11-25.)

L'appel à la joie. — KUSARI. — On se serait attendu à trouver parmi vous plus d'anachorètes et d'ascètes que chez les autres peuples.

LE MAÎTRE. — Comme je regrette de te voir oublier déjà les principes que j'avais tout d'abord établis et que tu m'avais concédés. N'avions-nous pas convenu qu'on ne peut approcher Dieu autrement que par les actes que lui-même commande ?... — La religion divine ne nous oblige point à l'ascétisme, mais nous conduit par la voie moyenne, laissant à chaque faculté du corps, comme de l'âme, une liberté sans excès ; car on enlève

à l'une ce qu'on donne en trop à l'autre... Un jeûne prolongé n'est point une pratique souhaitable pour celui dont l'appétit est médiocre, les forces réduites et le corps amaigri ; il fera mieux de soigner son corps. De même le renoncement aux richesses n'est pas indiqué pour celui qui les acquiert sans efforts exagérés et sans qu'elles le détournent d'acquérir le savoir et de pratiquer le bien, surtout s'il a une famille nombreuse et s'il veut dépenser son argent en bonnes œuvres... D'une façon générale, notre Loi fait des parts égales à la vénération, à l'amour et à la joie. Ta contrition aux jours de jeûne ne plaît pas à Dieu davantage que ta joie aux fêtes et aux Sabbats, si cette joie vient d'un cœur plein et fervent. Il n'y a pas que la prière qui réclame la pensée et le recueillement ; la joie aussi, quand elle accompagne la pratique de la Loi. Aime le commandement par amour pour celui qui commande, et reconnais quel bien, en commandant, il te fait. C'est comme si tu étais son hôte, invité à sa table, et comme si tu le remerciais de la bouche et du cœur pour toutes ses bontés... Et si ta joie monte jusqu'au chant et à la danse, c'est encore là le service de Dieu et l'attachement à l'esprit du Seigneur. *(Kusari*, II, 45-50.)

2. — LE RATIONALISME A SON APOGÉE

La liberté. — De même que Dieu a créé des objets doués nécessairement de certaines qualités, l'homme, par

exemple, avec la faculté de parler, et qu'il en a créé d'autres excluant nécessairement certaines qualités (ainsi la pierre éternellement privée de parole), — de même il a formé des objets dans lesquels il n'a mis que la possibilité de s'approprier certaines qualités ; mais il ne s'ensuit nullement que le savoir divin subisse par là une diminution. — Car il y a deux genres de possibles. Le premier est subjectif et résulte de notre ignorance. Ainsi, nous qui sommes en Espagne, éloignés de Babylone, nous ignorons si aujourd'hui le roi de Babylone est mort ou vivant ; la vraisemblance est pareille pour l'un ou pour l'autre cas, bien qu'objectivement l'un exclue l'autre ; ici Dieu connaît en fait, d'une façon précise, celui des deux cas qui se réalise, comme il sait avec certitude s'il y aura ou non, ce mois-ci, une éclipse de lune. Ce premier genre de possible, qui repose sur l'ignorance, ne convient pas à Dieu. — Mais en ce qui concerne le deuxième genre de possible, celui qui n'est tel que parce que Dieu a mis une indétermination dans un objet et l'a créé de telle façon qu'il puisse prendre indifféremment deux qualités contraires, — dans ce cas nous pouvons attribuer à Dieu une connaissance indéterminée du cas qui se réalisera. Et si quelque opiniâtre insistait et disait : « Comment ? Dieu ne saurait pas tout ce que deviendra un homme dans l'avenir ? », nous répondrions : « Ceci ne fait point partie de l'ignorance. » Car si on voulait affirmer que tous les événements reposent, comme les éclipses de lune, sur des lois de la nature, et doivent être, soit nécessaires, soit impossibles, et que Dieu n'a laissé aucune latitude à ce qui décide entre l'être

et le non-être de tout phénomène, — et si cette supposition se réalisait, le monde serait ruiné, la société détruite et la vie éternelle même sans espérance. En vain l'homme labourerait, bâtirait des maisons, planterait des arbres, dompterait des animaux, forgerait des lances et tirerait l'épée pour le combat, puisque tout l'avenir serait d'avance déterminé ; et en vain il serait pieux, puisque sa béatitude ou le contraire de sa béatitude aurait été décidé par avance, toutes choses qui sont en contradiction évidente avec la vérité. Dieu a précisément créé le possible en tant que possible, et il ne connaît avec une précision absolue que le possible subjectif qui est objectivement nécessaire. Car ce qui arrive à l'homme n'est pas toujours entièrement voulu de Dieu, mais il y a tels événements qui manifestent une intention divine, parce que Dieu connaît la conduite de chacun et lui donne ou lui retire, selon son mérite, — et tels autres qui n'en manifestent aucune, parce qu'ils résultent d'influences naturelles et se trouvent être utiles ou nuisibles, selon que l'homme a fait de la nature un usage absurde ou raisonnable. (ABRAHAM IBN DAUD, *La Foi sublime*, Traité II, princ. 6, ch. 2.)

Le Guide des Égarés. — Le but de ce traité est la science de la Loi dans sa réalité, ou plutôt, il a pour but de donner l'éveil à l'homme religieux, chez lequel la vérité de notre Loi est établie dans l'âme et devenue un objet de croyance, qui est parfait dans sa religion et dans ses mœurs, qui a étudié les sciences des philosophes et en connaît les divers

sujets, et que la raison humaine a attiré et guidé pour le faire entrer dans son domaine, mais qui est embarrassé par le sens extérieur (littéral) de la Loi, de sorte qu'il reste dans l'agitation et le trouble. Se laissera-t-il guider par sa raison et rejettera-t-il ce qu'il a appris ? Il croira alors avoir rejeté les fondements de la Loi. Ou bien s'en tiendra-t-il à ce qu'il a compris (du sens littéral) sans se laisser entraîner par la raison ? Il aura donc tourné le dos à la raison et s'en sera éloigné...

Ce traité a encore un deuxième but : c'est celui d'expliquer des allégories très obscures, qu'on rencontre dans les livres des prophètes, sans qu'il soit bien clair que ce sont des allégories, et qu'au contraire l'ignorant et l'étourdi prennent dans leur sens extérieur. Cependant, si un homme véritablement instruit les examine, il en résulte également pour lui un trouble violent lorsqu'il les prend dans leur sens extérieur ; mais quand nous lui aurons expliqué l'allégorie ou que nous l'aurons averti que c'est une allégorie, il sera mis sur la voie et sauvé de ce trouble. C'est donc pour cela que j'ai appelé ce traité *Dalâlat al-'Hâyirîn*, le Guide des Égarés. (MAÏMONIDE, *Guide des Égarés*. Introduction, p. 7-8.)

La création ex-nihilo. — Si un homme prétend démontrer une certaine question par des sophismes, il ne fortifie point selon moi la croyance à cette chose qu'on cherche, mais au contraire, il l'affaiblit et donne lieu à contester la chose ; car la nullité de ces preuves étant devenue manifeste, l'âme se refuse à croire ce

qu'on a cherché à prouver... Tout ce qu'Aristote et ses successeurs ont dit pour prouver l'éternité du monde n'est point, selon moi, une démonstration rigoureuse ; ce ne sont, au contraire, que des argumentations sujettes à des doutes graves. — Ce que je désire faire, moi, c'est de montrer que la nouveauté du monde, conformément à l'opinion de notre Loi, n'est point impossible, et que toutes ces argumentations philosophiques, desquelles il semble résulter que le monde n'a pas été créé, ont un côté par lequel on peut les détruire et empêcher qu'on les emploie comme arguments contre nous... Après avoir exposé que ce que nous soutenons est possible, je chercherai également, par une preuve spéculative, à le faire prévaloir sur l'autre opinion, je veux dire, à faire prévaloir l'opinion de la création sur celle de l'éternité. J'exposerai que, si nous sommes conduits à quelque conséquence absurde en admettant la création, on est poussé à une absurdité plus forte encore en admettant l'éternité. (*Ibid*, II, chap. XVI.)

Le prophétisme. — Sache que chaque homme possède nécessairement une faculté de hardiesse ; sans cela, il ne serait pas mû par la pensée à écarter ce qui lui est nuisible. Cette faculté de hardiesse varie par la force et la faiblesse, comme les autres facultés, de sorte que tu trouves tel homme qui s'avance contre le lion, et tel autre qui s'enfuit devant une souris... Dès le plus jeune âge, on reconnaît dans les enfants, si cette faculté de hardiesse est forte ou faible chez eux. — De même, cette faculté de divination (qu'on rencontre

chez les prophètes) existe dans tous les hommes, mais varie par le plus et le moins ; (elle existe) particulièrement pour les choses dont l'homme s'occupe fortement et dans lesquelles il promène sa pensée. Tu devines, par exemple, qu'un tel a parlé ou agi de telle manière, dans telle circonstance, et il en est réellement ainsi. Tu trouves tel homme chez lequel la faculté de conjecturer et de deviner est tellement forte et juste que presque tout ce que, dans son imagination, il croit être, est réellement tel qu'il se l'est imaginé, ou l'est du moins en partie. Les causes en sont nombreuses, et (cela arrive) par un enchaînement de nombreuses circonstances, antérieures, postérieures et présentes ; mais par la force de cette (faculté de) divination, l'esprit parcourt toutes ces prémisses et en tire les conclusions en si peu de temps, qu'on dirait que c'est l'affaire d'un instant. C'est par cette faculté que certains hommes avertissent de certaines choses graves qui doivent arriver.

Ces deux facultés, je veux dire la faculté de hardiesse et la faculté de divination doivent nécessairement être très fortes chez les prophètes. Lorsque l'intellect (actif, ou divin) s'épanche sur eux, ces deux facultés prennent une très grande force, et tu sais jusqu'où est allé l'effet produit par là ; à savoir qu'un homme isolé se présentât hardiment avec son bâton, devant un grand roi, pour délivrer une nation de l'esclavage imposé par celui-ci, et qu'il n'éprouvât ni terreur, ni crainte, parce qu'il lui avait été dit (par Dieu) : « Je serai avec toi... »

Les prophètes ont indubitablement aussi des per-

ceptions spéculatives, (mais d'une nature telle) que l'homme, par la seule spéculation, ne saurait saisir les causes qui peuvent amener une pareille connaissance ; c'est comme quand ils prédisent des choses que l'homme ne saurait prédire au moyen de la seule conjecture et de la divination vulgaire. En effet cette même inspiration (épanchement de l'intellect actif ou divin) qui se répand sur la faculté imaginative, de manière à la perfectionner à tel point que son action va jusqu'à prédire l'avenir et à le percevoir, comme s'il s'agissait de choses perçues par les sens et qui fussent parvenues à cette faculté imaginative par la voie des sens, cette même inspiration, dis-je, perfectionne aussi l'action de la faculté rationnelle à tel point qu'elle arrive, par cette action, à connaître l'être réel des choses et qu'elle en possède la perception, comme si elle l'avait obtenue par des propositions spéculatives.

Telle est la véritable idée du prophétisme. Et si, dans ce que je viens de dire des prophètes, j'ai mis pour condition que ce soient de vrais prophètes, ç'a été pour faire mes réserves au sujet des gens qui possèdent, non pas des notions rationnelles, ni la science, mais seulement des chimères et des opinions erronées... Ainsi, tu en trouves qui appuient la vérité de leurs idées sur des songes qu'ils ont eus, s'imaginant que ce qu'ils ont vu dans le sommeil n'est autre chose que l'idée qu'ils ont conçue (eux-mêmes) ou entendue dans l'état de veille. C'est pourquoi il ne faut accorder aucune attention à ceux dont la faculté rationnelle n'est point parfaite et qui ne sont pas arrivés à la

plus haute perfection spéculative ; car celui-là seul qui est arrivé à la perfection spéculative peut obtenir d'autres connaissances (supérieures), quand l'intellect divin s'épanche sur lui. C'est celui-là qui est véritablement prophète, et c'est ce qui a été clairement dit par les mots : « Le véritable prophète est celui qui a un cœur plein de sagesse. » *(Ibid*, II, chapitre XXXVIII.)

Le monde à venir. — Les plus nombreux rêvent d'un avenir où le Messie apparaîtra, où les morts ressusciteront, où tous auront part aux joies du paradis, mangeront et boiront et vivront en santé éternellement. Mais ce qui est surprenant, c'est que bien peu essaient de concevoir la chose logiquement dans son essence, d'approfondir l'idée de félicité en tant que but ultime et d'examiner si l'une ou l'autre des récompenses dont on parle est vraiment le souverain bien... Considère, lecteur de ce livre, la comparaison que je vais faire, et tu saisiras clairement ce que je pense à ce sujet. Représente-toi qu'on amène un petit garçon chez un maître dont il doit recevoir l'instruction. En souhaitant son perfectionnement, on se propose évidemment de le faire participer au plus grand bien. Mais l'enfant est trop jeune d'années et trop faible d'entendement, pour comprendre ce bien qu'on lui destine et pour apprécier les précieux avantages qu'il retirera de ses progrès. Comme le maître est plus sage que lui, il encouragera son élève à l'étude au moyen de choses qui lui paraîtront agréables et de prix. Il lui dira : « Lis, et je te donnerai des noix, des figues, du miel. » Et le petit lira avec zèle, non pas qu'il trouve plaisir

au livre ou qu'il reconnaisse un bien dans l'exercice de la lecture, mais parce qu'il attend les douceurs et les friandises qu'on lui a promises en récompense, et qui ont pour lui plus de valeur que toute l'étude.. Quand il a grandi, ces premiers buts lui paraissent, il est vrai, insignifiants et indignes de son effort ; si on veut l'exciter au travail, il faut lui proposer des récompenses plus grandes, et le maître lui dira : « Lis, et tu auras de beaux souliers, un vêtement magnifique. » Le but est attrayant et l'enfant se donne de la peine. Plus tard, la récompense doit devenir plus importante encore ; on promettra à l'élève, pour un chapitre, qu'il aura appris, de l'argent : un denier, deux deniers... Enfin l'élève est devenu grand, ces petits présents ne le tentent plus et le Rabbi l'exhorte en disant : « Apprends, et tu deviendras président, juge, et les gens se lèveront devant toi. » — L'adolescent apprend alors, ayant pour but l'honneur et la gloire qui viennent des hommes. — Tout cela est laid, mais nécessaire parce que l'esprit humain est borné et vise, en acquérant le savoir, un autre but que le savoir lui-même. C'est ce que nos sages appellent : « Apprendre le bien ou faire le bien sans sincérité » et ils nous mettent en garde en disant : « Ne te fais de l'étude ni une couronne pour te parer, ni une pioche pour t'ensevelir. » Le but de la recherche du vrai est la vérité elle-même, et la Torah est vérité ; le but de la connaissance des commandements est de les pratiquer... Or, si nous ne devons pas attendre de récompense lorsque nous cherchons à savoir, nous n'en devons pas attendre davantage, quand nous servons Dieu et prati-

quons ses commandements, et c'est là ce qu'affirmait Antigone de Socco, lorsqu'il disait : « Ne soyez point comme des esclaves qui servent le maître pour un salaire, mais comme ceux qui servent sans attendre aucune récompense. » — C'est ce qu'on appelle aussi : « Servir par amour », et nos sages disent avec le psaume : « Heureux l'homme qui honore Dieu et prend plaisir à ses commandements *(Aboda Sara*, 19*a)*, et non à la récompense qu'il en peut attendre. » Et cela est exprimé plus clairement encore dans le livre Sifré *(Nedarim*, 62*a)* : « Tu penses peut-être : j'apprendrai la Torah pour devenir un homme riche, pour devenir un Rabbi, pour être récompensé dans le monde futur ; mais il est dit dans l'Écriture : pour *aimer l'Éternel*, ce qui signifie : tout ce que vous faites doit n'être fait que par amour pour lui... » Mais comme au commencement, l'intelligent lui-même a quelque peine à se familiariser avec cette pensée, — car en tant qu'hommes nous sommes accoutumés à agir et à nous abstenir en considération de ce qui sert ou de ce qui nuit, — pour cette raison, nos anciens ont permis que le peuple, afin de s'attacher à la foi et de pratiquer le bien, se représentât des récompenses et des châtiments matériels pour l'observance et la négligence des commandements... Il ne perd rien à croire en cela et à modeler sa conduite sur l'attente de la récompense ou du châtiment, jusqu'à ce que, par l'accoutumance et le zèle du bien, il soit arrivé à connaître le vrai et à servir par amour. Nos anciens l'ont dit : « Occupez-vous avec la Torah, quand ce ne serait pas pour elle-même ; et dans la suite, c'est pour elle-même que vous vous en

occuperez.» (MAÏMONIDE, *Commentaire de la Mischna, Sanhédrin*, X, 1.)

Le Messie. — Qu'il ne te vienne pas à l'esprit que le roi Messie fera des miracles, ou créera des choses nouvelles, ou ressuscitera les morts, comme les fous se le racontent ; il ne faut attendre rien de semblable. R. Akiba, un de nos plus grands savants en Mischna, fut écuyer de Bar Kosiba ; lui et ses savants contemporains tinrent celui-ci pour le Messie jusqu'au jour où il fut tué (par ses péchés) et, seulement alors, ils reconnurent qu'il n'était point le vrai Messie. Ces sages ne lui avaient demandé ni signes, ni miracles. — Mais un principe important, c'est que notre Torah, ses préceptes et ses commandements sont pour l'éternité, qu'on n'y peut rien ajouter, qu'on n'en peut rien retrancher ; qui fait cela, ou introduit dans la Torah un sens différent ou veut l'interpréter pour la changer, celui-là doit être traité comme un imposteur, un criminel et un contempteur de la Loi. — S'il se lève donc un roi de la race de David, qui tourne son esprit vers la Torah et qui, comme son ancêtre David, pratique les commandements de la Loi non seulement écrite, mais orale, s'il donne occasion à tout Israël de vivre selon la Torah et de la fortifier, il peut être tenu pour le Messie ; si son activité prend un cours heureux, s'il est vainqueur des nations voisines, rebâtit le Temple et ramène les dispersés d'Israël, alors il n'y a plus de doute, ce sera le Messie véritable. — Mais s'il n'a pas été accompagné par la fortune, s'il est tombé dans le combat, ce n'était pas celui que nous annoncent les

promesses, mais il était pareil à tous les autres rois pieux de la maison de David qui ont succombé, et Dieu l'aura envoyé pour éprouver des hommes en grand nombre, comme il est dit (*Dan.*, XI, 35) : « Et du parti des sages, certains tomberont, pour qu'ils soient éprouvés, triés et purifiés, en attendant le moment final, car il tardera encore, jusqu'à l'époque fixée. » — Quant à cet homme qui se donna pour l'Oint, mais qui, dans la suite, subit justement la peine de mort,... y a-t-il plus grande erreur ? Tous les prophètes avaient dit que le Messie rachèterait Israël et l'affranchirait de ses souffrances, qu'il rassemblerait les dispersés et qu'il les fortifierait dans l'observance des commandements, tandis que cet homme a contribué à ce qu'Israël (en tant que nation) fût anéanti par l'épée, dispersé et humilié ; il a provoqué un changement de la Loi, et induit le monde dans l'erreur d'adorer quelque chose en dehors du vrai Dieu. — Cependant aucune pensée humaine ne peut saisir les desseins du Créateur, car ses voies ne sont point les nôtres ; de sorte que cet homme, et les autres fondateurs de religions qui l'ont suivi, ont contribué à aplanir le chemin pour le Messie véritable, qui doit instituer le culte du Dieu unique pour tous les peuples de la terre, comme il est dit (*Zéphania*, III, 9) : « Alors je gratifierai les peuples d'un idiome épuré, pour que tous, ils invoquent le nom de l'Éternel et l'adorent d'un cœur unanime. » Grâce à ces religions nouvelles, le monde entier s'est rempli de l'idée d'un Rédempteur-Messie, et des paroles de la Loi et des commandements ; ces paroles se sont répandues jusqu'aux îles lointaines

et parmi de nombreux peuples qui n'ont aucune civilisation ; tous s'occupent maintenant des paroles de la Torah et de la question de sa validité ; les uns affirment que ses commandements sont vrais, mais n'ont plus de valeur ; les autres leur attribuent un sens secret et disent que leur contenu s'est déjà réalisé ; mais quand viendra le vrai Messie, tous se convertiront et reconnaîtront leurs erreurs. (MAÏMONIDE, *Main Forte*, livre XIV, ch. VI.)

3. — LA RÉACTION RELIGIEUSE ET MYSTIQUE

Croire et savoir. — Ce qui a reçu pour fondement la tradition ou l'inspiration prophétique, aucun savoir au monde ne peut l'ébranler, car le savoir est très inférieur à la prophétie, c'est là un principe reconnu par toutes les religions positives, à plus forte raison par notre religion, qui est la vraie. Nous croyons à toute la tradition, comme nous croyons aux miracles accomplis en faveur des patriarches, au passage de la mer Rouge, à l'arrêt du soleil devant Josué. Évidemment ce sont autant de choses que nient les philosophes qui comptent pour rien Moïse et les prophètes ; mais nous n'avons point à faire à des gens qui repoussent la tradition par principe ; seuls peuvent les suivre ceux qui tiennent pour prouvé que tout ce qui semble contraire à la nature est impossible, comme s'il n'existait pas de vérités plus hautes que celles qu'ils sont en mesure de saisir. — Ce qui me paraît inconcevable chez les adver-

saires de la foi, c'est qu'à leur propre aveu ils ne peuvent expliquer certains phénomènes et sont incapables de connaître l'essence de la nature. Ainsi, il leur est impossible de dire pourquoi l'aimant attire le fer ; si l'on avait parlé de ce phénomène à Aristote sans qu'il en fît personnellement l'expérience, il l'eût tenu pour impossible. L'ayant constaté par lui-même, il a cherché à raisonner là-dessus et à donner des explications philosophiques. C'est à juste titre que David combat les gens de cette sorte, quand il dit, dans le Psaume 9 : « C'est le témoignage de Dieu qui rend sages les insensés. » En d'autres termes : aux actes miraculeux qui s'accomplissent sous leurs yeux (au nombre desquels il faut compter le passage de la mer Rouge et la révélation du Sinaï), leur entendement qui doute et déraisonne reconnaît qu'il existe un Dieu tout puissant, maître de la nature qu'il conserve, meut et modifie sans cesse. (*Réponses de* SALOMON BEN ADRETH, nº 9).

L'exégèse mystique. — O combien égaré est l'esprit des hommes qui n'entendent pas le sens véritable des paroles de l'Écriture, bien que celle-ci le fasse entendre chaque jour d'une voix douce !... La chose peut être comparée à une belle fille renfermée dans un palais. Cette fille a un amant ; mais personne ne connaît l'amour de celui-ci, excepté la belle fille. Comme l'amant, poussé par le désir de voir sa bien-aimée, passe souvent devant le palais, en jetant ses regards de tous les côtés, la fille se décide à pratiquer une petite ouverture dans le mur de son palais, et au moment où elle voit passer son amant, elle ap-

proche son visage, pour un petit instant, de l'ouverture, et l'en retire immédiatement. Toutes les personnes qui passent devant le palais, en même temps que l'amant, ne voient point le visage de la belle fille, excepté l'amant, parce qu'il est le seul dont les regards, le cœur et l'âme soient dirigés vers sa bien-aimée. Il en est de même de l'Écriture ; elle ne révèle ses mystères qu'à ses amants. Les non-initiés passent à côté sans rien voir. Mais aux initiés dont les regards, le cœur et l'âme sont dirigés vers la bien-aimée Écriture, celle-ci daigne se montrer pour un court instant... L'Écriture procède à l'égard de l'homme de la manière suivante. D'abord elle lui fait signe d'approcher. Si l'homme ne comprend pas ce signe, elle l'appelle « insensé », ainsi qu'il est écrit : « Quiconque est insensé, qu'il vienne à moi... » Lorsque l'homme s'approche d'elle, elle lui parle à travers le rideau qui le sépare encore d'elle. L'homme commence alors à la comprendre petit à petit. Il se trouve alors à l'interprétation syllogistique. Ensuite elle lui parle à travers un voile transparent. L'homme est alors arrivé à l'interprétation symbolique. Enfin, quand l'habitude a rendu l'homme familier avec l'Écriture, celle-ci se montre à lui face à face et lui révèle les mystères qu'elle cache depuis le commencement des temps. L'Écriture dit alors à l'homme : « Tu vois que dans les mêmes paroles où je t'ai montré auparavant un sens littéral, je te montre maintenant un sens mystique » ; et, de même que, pour le sens littéral, toutes les paroles sont indispensables, sans que l'on puisse rien y ajouter et rien en retrancher, de même, pour le sens mystique, toutes

les paroles écrites sont indispensables, sans que l'on puisse y ajouter une seule lettre, ni en retrancher une seule lettre. C'est pour cette raison qu'il convient aux hommes de s'appliquer avec zèle à l'étude de l'Écriture, et d'en devenir les amants. (*Zohar*, II, 99*a*.)

Le but de la Cabbale. — Le livre *Zohar* reflète la lumière de la Mère suprême (la splendeur divine), source de la pénitence. Les Israélites qui étudieront ce livre goûteront à l'Arbre de vie et n'auront plus besoin d'être mis à l'épreuve. C'est par le livre Zohar qu'Israël sera miséricordieusement affranchi de l'exil ; et les paroles de l'Écriture s'accompliront : « Et le Seigneur sera seul son conducteur, et il n'y aura point avec lui de dieu étranger. » A cette époque, Israël ne dépendra plus de l'Arbre du Bien et du Mal ; il ne sera plus soumis à la Loi qui édicte ce qui est permis et ce qui est défendu, ce qui est pur et ce qui est impur ; car notre nature à cette époque nous viendra de l'Arbre de Vie, et il n'y aura plus ni questions qui viennent du mauvais côté, ni controverses qui viennent du côté impur, ainsi qu'il est écrit : « Je ferai disparaître l'esprit impur de dessus la terre. « (*Ib.*, III, 124*b*.)

Dieu et ses émanations. — Avant d'avoir créé aucune forme dans ce monde, avant d'avoir produit aucune image, il était seul, sans forme, ne ressemblant à rien. Et qui pourrait le concevoir comme il était alors, avant la création, puisqu'il n'avait pas de forme ? Aussi est-il défendu de le représenter par quelque

image et sous quelque forme que ce soit, même par son saint nom, même par une lettre ou par un point. Tel est le sens de ces mots : « Vous n'avez vu aucune figure le jour où l'Éternel vous parla » ; c'est-à-dire, vous n'avez vu aucune chose que vous puissiez représenter sous une forme ou par une image. Mais, après avoir produit la forme de l'Homme céleste, il s'en servit comme d'un char, Mercaba, pour descendre ; il voulut être appelé par cette forme, qui est le saint nom de Jéhovah ; il voulut se faire connaître par ses attributs, par chaque attribut séparément, et se fit nommer le Dieu de grâce, le Dieu de justice, le Dieu tout-puissant, le Dieu des armées, et Celui qui est. Son dessein était de faire comprendre ainsi quelles sont ses qualités et comment sa justice et sa miséricorde s'étendent sur le monde, aussi bien que sur les œuvres des hommes. Car, s'il n'eût pas répandu ses lumières sur toutes ses créatures, comment ferions-nous pour le connaître ? Comment serait-il vrai de dire que l'univers est rempli de sa gloire ? Malheur à qui oserait le comparer même à l'un de ses propres attributs ! Encore bien moins doit-il être assimilé à l'homme venu de la terre et destiné à la mort. Il faut le concevoir au-dessus de toutes les créatures, de tous les attributs. Or, quand on a ôté ces choses, quand on n'a laissé ni attribut, ni image, ni figure, ce qui reste est comme une mer ; car les eaux de la mer sont par elles-mêmes sans limite et sans forme ; mais lorsqu'elles se répandent sur la terre, alors elles produisent une image, et nous permettent de faire ce calcul : La source des eaux de la mer et le jet qui en sort pour se répandre sur le sol

font deux. Ensuite il se forme un bassin immense, comme lorsqu'on creuse une vaste profondeur ; ce bassin est occupé par les eaux sorties de la source, il est la mer elle-même et doit être compté le troisième. A présent cette immense profondeur se partage en sept canaux qui sont comme autant de vaisseaux longs par lesquels s'échappe l'eau de la mer. La source, le courant, la mer et les sept canaux forment ensemble le nombre dix. Et si l'ouvrier qui a construit ces vases vient à les briser, les eaux retournent à leur source, et il ne reste plus que les débris de ces vases, desséchés et sans eau. C'est ainsi que la cause des causes a produit les dix *Séphiroth*. La Couronne, c'est la source d'où jaillit une lumière sans fin, et de là vient le nom d'Infini, *En soph*, pour désigner la cause suprême ; car elle n'a dans cet état ni forme ni figure ; il n'existe alors aucun moyen de la comprendre, aucune manière de la connaître ; c'est dans ce sens qu'il a été dit : « Ne médite pas sur une chose qui est trop au-dessus de toi. » Ensuite, se forme un vase aussi resserré qu'un point, mais dans lequel cependant pénètre la lumière divine : c'est la source de la sagesse, c'est la sagesse elle-même, en vertu de laquelle la cause suprême se fait appeler le Dieu sage. Après cela, elle construit un vase immense comme la mer, et qu'on nomme l'intelligence : de là vient le titre de Dieu intelligent. Sachons cependant que Dieu n'est intelligent et sage que par sa propre substance ; car la sagesse ne mérite pas ce nom par elle-même, mais à cause de lui qui est sage et la produit de la lumière émanée de lui : ce n'est pas non plus par elle-même qu'on peut concevoir l'intelligence, mais

par lui qui est l'être intelligent et qui la remplit de sa propre substance. Il n'aurait qu'à se retirer pour la laisser entièrement desséchée. C'est ainsi qu'il faut entendre ces mots : « Les eaux se sont retirées de la mer, et le lit du fleuve est devenu sec et aride. » Enfin, la mer se partage en sept branches, et il en résulte les sept vases précieux qu'on appelle la miséricorde ou la grandeur, la justice ou la force, la beauté, le triomphe, la gloire, la royauté et le fondement ou la base. C'est pour cette raison qu'il est nommé le grand ou le miséricordieux, le fort, le magnifique, le Dieu des victoires, le Créateur à qui toute gloire appartient et la base de toutes choses. C'est ce dernier attribut qui soutient tous les autres, ainsi que la totalité des mondes. Enfin, il est aussi le roi de l'univers ; car tout est en son pouvoir, soit qu'il veuille diminuer le nombre des vases et augmenter la lumière qui en jaillit, ou que le contraire lui semble préférable. (*Zohar*, II, 42-43, cité par A. Franck dans le *Kabbale*, 173 et suiv.)

L'Alphabet créateur. — Deux mille années avant que ne fût créé le monde, les lettres étaient déjà cachées, et le Saint, béni soit-il, les regardait et en faisait sa joie. Lorsqu'il voulut créer le monde, toutes les lettres, mais dans l'ordre inversé, vinrent paraître devant sa face. Et la lettre *Thav* parut la première, disant : « Maître des Mondes, qu'il te plaise de te servir de moi pour faire la création du monde, car je suis la lettre dernière du mot *Emeth* (Vérité) gravé en ton sceau ; et puisque toi-même tu es appelé *Emeth*, il convient au Roi qu'il commence par la lettre dernière

du mot *Emeth*, pour faire la création du monde. » Le Saint, béni soit-il, lui répondit : « Tu es méritante, en vérité. Mais il ne convient point que je me serve de toi pour faire la création du monde, car il t'est départi de marquer le front des fidèles qui observeront la Loi, de l'*Aleph* jusqu'au *Thav* (de la première lettre à la dernière). » Aussitôt, la lettre *Thav* sortit. Et la lettre *schin* entra, et demandant la même demande, elle invoqua la lettre première du divin nom : *Schaddaï*, qui est *Schin*, disant : « Il convient que l'on se serve de la lettre première du nom sacré *Schaddaï*, pour faire la création du monde. » Dieu lui répondit : « En vérité, tu es méritante, et bonne et vraie. Mais des menteurs t'emploieront pour mentir leurs mensonges, t'unissant aux lettres *Qoph* et *Resch* et faisant le mot *Schéqer* (mensonge). » Quand la lettre *Schin* eut ouï ces paroles, elle sortit, et voyant cela, les lettres *Qoph* et *Resch* n'osèrent point se présenter. Et la lettre *Çaddi* entra et demanda la même demande, disant que le mot *juste* donné aux hommes et à Dieu, commence par la lettre *Çaddi*, ainsi qu'il est écrit : « Car le Seigneur est juste *(Çaddiq)* et il aime la justice *(Ceddaqoth)*. » Dieu lui répondit : « En vérité, tu es juste, ô lettre Çaddi ; mais il ne me convient point que je me serve de toi pour faire la création du monde, car tu dois demeurer cachée, pour ne point être prise par l'erreur... » (Et quand Dieu eut ainsi refusé jusqu'au *Beth* toutes les lettres), la lettre *Beth* entra, disant : « Maître des Mondes, qu'il te plaise de te servir de moi pour faire la création du monde, car je suis la lettre première du mot qui te bénit, en-haut et en-bas.

(*Baroukh*, béni). » Le Saint, béni soit-il, lui répondit : « En vérité, c'est de toi que je me servirai pour faire la création du monde, et tu seras le fondement de l'œuvre de la création. » Or la lettre *Aleph* resta en son lieu et ne se présenta point. Le Saint, béni soit-il, lui dit : « Aleph, Aleph, pourquoi ne t'es-tu point présentée devant ma face comme les autres lettres ? » Elle répondit : « Maître des Mondes, j'ai vu se présenter en vain devant ta face toutes les lettres ; pourquoi me serais-je présentée ? Et, voyant aussi que tu avais donné à la lettre *Beth* le don précieux, j'ai compris qu'il ne sied point au Roi des Cieux de reprendre à l'un de ses serviteurs le don qu'il a donné, pour le donner à l'autre. » Le Saint, béni soit-il, lui répondit : « Aleph, Aleph, en vérité, c'est de la lettre Beth que je me servirai pour faire la création du monde. Mais pour toi, j'aurai des consolations ; car tu seras, de toutes les lettres, la première, et je ne serai Un qu'en toi ; et tu seras le fondement de tous les comptes et de toutes les actions dans le monde et l'on ne trouvera d'Un nulle part qu'en la lettre Aleph. » De ce qui précède, il résulte que le Saint, béni soit-il, a créé les formes des grandes lettres des cieux, auxquelles répondent les petites lettres d'en bas. Et c'est pourquoi les deux mots premiers de l'Écriture ont pour lettre première deux *Beth* (*Bereschit bara* : au commencement, créa), afin de montrer les lettres des cieux et celles de ce bas monde, qui ne sont en réalité que les mêmes lettres par quoi tout se fait dans le monde des cieux et dans le monde d'en bas. (*Ib.*, I, 2*b*-3*b*.)

L'Ancien des Anciens. — Nous avons appris dans le Livre Occulte que l'Ancien des Anciens, le Mystérieux des Mystérieux, le Caché des Cachés est imparfaitement déterminable. On sait seulement que c'est le Vieux des Vieux, l'Ancien des Anciens, le Caché des Cachés. C'est par ses œuvres qu'on entrevoit faiblement son être. Il est le « Maître au manteau blanc et au visage resplendissant. » Il est assis sur le trône formé de gerbes de feu. Le blanc de son œil forme quatre cent mille mondes, et les justes dans le monde futur héritent de quatre cent mondes éclairés de la lumière de ce blanc de l'œil... Treize mille fois dix mille mondes ont leur base et leur appui dans la Tête de l'Ancien des Temps. Une rosée sort de cette tête chaque jour et se répand à l'extérieur de la Tête, ainsi qu'il est écrit : « Car ma tête est toute chargée de rosée. » C'est cette rosée qui ressuscitera les morts dans les temps futurs, ainsi qu'il est écrit : « Car la rosée qui tombe sur vous est une rosée de lumière. » C'est par cette rosée que subsistent les saints supérieurs ; dans le monde futur, elle constitue la manne moulue des justes... La blancheur de la Tête éclaire treize directions, dont quatre sont devant, quatre du côté droit, quatre du côté gauche et une au-dessus de la Tête ; de là vient que la longueur du Visage s'étend à trois cent soixante-dix fois dix mille mondes. (*Ib.*, III, 128*a*, *b*.)

Les deux mondes. — Nous avons appris que Dieu créa le monde d'ici-bas à la façon de celui d'en haut. Jérusalem est le centre de la terre. Il a bâti d'abord

Sion... « C'est de Sion, le centre de la beauté, que Dieu apparut. » Jérusalem d'ici-bas est bénie par Sion d'en-haut. Ils sont attachés l'un à l'autre... « Et il sortira pour venir à l'autel qui est devant le Seigneur, et il obtiendra la rémission de ses propres péchés. » Une tradition nous apprend qu'en même temps que le prêtre pardonne ici-bas, le Prêtre d'en haut pardonne également. Il faut commencer par le prêtre d'en bas pour obtenir la rémission des péchés, du prêtre d'en-haut. Rabbi Yehouda dit : « Si Israël savait pourquoi Dieu le punit plus rigoureusement que les autres peuples, il comprendrait que Dieu ne lui fait pas payer même la centième partie de sa dette. » De nombreuses légions célestes sont au service de Dieu ; elles chantent les louanges de Dieu, alors seulement qu'Israël les chante également en bas ; et, lorsqu'Israël néglige le Seigneur ici-bas, il arrête le chant des anges en haut. Dieu dit à Israël : « Si tu savais combien de milliers d'anges ta faute arrête au milieu de leurs chants, tu comprendrais que tu n'es pas digne de vivre en ce monde, pas même une heure. » Cependant Dieu n'abandonne pas son peuple, et il lui procure le salut en lui fournissant les moyens d'obtenir la rémission de ses péchés. Quand les coupables ont fait une brèche dans le monde d'en haut, et quand le puissant serpent lève la tête, le prêtre vient poser une couronne sur la tête du Roi en faisant l'union entre le roi et la Matrona (Splendeur divine). Le monde est alors béni et la paix se répand en haut et en bas ; tous les anges du palais céleste sont dans la joie, et tous les pécheurs pénitents obtiennent le pardon. (*Ib.*, III, 65*b*-66*a*.)

La puissance de l'homme qui prie. — « Qu'il me donne un baiser de sa bouche. » Ces paroles de l'Écriture expriment la grande, la parfaite et l'éternelle joie qu'éprouveront tous les mondes par leur union avec l'Esprit suprême. Les esprits imparfaits deviendront parfaits par cette union et les esprits privés de lumière répandront une grande clarté à l'aide de cette union. Et toute cette union ne dépend que de la prière de l'homme... Heureux ici-bas et dans le monde futur, le sort de celui qui sait faire cette union et qui sait s'approcher de son Maître. C'est à cette union filiale que correspondent la génuflexion, l'adoration, la prosternation accompagnée du geste d'étendre les bras et de poser la face contre terre, gestes que font ceux qui désirent attirer sur eux l'esprit de l'Esprit suprême, l'Ame de toutes les âmes, de tous ceux qui désirent que leurs prières montent auprès de l'Être suprême, l'Infini duquel émanent toutes les lumières et les bénédictions... Heureux le sort de celui qui sait opérer cette union ; un tel homme est aimé en haut et en bas. Lorsque le Saint, béni soit-il, décrète des châtiments, un homme tel que nous venons de le dire est capable de conjurer les châtiments. Que l'on ne s'imagine point qu'en agissant de la sorte, cet homme s'oppose aux résolutions de son Maître ; il n'en est rien. Mais quand il fait l'union telle qu'elle a été décrite, tous les arrêts de rigueur sont annulés d'eux-mêmes ; car en présence d'une telle union, la rigueur ne saurait avoir lieu... De même que la fumée des sacrifices montait au ciel alors que les pontifes officiaient et que les lévites chantaient des hymnes, de même l'élévation des

esprits, d'un palais (céleste) à l'autre, s'accomplit au moment où l'homme adresse ses prières à la Lumière suprême, à la Lumière des lumières ; c'est alors que tous les esprits, semblables aux petites lumières, sont absorbés par la grande lumière, en pénétrant tous dans le Saint des Saints (céleste) où ils sont inondés des bénédictions qui coulent du Saint des Saints, telles que les eaux jaillissant d'une source intarissable. C'est dans ce septième palais (céleste) que réside le Mystère des Mystères qui est au-dessus de tout entendement et de tout calcul. Là réside la volonté éternelle, la volonté de l'Infini, la volonté qui régit tous les mondes en haut et en bas, la volonté qui n'est perceptible que par l'acte qui la suit, la volonté qui est destinée à régner en bas autant qu'en haut, afin que l'union de tout avec la volonté soit parfaite... Au moment de l'union, disions-nous, toutes les formes et toutes les images qui ne sont faites que pour permettre à l'entendement de concevoir la Pensée suprême, — qui est au-dessus de tout entendement parce qu'elle est au-dessus de toute forme et de toute image, — disparaissent et laissent la Pensée suprême apparaître dans toute sa pureté. Or, la Volonté suprême réside dans la Pensée ; il s'ensuit donc que, par la prière qui opère l'union, l'homme attire la Volonté suprême ici-bas. C'est de ce mystère que l'Écriture dit : « Heureux le peuple qui possède tous ces biens ; heureux le peuple qui a le Seigneur pour Dieu. » Quiconque a le bonheur de s'attacher à son Maître d'une telle façon fait participer tout le monde à la miséricorde d'en haut ; la prière d'un tel homme n'est jamais infructueuse ; il porte ses

revendications devant son Maître, ainsi qu'un fils porte les siennes devant son père. Dieu exauce les vœux d'un tel homme ; celui-ci inspire de la crainte à toutes les créatures ; il ordonne, et le Saint, béni soit-il, exécute. Enfin, c'est d'un tel homme que l'Écriture dit : « Tu formes des desseins et ils te réussissent ; et la Lumière brille dans les voies par lesquelles vous marchez. » (*Ib.*, I, 44*b*-46*a*.)

Le Médiateur céleste. — David a dit : « Tourne-toi vers moi et sois miséricordieux ; accorde à ton serviteur ta force. » Pourquoi David prétendait-il que Dieu se tournât vers lui ? Dieu n'a-t-il pas de plus belles choses pour se tourner vers elles ? Une tradition nous apprend que Dieu a encore un autre David, chef de nombreuses armées et légions célestes ; et quand Dieu veut accorder sa clémence au monde, il regarde ce David, et son visage s'éclaire ; il illumine l'univers et donne la vie au monde. La beauté de ce David éclaire tous les mondes. Sa tête d'or est parée de sept diadèmes d'or... C'est par ce David que l'amour et la miséricorde se réveillent sur tous les échelons de la hiérarchie céleste. C'est de ce David que l'Écriture dit : « Il était blond ; il avait de beaux yeux et il était beau d'aspect. » C'est le David céleste auquel Dieu désire s'attacher. L'Écriture dit : « Voyez l'odeur de mon fils, qui est semblable à celle d'un champ que le Seigneur a béni. » (*Ib.*, III, 84 *a*.)

4. — LE DÉTERMINISME JUIF

Le domaine du déterminisme. — Il est prouvé par la philosophie de la nature que toutes les choses qui sont du domaine du devenir ont nécessairement quatre causes d'existence ; or, comme avec l'existence des causes, l'existence des effets est nécessairement donnée, l'existence de ces effets n'est pas simplement possible, mais nécessaire. Si, de plus, on examine l'existence de ces causes, on constatera qu'elles sont à leur tour nécessairement déterminées par l'existence d'autres causes ;... et si nous cherchons, à ces dernières, leurs propres causes, le résultat sera le même, jusqu'à ce qu'on remonte à l'être premier qui a une existence nécessaire, Dieu. Il est donc prouvé que le simple possible n'existe pas...

On sait et on admet universellement que ce qui est en puissance ne saurait passer à l'acte sans un agent qui détermine ce passage. Donc, dès que, chez un homme, le vouloir de faire quelque chose est apparu, il faut que ce vouloir, qui n'était d'abord qu'en puissance, ait eu nécessairement, pour passer à l'acte, un agent en dehors de soi, et cet agent n'est autre que l'objet (ou mobile) qui provoque la faculté appétitive à s'unir et se confondre avec l'imaginative, ce qui cause l'acte volitif, comme l'a prouvé Aristote dans son écrit sur l'âme. Puisque c'est cette union qui a causé l'acte volontaire, la volonté n'a pas été libre, et cette union elle-même est nécessaire, puisqu'elle a été déterminée par l'objet (mobile) qui la provoque...

On a déjà prouvé dans la première partie de ce traité que la connaissance divine s'étend à toutes les choses particulières, en tant que particulières, même si, n'étant pas encore parvenues à l'existence, elles ne possèdent pas l'être. Donc, dès que Dieu sait que de deux possibles l'un se réalisera, celui-ci doit nécessairement se réaliser ; sinon ce ne serait plus là de la connaissance, mais de l'hypothèse et de l'erreur. Par conséquent, ce qui a été donné comme possible, est en réalité nécessaire... (CHASDAÏ CRESCAS, *la Lumière du Seigneur*, IV, 2.)

Le domaine de la liberté. — Le mobile détermine, il est vrai, la direction de la volonté, mais le vouloir n'en demeure pas moins un vouloir, et non une contrainte, ni une nécessité ; car son essence est telle qu'il pourrait vouloir un des contraires, si le mobile ne le déterminait pas à vouloir l'autre, ce qu'il fait sans éprouver d'ailleurs aucun sentiment de contrainte ni de nécessité. C'est précisément parce qu'il est de son essence de pouvoir vouloir également l'un ou l'autre de deux contraires que la volonté s'appelle volonté et non nécessité... *(Ibidem*, IV, 3.)

Dieu, à la fois immanent (par ses deux attributs qui nous sont connus) **et transcendant** (par l'infinité de ses autres attributs). — Je crois avoir développé la nature de Dieu et expliqué quelles sont ses propriétés ; j'ai fait voir : qu'il existe nécessairement ; qu'il est unique ; qu'il existe et qu'il agit par la seule nécessité de sa nature ; qu'il est la cause libre de toutes

choses et comme il l'est ; que tout est en Dieu et que tout dépend tellement de lui que, sans lui, rien ne peut exister ni être conçu. (SPINOZA, *Éthique*, I, prop. XXXVI, Appendice.)

La pensée est un attribut de Dieu, c'est-à-dire que Dieu est une chose pensante. (*Ib.*, II, prop, I.). L'étendue est un attribut de Dieu, c'est-à-dire que Dieu est une chose étendue. (*Ib.*, prop. II.)

On fait une définition fort exacte de l'être absolument infini, lorsqu'on le définit : un être qui renferme une infinité d'attributs, dont chacun exprime l'essence infinie et éternelle de cet être. (*Ibid*, I, prop. X, Scholie.)

Les idées et les choses. — L'ordre et la connexion des idées sont les mêmes que l'ordre et la connexion des choses. — Avant d'aller plus loin, rappelons-nous ici ce que nous avons dit plus haut, savoir que tout ce qui peut être conçu par un intellect infini comme constituant l'essence de la substance, appartient seulement à la substance unique et, conséquemment, que la substance pensante et la substance étendue sont la même et unique substance, considérée tantôt sous un attribut et tantôt sous l'autre. De même aussi le mode de l'étendue et l'idée de ce mode sont la même chose exprimée avec une modification différente, ce qu'il semble que les Hébreux ont aperçu comme à travers un nuage, puisqu'ils regardent Dieu, l'intellect de Dieu et les choses conçues par Dieu comme une seule et même chose. Par exemple : Un cercle existant dans la nature et l'idée d'un cercle

existant, laquelle idée existe aussi en Dieu, sont une seule et même chose expliquée par des attributs différents, et ainsi, soit que nous considérions la nature sous l'attribut de la pensée, ou sous celui de l'étendue, ou sous quelque attribut que ce soit, nous y retrouverons toujours une seule et même connexion des choses, c'est-à-dire que, sous quelque point de vue que nous l'envisagions, nous trouverons que les choses ont entre elles une même suite et un même rapport. Lorsque j'ai dit par exemple que Dieu est cause de l'idée du cercle, en tant (seulement) qu'il est une chose pensante, et du cercle en tant qu'il est une chose étendue, je n'ai prétendu dire autre chose sinon que l'être formel de l'idée du cercle ne peut être conçu que par un autre mode de la pensée comme cause prochaine, et un autre mode par un autre mode et ainsi à l'infini ; de manière que, quand les choses sont considérées comme des modifications de la pensée, nous devons expliquer tout l'ordre de la nature ou la connexion des causes par le seul attribut de la pensée ; de même quand elles sont considérées sous la modification de l'étendue, tout l'ordre de la nature ne doit être expliqué que par le seul attribut de l'étendue et ainsi de même des autres attributs. *(Ibid*, II, Proposition VII et Scholie.)

La pratique de la joie. — En réglant nos pensées et nos images, il nous faut toujours faire attention à ce qu'il y a de bon dans chaque chose, afin que ce soit toujours l'affection de la joie qui nous détermine à agir. Par exemple. si quelqu'un voit qu'il recherche trop la gloire, qu'il pense au bon usage qu'on en doit

faire, à quelle fin on doit la rechercher, et par quels moyens on doit l'acquérir ; mais qu'il ne pense pas à l'abus qu'on en peut faire, ni à la vanité et à l'inconstance des hommes, ou à d'autres choses de cette espèce, auxquelles personne ne pense que par maladie ou tristesse de l'âme ; car ce sont de telles pensées surtout dont s'affligent les ambitieux, lorsqu'ils désespèrent de pouvoir acquérir l'honneur qu'ils désirent ; et en vomissant leur rage, ils veulent paraître sages. Ainsi il est certain que ceux-là sont le plus jaloux de la gloire, qui crient le plus contre l'abus qu'on en fait, et contre la vanité du monde. Ceci n'est pas seulement propre aux ambitieux ; il est encore commun à tous ceux qui sont dans l'adversité, et qui ne peuvent être maîtres d'eux-mêmes. En effet, un pauvre, même avare, ne cesse de parler de l'abus de l'argent et des défauts des riches ! Cela ne lui sert qu'à s'affliger, et à faire voir aux autres que non seulement il souffre avec impatience sa pauvreté, mais encore la richesse des autres. De même aussi, ceux qui sont mal reçus de leur maîtresse ne pensent qu'à l'inconstance des femmes, à leur esprit trompeur et à leurs autres défauts si connus, qu'ils oublient cependant, dès qu'ils sont bien reçus de leur maîtresse. Ainsi, celui qui a grande envie de modérer ses affections et ses appétits suivant le seul amour de la liberté, s'efforcera, autant qu'il est en lui, de connaître les vertus et les causes, et de remplir son cœur de la joie que produit la véritable connaissance des vertus ; mais il ne doit pas considérer les vices des hommes, médire d'eux, ni se réjouir d'une fausse apparence de liberté. Celui qui aura fait une exacte

attention à tout ce que nous venons de dire (ce qui n'est pas difficile) et qui le pratiquera, pourra certes en peu de temps diriger le plus souvent ses actions suivant le pouvoir de la raison. (*Ib.*, v, Proposition x. — Scholie.)

L'amour intellectuel de Dieu. — Dieu s'aime soi-même d'un amour intellectuel infini. (*Ibid*, v, prop. xxxv.)

L'amour intellectuel de l'âme envers Dieu est l'amour même de Dieu, dont Dieu s'aime lui-même, non en tant qu'il est infini, mais en tant qu'il peut être expliqué par l'essence de l'âme considérée sous la forme de l'éternité ; c'est-à-dire, l'amour intellectuel de l'âme envers Dieu, est une partie de l'amour infini dont Dieu s'aime lui-même.

Par là nous comprenons clairement en quoi consiste notre salut ou béatitude ou liberté ; savoir : dans notre amour constant et éternel envers Dieu et dans l'amour de Dieu envers les hommes. Or c'est avec raison que dans l'Écriture sainte cet amour ou béatitude est appelé gloire. Car, soit que cet amour soit rapporté à Dieu, soit qu'il soit rapporté à l'âme, on peut très bien l'appeler tranquillité de l'esprit ou du cœur, qui n'est en effet point distinguée de la gloire. (*Ib.*, v, Prop. xxxvi et Scholie.)

La béatitude n'est pas le prix de la vertu, mais la vertu même ; et nous ne jouissons pas de la béatitude parce que nous réprimons nos passions, mais nous réprimons nos passions parce que nous jouissons de la béatitude.

Voilà ce que je voulais faire savoir touchant la puissance de l'âme sur les affections et touchant la liberté

de l'âme. Par là on voit combien un homme sage est préférable et au-dessus d'un ignorant qui n'agit que par passion. En effet, outre qu'un ignorant est agité de plusieurs manières par des causes externes, et qu'il ne jouit jamais de la vraie tranquillité d'esprit, il vit, pour ainsi dire, sans se connaître, et sans connaître Dieu et les choses, et dès qu'il cesse de souffrir, il cesse aussi d'exister. Au lieu qu'un homme sage, en tant qu'on le considère tel, n'est presque jamais ému, mais au contraire, par une nécessité éternelle, ayant une parfaite connaissance de lui-même, de Dieu et des choses, il ne cesse jamais d'être, mais il jouit toujours de la même tranquillité d'esprit. (*Ib.*, v, Prop. XLII et Scholie.)

5. — L'EXÉGÈSE CRITIQUE

Méthode. — La règle universelle à poser dans l'interprétation de l'Écriture est de ne lui attribuer d'autres enseignements que ceux que l'enquête historique nous aura très clairement montré qu'elle a donnés.

1° En premier lieu, elle doit comprendre la nature et les propriétés de la langue dans laquelle furent écrits les livres de l'Écriture et que leurs auteurs avaient accoutumé de parler. De la sorte en effet nous pourrons examiner tous les sens qu'un texte peut avoir d'après l'usage commun...

2° Il faut grouper les énonciations contenues dans chaque livre et les réduire à un certain nombre de

chefs principaux, de façon à retrouver aisément toutes celles qui se rapportent au même objet ; noter ensuite toutes celles qui sont ambiguës ou obscures ou en contradiction les unes avec les autres. J'appelle ici une énonciation, claire ou obscure, suivant que le sens en est facilement ou difficilement perçu par la Raison en s'aidant du contexte ; car nous nous occupons ici du sens des textes et non de leur vérité...

3° Cette enquête historique doit rapporter, au sujet des livres des Prophètes, toutes les circonstances particulières dont le souvenir nous a été transmis ; j'entends la vie, les mœurs de l'auteur de chaque livre ; le but qu'il se proposait, quel il a été, à quelle occasion, en quel temps, pour qui, en quelle langue enfin il a écrit. Elle doit rapporter aussi les fortunes propres à chaque livre : comment il a été recueilli à l'origine, en quelles mains il est tombé, combien de leçons différentes sont connues de son texte, quels hommes ont décidé de l'admettre dans le canon et enfin comment tous les livres reconnus canoniques par tous ont été réunis en un corps. Tout cela, dis-je, l'enquête historique sur l'Écriture doit le comprendre. Car pour savoir quelles propositions sont énoncées comme des lois, quelles au contraire comme des enseignements moraux, il importe de connaître la vie, les mœurs des auteurs et le but visé par eux ; outre que nous pouvons expliquer d'autant plus facilement les paroles d'un homme, que nous connaissons mieux son génie propre et sa complexion spirituelle. De plus, pour ne pas confondre des enseignements éternels avec d'autres valables pour un temps seulement et destinés à un

petit nombre d'hommes, il importe aussi de savoir à quelles occasions, en quel temps, pour quelle nation et quel siècle tous ces enseignements furent écrits. Il importe enfin de connaître les autres circonstances dites plus haut, pour savoir non seulement à quoi nous en tenir sur l'autorité propre à chaque livre, mais encore si le texte a pu en être falsifié par des mains criminelles, ou s'il n'a pu l'être, si des erreurs s'y sont glissées, si ces erreurs ont été corrigées par des hommes compétents et dignes de foi. Il est très nécessaire de savoir tout cela pour ne pas céder à un entraînement aveugle qui nous rendrait faciles à tromper et pour n'admettre que ce qui est certain et hors de doute.

Après que nous aurons achevé cette enquête sur l'Écriture et pris la ferme décision de n'admettre rien comme doctrine certaine des Prophètes qui ne suive de cette enquête ou ne puisse en être tiré avec la plus grande clarté, alors il sera temps de nous appliquer à l'étude de la pensée des Prophètes et de l'Esprit-Saint. (SPINOZA, *Traité théologico-polit.*, ch. VII.)

L'auteur du Pentateuque. — Je commencerai par les préjugés relatifs aux hommes qui ont écrit les Livres sacrés ; et en premier lieu à celui qui a écrit le Pentateuque. Presque tous ont cru que c'était Moïse ; les Pharisiens l'ont même soutenu avec un tel acharnement qu'ils ont tenu quiconque pensait autrement pour hérétique. Pour cette cause, Aben Ezra *, homme d'esprit assez libre et d'une érudition non médiocre,

* Il s'agit d'ABRAHAM IBN EZRA (1092-1167).

le premier qui, à ma connaissance, ait aperçu ce préjugé, n'osa pas expliquer ouvertement sa pensée, mais l'indiqua seulement en termes assez obscurs ; je ne craindrai pas de les éclaircir et d'en faire apparaître la vérité avec évidence. Voici quelles sont les paroles d'Aben Ezra dans son commentaire du *Deutéronome* : « 1° Au delà du Jourdain... ; 2° pourvu que tu connaisses le mystère des douze... ; 3° et Moïse écrivit aussi la Loi ; 4° et le Chananéen était alors sur la terre... ; 5° il sera révélé sur la montagne de Dieu... 6° et voilà son lit, un lit de fer... ; 7° alors tu connaîtras la vérité. » Par ce peu de mots il indique et en même temps prouve que ce ne fut pas Moïse qui écrivit le *Pentateuque*, mais quelque autre qui a vécu longtemps après, et que le livre écrit par Moïse était différent. Pour montrer cela il note : 1° que la préface même du *Deutéronome* n'a pu être écrite par Moïse qui n'a pas traversé le Jourdain ; 2° que tout le livre de Moïse a été transcrit très lisiblement sur le seul pourtour d'un autel unique (voir *Deutéronome*, chap. XXVII, et *Josué*, chap. VIII, v. 37), lequel, d'après la relation des Rabbins, ne se composait que de douze pierres ; d'où cette conséquence que le livre de Moïse était d'une étendue beaucoup moindre que le *Pentateuque*. C'est là, dis-je, ce que l'auteur a voulu signifier par le mystère des douze ;,,, 3° il note encore que dans le *Deutéronome* (chap. XXXI, v. 9) il est dit : et Moïse écrivit la loi, mots qui ne peuvent être de Moïse, mais d'un autre écrivain racontant les actes et les paroles de Moïse ; 4° il note le passage de la *Genèse* (chap. XII, v. 6), où le narrateur, racontant qu'Abraham parcou-

rait la terre des Chananéens, ajoute : « Le Chananéen alors était dans cette terre », par où il marque clairement qu'il n'en est plus ainsi au temps où il écrit. Ces mots donc ont dû être écrits après la mort de Moïse et alors que les Chananéens avaient été chassés et n'occupaient plus ces régions... ; 5° il note que, dans la *Genèse* (chap. XXII, v. 14), le mont Morya est appelé montagne de Dieu, nom qu'il n'a porté qu'après qu'il eût été affecté à l'édification du temple, et cette élection est postérieure au temps de Moïse. Moïse, en effet, n'indique aucun lieu élu par Dieu ; par contre, il prédit que Dieu en élira un plus tard, auquel le nom de Dieu sera donné ; 6° enfin, il note que le *Deutéronome* (chap. III) interpole certains mots dans le récit relatif à Og, roi de Basan : « Seul des autres géants, Og, roi de Basan, subsista, et voilà, son lit était un lit de fer, certainement ce lit de neuf coudées de long qui est à Rabat chez les enfants d'Amon. » Cette parenthèse indique très clairement que celui qui a écrit ces livres, a vécu longtemps après Moïse. Sa façon de parler des choses est celle d'un auteur qui raconte de très vieilles histoires et qui, pour donner confiance, fait mention des reliques encore subsistantes de ce lointain passé... Nous avons ainsi expliqué la pensée d'Aben Ezra, de même que les passages du *Pentateuque* cités par lui pour l'établir. Il s'en faut de beaucoup toutefois qu'il ait noté le plus important ; il y a beaucoup d'autres observations et de plus graves à faire sur ces livres. Ainsi : 1° celui qui écrit ne parle pas seulement de Moïse à la troisième personne, il donne à son sujet de nombreuses attestations telles

que : « Dieu parla avec Moïse ; Dieu parlait avec Moïse face à face ; Moïse était le plus humble de tous les hommes (*Nombres*, chap. XII, v. 3) ; Moïse fut pris de colère contre les chefs de l'armée (*Nombres*, chapitre XXXI, v. 14) ; Moïse, homme divin (*Deutér.*, chap. XXXIII, v. 1) ; Moïse, serviteur de Dieu est mort ; jamais un Prophète tel que Moïse ne s'éleva dans Israël. » Au contraire, dans le *Deutéronome* où est transcrite la loi que Moïse avait expliquée au peuple et qu'il avait écrite, Moïse parle et raconte ses actions à la première personne, il dit : « Dieu m'a parlé » ; « J'ai prié Dieu », sauf à la fin du livre où l'historien, après avoir rapporté les paroles de Moïse, continue son récit et dit comment Moïse donna au peuple par écrit cette loi (qu'il avait expliquée), puis un suprême avertissement, et enfin termina sa vie. Tout cela, la façon de parler, les attestations et l'ensemble même du texte de toute l'histoire, invite à croire que ces livres n'ont pas été écrits par Moïse, mais par un autre. 2° Il faut noter aussi que, dans cette histoire, on ne raconte pas seulement la mort et l'ensevelissement de Moïse et le deuil de trente jours des Hébreux, mais qu'en outre on nous dit, comparaison faite avec tous les Prophètes qui vécurent après lui, qu'il l'emporta sur tous. « Nul prophète ne s'éleva jamais dans Israël comme Moïse, que Dieu connut face à face. » Ce témoignage, ce n'est pas Moïse lui-même qui a pu se le rendre, ni un autre venu immédiatement après lui, mais quelqu'un qui a vécu bien des siècles après, d'autant que l'historien parle au temps passé : « Nul Prophète ne s'éleva jamais dans Israël. » Et au sujet

de la sépulture, il dit que personne ne l'a connue jusqu'à ce jour. 3° Il faut noter que certains lieux ne sont pas désignés par les noms qu'ils portaient du vivant de Moïse, mais par d'autres, qui leur furent donnés plus tard. Ainsi l'on nous dit qu'Abraham poursuivit les ennemis jusqu'à Dan (voir *Gen.*, XIV, v. 14) ; ce nom, la ville qui le porte ne l'a reçu que longtemps après la mort de Josué (voir *Juges*, chap. XVIII, v. 29). 4° Les récits parfois se prolongent au-delà des temps où a vécu Moïse. Dans l'*Exode* (chap. XVI, v. 34), on raconte que les fils d'Israël mangèrent la manne quarante ans, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus dans une terre habitée à la frontière de la terre de Chanaan ; c'est-à-dire jusqu'au moment dont parle le livre de Josué (chap. V, 10). De même dans la *Genèse* (chapitre XXXVI, v. 31), on nous dit : « Tels sont les rois qui régnèrent sur Edom, avant qu'un roi régnât sur les fils d'Israël. » L'historien parle sans doute des rois qu'eurent les Iduméens, avant que David les soumît et établît des garnisons dans l'Idumée (voir *Samuel*, II, chap. VIII, v. 14).

Par toutes ces observations il apparaît plus clair que la lumière du jour que le *Pentateuque* n'a pas été écrit par Moïse, mais par un autre qui a vécu beaucoup de siècles après Moïse. *(Ibid*, chap. VIII).

Théologie et raison. — Nous tenons pour solidement établi que ni la Théologie ne doit être la servante de la Raison, ni la Raison celle de la Théologie, mais que l'une et l'autre ont leur royaume propre : la Raison, comme nous l'avons dit, celui de la vérité et de la

sagesse, la Théologie celui de la piété et de l'obéissance. La puissance de la Raison, en effet, ne s'étend pas, nous l'avons montré, tellement loin qu'elle puisse établir la possibilité pour les hommes de parvenir à la béatitude par l'obéissance seule, sans la connaissance des choses. La Théologie, d'autre part, ne prétend rien que cela, ne commande rien que l'obéissance, ne veut ni ne peut rien contre la Raison. Elle détermine en effet les dogmes de la Foi (comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent), dans la mesure où il suffit pour l'obéissance ; par contre, le soin de déterminer comment ces dogmes doivent être entendus de façon précise eu égard à la vérité, elle le laisse à la Raison qui est vraiment la lumière de la Pensée, sans laquelle elle ne voit rien que rêves et fictions. J'entends ici par Théologie d'une façon précise la Révélation en tant qu'elle indique le but auquel nous avons dit que tend l'Ecriture (la raison pour laquelle et la façon dont il faut obéir, en d'autres termes les dogmes de la piété vraie et de la foi), c'est-à-dire ce qu'on peut appeler proprement la parole de Dieu, laquelle ne consiste pas dans un nombre déterminé de livres. Comprise ainsi en effet, la Théologie, si l'on considère ses préceptes, les enseignements qu'elle donne pour la vie, se trouvera entièrement d'accord avec la Raison et, si l'on a égard à son objet et à sa fin, on ne découvrira rien en elle qui contredise à la Raison ; par conséquent elle est universelle ou commune à tous...

Je tiens maintenant, avant de poursuivre, à faire observer, en ce qui concerne l'utilité ou la nécessité

de l'Écriture sacrée ou de la Révélation, que je les tiens pour très grandes. Puisque, en effet, nous ne pouvons, par la Lumière naturelle, percevoir que la simple obéissance est une voie de salut, mais que seule la Révélation enseigne que cela est, par une grâce singulière de Dieu que la Raison ne peut expliquer, on voit par là que l'Écriture a apporté aux hommes une très grande consolation. Car tous peuvent obéir, et seule une partie comparativement très petite du genre humain atteint l'état de vertu sous la seule conduite de la Raison ; si donc nous n'avions pas le témoignage de l'Écriture, nous douterions du salut de presque tous. (*Ibid*, ch. XV.)

TRADUCTIONS de :

Salomon ibn GABIROL (la Source de Vie) par **S. Munck** (Mélanges de Philosophie juive et arabe, Paris, 1859).

MAÏMONIDE, par S. Munck (le Guide des Égarés, Paris, 1856).

ZOHAR, par **J. de Pauly** (Ed. E. Leroux, Paris, 1906 et suiv.).

SPINOZA (Ethique), par **Boulainvilliers** (publié par **Colona d'Istria**, Ed. Armand Collin).

SPINOZA (Traité Théologico-politique), par Ch. **Appuhn** (Œuvres Complètes, éd. Garnier).

SAADIA, Moise ibn GIKATILLA, Chananel ben CHUSCHIEL, Moïse et Abraham ibn EZRA, RASCHI, Salomon ibn GABIROL (Exégèse allégorique), Juda HALÉVY, Abraham ibn DAUD, MAÏMONIDE (Commentaire de la Mischna, Main forte), Salomon ben ADRETH, ZOHAR (Alphabet créateur), et Chasdaï CRESCAS, par **Edmond Fleg.**

III

LA POÉSIE

1. — POÉSIE RELIGIEUSE ET MYSTIQUE

Prière pour l'An Nouveau. — Bénis sois-tu, Éternel, Roi sur toute la terre, sanctifiant Israël et le Jour de la Souvenance. — Tu te rappelles l'œuvre du monde et il te souvient de tous les créés des jours anciens. Devant ta face, tous les mystères se découvrent, toute la multitude des secrets du commencement, car il n'y a point d'oubli devant le trône de ta gloire, et rien n'est caché devant tes yeux ;... et tu scrutes et tu regardes jusqu'à la fin des générations. Tu as posé la loi du Souvenir, pour visiter tout souffle et toute âme, et pour remémorer les actes innombrables et tes créatures sans nombre. Dès le commencement, tu l'as fait connaître, avant les temps premiers, tu l'as révélé : que ce jour, où commença ton œuvre, sera le jour des souvenances du premier jour ; c'est une loi pour Israël, une justice du Dieu de Jacob. Et en ce jour, sur tout pays, il sera dit : lequel à l'épée et lequel à la paix, lequel à la famine, et lequel à l'abondance ; et en ce jour, tous les créés seront rappelés, pour être appelés ou à la vie ou à la mort.

Qui pourrait n'être point rappelé en ce jour, quand la souvenance de toute création est devant ta face, et l'œuvre de l'homme et son travail, et les pas de l'homme et ses pensées, et les intentions de l'homme et ses volontés. Heureux l'homme qui ne t'oublie point, le fils d'Adam qui prend sa force en toi, car ceux qui te requièrent ne failliront pas, ceux que tu protèges n'auront point à rougir...

Notre Dieu et Dieu de nos pères, rappelle-nous devant ta face, en bonne souvenance, et des cieux des cieux, fais mention de nous en mention de clémence et de délivrance. Rappelle pour nous, Éternel, notre Dieu, l'alliance et la miséricorde et le serment que tu juras à Abraham, notre père, sur le mont Morïah ; et que soit vu devant ta face le lien par qui lia Abraham, notre père, son fils Isaac sur le dos de l'autel, alors qu'il vainquait sa pitié pour faire ta volonté avec un cœur intègre. Qu'ainsi ta pitié vainque pour nous ta colère et que ta bonté grande détourne de ton peuple et de ta ville et de ton héritage, le courroux de ta narine. — Et accomplis pour nous, Éternel, notre Dieu, la parole que nous as promise, en ta Torah, par les mains de Moïse, serviteur de ta parole et de ta gloire, selon qu'il est dit : « Il me souviendra, pour eux, de l'alliance des ancêtres, que j'ai fait sortir du pays d'Égypte, aux yeux des peuples, pour être leur Dieu, moi, l'Éternel... » Béni sois-tu, Éternel, qui te souviens de l'alliance.

Tu apparus dans le nuage de ta gloire, sur le peuple de ta sainteté pour lui parler. Des cieux, tu fis entendre ta voix, apparaissant sur eux, en des brumes de pureté.

Et le monde entier et les créatures des commencements craignirent, quand tu apparus, notre roi, sur le mont Sinaï, enseignant à ton peuple ta Torah et tes commandements et faisant retentir, des flammes du feu, la splendeur de ta voix et les paroles de ta sainteté. Dans les cris et les éclairs, tu apparus sur eux, et dans la voix du cor tu te révélas, comme il est écrit en ta Torah : « Et il arriva au jour troisième, lorsqu'il fut matin, qu'il y eut des voix et des éclairs et un nuage lourd sur la montagne, et une voix de cor très forte, et tout le peuple dans le camp craignit... » Et, des mains des prophètes, tes serviteurs, il est écrit : « Vous tous, habitants du monde et habitants de la terre, sur la montagne vous verrez comme l'élévation d'un étendard et vous entendrez comme le soufflement d'un cor. Et il y aura ce jour-là un souffle d'une corne grande, et ils viendront, les perdus du pays d'Assyrie et les exilés du pays d'Égypte, et ils se prosterneront sur la montagne de sainteté à Jérusalem. » Et il est dit : « Et Dieu sur eux sera vu et il lancera comme un éclair sa flèche et l'Éternel Dieu soufflera dans un cor et marchera dans les ouragans de Téman. L'Éternel Zébaoth sera leur bouclier. » Et ainsi, tu protègeras ton peuple Israël, avec ta paix.

Notre Dieu et Dieu de nos pères, sonne en un grand cor pour notre liberté, et lève un étendard, afin de rassembler nos exilés et de réunir nos dispersés d'entre les peuples, et nos bannis de tous les coins de la terre. Et ramène-nous, avec chants, à Sion, ta Ville, et à Jérusalem, la maison de ton sanctuaire, avec joie éternelle. *(Rituel.)*

Nischmat. — Que l'âme de tout vivant bénisse ton Nom, Éternel, notre Dieu ; que le souffle de toute chair, ô notre Roi de toujours, pare et exalte ta souvenance. — D'éternité en éternité, tu es Dieu, et, hors toi, nous n'avons pas de Roi libérant, aidant et délivrant, et sauvant et nourrissant, et en tout temps s'apitoyant au malheur et à la détresse ; nous n'avons pas de Roi, hors toi. — Dieu des premiers et des derniers, Dieu de toute créature, maître de toute naissance, loué de toute louange, Dieu qui mènes ton univers avec miséricorde, et tes créatures avec pitié, Dieu qui ne dors ni ne sommeilles, qui éveilles les dormants et réveilles les sommeillants, qui fais parler les muets et qui délies les enchaînés, qui soutiens les tombants et redresses les courbés, à toi seul, nous rendons grâces. — Notre bouche fût-elle pleine de chants comme la mer, et notre langue faite d'hymnes, comme la masse de ses vagues, et nos lèvres, de louanges, comme l'immensité du firmament, — et nos yeux fussent-ils étincelants comme le soleil et la lune, et nos jambes agiles comme celles des biches, et nos bras étendus comme l'aile de l'aigle dans les cieux, — nous ne suffirions point à te louer, Éternel, notre Dieu, et Dieu de nos pères, ni à bénir ton Nom, pour le mille millième de la mille millième partie des bienfaits qu'à nous et à nos pères tu as faits. — D'Égypte, tu nous as libérés, Éternel, notre Dieu ; de la maison d'esclaves, tu nous as rachetés ; dans la faim, tu nous as nourris ; dans l'abondance, tu nous as sustentés ; de l'épée, tu nous as sauvés ; de la peste, tu nous as écartés ; des maladies présentes et méchantes tu nous as arra-

chés. — Tes clémences, jusqu'ici, nous ont aidés, et tes miséricordes ne nous ont point quittés : ne nous abandonne point, Éternel, notre Dieu, jusqu'en l'éternité. — Et les membres qu'en partage tu nous donnas, et le souffle et l'âme qu'en nos narines tu soufflas, et la langue qu'en notre bouche tu plaças te remercieront et te béniront, et te loueront et te glorifieront et t'exalteront, et t'adoreront, et te sanctifieront, et feront régner ton Nom, ô notre Roi. — Car c'est toi, que toute bouche remerciera ; c'est par toi, que toute langue jurera ; c'est devant toi, que tout genou s'agenouillera, que toute taille se prosternera ; et c'est toi, que tous les cœurs craindront, et c'est ton Nom que tous les reins chanteront, ainsi qu'il est écrit : « Que disent tous mes os : Qui est comme toi, ô Dieu, arrachant le faible au fort, et le misérable à son ravisseur ! Qui t'est comparable, qui est ton égal, Dieu grand, Dieu fort, Dieu redoutable, Dieu Très-Haut, possesseur des cieux et de la terre ! » — Aussi nous te louerons et nous t'exalterons, nous te glorifierons et bénirons le Nom de ta sainteté, comme il est dit de David : « Loue Dieu, ô mon souffle ; ô mes entrailles, louez le Nom de sa Sainteté. » *(Rituel.)*

L'intercession des patriarches. — Vers la tombe des Pères, Jérémie, marchant, disait : « Pourquoi, chers ossements, êtes-vous là, couchant ? Vos enfants sont chassés et du glaive percés : que devient le mérite des Pères, en la terre de misère ? »

Et les Pères crièrent, lamentant la mort de leurs enfants ; et leur voix murmura, suppliant la Face du

Père, qui est au firmament : « Où est-elle, ta promesse, disant : De l'alliance des Pères, en faveur des enfants, me serai souvenant ? »

— « Contre un souffle qui passe, ils ont changé ma gloire ; de ma crainte, ils n'ont point eu mémoire ! Quand, me détournant d'eux, je leur cachais mes yeux, ils n'ont point pleuré, ni ne m'ont cherché ! Comment épargner ceux qui disent : Il n'est pas Dieu ? »

Or Abram, père des foules, sortant du tombeau, supplia pour eux la Face du Très-Haut : « En vain pour mes enfants tu m'éprouvas dix fois : je vois leur malheur pleurer devant moi ! Est-ce là ta promesse, Dieu saint, disant : Abraham, ne crains point ? »

— « Ils me sont devenus étrangers, servant aux dieux étrangers. Comment me souvenir qu'ils furent mes enfants ? Leur est-il souvenu des dix commandements ? »

Or Isaac, sortant du tombeau, supplia pour eux la Face du Très-Haut : « En vain fut commandé mon sacrifice ! Ils meurent, ils périssent, mes fils ! Est-ce là ta promesse, disant : Avec mon fils Isaac, je m'allie par serment ? »

— « Contre Jérémie, ils se sont levés. Le mont Morïah ils l'ont profané. Je suis las des pleurs par leurs yeux pleurés et montant vers moi, de lieux détestés. Comment les voudrais-je épargner ? Mon fils Zacharie, ils l'ont massacré ! »

Or Jacob, à l'étude entendu, cria, dans sa tombe étendu : « Mes enfants soignés de soins assidus ! Ils ont disparu ! Je les ai perdus ! Ah ! tu m'as payé mille fois mon dû, Seigneur, pour le sang que j'ai répandu ! »

Et Moïse, le berger fidèle, le front dans la cendre, dit à l'Éternel : « Le troupeau dont j'avais la tutelle, avant le temps, pourquoi ta main le reprend-elle ? N'avais-tu pas promis, de promesses immortelles, qu'il ne viendrait jamais, le deuil en Israël ? »

Alors fut ouïe la voix de Léa, qui, frappant son sein, gémit et pleura ; et sa sœur Rachel sur ses fils cria ; et Zilpah déchira sa face avec ses doigts ; et, levant ses mains, Bilhah lamenta.

Et dit une Voix au bord des tombeaux : « — Rentrez au repos, serviteurs loyaux. Ils seront accomplis, vos vœux vers le Très-Haut : c'est pour vous que je vais à Babel, et je ramènerai vos fils en Israël. » (ÉLÉAZAR HA-KALIR, éd. Halper, 22-24.)

Dieu et la prière d'Israël. — « Bénis soyez-vous, au ciel et sur la terre, vous qui vous plongez dans la contemplation de la splendeur de mon trône, et qui direz à mes fils et qui leur annoncerez ce que je fais chaque jour, à la prière du matin et du soir, chaque fois qu'Israël prononce, devant ma face, le mot : « Saint. » Enseignez-leur et dites-leur : A l'heure où vous prononcez devant ma face le mot : Saint, levez vos yeux au ciel ; car, dans le monde entier que j'ai créé, je ne possède pas de joie plus grande que celle de l'heure où vous levez vos regards vers les miens et où les miens regardent dans les vôtres, quand vous prononcez le mot : Saint ; car la voix qui s'échappe alors de vos bouches monte devant ma face comme le parfum d'une offrande. » Et soyez auprès d'eux les témoins de ce que je fais alors à l'image de leur père

Jacob, qui est gravée sur le trône de ma Splendeur ; car vous l'avez vu vous-mêmes ; à l'heure où ils prononcent le mot : « Saint » devant ma face, je me penche sur cette image, je l'embrasse, je la caresse trois fois de mes mains et je la baise trois fois de mes lèvres, à chaque fois qu'ils disent : « Saint, saint, saint est l'Éternel Zébaoth. » (*Hechaloth Rabbathi*, éd. Jellinek, *Beth Hamidrasch*, III, 90.)

La puissance rédemptrice du mot Amen. — Dieu un jour, assis sur sa chaire, au paradis, fera sa conférence, et tous les justes seront assis devant lui, et toute la cour céleste sera présente ; le soleil et les planètes seront à sa droite, la lune et les étoiles à sa gauche. Et Dieu leur exposera les fondements de la Loi nouvelle, qu'il donnera un jour par son Messie, et, quand il aura terminé, Serubabel, le fils de Schealtiel se lèvera et récitera la prière du Kaddisch. — Et voici que sa voix retentit d'un bout du monde à l'autre bout, et que tous les habitants de la terre lui répondent : Amen ; et tous les pécheurs d'Israël et tous les païens justes, du fond de l'enfer où ils étaient demeurés, crient aussi : Amen ; et tout l'univers frissonne, et leur voix monte jusque devant la face de Dieu. Et celui-ci demande : « Quel est ce tumulte que j'entends ? » Et les Anges de service lui répondent : « Maître du Monde, ce sont les fils pécheurs d'Israël et les justes païens, qui sont encore aux enfers, et qui du fond de l'enfer crient : Amen. » Alors la miséricorde de Dieu s'émeut infiniment et il dit : « Pourquoi ajouterais-je encore à leur châtiment ? C'est le mauvais penchant qui les a égarés. »

Et Dieu prend les clefs de l'enfer, et en présence de tous les justes, il les remet à Micaël et à Gabriel, disant : « Allez ; ouvrez les portes et délivrez-les. » (*Alphabet de Rabbi Akiba*, dans *Beth Hamidrasch*, III, 27-28.)

La Couronne de Royauté. — Merveilleuses sont tes œuvres, et mon âme le sait, ô Dieu ! A toi, la grandeur, et la vaillance et l'ornement, et la majesté et l'éternité. — A toi, Dieu, le royaume et tout ce qui s'élève, au-dessus des têtes, et l'opulence, et la gloire. — A toi, les créés d'en haut et les créés d'en bas, témoignant qu'ils périront et que tu resteras. — A toi, la force, dont le secret fatigue nos esprits, trop faibles pour ta force. — A toi, la miséricorde, qui travaille sur tes créatures, et la bonté que tu conserves à qui te craint. — A toi, l'existence, lumière dont l'ombre servit à créer tout être et dont nous disons : Vivons en son ombre. — A toi, les deux mondes entre lesquels tu fis une frontière : le premier pour les actes, et l'autre pour les récompenses.

Tu es Un, tête de tout nombre et base de tout bâtiment. Tu es Un et, sous le secret de ton Unité, le sage de cœur demeure étonné, car ce qu'elle est nul ne le sait. — Tu es Un, et ton Unité ne diminue ni n'augmente ; il ne s'en ôte rien et rien ne s'y ajoute. — Tu es Un, mais non comme un que l'on possède ou que l'on compte, car aucune croissance, ni aucun changement, ni aucune qualité, ni aucun attribut de toi ne se conçoit.

Tu es existant, et nulle oreille qui t'entende, et

nul œil qui te voie, et nul *où*, nul *comment*, nul *pourquoi* qui se puisse dire de toi. — Tu es existant, mais en toi-même, et nul autre avec toi-même. — Tu es existant, et tu fus avant que fut le temps, et, sans place, tu emplis l'espace. — Tu es existant, et ton secret, que nul ne sait, qui pourrait l'atteindre ? profondément profond, qui en verrait le fond ?

Tu es vivant, mais non depuis un temps fixé, et non depuis un temps connu, non par un souffle, ni par une âme, car tu es l'âme de l'âme. — Tu es vivant, non de la vie d'un homme qui ressemble au néant, et dont la fin est la vermine, — et celui qui saura ton secret jouira d'éternelles délices, et mangera et vivra à jamais.

Tu es grand plus que toute grandeur, élevé plus que toute louange. Et devant ta grandeur, toute grandeur est petitesse, toute excellence est défaillance.

Tu es lumière, et te verront les yeux de l'âme pure ; mais tu seras caché aux yeux qui sont cachés par le nuage du péché. — Tu es lumière invisible en ce monde visible, et lumière visible, au monde invisible.

Tu es Dieu, et tout être est ton servant, et ton adorateur ; et ton honneur n'est point diminué par les servants d'autres que toi ; car tous ont le désir d'arriver jusqu'à toi ; mais ils sont comme des aveugles ; ils dirigent leur face vers la route du Roi, et, hors de la route, égarent leurs pas ; l'un tombe au puits de destruction, et l'autre tombe au piège, et leur fatigue est vaine. — Mais tes servants sont comme ceux qui ont les yeux ouverts, et qui marchent dans la voie droite, ne déviant

ni de gauche, ni de droite, avant qu'être arrivés dans la cour de la Maison du Roi. — Tu es Dieu, appuyant les créés en ta divinité, soutenant les créés avec ton Unité. — Tu es Dieu, et nulle différence entre ton Unité et ta divinité, et ton existence, et ta permanence, car tout n'est qu'un secret unique, dont tous les noms distincts forment un Nom unique.

Tu es sage, et ta sagesse, source de vie, jaillit de toi ; et devant ta sagesse, tout homme est ignorant. — Tu es sage, nourricier de tout commencement, dont même la sagesse fut le nourrisson. — Tu es sage, mais tu n'as point appris d'un autre, ni pris ta sagesse en dehors de toi. — Tu es sage, et de ta sagesse tu fis émaner une volonté préméditée, pareille à l'artiste ou à l'artisan, pour tirer l'existant du néant, et elle fait tout sans instrument, comme la lumière, qui sort de l'œil, puise sans seau la lumière à la source de la lumière.

Qui comprit tes secrets redoutables, lorsque, plus haut que la sphère neuvième, tu fis monter la sphère de l'intellect, le palais intérieur, le dixième, fait pour l'Éternel. C'est la sphère haute, plus que toute hauteur, qu'aucun penser ne peut atteindre ; là est la tente secrète de ta splendeur ; de l'argent de la vérité, tu l'as fondue ; de l'or de l'intelligence, tu l'as revêtue, et sa voûte, sur les colonnes de la justice, tu l'as tendue. C'est de ta puissance qu'elle tient son existence ; émanée de toi, elle tend vers toi, et le but de son désir, c'est toi. (SALOMON IBN GABIROL, éd. Halper, 55.)

Chant du réveil. — Que fais-tu, sommeillant ? Crie vers Dieu, t'éveillant. Réveille-toi pour voir son ciel,

que sa paume créa, et les voiles de ses hauteurs suspendus à ses bras, et ses étoiles, cachets d'or aux anneaux de ses doigts. Espère en son secours et crains en son effroi, et que l'orgueil du cœur ne monte pas en toi.

Que fais-tu, sommeillant ? Crie vers Dieu, t'éveillant. Et sors dans l'ombre, et marche, et suis la trace glorieuse des hommes grands qui l'ont loué, d'une âme non trompeuse. Leurs nuits étaient nuits de prière, et jeûnes leurs journées ; sous le trône de sa lumière leur place était gardée ; car le chemin de l'Éternel passait parmi leurs cœurs, et leur vie était une échelle à monter au Seigneur.

Que fais-tu, sommeillant ? Crie vers Dieu, t'éveillant. Paresseux, n'as-tu point de honte de dormir au matin, quand l'étranger, à ton oreille, l'invoque d'un cœur saint ? Un peuple qu'il n'a point élu le supplie et le craint, et toi, qui toujours le connus, tu ne le prierais point ?

Lève-toi ! Lève-toi ! Le Gentil s'éveillant, à ta place est priant. Que fais-tu, sommeillant ? (JUDA HALÉVY, éd. Harkabi, II, 157.)

En mer *(Voyage en Palestine)*. — ... Tout usées sont les mains des marins ; les rameurs adroits font silence ; vaillants ils s'avancent, puis, rougissants, reculent. Les voiles flottent, claquent ; les planches tremblent, craquent. Le vent fait jeu avec les eaux, pareil à celui qui bat les épis au fléau, tantôt les aplatissant comme grains sur l'aire, et les amoncelant tantôt, en meules entières. — Quand les flots se dressent,

on voit des lions, et quand ils s'affaissent, des serpents en rond ; et la vague suit la vague et fuit sa rumeur, comme vipère qui fuirait le sifflet du charmeur.

Sont-ils revenus, les temps du déluge ? et vont-ils refaire du monde un désert ? Plus un coin n'est sec, de la terre entière. Pas un homme, pas une bête, pas un oiseau. Est-ce la fin ? Suis-je au tombeau ?... Plus que le ciel, et l'arche et l'eau... Et l'océan est en colère. Mais mon cœur est joyeux : car je vais au pays du Sanctuaire, je m'approche de Dieu...

Chacun dans l'orage invoque son saint ; moi je prie le Saint des Saints. Des miracles de la mer Rouge et du Jourdain, il me souvient ; je loue celui qui secoue les mers et les calme soudain... Et les flots, tout à coup apaisés, sont comme un troupeau qui paît dans les prés.

Puis voici la nuit, pareille à la Kouschite au teint noir, dont la robe est brodée d'or et dont les voiles bleus sont parsemés de diamants. Les étoiles perplexes regardent l'océan, comme des étrangères chassées de leur demeure. Elles reflètent leurs images, la ressemblance de leurs lueurs, flammes et feux, dans la mer. Et les eaux et le ciel sont pareils, scintillants ornements de la nuit claire.

Oui, la mer et le ciel se ressemblent. Ce sont deux mers, qui m'encerclent ensemble. Et, entre ces deux mers, mon cœur pieux est une autre mer, dont chaque flot chante un cantique à Dieu. (JUDA HALÉVY, éd. Harkabi, I, 23-24 ; 29-31, *passim*.)

A Sion. — O Sion, ne veux-tu point savoir le sort de tes captifs, restes de tes troupeaux qui recherchent ta paix ? De l'occident, de l'orient, du nord et du midi, qu'ils soient lointains ou qu'ils soient proches, ils t'envoient leur salut. Et te salue aussi le captif du désir, dont les pleurs sont pareils aux rosées de l'Hermon, et qui voudrait en arroser tes monts.

Je suis comme un chacal pour pleurer ta douleur, mais quand je rêve à mon retour vers toi, je suis comme une harpe, à chanter tes chants. Mon cœur soupire après Béthel et Peniel, après Mahanaïm et tous les lieux où s'assemblaient tes purs. Là reposait auprès de toi la Présence de Dieu. Vers tes portes, le Créateur ouvrait les portes des sept cieux : pour t'éclairer point de soleil, et point d'étoile et point de lune, car ta lumière était la splendeur du Seigneur...

Ah ! je voudrais errer parmi les lieux où Dieu se faisait voir à ses voyants et à ses envoyés. Qui me fera des ailes, que j'y puisse voler ? Montagne de Béther, qu'à tes ruines, je mêle les ruines de mon cœur ! Que je tombe sur la face et m'allonge sur la terre, pour adorer tes pierres et chérir ta poussière ! Que, debout près de la grotte des aïeux, je voie Hébron et les tombeaux des Trois Élus. Que je passe ta forêt, Carmel ; en Galaad que je m'arrête ; que je regarde émerveillé ton sommet, mont de Hor, et ta cime, Abarim, où Moïse et son frère, les deux grands luminaires, ont planté la lumière !

Ton air est la vie que l'âme respire, tes grains de sable sont grains de myrrhe, tes fleuves d'eau, fleuves de miel. Que je voudrais aller, pieds nus et nu, parmi le

deuil et les décombres, où se dressait le Temple saint, où l'arche sainte était cachée, où se cachaient les chérubins, au plus profond du Saint des Saints !

Quel plaisir puis-je avoir au manger et au boire, tant que je vois les chiens traînant tes lionceaux ? Comment trouver doux les rayons du jour, quand je vois tes aiglons dans les becs des corbeaux ?

Cesse de t'emplir, coupe de douleur ! Arrête, arrête ! Ma gorge et mon âme sont déjà soûlées de ton amertume ! Quand je me rappelle Oholah, je bois tes poisons, et lorsqu'il me souvient d'Oholibah, je bois la lie au fond.

Sion, Toute-Beauté, la grâce et l'amour sont soudés en toi ; et les âmes de tes amants sont soudées à ton âme ; ceux que ta paix réjouissait ont mal, par ton abandon, et pleurent sur ton malheur. De la fosse de leur captivité, chacun d'eux se prosterne en son lieu, et soupire après toi, la face vers tes portes. Exilés, dispersés par coteaux et par monts, les troupeaux de ta multitude n'oublient point que tu es leur bercail ; ils cherchent tes sentiers, et montent les chemins qui mènent vers tes palmes.

Sinéar et Pathros, en leur toute-grandeur, à toi peuvent-ils s'égaler ? Peuvent-ils comparer leur mensonge à ta Lumière et à ta Vérité ? — Qui ressemble à tes oints, à tes voyants, à tes chanteurs, à tes lévites ? — Ils changeront, ils passeront, tous les royaumes de l'idole : ta force est à jamais, à jamais ta parole.

Dieu t'a désirée pour sa résidence. Heureux, celui qu'il a choisi pour qu'il s'approche et qu'il demeure en ta demeure. Heureux, heureux celui qui attend

et qui veille, et qui verra monter l'aube de ta lumière. Heureux, celui sur qui s'ouvriront tes aurores, pour le salut de tes choisis et pour leur allégresse, quand ressuscitera ton ancienne jeunesse. (JUDA HALÉVY, éd. Harkabi, I, 10-14.)

Les martyrs de Troyes (1288). — Elle est mise à grand mal, la malheureuse gent ; et ce n'est pas sa faute, si la rage la prend, car d'entre eux sont brûlés maints preux braves et gens, qui n'ont pu pour leur vie donner rachat d'argent.

Notre joie est troublée, troublé notre déduit. Car ceux que la Torah occupait sans répit, étudiant sans fin et de jour et de nuit, ils ont reconnu Dieu ! Et tous ils sont détruits.

De la félonne gent, nous souffrons ces douleurs à bon droit nous pouvons bien changer de couleur. Dieu ! prends-nous en pitié : entends nos cris, nos pleurs ! Car nous avons perdu maint homme de malheur.

En place est amené Rab Isaac Châtelain qui, pour Dieu, laissa rentes et maisons tout à plein. Il se rend au Seigneur. Riche était de tous biens, bon auteur de *Tosphot* [1] et bon auteur de *plains* [2].

Lorsque la noble femme vit brûler son mari, le départ lui fit mal ; elle en jeta grand cri : « Je mourrai de la mort dont mourut mon ami. » Elle était grosse ; aussi grand'peine elle souffrit.

Deux frères sont brûlés, un petit et un grand ;

1. Additions au commentaire talmudique. — 2. Complaintes.

le plus jeune s'effraie du feu qui lors s'éprend : « Haro ! je brûle entier ! » et l'aîné lui apprend : « Au paradis tu vas aller ; j'en suis garant. »

La bru qui fut si belle, on vint pour la prêcher : « Pour te tenir bien chère, nous t'offrons écuyer. » Elle, aussitôt, contre eux commença à cracher : « Je ne laisserai Dieu, vous pouvez m'écorcher. »

D'une voix tous ensemble, ils chantaient haut et clair, comme des gens de fête qui dussent caracoler. Leurs mains étaient liées, ils ne pouvaient baller, jamais on ne vit gens si vivement marcher.

Le félon, le maudit, les brûlait, irrité les uns après les autres. Alors un *kadosch* [1] : « Fais, fais un grand feu, méchant homme », il osa l'outrager. Elle fut belle, la fin de Biendict d'Avirey.

Il y eut un noble homme qui se prit à pleurer : « Pour mes enfants, je pleure ici désespéré, non pour moi. » Il se fit brûler sans plus tarder ; ce fut Simon, *sopher* [2], qui sut si bien *orer* [3].

Les prêcheurs sont venus Isaac Cohen quérir : « Qu'il abjure, ou sinon il lui faudra périr. » « Que me demandez-vous ? Pour Dieu je veux mourir. Prêtre, je veux l'offrande de mon corps lui offrir. »

« Tu ne peux échapper, puisque nous te tenons, deviens chrétien. » Mais lui, aussitôt répond : « Non, pour les chiens, je ne veux laisser Dieu, ni son Nom ! » On l'appelait Haïm, le maître de Brinon.

Il y eut un kadosch qui fut conduit avant ; on lui fit petit feu qu'on allait avivant. De bon cœur, il

1. Saint. — 2. Scribe. — 3. Lire, prier.

invoque Dieu, menu et souvent, souffrant doucement peine au nom du Dieu vivant.

Dieu vengeur, Dieu jaloux ! Venge-nous des félons ; d'attendre ta vengeance le jour nous semble long ! A te prier d'un cœur entier, là où nous restons et allons, nous sommes prêts et disposés, réponds, Dieu, quand nous t'appelons ! *(Complainte juive en vieux français*, recueillie par Arsène DARMESTETER, *Revue des Etudes Juives*, II, 199 et suiv.)

Le matin. — A l'aube, la lumière de la chandelle cède la place à celle du jour, et c'est la puissance appelée matin qui domine, tandis qu'est brisée la domination de la puissance appelée soir... Et quand ce degré appelé matin se manifeste, une colonne apparaît à l'horizon de l'Éden... Cette colonne projette une lumière de trois couleurs, pareilles aux nuances de la pourpre. Sur une branche sortant de cette colonne se perchent trois oiseaux qui pépient des louanges .L'un chante : « Louez le Seigneur, vous qui êtes ses serviteurs ; louez le nom du Seigneur. » L'autre chante : « Que le nom du Seigneur soit béni, dès maintenant et dans tous les siècles. » Le troisième chante : « Que le nom du Seigneur soit loué, depuis le lever du soleil jusqu'au couchant. » — Une voix retentit ensuite et dit : « Rassemblez-vous, Saints supérieurs, vous qui louez votre maître, et entonnez les hymnes du jour, pour séparer ainsi le jour de la nuit. » Heureux le sort de l'homme qui se consacre durant les heures de nuit, à l'étude de la Torah, et que l'heure matinale, fixée pour la prière, trouve déjà réveillé. *(Zohar*, II, 130*b*.)

Adon Olam *(Seigneur du monde)*. — Seigneur du monde, il a régné, avant que rien ne fût créé ; lorsqu'il créa par volonté, du nom de roi, il fut nommé ; et quand tout sera consommé, seul, il régnera redouté.

Il fut, il est et il sera, et toujours il resplendira ; et il est Un et nul second qui lui puisse être parangon ; il ne commence, il ne finit ; la force, le règne, c'est lui.

Il est mon Roi, mon Rédempteur et mon salut dans le malheur ; mon refuge miraculeux, au jour de mon cri douloureux. Quand je m'éveille, quand je m'endors, je mets mon âme dans sa main, et je lui donne aussi mon corps : Dieu est à moi, je ne crains rien. *(Rituel.)*

2. — POÉSIE PROFANE

L'Adieu à Cordoue. — L'âme est privée de ce qu'elle désire, et ce qu'elle demande lui est ôté. Bien que le corps soit gros et gras, l'âme glorieuse n'est point satisfaite. L'homme humblement marche sur la terre, mais ses désirs touchent le ciel. Que lui sont les plaisirs du corps, lorsque son âme est en détresse ?

Il est des amis qui ne servent point et qui blessent. Leurs corps sont forts, mais faibles leurs esprits... Bien que les boucles de ma tête soient brouillées et que mes yeux soient teints des couleurs de la nuit, ils croient que je vais, pour grandir mes richesses, quittant mon séjour, errer çà et là. Les secrets de mon cœur, ils ne les savent pas...

Où s'arrêterait-il, celui dont l'âme à la lune est pareille, et qui, pareil à la lune, voudrait bondir vers les hauteurs ? Prendra-t-il du repos, avant que d'avoir, autour de ses reins, attaché des ailes, — comme on se vêt d'un vêtement, — et fait retentir au travers du monde ses exploits, et gonflé les eaux de sa renommée, comme les eaux des mers ?

Je jure par Dieu et par ceux qui le servent (et tous mes pareils tiennent leurs serments), que je veux gravir les rocs les plus hauts, et descendre aux plus profonds abîmes, et atteindre aux confins du désert, et sous les voiles d'un vaisseau passer l'océan, et prolonger ma course errante, jusqu'à ce que je sois monté à des sommets qu'on n'oubliera jamais. Et j'emplirai mes ennemis d'épouvante, et pour mes amis je serai la paix. (SAMUEL HA-NAGUID, éd. Halper, 51.)

Complainte sur la mort d'un frère. — Prends le deuil, ô mon âme, et vêts-toi du linceul, et sur ton linceul serre les cordes. Vends ta joie pour toujours et remplace la harpe par le funèbre tympanon ! Tu ne craindras plus le courroux du temps ni la fureur de l'univers. Que pourraient-ils te faire, qu'ils n'aient point déjà fait ?

Mon frère est tombé. Le temps est sans pouvoir pour me guérir ou me blesser ; il m'a frappé, et sans pitié il a brisé ma force et brisé ma splendeur, ainsi qu'un pot d'argile au moule du mouleur.

Depuis que mon frère est parti, le monde est ma prison, et la terre, ma chaîne. Lui qui portait sur lui la gloire de toutes choses, il sera donc porté par la

poussière ? — Mon frère est au tombeau, je comprends maintenant que le monde est néant, et qu'aux vents de la mort qui l'emporte, les soleils fanés seront balayés, comme feuilles mortes. (MOISE IBN EZRA, *Ib.*, 69.)

Épithalame en l'honneur de Salomon ben Matir. — Est-ce une odeur de myrrhe, qui tient les espaces ou bien un vent qui agite les cédrats ? Est-ce un nuage de fumée d'encens ou bien l'éclair des coupes de vin ? Sont-ce des vapeurs d'où coulent des parfums, ou des gouttes qui tombent de la tête des myrtes ? Sont-ce des montagnes qui chantent sans bouche, ou des colombes et des ramiers sur des branches ?

La terre pare sa robe de carrés d'or et se voile de soie rayée. Et ses routes sont droites pour celui qui les foule, et les cimes des monts s'aplanissent en plaines. Et les toits chantent, et les murs leur répondent. Et les visages de colère se revêtent de joie et les hommes de tristesse ont la face contente...

C'est que les merveilles secrètes maintenant se révèlent, les merveilles cachées aux entrailles du temps. Les jours ont rapproché une chair d'une chair, et deux cœurs séparés vont ne faire qu'un cœur... Et sur les ailes du matin une voix le proclame, comme si la lune et le soleil allaient marier leurs flammes : « Salomon a trouvé l'âme de son âme ! » (MOISE IBN EZRA, *Ib.*, 73.)

La chanson de l'eau. — Quand finit le vin, mon œil n'est pas beau : c'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau.

O gosier, comment avaler ton pain ? O palais, com-

ment goûter ton festin? si ta pauvre coupe est vide de vin. Quand finit le vin, mon œil n'est pas beau : c'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau.

Moïse fit bien, aux jours de misère, quand pour nos aïeux il sécha la mer ; mais comme il fit mieux quand, pour Pharaon, il relâcha l'eau du gouffre sans fond. Quand finit le vin, mon œil n'est pas beau : c'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau.

Du triste crapaud me voici l'ami ; je crie avec lui, je chante avec lui. Où trouver un maître à chanter moins sot? Il la connaît bien, la chanson de l'eau. Quand finit le vin mon œil n'est pas beau : c'est un ruisseau d'eau, c'est un ruisseau d'eau. (SALOMON IBN GABIROL, éd. Lunz.)

A l'amante. — Puisque tu veux me dire adieu, attends un peu, que je regarde ton visage...

Souviens-toi des jours de nos voluptés, comme il me souviendra des nuits de nos amours. Et si ton image en mes rêves passe, que la mienne aussi passe dans les tiens...

Souviens-toi : que le jour de ta souvenance ressuscite à la vie celui qui meurt d'amour. Et quand se lèveront les ossements des morts, rends mon âme à mon corps, afin qu'il ressuscite, car elle m'a quitté, au jour où tu me quittes. (JUDA HALÉVY, éd. Harkabi, II, 55, 57.)

Le loup et les animaux. — Le Loup, chancelier du Lion, fut un jour accusé par tous les animaux : « Ce glouton, criaient-ils, fait de la forêt un désert, de nos femmes, des veuves, de nos enfants, des orphe-

lins. » — Le roi se mit fort en colère, lui reprochant sa cruauté : « Le passé n'est point réparable, ajouta-t-il, mais garde-toi d'être cruel à l'avenir. Contente-toi pour tes repas des bêtes mortes dans les champs ; et si tu étranglais quelque animal vivant, jure de t'abstenir de toute chair pendant deux ans. »

Le loup jura, puis s'en alla.

A quelques jours de là, souffrant de faim inassouvie, il vit une brebis paissant dans la prairie. Mille pensers se combattaient en lui : « Me priver de chair durant deux années ! La chose est dure... Je l'ai jurée... Mais qu'est-ce au juste qu'une année ? Trois cent soixante et cinq journées. Et qu'est-ce donc qu'un jour ? Il fait jour quand j'y vois ; il fait nuit quand je n'y vois pas. Si je ferme les yeux, c'est la nuit ; et si je les rouvre, c'est le jour qui suit. »

Vite il ferma les yeux, puis les rouvrit : ainsi fut soir, ainsi fut matin, premier jour. De la sorte il compta sept cent et trente jours. « J'ai fait d'avance ma pénitence », s'écria-t-il. Et, se jetant sur la brebis, il l'étrangla, puis la mangea.

Un brigand, tant qu'il est brigand, sait toujours éluder un serment. (BERACHIA ben NATRONAÏ, *Fables de Renard*, p. 36.)

Le malchanceux. — Je sue à parvenir et ne parviens à rien. Pour aller voir le roi, si je sors au matin, on me répond : « Il est parti » : et si m'obstinant, au soir je reviens, je m'entends dire : « Il est au lit. »

Ah, les roues de la chance à l'envers ont tourné,

le jour où je suis né. Si j'étais marchand de cercueils, personne ne mourrait, le deuil serait en deuil ; et si je vendais des chandelles, nul ne verrait jamais se coucher le soleil ! ABRAHAM IBN EZRA, éd. David Kahana, I, 9-10.)

Eloge de la générosité.. — Quand le vieillard eut ouï leurs discours, il leur dit : « Tous vous errez et vous marchez dans les ténèbres ; les choses droites vous sont cachées et vous ne savez point choisir la vérité. Car, de toutes les vertus, nulle ne vaut la générosité : toutes les autres à ses pieds se prosternent, sur toutes les autres elle domine. Par elle tous péchés sont pardonnés, toute haine chassée du cœur ; par elle l'homme atteint l'objet de son désir, fût-il au loin, fût-il au ciel ; par elle, il est compté entre les justes, car avec elle il accomplit les actes justes et vertueux ; par elle il acquiert un bon renom, une gloire précieuse plus que l'huile.

Mais à qui manque la générosité, sa justice est comptée pour injustice, sa bonté pour erreur et pour péchés ses faveurs. Ses compagnons, tous le dédaignent ; ses camarades, tous le haïssent ; en mal, de lui, ses amis se souviennent ; les habitants et les servantes de sa maison le comptent pour étranger.

Mais l'homme généreux lève bien haut sa tête : tous ses péchés, la générosité les couvre ; toutes ses transgressions, elle les efface ; de ses adversaires, il est aimé ; de ses ennemis, il est loué ; l'envieux le glorifie, le maudisseur le bénit. La générosité appelle à soi l'amour, le cœur généreux conquiert tous les cœurs. (JUDA AL-CHARISI, *Tachkemoni*, ch. XIX.)

Hommage au Dante. — Et comme nous montions les degrés de l'Éden, nous vîmes des choses de merveille, car des trônes très élevés et très hauts apparurent à ma vue, si prodigieusement merveilleux, que mes yeux ne se rassasiaient point à les regarder.

Et parmi ces trônes, il en était un très élevé et très haut, dont le rayonnement remplissait le monde de splendeur ; il était pareil à un ouvrage d'étincelant saphir, et semblable au ciel même en limpidité... Et je dis : « Pour qui est, mon seigneur, ce trône plaisant et glorieux ? »

Et il me répondit : « Ce trône est préparé pour le plus puissant des bergers, Judah... et tu seras assis non loin de lui. »

Et il arriva, quand j'ouïs ces paroles, qu'il me souvint de Daniel *, mon frère, qui me conduisit dans le droit sentier et me montra la route. Il est, sur mon front, le frontal de la couronne sainte ; il est la vie de ma chair, la respiration de mon esprit. Je songeai à toute la somme de sa grandeur et de sa bienfaisance et de son excellence, de sa prudence, de son intelligence, de son humilité et de son équité, et de son renom qui emplit les confins de la terre.

Et je dis à celui qui tenait ma main droite : « Montre-moi, je te prie, mon seigneur, la place de Daniel et son habitation ; de quelle sorte est la maison que vous lui bâtissez ? Quel est le lieu de son repos ? » — Et il me répondit : « Sache en certitude que son rang est très élevé et que les confins de la terre sont pleins de

* Une tradition veut qu'il s'agisse ici du *Dante*, dont Emmanuel de Rome fut l'ami et imita la *Divine Comédie*.

son renom. Ton rang est trop bas pour atteindre le sien. Car il a porté le péché de plusieurs et intercédé pour les transgresseurs. Mais, parce qu'il est connu de la Sagesse du Très-Haut, que sans toi il n'aurait nul repos, elle a placé ta hutte près de la sienne, bien que ton mérite soit moindre que le sien. Il sera ton Moïse et tu seras son Josué, afin que tous disent, ainsi qu'il est dit : « Vos âmes font une âme, et rien ne peut les séparer. » (EMMANUEL DE ROME, éd. Halper, 146.)

TRADUCTIONS, ADAPTATIONS ET PARAPHRASES :

Du RITUEL, d'Eleazar HA-KALIR, de Salomon ibn GABIROL, Juda HALEVY, Alphabet de R. AKIBA, Hechaloth Rabbathi, Samuel HA-NAGUID, Moïse et Abraham ibn EZRA, Berachia ben NATRONAI, Juda AL-CHARIZI, EMMANUEL de ROME, par **Edmond Fleg.**

Textes hébraïques, dans les recueils :

Jellinek, Beth Ha-Midrasch (la Maison d'Ecole, Vienne, 1880).

B. Halper, Post Biblical Hebrew Literature (Philadelphie, 1921).

Brody et Albrecht, Schaar Haschir (la Porte du Chant, Leipzig, 1905).

Harkabi, Recueil des Poèmes de Juda Halévy (Éd. Achiassof, Varsovie).

David Kahana, Recueil de la Sagesse d'Abraham ibn Ezra (Ibidem).

Lunz, Kinnor Zion (la Harpe de Sion, Jérusalem, 1911).

IV

LA TRADITION ET LA VIE

1. — LES MORALISTES

Méditation. — O mon âme, parcours les voies de ton intelligence, et te promène dans les chambres de ta sagesse, et descends aux structures de l'image que tu habites, et qui est fondée sur la poussière ; n'est-ce point un corps méprisé, un cadavre foulé aux pieds ? Il est sorti d'une fontaine troublée, d'une source corrompue, d'une goutte fétide ; il est une substance sans forme comme le ver et ne connaît rien que l'épouvante. Il fut caché dans une matrice impure, enclos dans un ventre pourri ; il en est sorti, avec l'angoisse et la douleur, pour ne voir que néant et que trouble. Tout le jour, il convoite les plaisirs, s'écarte de la sagesse et des commandements ; il s'en vient dans l'ombre, et dans l'ombre s'en retourne ; c'est un passant besogneux, misérable et dénué de tout. Sans toi, il n'a point de connaissance, et hors de toi, point d'entendement. Il est poussière quand il vit, et quand il meurt, il est cendre... Va donc, et règne sur lui, car la souveraineté est faite pour les enfants de la prudence, et l'insensé doit servir celui qui est sage en son cœur...

C'est pourquoi écoute, ô mon âme, et considère et incline ton oreille. Oublie ton peuple et la maison de ton père. Réveille-toi et chante pour ton Roi, toute la nuit et tout le jour ; vers lui, lève les mains, et sur la terre courbe-toi devant sa face ; que ta paupière, de larmes, s'humecte et que s'agenouillent tes genoux ; car le Roi peut-être désire ta beauté, ta confiance et ta paix. (BAHYA IBN PAKUDA, *Les devoirs des cœurs*, éd. Halper, 63-64.)

Conseils. — En treize endroits du Pentateuque, il est ordonné d'aimer Dieu ; l'âme qu'emplit l'amour de Dieu sert son créateur, même quand on essaie, par la violence, de l'en détourner. Alors, l'homme éprouve un désir brûlant de vivre selon Dieu, et sa joie en Dieu lui fait oublier les plaisirs du monde. Qui aime Dieu, ne prend plus garde aux divertissements de la femme et de l'enfant. Rien ne l'occupe, que le souhait d'accomplir la volonté divine, de sanctifier le nom du Seigneur et de lui sacrifier sa vie. De tels hommes ne s'enorgueillissent point, ne se perdent point en vains bavardages, ne désirent point la vue des femmes, s'entendent injurier sans mot dire, car leurs pensées demeurent auprès de Celui pour qui leur bouche chante des hymnes.

Que les images de tes idées restent pures comme tes actes. Fuis toute malséance, soit qu'elle se voie, soit qu'elle s'entende. Songe à ton Créateur dans les jours de ta jeunesse, au père qui t'a créé, nourri, vêtu, et ne lui rends pas ses bienfaits en souillant, ingrat, ton âme. Ferme ton cœur à l'envie qui te tuerait avant l'heure ; jalouse les hommes pour leurs vertus,

et tâche à les imiter. Ne t'adonne point à la haine qui déjoue la bonne intention, à la voracité, au sommeil qui troublent le recueillement. Conserve la paix dans la cité et hors de la cité ; qui conseille la paix est heureux. Sois véridique, ne trompe personne par l'hypocrisie, la flatterie ou le mensonge ; parce que l'homme ment, il meurt avant l'heure ; mais l'Éternel est un Dieu de vérité ; avant toute chose, il a créé la vérité. Ne murmure point contre la prospérité des méchants : la conduite de Dieu est faite de miracles, quand bien même tu ne vois point ses bienfaits pour Israël. Reste fidèle à la Loi, refuse-toi même ce qui est permis, conserve une âme joyeuse et n'oublie point que c'est à l'Éternel, au Dieu Un, que s'en retournera ton âme, après la mort. (ÉLÉAZAR BEN JUDA, *Rokéach*, cité par Winter et Wünsche, *Jüdische Litteratur*, III, 634-5.)

2. — LES APOLOGISTES

La défense du Talmud. — Et le rabbin répondit : « Pourquoi nous amener ici et nous faire discuter sur notre Torah et défendre nos âmes contre ce pécheur (Nicolas Donin), qui nie les paroles de nos savants et ne croit qu'en la Torah de Moïse, sans l'expliquer par des commentaires ? C'est pourquoi nous l'avons séparé de nous et excommunié, et, d'alors jusqu'à maintenant, il nous a voué de mauvaises pensées et cherche à tout détruire. Mais en vain il s'efforce, car pour la Torah nous mourrons, et qui touche à elle touche à la prunelle de nos yeux ;

si le malheur passe sur nous, nos dispersés ne sont-ils pas à tous les bouts de la terre, avec cette Torah, à Babylone, en Perse, en Grèce et chez soixante-dix nations ? Voici nos corps, ils sont dans vos mains, mais point nos âmes, et vous n'avez point pouvoir d'en déraciner notre Torah... »

Et le converti (Nicolas Donin) demanda au rabbin de lui jurer qu'il répondrait la vérité, et les prêtres aussi lui dirent de jurer. Et le rabbin répondit : « Nous ne trouvons, dans tous nos écrits, le serment des juges que dans les procès d'argent ; en ce qui concerne les choses intellectuelles, nous ne trouvons pas que les juges puissent prononcer de serments. » Et la reine dit : « Je vous prie de jurer. » Et le rabbin répondit : « Maîtresse, jamais je n'ai juré (en de telles matières) et je ne commencerai pas à présent. Il est écrit : Tu n'invoqueras pas en vain le nom de l'Éternel, ton Dieu. » — Et la reine dit : « Puisque la chose lui est si difficile et qu'il n'a jamais juré, laissez-le... »

Et le rabbin dit : « On l'appelle Talmud (enseignement), car il est écrit : Vous l'enseignerez à vos enfants, — mais il y a en lui des paroles de légendes ; si l'on veut y croire, on y croit, et si l'on n'y veut pas croire, on n'y croit pas, car le jugement n'est point fait selon leur bouche... Et il y a en lui des explications de choses contradictoires, et grand est celui qui démêle le droit dans les lectures contradictoires, car elles peuvent pervertir l'homme qui les lit. Il est écrit : « Dieu punit le péché des pères sur les fils », et il est écrit ailleurs : « Le fils ne mourra point pour le père. » Il est écrit : « Et l'Éternel descendit sur le mont Sinaï », et il est

écrit ailleurs : « Des cieux, je vous ai parlé », ce qui veut dire qu'il ne descendit point. Et il est écrit : « Il ne viendra ni Amonite, ni Moabite dans l'assemblée de Dieu », et le roi David vint, qui descendait de Ruth, la Moabite. Bref, aucune bouche ne saurait dire toute la difficulté des interprétations ; mais le Talmud décide entre elles ; et tout (la loi écrite, comme la tradition orale) a été donné au Sinaï. Et, lorsqu'un docteur (du Talmud) autorise, et que l'autre défend, lorsque l'un dit : pur, et que l'autre dit : impur, c'est devant le jugement de la majorité d'entre eux qu'on doit s'incliner. Un homme qui aurait reçu les clefs intérieures (celles de la Torah) et qui n'aurait pas reçu les clefs extérieures (celles du Talmud), comment pourrait-il entrer ? (*Dispute du* R. YÉCHIEL de PARIS, *et de l'apostat Nicolas Donin*, en 1240, *passim*.)

Le vrai Messie. — Et je répondis : « Le prophète dit : — Et ils forgeront (à l'époque messianique) leurs épées en charrues et leurs lances en serpes. » ; et il dit : « Un peuple ne lèvera plus l'épée contre un peuple. » Et, depuis les jours de Jésus jusqu'à nos jours, le monde a été plein de pillage et de rapacité ; et les chrétiens font couler le sang plus que toutes les autres nations... Et tout cela serait difficile au roi et à ses cavaliers, s'ils n'apprenaient plus la guerre...

Alors l'âne bâté (le frère Paul) ouvrit la bouche et apporta, comme preuve, la légende selon laquelle le Messie prie pour ceux d'Israël et demande au Saint, béni soit-il, de pardonner leurs péchés et dit qu'il prendra sur lui toutes les souffrances. « N'est-ce pas là

(ajouta le frère Paul), la mort que Jésus accepta de lui-même ? » — Je répondis : Je vais vous expliquer ce que sont les souffrances du Messie, selon cette légende. Il souffre d'une grande douleur, parce qu'il doit tarder à venir, parce qu'il voit son peuple en exil et qu'il n'est pas encore en son pouvoir de le délivrer, et parce qu'il voit de ses yeux qu'on adore un Dieu autre, et qu'on nie le Dieu de vérité, et que les nations se font un Messie autre, et l'honorent... Le Messie doit rassembler tous les exilés des douze tribus d'Israël ; votre Messie Jésus n'en rassembla aucune, et comment eût-il fait pour les délivrer, puisqu'aux temps où il vivait, elles n'étaient point encore toutes exilées ? Le Messie doit rebâtir la maison du sanctuaire à Jérusalem ; Jésus ne bâtit point, mais détruisit. Le Messie doit gouverner tous les peuples ; Jésus ne fut même pas le maître de lui-même. (*Dispute du R.* MOISE BEN NACHMAN *et de l'apostat Paul de Santa Clara*, en 1263, *passim.)*

Lettre à un Apostat. — J'ai reçu de toi une lettre qui m'a semblé obscure et pleine d'énigmes. Je n'y ai vu clairement qu'une chose, c'est que tes ancêtres vécurent en de pitoyables erreurs.

Ne sois donc pas comme tes pères, qui crurent en un seul Dieu, dont ils éloignèrent toute pluralité, et qui se trompèrent en proclamant : « Écoute, Israël, l'Éternel est Un », et en comprenant, sous ce mot Un, l'unité pure ; crois plutôt qu'Un fait Trois et que Trois font Un, intimement et substantiellement unis, ce que la bouche ne peut prononcer ni l'oreille entendre

— Ne sois pas comme tes pères qui conçurent Dieu comme immuable, et lui attribuèrent à faux le mot : « Moi, le Seigneur, je ne change pas » (*Malachie* III, 6), le soustrayant à toute incarnation, ne voyant en lui, selon la pensée philosophique, qu'un pur esprit, et cherchant à interpréter dans ce sens les passages bibliques qui peuvent paraître obscurs à des gens de courte vue. Crois plutôt qu'une de ses trois personnes est devenue chair, lorsqu'il voulut que son sang fût répandu pour le salut de son peuple. Remercie-le d'avoir souffert la mort pour te sauver. — Ne sois point comme tes pères qui, dans le récit biblique de la Création, trouvèrent matière à de nombreuses spéculations philosophiques sur le Paradis, les quatre fleuves, l'arbre de la connaissance, le serpent et les tabliers de peau. Prends plutôt chaque mot à la lettre, afin que l'homme soit chargé du péché originel, et que rien ne puisse le relever de sa chute, et qu'il se trouve complètement abandonné à Satan, jusqu'au jour où son Rédempteur viendra le délivrer et faire cesser ce châtiment, dont il n'y a aucune trace dans l'Écriture. — Ne sois pas comme tes pères, qui s'adonnèrent à la physique, à la métaphysique, à la logique, aux mathématiques, cherchant la vérité par toutes ces voies. Évite avec soin de tenir pour valable la première figure du syllogisme, elle t'obligerait à renier ta foi, car tu devrais dire : le Père est Dieu, Dieu est le Fils, donc le Père est le Fils. N'admets pas les axiomes mathématiques selon lesquels le petit différerait du grand ou le nombre serait un composé d'unités, car, selon ta foi, le grand corps du Messie est égal à la petite hostie, et porté par

elle. Crois plutôt que le monde entier peut tenir dans un grain de poivre, et que les milliers de corps du Messie, présents dans les milliers d'hosties, ne sont qu'un même et seul corps. Ne te laisse pas non plus égarer par les principes de la physique, selon lesquels le mouvement se développe dans le temps, et qui supposent qu'un même corps ne peut à la fois être en mouvement et immobile ; admets plutôt que le corps du Messie descend du ciel sur l'autel et reste cependant immuable dans les hauteurs, car il y descend par la vertu de la parole sortant de la bouche du prêtre ; et peu importe que celui-ci soit grand ou petit, sage ou fou, bon ou méchant, pécheur ou fidèle : la vertu miraculeuse réside dans la parole même issue des lèvres du Messie, lors de son repas avec ses prophètes, ses sages, ses disciples et ses apôtres. Tiens-t'en donc à ta foi : elle te conduira à la vie éternelle. (*La missive de* PROPHIAT DURAN, Winter et Wünsche, III, 672-3.)

Défense des médecins juifs. — Voici plus de quinze siècles que des Juifs vivent comme médecins parmi les chrétiens ; toujours ils furent appelés au chevet des chrétiens, sans jamais être accusés par eux d'un méfait quelconque ; au contraire, ils se distinguèrent partout honorablement de leurs confrères ; et il n'y a rien de surprenant à ce qu'ils aient dépensé plus de soins, de peine et de zèle, puisqu'ils sont des étrangers, des prisonniers de guerre, soumis à chaque chrétien en particulier. Jamais personne n'a été témoin oculaire d'un crime

commis par un médecin juif, ni n'en a reçu un témoignage digne de foi. Ce n'est qu'en vertu d'un bas préjugé, qu'on nous incrimine et qu'on nous porte ombrage. Pourquoi des princes et des prélats ont-ils fait appel à des médecins juifs ? Est-ce pour les forfaits que ceux-ci commettent, ou pour les talents et la douceur dont ils font preuve ? Sans nommer les princes des temps passés, ni les laïcs sans nombre, je ne ferai mention que des contemporains. Ainsi le pape Jules II eut un célèbre médecin juif, Siméon Zasfadi, qui posséda toute sa faveur et qu'il combla de richesses et d'honneurs. Ses successeurs sur le trône pontifical, Léon X, Clément VII, Paul III eurent également des médecins juifs. Paul III, en particulier, était en relations très amicales avec son médecin, Jacob Mantino. Je passe sous silence les éminents cardinaux et tous les ecclésiastiques de haut rang que des médecins juifs délivrèrent de graves maladies. Je ne mentionne pas davantage les nombreuses provinces, les nombreux États qui chantent la gloire du médecin juif. Rome n'a pas oublié Bonet, ni Pérouse Blanis, ni Sienne Isaac Cohen ; à Bologne, on loue le savoir de Servadeus de Sfornis et d'Elia Nolano. Spolète et toute l'Ombrie élèvent aux nues mon oncle Vital Alatino, qui fut le médecin le plus célèbre de son temps, passa pour un second Hippocrate, et prodigua ses soins au pape Jules III. Moïse de Cordoue (Maïmonide), médecin du sultan des Turcs, jouit de la même renommée, ainsi qu'Abraham ibn Ezra, Isaak Israëli, médecin du roi d'Espagne, Elias Cretensis, Elias Gersonides et Abraham de Palmis, médecin

du cardinal Gamarri. C'est aussi un médecin juif qui le premier traduisit en latin, d'après une version hébraïque de l'arabe, les œuvres de Galien, d'Hippocrate et d'Aristote. (DAVID DE POMIS, *l'Apologie du médecin Juif*, Winter et Wünsche, III, 701-2.)

L'usure. — En ce qui concerne l'usure, elle n'est pas particulière aux Juifs, et bien qu'on en ait trouvé quelques-uns qui la pratiquent en Allemagne, ceux qui, chassés d'Espagne, vivent en Turquie, en Italie, en Hollande et à Hambourg, n'éprouvent pour elle que de l'horreur. Comme les chrétiens, ils placent leur argent à la banque, en se contentant d'un petit intérêt de 4 à 5 %, car il ne leur est commandé de prêter sans intérêts qu'aux Juifs leurs frères, et non aux ressortissants d'autres nations ; mais cette loi ne constitue en aucune sorte une limite à la bienfaisance.

Il est naturel que chacun cherche à tirer avantage de son argent et à gagner sa vie. Si quelqu'un se procure un lot de marchandises, dont il espère tirer un bénéfice qu'il réalisera au moyen d'argent emprunté, il n'est pas inhumain que le prêteur y trouve aussi quelque profit, car de même que nul n'est obligé de faire présent de ses biens à autrui, il n'est pas davantage tenu de les lui prêter, sans recevoir un bénéfice qu'il eût pu tirer d'un autre usage de son argent. Mais il faut que la chose se fasse avec mesure ; le prêt à intérêts ne doit pas dégénérer en duperie, ce qui se produit parfois même de chrétiens à chrétiens, comme c'est le cas aux monts de Piété des Frères de Padoue, de Vicence et de Vérone, qui prennent 6 %

et davantage. Les mêmes Écritures qui nous autorisent à prêter à intérêts aux sectateurs d'une autre religion, nous interdisent expressément de dépouiller, de tromper ou d'exploiter qui que ce soit, à quelque confession qu'il appartienne. Selon notre Loi, voler ou duper un étranger est un péché beaucoup plus grand que de nuire à un coreligionnaire, car le Juif est tenu de se montrer humain envers tout être humain ; il a reçu l'ordre de ne haïr ni l'Iduméen, ni l'Égyptien, d'aimer et de protéger l'étranger qui habite au milieu d'Israël. S'il se trouve des Juifs qui agissent contrairement à ces prescriptions, ils ne le font pas en tant que Juifs, mais en tant que créatures détestables ; on rencontre parmi toutes les nations des coquins et des usuriers. (MANASSÉ BEN ISRAEL, *Lettre à la République d'Angleterre*, Winter et Wünsche, III, 704-5.)

Le crime rituel. — Les hommes sont enclins à prendre en horreur et en haine ceux que le malheur poursuit, et à faire grand cas de ceux que le bonheur favorise. Les chrétiens eux-mêmes ont fait l'expérience de cette vérité. Au temps où ils étaient opprimés et persécutés par l'Empire romain, ils furent en butte aux calomnies de divers empereurs et tyrans. Néron les accusa d'avoir mis le feu à Rome, d'autres de s'adonner à la magie et à la sorcellerie, d'autres enfin de tuer des enfants païens dans leurs cérémonies religieuses. Il en est de même maintenant des Juifs, qui sont dispersés et affligés, quelles que puissent être leurs richesses. Il n'y a pas d'accusation calomnieuse qu'on n'ait inventée contre eux, jusqu'à cette vieille

et misérable chose qu'on reprochait autrefois aux chrétiens innocents, et dont on veut maintenant les charger. Chacun sait que le sacrifice et le sang ne sont plus en usage chez les Juifs ; il leur est interdit d'absorber même la goutte de sang qu'on trouve dans un œuf, à plus forte raison le sang humain. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet. Qu'il me suffise de dire qu'un pape même, dans un Concile, a relevé la fausseté de cette imputation. Tous les princes d'Italie, ainsi qu'Alphonse le Sage, roi d'Espagne, estimèrent qu'il n'y a en tout ceci qu'une pure invention, très utile à qui veut confisquer les biens des Juifs innocents. *(Ibidem*, III, 705-6.)

3. — LES PRÉDICATEURS

La Fête des Tabernacles. — Le bouquet que nous devons cueillir à la Fête des Tabernacles symbolise la haute valeur de la paix ; les quatre plantes dont il se compose représentent les quatre domaines où la paix doit faire régner ses bénédictions. D'abord il faut qu'en chaque homme habite une image de la paix. Les facultés de l'âme doivent former une harmonie, cette harmonie doit se manifester dans notre vie extérieure, et par là créer cette perfection qui résulte de l'accord entre la pensée, le sentiment et l'action. Puis les liens de la paix doivent unir les membres de la famille, mari et femme, parents et enfants, maîtres et serviteurs, tous conduits par le chef en droiture et en simplicité. (Nous devons aussi

faire régner la paix dans l'État.) Enfin, le but suprême que nous devons atteindre par elle, c'est de nous approcher de Dieu, de nous attacher fermement à lui, et nous y parviendrons si nous cherchons à lui plaire en toute chose, si nous l'aimons de toute notre âme et de toutes nos forces.

Or, en chacune des quatre plantes qui composent le bouquet de cette fête, nous trouvons l'image d'une de ces quatre formes de la paix. Le fruit de l'arbre Hadar, le cédrat, qui ressemble au cœur, est le symbole de la paix qui nous unit à Dieu. Car, de même que le cœur est la source d'où jaillit la vie dans le corps tout entier, la paix qui nous unit à Dieu est la source d'où jaillit notre vie éternelle. — La palme, qui ressemble à l'épine dorsale, représente l'harmonie qui doit régner entre notre vie intérieure et notre vie extérieure ; car, de même que l'épine dorsale donne au corps sa tenue et sa solidité, l'accord entre la pensée et l'action fait notre vie ferme et solide. — Le myrte à trois feuilles, c'est la paix dans les trois cercles de la famille : parents, enfants et serviteurs ; et la branche de saule, dont le prophète a dit : « Ils pousseront comme les saules au bord des eaux courantes », c'est la paix dans les États, qui ressemblent au saule par leur rapide croissance...

Gravez donc mes paroles dans vos cœurs, et avec les quatre plantes que vous prenez aujourd'hui en vos mains, laissez entrer dans vos âmes la paix sous ses quatre formes ; attachez-vous en joie les uns aux autres ; que la joie de Dieu habite en vous, que sa splendeur vous environne. Et en retour de cette paix qui vous

tiendra unis, un jour luira où Dieu sera roi sur toute la terre, où l'Éternel n'aura qu'un seul Nom dans le monde tout entier, et où sa gloire remplira l'univers. Amen. (JUDA MOSCATO, *Sermon pour la Fête des Tabernacles*, dans les *Dispersions de Juda*, Winter et Wünsche, II. 645, 7.)

La prière d'Israël. — Pourquoi la prière d'Israël n'est-elle pas entendue, cette prière que nous exhalons, sous le poids des souffrances et des persécutions ? Pourquoi, malgré cette prière ardente, soupirons-nous toujours après l'heure de la délivrance ? — C'est que toutes nos douleurs viennent sur nous pour le salut de nos âmes ; elles doivent les purifier, les rendre dignes de la vie éternelle.

Puis, elles ont encore un but secret, que Dieu se propose d'atteindre. Le sort auquel sa sagesse nous destine ressemble, dit le Kusari, à celui d'un grain de semence. On met ce grain dans le sol ; il paraît s'y modifier, s'y perdre en terre et en eau. Mais c'est lui-même au contraire qui transforme la terre et l'eau en sa propre substance et qui, les faisant monter d'un degré sur l'échelle de l'être, leur donne sa propre apparence. Il suffit que le germe soit pur et robuste, l'arbre portera des fruits pareils à la semence d'où il sort. Ainsi, d'autres que nous transforment à leur propre image la Loi de Moïse qu'ils croient rejeter. Mais ces peuples (chrétiens et mahométans) font croître et mûrir le Messie, qui est le fruit dont ils seront eux-mêmes les fruits, lorsqu'ils le reconnaîtront ; et il n'y aura plus qu'un seul arbre, dont ils vénèreront la racine,

après l'avoir méconnue. Ils disent que nous souffrons, parce que Dieu nous a répudiés, jugés indignes, à l'avenir, de nous appeler son peuple. Mais ces mêmes peuples, qui maintenant nous méprisent pour nos souffrances et qui ne voient en nous que le rebut de Dieu, reconnaîtront que c'est par nous que s'accomplit la promesse du Seigneur. Ils reconnaîtront que toutes nos souffrances n'étaient destinées qu'à notre purification, car Dieu châtie celui qu'il aime pour que s'accomplisse en lui la parole : « Vois, mon serviteur est heureux. » Et, si nous acceptons avec patience et résignation toutes les inimitiés et toutes les douleurs, si nous nous offrons volontairement comme victime expiatoire, cette autre parole aussi s'accomplira : « Alors je gratifierai les peuples d'un idiome épuré, pour que tous ils invoquent le nom de l'Éternel, et l'adorent d'un cœur unanime. » (S. J. KATZENELLENBOGEN, *Sermon pour le Sabbat de la Consolation*, *ibidem*, II, 651-2.)

Sermon pour le Jour du Grand-Jeûne. — Celui qui pense avec profondeur doit se convaincre qu'en sanctifiant toutes les parties de notre être, nous pouvons représenter en nous le Temple de Dieu, et qu'il ne saurait être question, selon l'esprit, d'une destruction du Temple. Nous le savons, notre sainte Loi fut donnée pour tous les temps, chacun des mots qui la composent est à jamais immuable ; et cependant tous les commandements qui se rapportent à la possession de la Terre sainte et au service du sanctuaire ont perdu leur sens, depuis la destruction du

Temple. Mais chacun des commandements de l'Écriture cache en lui une Idée, indépendante des temps et des lieux, et susceptible de sanctifier l'homme sous une forme nouvelle.

Nous ne pouvons plus offrir de sacrifice, mais la signification morale du sacrifice n'est point perdue. De même qu'on sacrifiait la bête sur l'autel, nous pouvons sacrifier à Dieu la bête qui est en nous, et ce sacrifice est agréable aux yeux du Seigneur, comme il est dit : « Le sacrifice agréable à Dieu, c'est le cœur brisé. » Le lieu principal du Temple était le Saint des Saints ; en nous, c'est la tête, siège de la sagesse, vers laquelle nous devons tendre. Dans le Saint des Saints se trouvait l'Arche d'alliance, avec les Tables d'Alliance, écrites de la main de Dieu ; nous avons en nous les Tables du cœur, où il nous faut graver les commandements du Seigneur. Au sanctuaire brillait le luminaire d'or, dont l'huile sainte entretenait la flamme qui se dirigeait vers le ciel. Cette huile est l'image de la religion, qui dirige notre intelligence vers les hauteurs, et lui montre l'unique source d'où elle doit puiser sa lumière. — Il y avait là aussi l'autel d'or, dont il est dit : « Aaron en purifiera les cornes une fois l'année. » Pourquoi l'autel a-t-il besoin de purification ? L'autel a-t-il péché ? Mais l'autel représente notre cœur, dont la pointe aiguë se tourne souvent contre Dieu, et qui a besoin de cette purification, donnée au Jour du Grand Pardon.

Si nous avons péché au cours de l'année, et détruit par nos péchés le sanctuaire qui est en nous, si nous avons brisé les Tables d'Alliance de notre cœur,

si nous en avons effacé l'écriture de Dieu, si, par notre péché, nous avons ôté sa pure flamme à la lampe de notre esprit, alors nous avons vécu, en nous-mêmes, la destruction du Temple. Nos sages l'ont dit en ces mots : « Qui a perdu sa première femme a vu s'écrouler le Temple. » Le lien du mariage, c'est le lien d'Israël avec la Torah, l'avons-nous brisé, avons-nous péché contre Dieu, alors nous aussi, nous avons vu s'écrouler le Temple. Mais au Jour du Pardon, qui surpasse tous les jours, Dieu nous crée un nouveau cœur, renouvelle en nous un ferme esprit ; nous reconstruisons pour lui le sanctuaire, nous y réinaugurons son culte, nous y recevons à nouveau les Tables de son alliance ; l'union de Dieu avec la Torah et de la Torah avec Israël y est de nouveau conclue. Le Temple, selon l'esprit, n'est donc jamais détruit : nous le réédifions chaque année pour le reconsacrer au Seigneur (S. E. Lenczyz, *Sermon pour le Grand-Jeûne*, dans les *Grappes d'Ephraïm*, *ib.* II, 675-7.)

4. — LA CODIFICATION DU TALMUD

Juifs et non Juifs. — En voyant un Sage non juif, un Sage des nations de la terre, on doit dire : « Loué sois-tu, Éternel, notre Dieu, Roi du monde, qui as fait part de ta sagesse aux mortels. » — En voyant un roi juif, on doit dire : « Loué sois-tu, Éternel, notre Dieu, qui as fait part de ta majesté à ceux qui te craignent. » — En voyant un roi des

Nations de la terre, on doit dire : « Sois loué, Éternel, notre Dieu, qui as fait part de ta majesté aux mortels. » — C'est obéir à un commandement de notre religion que de s'efforcer de voir un roi, non seulement un roi d'Israël, mais un roi des Nations de la terre. (JOSEPH KARO, *Schulchan Aruch*, Orach Chaim, 224, 7.)

C'est un bel usage que de souhaiter à l'ouvrier non-seulement juif, mais aussi non juif : « Que ton travail prospère. » Mais il faut s'abstenir de ce vœu envers celui qui fait un travail de péché. — Si l'on donne occasion de pécher à qui que ce soit, juif ou non juif, on pèche contre le commandement : « Ne place pas d'obstacle sur le chemin de l'aveugle. » *(Ibid.*, 306, 12.)

Il ne faut pas plus interdire au pauvre non juif qu'au pauvre juif de glaner, de prendre la gerbe oubliée et de faire la récolte du coin du champ réservé aux pauvres. — On doit témoigner le même respect au vieillard non juif qu'au vieillard juif, et lui tendre la main pour le soutenir. — Quand un Israélite a fait don à la synagogue d'un flambeau, il est permis de le vendre ou de le destiner à quelque autre usage pieux, sur une décision de la communauté ; mais si un non israélite a fait à la synagogue quelque présent, il est interdit, par égard pour le donateur, de le vendre ou de le destiner à un autre usage.

L'Écriture ne défend pas d'imposer à l'esclave païen un dur travail, mais l'amour du prochain et la sagesse, qui nous sont ordonnés, l'interdisent. Notre conduite à l'égard de l'esclave doit être inspirée par la pitié ; le joug imposé à l'esclave ne doit pas être pesant ; tu ne dois point maltraiter l'esclave ; tu dois lui donner

une part de tout aliment, de toute boisson que tu goûtes ; tu ne dois pas le blesser par des paroles ou des actes méprisants, ni l'insulter dans ta colère, mais lui parler avec douceur et l'écouter s'il te répond. (*Ib.*, Yoré Déa, 151, 13 ; 244, 7 ; 259, 3.)

Qui nuit à son prochain, juif ou non juif, au moyen de fausse mesure ou de faux poids, pèche contre le commandement : « Ne commettez pas d'iniquités en fait de poids et de mesures. » — Un Israélite raconta à Debe Eliyahou qu'il avait vendu à un non juif des dattes et fait un plus grand bénéfice en faussant la mesure. Avec ce bénéfice, il s'était acheté une cruche d'huile ; mais cette cruche éclata et toute l'huile fut perdue. Alors Debe Eliyahou lui dit : « Loué soit Dieu, qui ne fait point acception de personne ; il est écrit : Ne commets point d'extorsion sur ton prochain. — Le non juif est aussi ton prochain, le bien que tu lui as dérobé, tu le dois au péché. » (*Ib.*, Choschen Hamischpat, 231, 1.)

Lorsqu'un enfant non juif a été converti au judaïsme par son père ou par un tribunal, il peut protester à sa majorité, et revenir à son ancienne confession, sans être considéré comme apostat.

Il est interdit de convertir de force un enfant non juif au judaïsme, même quand le tribunal juif en a le pouvoir.

On doit visiter les malades non juifs ; c'est marcher dans les chemins de la paix.

On doit ensevelir les morts non juifs et consoler ceux qui les pleurent ; c'est marcher dans les chemins de la paix. (Yoré Déa, 268, 2 ; 335, 9 ; 367, 1.)

5. — CÉRÉMONIES ET COUTUMES

Noces. — Pour célébrer cette action, les fiancés se rendent, à l'heure dont on est convenu, dans une salle, ou chambre, sous un dais, accompagnés de quelque musique, et en quelques endroits, d'enfants, qui chantent autour d'eux, tenant des flambeaux en main. Tous ceux qui sont de la même synagogue étant accourus, on met sur la tête des mariés un *Taled*, qui est un voile carré d'où pendent, des coins, ces espèces de houppes, dont j'ai parlé. Après quoi, les rabbins du lieu, ou le chantre de la synagogue ou enfin le plus proche parent, prend une tasse, ou quelque autre vase plein de vin ; et, après avoir béni Dieu d'avoir créé l'homme et la femme et ordonné le mariage, il donne à boire de ce vin à l'époux et à l'épouse. L'époux ensuite met un anneau au doigt de son épouse, en présence de deux témoins, qui sont rabbins ordinairement, et lui dit : « Voici, tu es mon épouse selon le rite de Moïse et d'Israël. » Puis on lit l'écrit où l'époux s'oblige à la dot, confesse l'avoir reçue, s'oblige à nourrir sa femme, à bien vivre avec elle, et en donne acte par écrit aux parents de l'épouse. Après cela, on apporte une seconde fois du vin dans un nouveau vase, et après avoir chanté encore six bénédictions, qui font sept en tout, on donne une seconde fois à boire aux deux époux, et on jette ensuite le reste du vin à terre en signe d'allégresse. Après quoi, le vase étant

vide, on le donne à l'époux qui, en le jetant à terre de toute sa force, le met en pièces, afin de mêler dans la réjouissance une idée de la mort qui, nous brisant comme un verre, nous apprend à ne nous point enorgueillir. Cependant tout le peuple qui est présent crie : *Masel Tob* (A la bonne heure !), puis on se retire. (LÉON DE MODENE, *Cérémonies et coutumes*, IV, ch. 3.)

Usages funéraires. — Quand quelqu'un est mort, on étend le corps par terre dans un drap, le visage couvert, avec une bougie allumée du côté de la tête. Aussitôt, on lui fait des caleçons de toile et on mande quelqu'un pour les coudre. Mais les femmes, par charité, s'offrent à cela. On lave bien le corps avec de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir de la camomille et des roses sèches. Après quoi on lui met une chemise et des caleçons. A quoi plusieurs ajoutent par-dessus une espèce de rochet de fine toile, son *Taleth* ou manteau carré, avec les cordons qui pendent et un bonnet blanc sur la tête. En cet état, il est mis dans un cercueil fait exprès, avec un linge au fond et un autre par-dessus lui. Quand c'est une personne de considération, on fait en quelques endroits son cercueil pointu, et si c'est un rabbin, on met plusieurs livres dessus. On couvre le cercueil de noir et on le porte hors du logis. — Alors tout le monde s'assemble autour, et parce que les Juifs tiennent pour une très bonne action d'accompagner un mort et de le porter en terre, ils le portent tous sur leurs épaules tour à tour un peu de temps. En quelques endroits, il y en a qui portent à la suite du corps des flambeaux allumés, et chantent

des complaintes. — Les parents qui sont en deuil suivent de près en pleurant. En cet ordre, on conduit le corps jusqu'au cimetière, qui d'ordinaire est un champ destiné à cet usage, qu'ils nomment *Beth hachaïm* ou Maison des Vivants, tenant les morts pour vivants, à cause de leurs âmes. — Lorsqu'on l'a mis bas, s'il est digne de louanges, il y a quelqu'un qui fait son éloge. Ils font aussi une prière, qui commence par ces paroles du Deutéronome : *Le fort, son œuvre est parfaite, parce que toutes ses voies sont justice.* — On lui met après un petit sac de terre sous la tête. Après quoi on cloue le cercueil, et on le porte à une fosse faite exprès, proche du lieu où sont déjà enterrés ses parents. En quelques pays, le cercueil étant proche de la fosse, si le mort est un homme, il y en a dix qui tournent sept fois autour et disent une prière pour l'âme du mort. — Le plus proche parent du mort déchire son habit par quelque petit endroit, puis on descend le cercueil dans la fosse et on le couvre de terre, chacun jetant plein la main ou charge la pelle de terre sur le mort, jusqu'à ce que la fosse soit remplie. — Au sortir de là, chacun arrache deux ou trois fois de l'herbe, et dit en la jetant derrière soi ces paroles du psaume : *Ils fleuriront comme l'herbe de la terre*, et cela pour signe de la résurrection. (*Ib.*, v.)

6. — LA COMMUNAUTÉ

Le Synode de Pologne. — A cette époque (1530), les rabbins de Pologne créèrent une institution qui ne s'était

pas encore présentée sous cette forme dans le cours de l'histoire juive, et qui maintint l'union entre les diverses communautés juives de ce pays. Il arrivait parfois que, dans ces assemblées où les rabbins et les chefs de communautés se réunissaient avec leurs disciples et leur suite, pour des discussions talmudiques, lors des principales foires du pays, ils étaient amenés à examiner ensemble de très importantes questions, à apaiser des différends, à aplanir des difficultés et à prendre des décisions concernant le Judaïsme polonais. Éclairés par l'expérience sur l'utilité de telles assemblées, ils résolurent de convoquer régulièrement les administrateurs des communautés, pour délibérer en commun sur les affaires de leurs coreligionnaires. C'est ainsi que les représentants des Juifs de la petite et de la grande Pologne et de la Russie se réunissaient en synodes, à des époques déterminées, dans les villes de Lublin et de Iaroslaw. Les débats étaient dirigés par un président, qui consignait les résolutions prises dans un procès-verbal. Dans ces synodes, on examinait les litiges des communautés, les questions d'impôts, les mesures à prendre pour écarter certains dangers ou venir efficacement en aide aux nécessiteux. On y exerçait également la censure sur les livres, dont les uns pouvaient être imprimés et vendus, et les autres étaient interdits. Plus tard, les Juifs de la Lithuanie envoyèrent également leurs délégués à ces assemblées, qui prirent alors le nom de « synodes des quatre pays », en hébreu, *Waad arba araçot*.

Ces synodes eurent les plus heureuses conséquences pour le judaïsme polonais. En Pologne comme au

dehors, ils jouirent d'une très grande considération, et l'on s'adressait à eux, même de l'Allemagne, pour régler les différends et rétablir la concorde dans les communautés. Chose remarquable, les hommes qui, pendant plus d'un siècle, dirigèrent ces synodes et dont le nom aurait mérité de passer à la postérité, sont restés inconnus, comme s'ils avaient voulu effacer leur personnalité devant l'œuvre à accomplir. On ne connaît même pas ceux qui, les premiers, entreprirent la tâche si utile, mais si difficile quand il s'agit de Juifs et de Polonais, de soumettre toutes les communautés à une autorité supérieure et d'organiser des synodes. (GRAETZ, *Histoire des Juifs*, V, 122-123.)

La communauté et le Souverain. — (Statuts de la Communauté juive d'Avignon, 1538.) — Nous, six du conseil, à savoir : Lyon Alphandéric, Bonjues Allamand, Abraham Astruc, Mossé de Montelz, Ferrussol de Pampelone, Cresques Mossé, de Carcassonne, du conseil, et nous, six hors du conseil, c'est à savoir : Aron de Milhaud, Vidal Vides, Cresques de Lunel, Cresques Naquet, Lyon Roget et Davyn Aptar, avecques et moyennant la licence susdite, sommes entrés de renover articles et statuts, ou croître iceux ou diminuer, à commencer l'an cinq mil trois cent et dix-neuf, au compte de nous autres Hébreux, et du mois de septembre mil cinq cent cinquante-huit, selon le compte de messieurs les chrétiens.

Et avant toute autre chose et principe de notre cogitation, et au commencement de notre parlement, et pour déclarer notre vouloir et intention, nous faisons

protestation par façon suffisante que jamais n'a été ni est notre intention, en ces présents articles, en aucune manière, de prendre pour nous autres aucune juridiction, domination ou seigneurie, outre celle qui nous a été attribuée et concédée par licence par notre seigneur le viguier... De plus, révélons et déclarons, nous susnommés députés, que jamais n'est venu à notre entendement de fonder, en aucune sorte que ce soit, aucun article ou règle des présents articles, aucune chose qui soit contre l'autorité et seigneurie de notre Saint Père le Pape. A Dieu ne plaise que nous voulions y contrevenir et contre la sainte foi catholique chrétienne, ni contre la cour temporelle de ladite cité d'Avignon, ni contre les statuts, privilèges, conventions et franchises de ladite ville, ni séparer ou extraire notre dite commune d'icelle ville, en aucun lieu où nous soyons conjoints à icelle.

Et après que seront confirmés et approuvés les présents articles par notre dit Magnifique seigneur le viguier, avec l'assistance et conseil des respectables et éminents seigneurs Messieurs Labéo Bérard et André Sysoyne, docteurs ès lois et assesseurs pris et élus en cette partie par ledit seigneur viguier, et qu'ils seront agréables à Notre Très Saint Père le Pape, seigneur immédiat de la cité d'Avignon, duquel soit exaucée la gloire et autorité, et aussi du révérendissime et illustrissime monseigneur le Légat et Vice-Légat, avec les protestations susdites, nous affirmons et confirmons et nous chargeons à iceux observer et garder, tant en notre nom qu'aussi de toute la commune... (Cité par R. Maulde, *Les Juifs dans les États français*

du pape au Moyen-Age, Revue des Études juives, VII, 237-9.)

L'école des Juifs portugais, à Amsterdam, au XVII^e siècle. — Ils ont bâti la maison de Dieu, la merveilleuse synagogue. A côté d'elle, ils ont disposé six salles, pour l'enseignement de la Torah ; dans chacune de ces salles se trouve un seul maître, quand même il y aurait des centaines d'élèves. Dans la première classe, les petits enfants apprennent à lire, jusqu'à ce qu'ils sachent déchiffrer le livre de prières ; puis ils passent dans la seconde, où ils apprennent à psalmodier la Torah, d'un bout à l'autre ; ensuite ils arrivent en troisième, où ils restent longtemps, car ils n'en sortent que lorsqu'ils savent traduire toute la Torah en langue vulgaire ; chaque semaine ils travaillent un chapitre avec le commentaire de Raschi. Puis ils montent en quatrième, où ils apprennent à lire avec la psalmodie les prophètes et le reste de la Bible. L'un lit un verset en hébreu et le traduit en langue vulgaire, tandis que les autres écoutent ; puis ils le répètent avec la traduction, les uns après les autres. Ensuite vient la cinquième ; les garçons s'y exercent à lire eux-mêmes la Mischna, qu'ils doivent saisir et comprendre pour s'élever au grade d'étudiant talmudiste ; on n'y parle qu'hébreu, sauf pour expliquer la Mischna, ce qui se fait en langue vulgaire ; on y fait aussi beaucoup de grammaire. Enfin ils sont admis dans la sixième classe ou Beth-Hamidrasch (École) du Chacham (Sage), du Grand Rabbin. Ils y étudient chaque jour une *Halacha* (décision juridique), à l'aide du commentaire de Raschi

et des *Tosaphoth* (additions au Talmud), et ils la discutent en approfondissant la jurisprudence de Maïmonide, du *Tur* *, etc. A cette école est jointe une bibliothèque fort riche, toujours ouverte pendant les heures d'enseignement, et où chacun reçoit immédiatement le livre qu'il demande ; mais, quel que soit le gage qu'il puisse offrir, il ne peut emporter de livre chez lui... Les rabbins et maîtres sont choisis et nommés par la communauté ; ils reçoivent aussi de la caisse de la sainte confrérie un traitement annuel, proportionné à la valeur, aux besoins et à l'activité de chacun ; ainsi le maître est dispensé de flatter qui que ce soit, et il instruit également tous ses élèves, riches ou pauvres. (Sabbataï Bass, *Les Lèvres des Dormants*, Winter et Wünsche, III, 403-4.)

Décadence. — Les études talmudiques fondées en Pologne par les célèbres rabbins Schachna, Louria et Isserlès, et développées jusqu'à l'exagération par leurs disciples Josua Falk Kohen, Méïr Lublin, Samuel Edlès et Sabbataï Kohen, n'étaient pas réservées aux seuls rabbins, elles absorbaient toutes les intelligences. Il en résulta que les défauts de la méthode d'enseignement talmudique, déjà mentionnés plus haut, la subtilité, l'habitude d'ergoter, la finasserie, pénétrèrent dans la vie pratique et dégénérèrent en duplicité, en esprit retors, en déloyauté. Il était difficile aux Juifs de se tromper entre eux, parce qu'ils avaient reçu tous une éducation à peu près identique et que, par

* Voir aux Notes *Talmud.* (Codification.)

conséquent, ils pouvaient se servir des mêmes armes. Mais ils usaient souvent de ruse et de moyens déloyaux à l'égard des non juifs, oubliant que le Talmud et les plus illustres docteurs du judaïsme flétrissent le tort fait aux adeptes d'autres croyances, au moins aussi énergiquement que celui dont on se rend coupable envers des coreligionnaires. Du reste, leur piété même était entachée de cet esprit d'exagération et de raffinement ; ils rivalisaient entre eux d'étroit rigorisme, mais ignoraient, pour la plupart, la foi sincère, simple, amie de la droiture et de la vérité. (GRAETZ, *Histoire des Juifs*, V, 154.)

La secte des Chassidim (Pieux).—Les nouveaux Chassidim, par bien des pratiques, rappelaient les Esséniens. Comme ces derniers, ils faisaient de fréquentes ablutions, mettaient des vêtements blancs, opéraient des guérisons miraculeuses et prédisaient l'avenir. Le fondateur de cette secte fut un charretier, Israël Miedziboz, surnommé par ses partisans « le thaumaturge », en hébreu Baal Schem, et, par abréviation, Bescht. Orphelin dès le bas-âge, pauvre, abandonné à lui-même, Israël avait passé sa jeunesse dans les forêts et les cavernes des Carpathes. Là, il avait sans doute appris des paysannes l'emploi des simples, et, à l'exemple de ces bonnes femmes, il évoquait les esprits et faisait des conjurations pour rendre plus efficace l'action de ses remèdes. Il acquit ainsi la réputation d'un médecin infaillible, et souvent les nobles Polonais eux-mêmes le consultaient dans les cas difficiles.

Dans les gorges solitaires où il errait, Israël Baal

Schem s'était habitué à prier autrement qu'on ne le fait dans les synagogues. Il récitait les mêmes formules usuelles, mais les prononçait avec une extrême ferveur, élevant la voix très haut et imprimant à tout son corps des mouvements désordonnés. Il prétendait que, grâce à cette agitation de tous ses membres, il s'élevait plus facilement jusqu'à son Créateur. Son exemple fut suivi, et bientôt il eut autour de lui de nombreux partisans qui, comme lui, manifestaient leur ferveur pendant la prière en frappant des mains, en s'agitant, en sautant et en criant.

En l'espace de dix ans, Israël Bescht groupa autour de lui près de dix mille Chassidim qui, au début, ne se distinguaient des autres juifs polonais que par leur façon particulière de prier, par leurs nombreuses ablutions, leur constante sérénité d'humeur et peut-être aussi ces longues boucles de cheveux qu'ils laissaient pendre le long de leurs joues. Les Chassidim affectaient un profond mépris pour l'étude du Talmud qui, selon eux, est incapable de former des Juifs vraiment religieux. Après la mort d'Israël Bescht, les dissentiments existant entre orthodoxes et Chassidim prirent un caractère plus aigu, et il se produisit une véritable scission entre les deux partis.

A Israël Bescht succéda Dob Beer, de Mizricz (1700-1772). D'un esprit plus cultivé que son prédécesseur, il était aussi plus habile à gagner des partisans et à imposer sa volonté. Il était versé dans la Cabbale, se montrait prédicateur fort adroit (Magguid), et, pour appuyer ses opinions, savait établir des rapports entre des passages de la Bible, du Midrasch et du Zohar,

qui semblaient n'avoir absolument aucun lien entre eux. Sa figure imposante inspirait le respect. Enfermé toute la semaine dans sa petite chambre, où il ne recevait que ses intimes, ses allures mystérieuses contribuaient encore à le faire vénérer du peuple. La foule désireuse de contempler sa face ne pouvait le voir que le jour du sabbat, où il se montrait habillé de soie blanche. En ce jour, il daignait se joindre, pour prier d'après les rites de Bescht, à ses amis, à ses partisans du dehors, qui ne cessaient d'affluer auprès de lui, et à tous ceux qui étaient venus en simples curieux.

Beer réussit aussi à inspirer à la foule une vénération superstitieuse pour le chef de la secte appelé *Çaddik*. Il plaça le çaddik sur un piédestal si élevé qu'il le rendait presque semblable à Dieu. Il le représentait comme un être parfait, protégé contre toute souillure et tout péché, dont les actes et les pensées exercent sur l'univers entier une influence toute puissante. Dans sa petite chambre sale et obscure, Beer se considérait l'égal du pape, vicaire, comme lui, de Dieu sur la terre. (GRAETZ, *Histoire des Juifs*, v, 288 et suiv.).

Le Gaon de Vilna. (1772). — Le mysticisme des Chassidim répondait trop à certaines aspirations de la nature humaine pour ne pas séduire même des esprits sérieux. Le judaïsme rabbinique, tel qu'il était alors pratiqué en Pologne, ne donnait aucune satisfaction au véritable sentiment religieux. On attachait surtout de l'importance à l'interprétation plus ou moins subtile du Talmud, mais on se préoccupait très peu de tout ce qui pouvait émouvoir le cœur et mettre l'âme en com-

munication avec le ciel. De là, de nombreuses recrues pour les Chassidim qui faisaient la part si large à l'extase et au sentiment religieux. — De plus en plus, ils s'éloignèrent des orthodoxes. Au lieu de continuer à réciter seulement les prières prescrites, et à des heures déterminées, comme l'exige le Code religieux, ils priaient toutes les fois qu'ils s'y sentaient disposés, sans tenir compte de l'heure, et ne craignaient pas de supprimer arbitrairement une partie des prières obligatoires.

A Vilna vivait alors un savant talmudiste, *Élia* (1720-1794) qui aujourd'hui encore est vénéré sous le nom de « Gaon » par les Juifs de la Lithuanie. D'un caractère élevé, d'une intelligence remarquable, d'une science profonde, il occupait un rang à part, parmi les rabbins polonais. Lorsqu'Élia fut informé qu'un groupe de Chassidim s'était organisé à Vilna et avait entrepris une campagne contre le Talmud, il ordonna une enquête. On découvrit des écrits où les Chassidim ne se contentaient pas de recommander la sérénité d'humeur et même la gaîté, mais proposaient aussi de modifier les prières et s'exprimaient d'une façon peu respectueuse sur les Rabbins. Élia prit immédiatement les mesures les plus rigoureuses contre les Chassidim. Il condamna même leur chef Issar au pilori. Les administrateurs de la Communauté n'osèrent pas appliquer une peine aussi sévère. Issar fut excommunié un jour de Sabbat, en présence de toute la Communauté, incarcéré et flagellé, et les ouvrages découverts furent brûlés. (GRAETZ, *Histoire des Juifs*, V, 290 et suiv.).

7. — L'ESPRIT NOUVEAU

L'esprit nouveau dans la théologie. — Je ne reconnais d'autres vérités éternelles que celles qui peuvent non seulement être conçues, mais encore établies et avérées par la raison humaine. Seule, une fausse notion du judaïsme pourrait faire supposer qu'il me faut m'écarter de la religion de mes pères, pour avancer une telle affirmation ; j'estime bien plutôt qu'elle est essentielle au judaïsme et qu'en elle réside précisément la principale différence qui le sépare du christianisme. — En un mot : les Juifs ne connaissent, selon moi, rien d'une *religion révélée*, au sens où les chrétiens entendent ce mot ; ce qu'ils possèdent, c'est une *législation révélée*. Ils ont des lois, des ordonnances, des commandements, des préceptes, des enseignements conformes à la volonté divine et qui leur apprennent à se conduire, s'ils veulent atteindre la félicité dans ce monde et dans l'autre, mais point de dogmes, point d'articles de foi, point de vérités fondamentales... Bien plus, le mot hébraïque que l'on a coutume de traduire par *foi* ne signifie le plus souvent que : confiance, assurance, tranquille espoir en l'accomplissement des promesses données : « Abraham *eut confiance* en l'Éternel » (*Genèse*, XV, 6) » ; « Les enfants d'Israël virent et *eurent confiance* en l'Éternel et en Moïse, son serviteur » (*Exode*, XIV, 31)... Nulle part, il n'est dit : « *Crois*, Israël, et tu seras béni ; *ne doute pas*, ou tu seras châtié. » (Moïse MENDELSSOHN, *Jérusalem*, 30-31, 54-55.)

La Bible en langue vulgaire. — Quand Dieu m'eut

fait la grâce de me donner des fils et que le temps fut venu de les instruire dans la Torah et de leur inculquer la parole divine, j'entrepris, pour mes enfants d'abord, de traduire les cinq livres de Moïse dans un allemand pur et correct, tel qu'on le parle aujourd'hui. Tantôt, je rendais le texte mot par mot, tantôt, en le rattachant au contexte, de façon non seulement à leur faire comprendre l'original, mais aussi à leur faire saisir l'esprit, les fines nuances, la poésie de la langue sacrée, jusqu'à ce qu'ils pussent par eux-mêmes en pénétrer les profondeurs. — Un spécialiste, un érudit, Salomon Dubno, entendit parler de cette traduction manuscrite, destinée à un usage familial et privé ; il en prit connaissance ; elle lui plut tant qu'il me demanda de la publier pour le plus grand profit de la jeunesse juive. J'y consentis. (Moïse MENDELSSOHN, *Préface à la traduction allemande du Pentateuque.)*

L'enseignement des sciences profanes. — Les sciences profanes et naturelles, qu'il n'est point indispensable de connaître, sont cependant utiles à l'homme ordinaire et, à plus forte raison, à ceux qui sont versés dans la Torah, — et cela, pour quatre raisons :

Premièrement, quand les leçons de ces sciences entreront dans un cœur pur, elles ajouteront à la crainte de Dieu et de sa gloire, car chacune d'elles ouvrira les portes de l'intelligence, pour faire comprendre la grandeur de Dieu et sa puissance, et voir les chemins de sa bonté et de sa miséricorde et sa surveillance sur toutes choses ; ainsi la science des mesures du ciel, qui nous fait connaître les luminaires...

Deuxièmement, beaucoup de ces sciences ont un rapport avec les lois de la Torah, comme, par exemple, la science des époques, de qui dépendent la sanctification des mois, la fixation des fêtes et la longueur plus ou moins grande des années.

En troisième lieu, ces sciences et ces connaissances sont des ornements en elles-mêmes ; qui les possède et sait les expliquer aux autres, est honoré parmi les honorés...

Et enfin, il faut considérer que les jours où nous sommes ne sont point pareils à ceux d'autrefois. Nos ancêtres vivaient établis sur leur terre et possédaient un héritage de vignes et de champs, choses qui nous manquent en notre exil. Car, dans cet exil, la gloire d'Israël est pauvre ; et il nous convient d'embrasser des deux bras tout ce qui peut nous assurer une subsistance honorable et licite, de peur qu'il nous faille nous adresser à autrui, et que nos cœurs ne fondent en nous sous le poids de la misère, qui mène à l'abandon de la Torah et des divins commandements. (Hartwig WESSELY, *Paroles de Paix et de Vérité*, ch. VIII et XII.)

L'esprit nouveau dans la société civile. — Les temps sont changés, les anciennes calomnies ne produisent plus l'effet voulu. Ce qu'on nous reproche aujourd'hui, c'est la superstition, la sottise, le manque de sens moral et d'éducation, l'incapacité de cultiver les arts, les sciences et les professions utiles, l'inaptitude au service militaire et aux services d'État, une invincible propension à la fraude, à l'usure et à l'anarchie ; et l'on en conclut qu'il faut nous rayer du nombre des

bons citoyens et nous bannir de la société. Autrefois on s'évertuait de toutes façons, et l'on prenait toutes sortes de mesures, pour faire de nous, non des citoyens utiles, mais des chrétiens, et comme nous fûmes trop endurcis et trop têtus pour nous laisser convertir, il n'en fallut pas plus pour qu'on nous accusât d'être les fardeaux du monde, et qu'on nous chargeât de toutes les abominations que peuvent inventer le mépris et la haine. Cette ardeur de prosélytisme a disparu. Aujourd'hui, on nous ignore complètement. On continue à nous exclure de tous les arts, de toutes les sciences, de tous les métiers utiles, de toutes les occupations ordinaires des hommes ; on nous ferme tous les chemins qui pourraient nous conduire au progrès, et l'on justifie en même temps l'oppression dont nous sommes les victimes, par notre manque de culture. On nous lie les mains, et l'on nous reproche de n'en pas faire usage. (Moïse MENDELSSOHN, *Œuvres complètes*, III, 183-4.)

L'esprit nouveau dans la Communauté. — J'ose espérer que les plus éclairés et les plus pieux parmi les Rabbins et les Anciens de ma nation voudront bien se dépouiller de ce dangereux privilège, renoncer à tous les abus de la discipline synagogale et religieuse, et montrer à l'égard de leurs coreligionnaires le même amour et la même tolérance qu'ils ont si souvent réclamés pour eux-mêmes de l'État. Ah ! mes frères, jusqu'ici, vous n'avez que trop senti peser sur vos épaules le joug de l'intolérance ; peut-être vous semblait-il trouver une certaine compensation dans le pouvoir

qui vous était laissé d'imposer vous-mêmes à vos subordonnés un joug pesant. La vengeance cherche sa pâture, et quand elle ne la trouve pas ailleurs, elle dévore sa propre chair. Peut-être aussi vous laissiez-vous séduire par le mauvais exemple. Tous les peuples de la terre avaient cru jusqu'ici, dans leur folle illusion, qu'on ne conserve la religion que par la force, qu'on ne répand que par la persécution les leçons de béatitude, qu'on ne propage que par la haine la vraie idée de Dieu, qui est l'idée d'amour. Remerciez le Dieu de vos pères, qui est la clémence et l'amour mêmes, de ce que cette folie semble aujourd'hui condamnée à disparaître. Les nations commencent à se supporter et à s'entendre ; elles nous montrent déjà des ménagements, des sympathies qui, avec l'aide de Celui qui mène les cœurs humains, pourront croître jusqu'à devenir un amour véritablement fraternel. O mes frères, suivez l'exemple de l'amour, comme vous suiviez l'exemple de la haine. Imitez, dans le bien, les nations que vous imitiez dans le mal. Vous souhaitez qu'on vous supporte, qu'on vous ménage, qu'on vous tolère : supportez-vous, ménagez-vous, tolérez-vous les uns les autres. Aimez, aimez : vous serez aimés. (Moïse MENDELSSOHN, œuvres, III 201-2.)

TRADUCTIONS de :

Léon de MODÈNE, par **Richard Simon** (Don Recared Simon, Paris, 1674).

GRAETZ, par **A. Lévy** et **M. Bloch** (Histoire des Juifs, éd. Durlacher).

Bahya ibn PAKUDA, Éléazar ben JUDA, YÉCHIEL de Paris, Moïse ben NACHMAN, Prophiat DURAN, David de POMIS, Manassé ben ISRAEL, Juda MOSCATO, KATZENELLENBOGEN, LENCZYZ, Joseph KARO, Sabbattaï BASS, Hartwig WESSELY et Moïse MENDELSSOHN, par **Edmond Fleg.**

ÉPOQUE MODERNE

ÉPOQUE MODERNE

La Révolution française, en conférant aux Juifs l'égalité civile, et en leur ouvrant de nouvelles patries, a marqué dans leur histoire une date aussi importante que celle de la destruction du second Temple qui avait mis fin à leur patrie antique. Abandonnant souvent leurs traditions ancestrales et les intérêts communs qui avaient fait leur solidarité, et dépensant avec fièvre des ressources d'énergie matérielle, intellectuelle et morale inemployées durant des siècles, ils vont, selon la diversité de leurs aptitudes et de leurs penchants personnels, jouer, dans tous les pays, dans tous les domaines, dans tous les partis, un rôle important et voyant, qui ne tardera pas à provoquer une renaissance de l'antijudaïsme.

Mais, dans cette nouvelle et féconde dispersion de ses forces, que devient le judaïsme lui-même ? — Il prend d'abord, en ce qui le concerne, une attitude *critique*, cherchant ses propres principes, à la lumière de son histoire, comparant sa pensée à celles des plus récents philosophes, définissant son rôle social sous les attaques de ses adversaires. — De cet examen, trois tendances principales semblent se dégager :

Jusqu'à la Révolution française, les Juifs ont été considérés comme formant un groupement à la fois national et religieux. Dans les États où l'émancipation, de date toute récente, n'est pas encore un fait accompli, où des nationalités définies vivent côte à côte sans se mêler, où les diverses Églises chrétiennes elles-mêmes ont un caractère à la fois national et religieux, le *Judaïsme conservateur* maintient encore, dans une certaine mesure, l'union de ces éléments ; partout ailleurs,

tout en gardant les formes et les formules du passé, il en souligne expressément le caractère historique, et, en les interprétant par rapport au présent et à l'avenir, il les vide entièrement de leur sens national, de façon à retrouver, à la fois dans des symboles nouveaux et dans la tradition la plus ancienne et la plus haute, l'universalisme religieux d'Israël. — Le *Sionisme* et le *Judaïsme réformé* dissocient au contraire les deux éléments qui restent encore unis dans le Judaïsme conservateur : le *Sionisme*, uniquement national, cherchant à créer en Palestine une société juive de caractère laïque — et le *Judaïsme réformé* supprimant, non seulement de ses conceptions, mais aussi de ses rites et de ses prières, toute forme et toute formule nationale, pour n'être uniquement qu'une religion universelle.

En même temps que s'accomplissent ces modifications profondes, l'hébreu qui renaît, le Yddisch (jargon judéo-germano-slave) qui subsiste, le russe, l'allemand, l'anglais, le français, toutes les langues civilisées, sont pour les écrivains juifs autant d'instruments, sur lesquels ils rejouent, souvent à leur insu, les thèmes éternels de la Bible, pour en tirer les mille modulations juives de la vie moderne.

CHRONOLOGIE

1791. — L'Assemblée nationale vote, et Louis XVI ratifie, la complète émancipation des Juifs de France.

1796. — Émancipation des Juifs hollandais.

1807. — Le Grand Sanhédrin, convoqué à Paris par Napoléon I^er^, fixe le statut des Juifs dans la société moderne.

1818. — Le premier Temple israélite réformé (à Hambourg).

1826. — Émancipation des Juifs du Maryland (États-Unis). — Un Ukase ordonne, en Russie,

l'enlèvement par la force, à leurs familles, des enfants juifs destinés au service militaire et à la conversion.

1835. — Édit de Nicolas Ier, fondant les premières colonies agricoles juives en Russie.

1840. — Accusation de meurtre rituel à Damas, — désavouée par un firman du Sultan.

1848. — Émancipation des Juifs dans divers États d'Europe centrale.

1849. — Lionel de ROTHSCHILD élu député à la Chambre des Communes.

1858. — Edgar MORTARA, baptisé à l'insu de ses parents par les soins d'une servante catholique, est arraché par l'évêque d'Ancône à sa famille, qui réclame vainement, auprès du pape, sa restitution.

1860. — L'affaire Mortara provoque la fondation de l'*Alliance israélite universelle*.

1863. — Émancipation des Juifs de Suisse.

1866. — La Constitution roumaine fait, des Juifs autochtones, des étrangers.

1870. — Charles NETTER et l'Alliance israélite fondent, en Palestine, la première des colonies juives que le Baron Edmond de ROTHSCHILD développera plus tard.

1871. — Fondation de l'*Anglo-Jewish Association*.

1878. — La Roumanie admet, au Congrès de Berlin, le principe de l'égalité civile pour les Juifs.

1881. — Premières atrocités anti-juives en Russie méridionale. — Premières campagnes de la Ligue des Antisémites d'Allemagne.

1883. — Les *Chowéwé-Zion* (Amis de Sion) russes envoient des Colons agricoles en Palestine.

1885. — Une conférence de Rabbins américains, à Pittsburg, établit les principes du *Judaïsme réformé*.

1886. — Édouard DRUMONT publie la *France juive*.

1887-1902. — Lois roumaines excluant les Juifs des services publics, limitant le nombre des usines juives, l'emploi des ouvriers juifs, etc.

1892. — Le Baron de HIRSCH fonde la *Jewish Colonisation Association*, qui a pour but la création de colonies agricoles juives en Amérique du Sud.

1895. — Le capitaine DREYFUS est condamné pour trahison, à Paris, sur des pièces qui n'ont pas été communiquées à la défense. Durant les années qui suivent, la revision de son procès partage la France en deux camps et passionne l'opinion du monde entier.

1897. — Théodore HERZL préside le premier *Congrès sioniste*, à Bâle.

1903. — Pogrome de Kichineff.

1906. — Réhabilitation du capitaine DREYFUS.

1911-1913. — BEILIS est accusé de meurtre rituel à Kiev. Son procès, qui se termine par un acquittement, passionne la Russie à l'égal de l'Affaire Dreyfus.

1914-1918. — Les Juifs prennent, dans toutes les armées, une part active à la Grande Guerre. — Sur le front oriental, les Sionistes James de ROTHSCHILD et JABOTINSKY forment quelques régiments de volontaires juifs, qui participent à la conquête de la Palestine par les troupes anglaises.

1917. — Fin du tsarisme. Émancipation des Juifs de Russie, par le Gouvernement Provisoire du Prince Lvov. — Les deux chefs du Sionisme SOKOLOW et WEIZMANN obtiennent la *Déclaration Balfour* annonçant à lord ROTHSCHILD, d'accord avec les Grandes Puissances, l'établissement

d'un Foyer national juif en Palestine. — Prise de Jérusalem par les Anglais.

1918-1921. — Révolution allemande ; assassinat de Kurt EISNER, président de la République bavaroise. — Révolution bolchevique : des Juifs notoires soutiennent le Bolchevisme (TROTSKY, KAMENEFF, ZINOVIEFF, etc...), d'autres Juifs, non moins marquants, l'attaquent (HESSEN, VINAVER, GRUSENBERG, GOTZ, VICHNIAK, KAUTSKY, GOMPERS, etc.), mais la propagande antijuive identifie partout bolchevisme et judaïsme. — Recrudescence de l'Antisémitisme dans le monde entier, à la suite des bouleversements causés par la Grande Guerre ; les faux « Protocoles des Sages de Sion » ; pogromes en Galicie, en Pologne et en Ukraine.

1919. — Paix de Versailles. — Le droit des minorités reconnu aux Juifs d'Europe orientale. — Émancipation des Juifs Roumains.

1920-1921. — Troubles antisionistes en Palestine.

1922. — Le Conseil de la Société des Nations ratifie le mandat sur la Palestine, confié à l'Angleterre et impliquant la Fondation du foyer national juif.

I

HISTOIRE

La lutte pour l'émancipation. — « Messeigneurs, c'est au nom de l'Éternel, auteur de toute justice et de toute vérité, au nom de ce Dieu, qui, en donnant à chacun les mêmes droits, a prescrit à tous les mêmes devoirs ; c'est au nom de l'humanité, outragée depuis tant de siècles par les traitements ignominieux qu'ont subis, dans presque toutes les contrées de la terre, les malheureux descendants du plus ancien de tous les peuples, que nous venons aujourd'hui vous conjurer de vouloir bien prendre en considération leur destinée déplorable.

Partout persécutés, partout avilis, et cependant toujours soumis, jamais rebelles, objets, chez tous les peuples, d'indignation et de mépris, quand ils n'auraient dû l'être que de tolérance et de pitié, les Juifs, que nous représentons à vos pieds, se sont permis d'espérer qu'au milieu des travaux importants auxquels vous vous livrez, vous ne dédaigneriez pas leurs plaintes, vous écouteriez avec quelque intérêt les timides réclamations qu'ils osent former au sein de l'humiliation profonde dans laquelle ils sont ensevelis.

Nous n'abuserons pas de vos moments, messeigneurs, pour vous entretenir de la nature et de la justice

de nos demandes ; elles sont consignées dans les mémoires que nous avons eu l'honneur de mettre sous vos yeux. Puissions-nous vous devoir une existence moins douloureuse que celle à laquelle nous sommes condamnés ! Puisse le voile d'opprobre qui nous couvre depuis si longtemps se déchirer enfin sur nos têtes ! Que les hommes nous regardent comme leurs frères ! Que cette charité divine, qui vous est si particulièrement recommandée, s'étende aussi sur nous ! Qu'une réforme absolue s'opère dans les institutions si ignominieuses auxquelles nous sommes asservis, et que cette réforme, jusqu'ici trop inutilement souhaitée, que nous sollicitons les larmes aux yeux, soit votre bienfait et notre courage ! (Discours de Berr Isaac Berr, à l'Assemblée nationale, le 14 octobre 1789, *Moniteur du* 13 *au* 15 *octobre* 1789.)

L'émancipation. — L'émancipation des Juifs, loin de produire les effets sinistres qu'en attendaient les Rewbell et La Fare, a groupé, autour du drapeau, des citoyens de tous les cultes. Déjà, à la cérémonie de la commémoration du 14 juillet, à Bischwiller, et, plus tard, à Bischeim, — catholiques, luthériens et juifs se confondent étroitement en un enthousiasme patriotique. L'église, le temple protestant, la synagogue, réunissent tour à tour les patriotes de toutes les religions, le curé, le pasteur, le rabbin. « Tous les citoyens de la commune ont assisté à ces cultes religieux. » — Un témoignage d'estime plus considérable encore fut donné aux Juifs, en 1792, à Fort-Louis, au moment de la réélection de la municipalité. Ce fut, au dire des

journaux de Strasbourg, une chose inouïe jusqu'à présent dans ces contrées :

« Un nonagénaire, Abraham Dreyfouss, a été nommé président de l'Assemblée primaire, au milieu des applaudissements universels. Ce vénérable vieillard qui, avec sa longue barbe, avait l'air du patriarche Abraham, a été embrassé par tous les membres de l'Assemblée. On s'est ressouvenu, en le bénissant, qu'il y a cinquante ans, il avait été le bienfaiteur de l'endroit qu'il habite... Les autres Juifs, devenus citoyens depuis un jour, ont été accueillis par les chrétiens avec une cordialité fraternelle, digne de notre sainte constitution. » *(Chronique de Paris*, 21 février 1792, cité par Léon KAHN, *Les Juifs de Paris pendant la Révolution*, éd. Ollendorff, 160-1.)

Le Grand Sanhédrin (1807). Décisions doctrinales. — Béni soit à jamais le Seigneur, Dieu d'Israël, qui a placé sur le trône de France et du royaume d'Italie un prince selon son cœur. Dieu a vu l'abaissement des descendants de l'antique Jacob, et il a choisi Napoléon-le-Grand pour être l'instrument de sa miséricorde. Le Seigneur juge les pensées, lui seul commande aux consciences, et son oint chéri a permis que chacun adorât le Seigneur selon sa croyance et sa foi. A l'ombre de son nom, la sécurité est entrée dans nos cœurs et dans nos demeures et nous pouvons désormais bâtir, ensemencer, moissonner, cultiver les sciences humaines, appartenir à la grande famille de l'État, le servir, et nous glorifier de ses nobles destinées. Sa haute sagesse a permis que cette assemblée, célèbre

dans nos annales, et dont l'expérience et la vertu dictaient les décisions, reparût après quinze siècles et concourût à ses bienfaits sur Israël. Réunis aujourd'hui sous sa puissante protection dans sa bonne ville de Paris, au nombre de soixante et onze, docteurs de la loi et notables d'Israël, nous nous constituons en Grand Sanhédrin, afin de trouver en nous le moyen et la force de rendre des ordonnances religieuses conformes aux principes de nos saintes lois, et qui servent de règle et d'exemple à tous les Israélites. Ces ordonnances apprendront aux nations que nos dogmes se concilient avec les lois civiles sous lesquelles nous vivons, et ne nous séparent point de la société des hommes.

En conséquence, nous déclarons que la loi divine, ce précieux héritage de nos ancêtres, contient des dispositions religieuses et des dispositions politiques : Que les dispositions religieuses sont, par leur nature, absolues et indépendantes des circonstances et des temps ; qu'il n'en est pas de même des dispositions politiques, c'est-à-dire de celles qui constituent le gouvernement, et qui étaient destinées à régir le peuple d'Israël dans la Palestine lorsqu'il avait ses rois, ses pontifes et ses magistrats ; que ces dispositions politiques ne sauraient être applicables depuis qu'il ne forme plus un corps de nation ; Qu'en consacrant cette distinction déjà établie par la tradition, le Grand Sanhédrin déclare un fait incontestable ; Qu'une assemblée des docteurs de la Loi, réunie en Grand Sanhédrin, pouvait seule déterminer les conséquences qui en dérivent ; Que si les anciens sanhédrins ne l'ont pas fait,

c'est que les circonstances politiques ne l'exigeaient point, et que, depuis l'entière dispersion d'Israël, aucun sanhédrin n'avait été réuni avant celui-ci.

Engagés dans ce pieux dessein, nous invoquons la lumière divine, de laquelle émanent tous les biens, et nous nous reconnaissons obligés de concourir, autant qu'il dépendra de nous, à l'achèvement de la régénération morale d'Israël. Ainsi, en vertu du droit que nous confèrent nos usages et nos lois sacrées, et qui détermine que dans l'assemblée des docteurs du siècle réside essentiellement la faculté de statuer, selon l'urgence des cas, ce qui requiert l'observance des dites lois, — soit écrites, soit traditionnelles, — nous procèderons dans l'objet de prescrire religieusement l'obéissance aux lois de l'État en matière civile et politique.

Pénétrés de cette sainte maxime, que la crainte de Dieu est le principe de toute sagesse, nous élevons nos regards vers le ciel, nous étendons nos mains vers son sanctuaire, et nous l'implorons pour qu'il daigne nous éclairer de sa lumière, nous diriger dans le sentier de la vertu et de la vérité, afin que nous puissions conduire nos frères pour leur félicité et celle de leurs descendants. Partant, nous enjoignons, au nom du Seigneur notre Dieu, à tous nos coreligionnaires des deux sexes, d'observer fidèlement nos déclarations, statuts et ordonnances, regardant d'avance ceux de France et d'Italie qui les violeront ou en négligeront l'observation, comme péchant notoirement contre la volonté du Seigneur Dieu d'Israël. (Cité par Halphen, *Recueil des lois concernant les Israélites*, 20 et suiv.).

L'Alliance israélite universelle (1860). — Un groupe de dix-sept jeunes gens choisit six de ses membres, Aristide Astruc, Isidore Cahen, Jules Carvallo, Narcisse Leven, Eugène Manuel et Charles Netter, pour fonder la Société, pour élaborer ses statuts et faire un appel aux Israélites. Ces statuts, avec un commentaire et l'appel, furent publiés au mois de mai 1860. Il faut lire ces documents pour connaître l'état d'âme, les préoccupations, les vues des fondateurs de l'Alliance. Ils avaient, avec l'ardeur de la jeunesse, un attachement profond pour le judaïsme et la foi dans ses destinées. Ils considéraient comme un devoir la défense de son honneur et de sa doctrine. Ils étaient libres, mais leurs pères avaient connu et leur avaient raconté les misères du passé. Le récit qu'ils en avaient recueilli de leur bouche les avait profondément touchés, le souvenir de Damas n'était pas ancien ; on s'occupait de Mortara.

Il restait, même en France, soixante-dix ans après la Révolution française, des préjugés contre les Juifs, flottant dans la littérature et le roman, au théâtre et dans une partie de la société française. On pouvait les dédaigner, mais, au dehors, ces préjugés étaient exploités pour le maintien d'un régime arbitraire ou de lois surannées contre les Juifs. Il en était ainsi dans des pays même civilisés. Là, les Juifs pouvaient se défendre ; mais ce qui inquiétait les fondateurs de l'Alliance, c'était la dépression physique et morale, le paupérisme de la masse des Juifs. Ceux des pays libres, ou allant vers la liberté, étaient les moins nombreux. La masse était, par les hasards de son histoire, reléguée dans les

pays de l'Orient les plus fermés à la civilisation. Sans un secours du dehors, elle ne pouvait pas se relever ; ce secours, d'où pouvait-il venir ? Comment le lui donner ? C'était une question à la fois politique et sociale ; les fondateurs de l'Alliance l'envisagèrent dans toute son étendue, dans toute sa complexité ; elle ne comportait pas une solution immédiate. Il fallait l'attendre de l'étude, de l'expérience, d'une infatigable activité et du concours des forces de la civilisation.

L'entreprise était grande, mais elle n'était pas au-dessus du courage des hommes qui en avaient pris la charge. Ils étaient soutenus par une confiance inébranlable dans la réussite. Travaillant au salut d'Israël, ils pensaient que tout Israël serait avec eux. L'appel parlait d'une union entre tous les Juifs du monde. Dans leur dispersion au milieu des peuples, ils étaient arrivés à s'ignorer les uns les autres. Que savait-on en France et en Angleterre des Juifs de l'Orient, ou même, en Allemagne, des Juifs de Russie ? S'il leur arrivait une catastrophe, on répondait à leurs voix, on leur venait en aide, mais on n'allait pas au-delà d'un contact passager avec ceux qu'on secourait. Ils retombaient dans leur isolement, d'où venait leur faiblesse. L'union devait être leur salut. L'appel, après avoir tracé les grandes lignes du programme de l'Alliance, disait : « Si vous croyez que ce serait un honneur pour votre religion, une leçon pour les peuples, un progrès pour l'humanité, un triomphe pour la vérité et pour la raison universelles de voir se concentrer toutes les forces vives du Judaïsme, petit par le nombre,

grand par l'amour et la volonté du bien, venez à nous, nous fondons l'Alliance Israélite Universelle. » (N. LEVEN, *Cinquante ans d'histoire*, éd. Alcan, p. 67 et suiv.).

Le Ghetto de New-York. — C'est là-bas, tout là-bas, à l'extrémité de la ville basse, au point où la longue galette que forme New-York s'amincit et s'étrangle, que nous amène le *subway*. Accolée au quartier maritime que gardent, telles d'énormes forteresses, les *Buildings* titanesques du *World* et de la *Tribune*, la ville juive court comme un ruban ininterrompu le long du flanc Est de la Cité jusqu'au bourg de Bronx. Les « blocks » succédent aux « blocks », les avenues aux avenues, les heures de marche aux heures de marche, sans que nous sortions de l'enceinte de ce que mon ironique compagnon avait appelé un Ghetto. — Un Ghetto ? Allons donc : une ville dans la ville, une cité dans la cité, à l'étalon prodigieux de l'Amérique, la plus colossale agglomération juive qu'il y ait dans le monde, plus grouillante, plus pullulante que Lodz, Brody et Lemberg, les plus larges réservoirs juifs de l'Europe ; plus peuplée que Lyon ou Marseille ; une ville juive entièrement, mais cependant une ville grande ouverte, où pénètre le souffle vivifiant du large, qu'aère et qu'occidentalise l'haleine fiévreuse de l'immense New-York, où se mêlent fraternellement et s'harmonisent le tenace labeur de la vieille race indestructible et le labeur trépidant de la jeune Amérique...

Ils sont venus, les Russes, au lendemain d'un pogrôme, l'homme, la femme, l'aïeul à la longue barbe, les enfants à la tête pensive de petits vieux, avec, à la

main, les sacs bourrés et les paniers mal ficelés et, serrés contre leur poitrine, la poignée de roubles, faute desquels l'entrée du Nouveau-Monde leur eût été interdite. Ils ont pris congé, en pleurant, de ceux et de celles qui n'ont pas osé entreprendre l'interminable périple. Ils ont fait escale à Paris, où des coreligionnaires charitables les ont soignés et réconfortés. Puis, entassés dans les entreponts, ils ont traversé les mers et sont arrivés enfin, harassés et ahuris, au *Pier*. Là, après avoir passé victorieusement la visite, ils ont débarqué et ils ont marché parmi le halètement, les mugissements et les beuglements de la ville qui jamais ne se repose, aveuglés par les lumières et abasourdis. Et voici qu'ils ont atteint Eastbrodway ou Canalstreet ou quelques autres des rues où se sont établis leurs frères et leurs sœurs. Ils s'arrêtent, béants, devant les boutiques allumées, et les enfants tendent les bras et sentent s'humecter leurs lèvres. Voici la pâtisserie où s'étalent, blonds et croustillants, les *boles*, les tortillons de pain saupoudré de pavot et les azymes craquelés. Voilà la charcuterie où s'étalent, roses, les langues *kascher* et la viande fumée, veinée de graisse jaune, près des pyramides de graillons savoureux et des poitrines d'oies confites. Et toutes les enseignes sont en *yddisch*, tous les passants — sauf les policemen — parlent le jargon familier et tous ont la démarche dégingandée et les bras ballants des gens de là-bas. Et ils ferment les yeux pour ne pas voir brusquement s'échapper le rêve. Par-delà les mers, ils ont retrouvé le faubourg natal. Dans ce coin de rue, ce sont eux : le tailleur cagneux, le savetier exégète,

le commissionnaire talmudiste. C'est « chez eux », c'est leur home ancien et nouveau à la fois, c'est une patrie retrouvée...

Et c'est une patrie en effet, accueillante et hospitalière. Au bout de quelques années, l'humble immigrant s'est implanté et assis. A son tour, il a ouvert une petite boutique et s'est mis à gagner sa vie et celle des siens, pauvrement d'abord, puis peu à peu plus largement. Son flair d'outlaw, à la recherche de filons commerciaux nouveaux et d'entreprises à la fois prudentes et audacieuses, ne l'a pas abandonné. Un petit nombre d'entre eux — il serait injuste de le dissimuler, et d'ailleurs, que d'excuses on pourrait faire valoir en leur faveur — se sont adonnés à des métiers infâmes. Mais la majeure partie — l'état-major de l'Office des Immigrés et la municipalité de New-York l'a proclamé devant moi — constituent comme une aristocratie parmi les immigrés, de par leur labeur persévérant, leur économie, leurs mœurs familiales irréprochables, leur génie commercial et industriel, leur prodigieuse facilité d'assimilation. (Victor Basch, l'*Aube*, éd. Alcan, 187 et suiv.).

Les Juifs aux États-Unis. — Les États-Unis, aujourd'hui, comptent plus de trois millions de Juifs ; un million et demi habitent New-York.

La parenté du Puritain et du Juif, tels qu'ils apparaissent sur la scène américaine, est profonde. Ce n'est pas par hasard que le Néo-Anglais était obsédé par les textes hébreux, et, dans un monde hostile, assumait le rôle d'Israël. Comme le Juif, le Puritain était hanté

par le rêve du pouvoir : pour l'atteindre, il choisit aussi d'être mis à part ; pour le justifier, il se fit un Dieu personnel et jaloux ; pour le réaliser, il traversa les mers. Et, de même que chez le Puritain, ainsi chez le Juif, lâché dans un vaste pays, l'urgence du pouvoir eut tôt fait de secouer les habitudes religieuses ou dévotes, et de le jeter à l'assaut des biens matériels. Par leur vouloir intense et solitaire, le Puritain et le Juif étaient parents ; de plus, en Amérique, ils étaient pionniers. Mais il ne faut pas pousser trop loin le rapprochement ; comme il arrive souvent sur la scène du monde, deux courants d'énergie, issus de sources différentes et tendant vers des points distincts, ont, pendant une saison, coulé de compagnie pour fertiliser un seul champ...

Il n'est pas douteux, après tout, qu'un grand nombre de Juifs aient pris Moïse pour un écervelé, et lui aient préféré l'Égypte ; qu'ils aient décliné l'offre de Cyrus et n'aient pu secouer le prestige et le bien-être de la captivité de Babylone. Il est un grand nombre de Juifs, comme il est un grand nombre d'autres hommes et d'autres femmes, qui réagissent de façon toute simple et passive contre le milieu. Assurément c'est ce qu'il advint aux États-Unis. — Les Juifs arrivèrent en Amérique — pour la plupart — après 1880, avec leurs esprits acérés, leur volonté de puissance aiguisée ; et l'Amérique les accueillit et mit en œuvre leurs vertus. Ils vinrent aussi en Amérique avec leur amour pour Dieu ; mais l'Amérique n'était pas un sol fertile où pouvait germer pareille semence. — Le Juif fut tout simplement emporté par le rythme du continent.

Il devint pionnier. Sous bien des aspects, nous l'avons vu, il était déjà Puritain. Il mit la main à la tâche ardente de développer l'Amérique. La puissance de la richesse, la sainteté de l'argent pour lui n'étaient pas des secrets ; les douceurs goûtées dans le renoncement aux plaisirs des sens, quand ces plaisirs étaient impossibles ou signifiaient la défaite, pour lui n'étaient pas des secrets non plus ; la pente de l'esprit vers des problèmes tout pratiques, était une pente qu'il avait coutume de suivre. Atouts énormes en pays d'Amérique. Lui aussi se déversa vers le dehors ; lui aussi devint un pauvre de l'esprit ; lui aussi se dépouilla pour l'action. Quand meurt le Juif mystique, le Juif est mort... Dans le chaos américain, le Juif a sombré. Nous verrons comme il se relève dans la naissance américaine. (Waldo FRANCK, *Notre Amérique*, 79 et suiv.).

Le premier Congrès sioniste (1897). — Écrivains, journalistes, poètes, romanciers, marchands, professeurs, hommes de tout rang et de tous métiers, depuis les plus puissants millionnaires venus en sleeping-car, jusqu'aux pauvres étudiants russes venus à pied de l'Université suisse ou allemande où ils étudient, et jusqu'aux paysans, aux montagnards venus par étapes, de Bukovine, de Bessarabie, du Caucase, aux frais de leurs villages...

« Une étrange fantasmagorie de visages. Un frêle, blême Polonais avec les pommettes saillantes. Un blond Hongrois avec des moustaches pâles, un Roumain brun, au visage taillé à coups de hache, un Français au teint frais avec un binocle. Un Hollandais, au teint foncé, petit-fils de Marranes. Un Allemand joufflu

Un Russe aux yeux ardents, ne cessant de tirer fiévreusement sur son poil, en pressentiment, peut-être, de la prison qui l'attendait à sa rentrée dans son pays. Un Égyptien foncé avec des cheveux crépus et noirs et tout du nègre, sauf le nez. Un pompeux juriste viennois, un étudiant allemand fier de ses balafres au travers de la face. Un étudiant viennois, champion de son Université pour la lutte, avec un ruban de couleur, barrant le plastron de sa chemise. Un dandy qui sentait la meilleure société de Saint-Pétersbourg. Et dans un coin, tout seul, un Juif en caftan, avec une calotte sur la tête et des boucles sur les tempes, transportant à la fin du XIX^e^ siècle le mysticisme cabalistique du Messie des Carpathes. »

Qu'est-ce donc que le type juif ? Qu'ont-ils de commun, tous ces visages, dont on peut dire seulement qu'ils ne sont pas chrétiens ? Est-ce la marque d'une plus longue, plus complexe hérédité ? Est-ce la flétrissure de la souffrance ? En tous cas, tous ces hommes à qui Herzl a réussi à montrer la futilité de leurs efforts « pour accommoder leurs peaux et leurs mimiques juives » à la couleur et aux mouvements de leur milieu, à qui Herzl a rendu l'orgueil, ils savent bien qu'ils ont quelque chose de commun désormais : le sens de leur unité et la certitude qu'ils collaborent au mouvement le plus important peut-être de l'histoire juive depuis qu'aux temps de l'empereur Hadrien, Bar-Cochébas essaya d'arracher par la force la Palestine à la domination romaine. (André SPIRE, *Quelques Juifs*, éd. du Mercure de France, 106-108 ; citation de ZANGWILL.)

La réhabilitation d'Alfred Dreyfus. (1906) — En demandant que la cérémonie n'eût pas lieu dans la grande cour de l'École militaire, Dreyfus avait voulu échapper à l'évocation trop violente du supplice qu'il y avait subi. Mais le cadre, à peu près pareil, de la cour où il se trouve, le mouvement des troupes, des régiments d'artillerie, les sonneries, le cliquetis des armes, l'effort qu'il fait pour refouler l'affreux souvenir, font surgir toute la scène. Même aux nuits sans sommeil de l'île du Diable, l'hallucination ne fut pas aussi intense. Son cœur bat à rompre. Il subit à nouveau tout son martyre, dans les moindres détails. Il ne voit pas les régiments qui sont là pour lui rendre honneur. Il voit ceux qui ont assisté à la parade d'exécution. Et il entend, il n'arrête pas d'entendre les cris : « A mort », de la foule hurlante. — Le général de brigade Gillain, commandant la première division de cavalerie, arrive, en uniforme de parade. Il passe devant le front des troupes, se place au centre de la cour, tire son épée. Le colonel Gaillard appelle : « Les officiers légionnaires ». — Dreyfus et Targe avancent, prennent position devant le général. — « Ouvrez le ban ». Quatre appels de trompette. Au milieu d'un grand silence, la voix du général, claire et forte, appelle les deux officiers. Il décore d'abord Targe. Au fond de la cour, quelques cris : « Vive la République ! Vive l'armée ! »

Le vieux général s'avance vers Dreyfus : « Au nom du Président de la République, et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, commandant Dreyfus, je vous fais Chevalier de la Légion d'honneur. » — L'épée du général retombe trois fois sur l'épaule de Dreyfus.

Il épingle la croix sur le dolman noir, embrasse sur les deux joues l'homme de l'île du Diable : « Vous avez, lui dit-il, servi autrefois dans ma division ; je suis heureux d'avoir été chargé de la mission que je viens d'accomplir. » — Les trompettes sonnent pour fermer le ban. Les regards se tournent vers deux fenêtres, l'une où apparaît Lucie Dreyfus, qui pleure, l'autre où se devine la silhouette mince du général Picquart. On crie : « Vive Picquart ». Picquart répond : « Non, non, Dreyfus ! » — Des cris multiples éclatent : « Vive l'armée ! Vive la République ! Vive la vérité ! »

Le général s'entretient avec Dreyfus, pendant qu'artilleurs et cuirassiers, par des conversions successives, sont allés se masser au fond de la cour. Les commandements retentissent : « Pour défiler : en avant, marche ! » Les troupes défilent au son des fanfares. — Quand le dernier peloton a disparu sous la voûte, le général serre encore une fois la main de Dreyfus. — Les assistants se pressent vers lui. Les cris reprennent : « Vive Dreyfus ! »... Dreyfus, d'une voix étranglée : « Non, messieurs non, je vous en prie... » Mais les mots lui manquent, les lèvres remuent seulement. — Alors un jeune homme fend la foule, se précipite dans les bras du commandant Dreyfus : « Père ! Père ! »... Tout le monde s'écarte. — Dreyfus pleure. (Joseph REINACH, *Histoire de l'Affaire Dreyfus*, éd. Fasquelle, VI, 502 et suiv.).

Les Juifs et la Guerre. — 1. — **Les Volontaires étrangers.** — Les Juifs étrangers résidant en France voulurent aussi combattre... Russes, Roumains, Ottomans, ils voulurent affirmer leur attachement au

pays qui leur avait servi de terre de refuge. Dans les premiers jours d'août, ils défilèrent dans les rues de Paris, derrière le drapeau tricolore. Au-dessus du cortège se balançaient des fanions, où la proclamation suivante était imprimée en français et en caractères hébraïques :

Aux Juifs immigrés. — « FRÈRES. La France, pays de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité ; la France qui a libéré l'humanité ; la France qui, la première de toutes les nations, nous a reconnu, à nous Juifs, les droits d'hommes et de citoyens ; la France où nous trouvons, nous et nos familles, depuis de longues années un refuge et un abri ; la France est en danger ! D'une minute à l'autre, la France peut se trouver en état de guerre. Nous, Juifs immigrés, qu'allons-nous faire ? Allons-nous, pendant que tout le peuple français se lève comme un seul homme pour défendre la Patrie, nous croiser les bras ? Non, car si nous ne sommes pas encore Français de droit, nous le sommes de cœur et d'âme, et notre devoir le plus sacré est de nous mettre à la disposition de cette grande et noble nation afin de participer à sa défense.

Frères ! c'est le moment de payer notre tribut de reconnaissance au pays où nous avons trouvé l'affranchissement moral et le bien-être matériel. Juifs immigrés, faites votre devoir ! Et vive la France ! »

Dix mille de ces jeunes gens s'engagèrent, chiffre énorme sur une population de 35 à 40.000 Juifs étrangers. Sept à huit mille d'entre eux, reconnus bons pour le service, furent enrôlés dans les armées de la République. (André SPIRE, *Les Juifs et la guerre*, éd. Payot, 22-24.)

2. La mort du Grand-Rabbin Abraham Bloch. — Parmi les victimes de la guerre il y a (1917) trois rabbins : le rabbin de Lunéville, Boris Grandzky, blessé et disparu à Fouchette (Somme), le 24 septembre 1914 ; le rabbin Vexler, jeune théologien et philosophe d'une grande valeur, mort près de Verdun le 7 décembre 1914, et le grand rabbin de Lyon, Abraham Bloch, aumônier du XIV^e^ corps.

« Le samedi 24 août 1914, dans un village des Vosges, près de Saint-Dié, les Allemands écrasaient d'obus une ferme, où l'on avait abrité cent cinquante blessés. Un incendie éclata, et nos brancardiers durent évacuer l'ambulance sous la pluie de fer. C'est au cours de cette évacuation qu'un soldat, grièvement blessé, prenant le Grand-Rabbin pour un prêtre catholique, lui demanda de baiser un crucifix. Simplement, sans hésitation, sans souci du danger, le rabbin se mit à la recherche du crucifix qui lui avait été demandé, réussit à le trouver, et rapporta au soldat anxieux le symbole de sa foi. C'est après avoir accompli cet acte de charité que le rabbin sortit du hameau, accompagnant un autre blessé jusqu'à la voiture la plus proche. L'obus qui le tua l'atteignit à quelques mètres en avant de la voiture, où le blessé venait de monter. » *(Lettre d'un prêtre catholique, le P. Jamin*, citée par André Spire, *Les Juifs et la guerre*, 142-3.)

3. — **Le martyre de David Bloch** (né à Guebwiller en 1896, fusillé par les Allemands en 1916). — Puisqu'il ne pouvait pas défendre son pays les armes à la main, ne devait-il pas lui être possible de rendre, en courant

des risques plus grands, des services tout aussi signalés ? — Les officiers furent très surpris de la proposition aventureuse qu'il leur fit. Un avion devait le déposer derrière les lignes allemandes où, grâce à sa connaissance personnelle, il pourrait recueillir des renseignements utiles. Puis un autre avion viendrait le reprendre dix jours plus tard. Le plan était audacieux. On essaya vainement de faire comprendre à Bloch tout ce qu'il comportait de dangers... Dans la nuit du 22 au 23 juin 1916, à 2 h. 1/2 du matin, l'avion militaire, piloté par un sergent aviateur et à bord duquel Bloch, portant un vieil uniforme du 152e, s'éleva du champ d'exercice de Fontenelle, près de Belfort, survola Thann, et atterrit près de Merxheim (8 km. N.-E. de Soultz). — Malheureusement l'appareil avait capoté en touchant terre. Suivant les instructions qu'on lui avait données, l'aviateur l'incendia et mit en liberté les trois pigeons voyageurs qu'il avait emportés. Ils revinrent au colombier de la 66e Division, à Wesserling, sans aucun message. — Bloch, après s'être séparé du sergent et débarrassé de sa tenue militaire, s'était jeté dans un bois. Quand le matin fut venu, il voulut s'orienter, sortit de la forêt, et fut arrêté par un officier prussien qui lui demanda ses papiers. Il était porteur d'un faux état civil, mais un soldat, qu'on aimerait à ne pas croire alsacien, pensa le reconnaître. Il fut mis ensuite en présence de son père, par un monstrueux stratagème. Le malheureux père voulut ouvrir ses bras à son enfant. La preuve était faite. David Bloch était trahi par le mouvement spontané de la tendresse paternelle... Bloch eût peut-être pu se soustraire au châtiment

suprême, s'il avait consenti, comme ses juges l'en pressaient, à fournir des indications sur le service de renseignements en France. Il s'y refusa, tout en avouant le but qu'il s'était promis d'atteindre. — Malgré les efforts de son défenseur, les juges du conseil de guerre, sans se laisser attendrir par son jeune âge et sa vaillance, le condamnèrent à la peine de mort. Il mourut en brave. *(Nouveau Rhin Français*, 11 décembre 1920 ; cité par Sylvain HALFF, *La Fidélité des Israélites français d'Alsace et de Lorraine*, 15-16) *.

L'émancipation des Juifs russes par le gouvernement provisoire du prince Lvof (21 mars-3 avril 1917). — Il y a trois jours, nous étions encore des esclaves. A présent, par la volonté souveraine du peuple révolutionnaire, nous sommes des citoyens... Camarades, si l'État russe d'avant la révolution était une prison de dimensions monstrueuses, qui ne connaissait que des prisonniers et des geôliers, — la cellule la plus infecte — la chambre de la question — en était réservée à nous, peuple juif de six millions d'âmes. — Dès notre première enfance, lorsqu'avides de savoir, nous nous approchions de l'École de l'État, nous trouvions ses portes hermétiquement closes ; et, en réponse à la prière enfantine, se faisait entendre ce cri féroce : « Allez-vous-en, l'École n'est pas pour vous. » — Comme des galériens en cours de route, tous les Juifs étaient enchaînés à une chaîne commune, celle d'un isolement

* Sous la présidence du maréchal Pétain, un Comité s'est constitué pour faire élever, à la mémoire de David Bloch, un monument qui a été inauguré au cimetière de Guebwiller, le 27 août 1922.

méprisable. Des fautes particulières commises par des particuliers, le peuple juif tout entier était responsable. Malgré cela, nous avons toujours aimé d'un amour douloureux, maladif, d'un amour sans partage, notre grande patrie. Pourquoi ? Pour l'âme inquiète de la nation russe, pour ses élans perpétuels, pour ses recherches à en perdre le sommeil et pour son amour indéracinable des masses populaires. Le rêve russe, les livres russes, les amis russes, avec leur soif de souffrir pour le bonheur universel, avaient rempli nos cœurs ; ils nous avaient attachés à l'immense terre russe infiniment aimée. Les pogromes ne nous avaient ni aigris, ni rendus solitaires : nous croyions, nous voulions croire que chaque coup qui nous était porté était douloureusement ressenti par vous tous... Cependant, les valets du tsarisme ne désarmèrent pas. A l'élan populaire qu'avait provoqué la défense de la terre natale, pour laquelle, avec abnégation, se levèrent avec nous, la main dans la main, nos frères et nos fils, le gouvernement du tsar répondit par une nouvelle accusation de trahison, en vue de couvrir son incapacité et même sa traîtrise. — Privé d'abri, réduit à la mendicité, méprisé, le peuple juif resta impuissant devant les décombres de ses demeures démolies, cherchant une réponse qui lui expliquât pourquoi on l'avait calomnié. — Le peuple russe nous a donné sa réponse par l'acte du 21 mars, en créant l'égalité des droits. — Camarades, que nos lutteurs et nos martyrs communs soient bénis ; que soient bénies nos souffrances communes, nos humiliations communes ; elles ont trempé notre esprit et l'ont rendu invincible. — Ne cédons notre conquête

sacrée — notre liberté commune — à personne, à personne. Serrons-nous autour d'elle en un cercle de fer. Celui qui s'est une fois redressé, celui-là, nul ne le courbera plus. *(Discours prononcé par* M. O. GRUSENBERG, devant le Conseil des Délégués ouvriers et militaires ; *Univers israélite*, LXXII, 35.)

La déclaration Balfour. — (Lettre adressée, le 2 novembre 1917, par M. Balfour, ministre des Affaires étrangères, à Lord Rothschild, vice-président de la Fédération sioniste d'Angleterre).

« J'ai le grand plaisir de vous adresser de la part du gouvernement de Sa Majesté, la déclaration suivante, sympathisant avec les aspirations juives sionistes, déclaration qui, soumise au Cabinet, a été approuvée par lui :

« Le gouvernement de Sa Majesté envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un foyer national pour les Juifs, et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui portera atteinte soit aux droits civils et religieux des collectivités non-juives existant en Palestine, soit aux droits et à la condition politique dont les Juifs jouissent dans tout autre pays. — Je vous serai obligé de porter cette déclaration à la connaissance de la Fédération sioniste. » * (Cité par N. SOKOLOW, *Histoire du Sionisme* II, p. 83.)

* La Conférence de San Remo, à laquelle prirent part MM. Nitti, Sciajola, Llyod George, lord Curzon, MM. Millerand, Berthelot et Johnson, décida le 25 avril 1920 d'incorporer la déclaration Balfour au traité de paix avec la Turquie.

Les Juifs et le Bolchevisme. — Les initiateurs du bolchevisme étaient exclusivement non juifs. Il est vrai qu'il y a des Juifs parmi les bolchevistes, notamment Trotzky, mais ils représentent une faible fraction des Juifs et des adeptes du bolchevisme. Lénine, qui appartient à l'aristocratie russe et n'a pas une goutte de sang juif dans les veines, a été le créateur et la puissance motrice des soviets. Tchichterine, qui dirige leur politique étrangère, Boukharine, Krassine et Kalinine, tous non Juifs, sont, avec Lénine, les cerveaux du parti communiste.

Le Cabinet bolcheviste, connu sous le nom de Conseil des Commissaires du Peuple, comprend 20 membres, parmi lesquels Trotsky et Sverdlof sont seuls Juifs, et encore ne le sont-ils surtout que par naissance. Dans le comité central du parti communiste, il n'y a, Trotzky inclus, que quatre Juifs sur treize membres. La Commission Extraordinaire, dont le rôle est de supprimer partout l'opposition au bolchevisme, est dirigée par un Polonais et deux Lettons, dont aucun n'est d'origine juive. Bien que Trotsky soit à la tête du département de la guerre, son état-major ne comprend que des officiers non Juifs... *

La Cause du trouble mondial contient une liste de cinquante noms, dont la plupart sont classés comme Juifs et bolcheviks afin d'établir la thèse que « presque tous les leaders rouges sont Juifs ». Un examen de cette liste montre que dix des noms qu'elle comporte sont

* Un grand nombre de généraux tsaristes se sont ralliés au Bolchevisme. Entre autres Broussiloff, Gutor, Dragomirov, Slatcheff, Noskoff, Novieki, etc...

ceux des chefs du mouvement anti-bolcheviste en Russie ; qu'un certain nombre de ceux qui sont classés comme Juifs ne le sont pas du tout ; qu'une large proportion de ceux qui restent appartiennent à des hommes dont la position est si obscure et le rôle si insignifiant que le fait de savoir s'ils sont Juifs ou non n'a aucune importance. Ce ne sont certainement pas des chefs.

D'autre part, les leaders des mencheviks, ennemis jurés du bolchevisme, sont Juifs en grande partie. Parmi les chefs du parti constitutionnel-démocrate qui sont résolument opposés aux Soviets nous trouvons Vinaver, Sliosberg, Grousenberg, Pasmanik, Hessen, Kaminka, Landau et Friedman, tous Juifs éminents. Parmi les leaders des socialistes-populistes, des socialistes-révolutionnaires et de la section menchevik du parti social-démocrate, les pires adversaires des bolcheviks, il y a un grand nombre de Juifs *. Les principaux journaux anti-bolcheviks qui, par nécessité, sont publiés hors de Russie, ont des Juifs dans leurs rédactions. Une majorité écrasante de Juifs russes a été ruinée par les mesures coërcitives des Soviets. Ils ont subi la confiscation de leur propriété et souffrent de difficultés inouïes. Les Juifs orthodoxes, dont le nombre est prépondérant, demeurent fidèles à la foi de leurs ancêtres ; ils regardent les bolcheviks comme des ennemis de

* Entre autres Gotz, Genia Rathener, Slonin, Martoff, Dan, Abramovitch, Boukanov-Fundaminski, Vichniak, Dora Kaplan, qui tenta d'assassiner Lénine, Kannengiesser qui tua Ouritzky. — Sur les 14 accusés traduits en juin 1922 devant le *Tribunal suprême* de Moscou et que M. Vandervelde essaya vainement de défendre, on compte 7 Juifs, dont deux, Abraham Gotz et Michel Gendelmann, se trouvent à la tête des inculpés.

toute religion et à cause de cela abhorrent toutes leurs doctrines. A peu d'exceptions près, relativement, les Juifs sont considérés par les bolcheviks comme appartenant à la bourgeoisie détestée et favorables au capitalisme. Les Sionistes qui forment un élément nombreux et important parmi les Juifs de Russie, ont été dénoncés par les Soviets comme contre-révolutionnaires et beaucoup d'entre eux ont été jetés en prison et menacés de mort. (Déclaration de la Conférence des organisations juives américaines, 1920, dans les *Sages de Sion et l'opinion mondiale*, 17 et suiv.).

Trotsky et les Juifs. — Si nos nationalistes, qu'ils s'appellent Walther Rathenau ou Hermann Cohen, sont patriotes avec frénésie, nos internationalistes, qu'ils s'appellent Karl Marx ou Léon Trotsky, sont universalistes jusqu'à l'oubli de leur filiation intellectuelle et le reniement de leurs frères d'origine. Lorsqu'une députation du Consistoire de Pétrograd pria Trotsky d'abandonner sa politique, qui compromettait les Juifs de Russie et devait fatalement provoquer des massacres, il mit simplement la députation à la porte. Lorsque plus tard, on lui demanda d'arrêter un pogrome dans une communauté juive, il répondit qu'il ne connaissait aucune différence de religion ou de nationalité * (Baruch HAGANI, *Peuple juif*, 6 août 1920.)

Les Juifs dans le monde moderne. — Leur don des langues, leurs relations dans tous les pays de

* Les trésors religieux des synagogues sont saisis par les Soviets comme ceux des églises ; le Rabbin Borichansky est traîné devant les tribunaux révolutionnaires comme le patriarche Tihon.

l'exil, font d'eux des intermédiaires dans tous les domaines du commerce et de la finance, du journalisme et de la critique, de l'érudition et des voyages, et d'excellents connaisseurs et amateurs d'art. Leurs talents linguistiques ont rendu possibles à Arminius Vambéry, à Aurel Stein, à Sven Hedin et à Emin Pacha leurs voyages aventureux. Si le Juif russo-américain Berenson fait autorité en matière d'art en Italie, si le Juif danois George Brandès est le premier critique d'Europe, si Reuter inventa l'information télégraphique, et si Blowitz fut le prince des correspondants étrangers... ils en sont redevables à ce cosmopolitisme intellectuel qui créa le socialisme avec Lassalle et Karl Marx, imagina un langage international avec le Dr Zamenhof, inventeur de l'Espéranto, et prophétisa la fin des guerres avec Jean de Bloch...

Les Juifs occupent une place considérable dans le monde des affaires, soit comme financiers (les Rothschild, Cassel, Schiff, Speyer, Barnato), soit comme journalistes (Maximilien Harden, Benedikt, Sir Sydney Low, Lord Burnham), soit comme politiciens (Lord Reading, Edwin Montagu, Klotz, Kurt Eisner, Rathenau, Trotsky, Luzzatto), mais, à l'exception de Schiff, qui refusa de financer la Russie tsariste, trouve-t-on dans leur activité la moindre trace, même inconsciente, d'une sympathie quelconque pour le judaïsme, ne fût-ce que dans la mesure où on la rencontra chez lord Beaconsfield ? — Imagine-t-on Mandel, le secrétaire juif de Clémenceau, poussant du coude son patron, à la Conférence de la Paix, — en faveur d'une Palestine juive ? — Pas plus qu'on ne saurait se repré-

senter sir John Monash marchant sur Jérusalem, sans un ordre du maréchal Foch.

En fait, c'est dans le domaine impersonnel et international de la science, de la philosophie et de l'érudition que la race de Spinoza a remporté ses plus grands triomphes depuis qu'elle est sortie du Ghetto. Cinq fois au moins le prix Nobel des sciences a été dévolu à des Juifs : Albert Michelson (optique), Gabriel Lippmann (photographie en couleur), Albert Einstein (physique), Barony (ontologie), Wilstätter (chlorophylle). Chez une race qui, durant dix-huit siècles, s'était penchée sur ses livres, était demeurée la parasite de son propre passé, ce génie d'observation est surprenant... Parmi les autres Juifs qui ont contribué à l'avancement des sciences, il faut citer Heinrich Herz (ondes électro-magnétiques, télégraphie sans fil), Meldola (koltar colorant), Hertha Aryton (arc électrique), J.-F. Cohn (bactériologie), Jacques Loeb (parthénogénèse), Mendéleff (la loi périodique), Lombroso (criminologie), Freud et Jung (psychanalyse), Einstein (physique, nouvelle théorie de l'espace). — Rien de surprenant si la présidence de la Société Royale des Sciences, en Angleterre, est échue à un Juif. — La renommée des Juifs comme médecins remonte aux temps de l'Espagne sarrazine... La récente découverte du 606 par le Dr Ehrlich, la méthode d'inoculation contre la peste, aux Indes, du Dr Haffkine et les recherches du Dr Simon Flexner, de l'Institut Rockfeller, ne sont que les chaînons d'une longue chaîne qui relie à ce passé les travaux des Juifs dans le domaine international de la médecine contempo-

raine ; et Max Nordau, en qui se résument les talents d'Israël, tout comme Maïmonide et d'autres penseurs juifs en grand nombre, pratique aussi la médecine. — La contribution des Juifs aux autres disciplines n'est pas moins remarquable. Les noms de Benfey, de Sylvain Lévi (sanscrit), de Jules Oppert (Assyriologie), de Sylvestre, de George Cantor, d'Hadamard (mathématiques), de Bréal (sémantique), de Salomon et Théodore Reinach (érudition universelle), d'Asser (jurisprudence), d'Hermann Cohen et de Bergson (philosophie), suffiront comme exemples *. — Si la légende du Juif conquérant signifie qu'il s'est échappé du Ghetto, « de ses lois dégradantes et de ses avilissantes coutumes », non le cœur brisé, mais avec une activité pleine de courage et capable de répandre, dans tous les pays de la vie et de la pensée, une « bénédiction pour toutes les familles de la terre », alors, il faut en convenir, cette légende n'est point mensongère. (Israël ZANGWILL, *La Voix de Jérusalem*, 175-6.)

* Parmi les artistes de naissance juive, on trouve des comédiens tels que Rachel, Sarah Bernardt, Simone, Kean, Booth, Moscovitch, Charlie Chaplin, — des peintres (Solomon, Israëls, Klinger, Liebermann, Léo Bakst...) — des sculpteurs (Antokolsky, Aronson, Epstein, Patlagean, Lipschitz, Chana Orloff...), — des musiciens (Joachin, Rosenthal, Rubinstein, Kreisler, Mendelssohn, Meyerbeer, Offenbach, Gustave, Mahler, Paul Dukas, Ravel, Ernest Bloch, Darius Milhaud), etc...

TRADUCTIONS de :

Waldo FRANCK, par **Hélène Boussinesq** (Notre Amérique, éd. de la *Nouvelle Revue Française*).

I. ZANGWILL (La Voix de Jérusalem), par **Edmond Fleg.**

II

LA CRITIQUE DU JUDAÏSME

1. — CRITIQUE HISTORIQUE

De la nécessité d'une science du judaïsme. — Précisément parce qu'aujourd'hui les Juifs d'Allemagne (pour ne parler que d'eux) s'adonnent de tout leur cœur à la langue et à la culture allemandes et assistent ainsi, sans le vouloir peut-être, à la mise au tombeau de la littérature néo-hébraïque, — pour cette raison même la Science se lève et nous demande raison de notre passé. Maintenant qu'aucune nouveauté importante ne saurait facilement déranger nos vues générales, maintenant que nous avons à notre disposition des ressources que n'avaient pas les docteurs du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, maintenant qu'une civilisation plus avancée permet de traiter certains sujets avec plus de claire précision et que les livres hébreux sont d'un accès plus facile qu'ils ne le seront sans doute en 1919, maintenant, la constitution d'une Science du Judaïsme, de grand style, s'impose à nous comme un devoir ; devoir d'autant plus pressant que cette science seule pourra répondre à certaines des questions si complexes qui se posent au sujet du sort des Juifs

Car des mesures législatives ou religieuses, imposées du dehors, ne suffiront jamais à rétablir l'harmonie dans un corps dont on ignorerait la nature et qu'on n'aurait pas appris à traiter. — Ne connaître les Juifs d'aujourd'hui que théoriquement, juridiquement, théologiquement, économiquement, c'est ne les connaître que partiellement ; pour pénétrer dans leur esprit, certaines idées directrices sont nécessaires, ainsi que la connaissance de leurs mœurs, de leur vouloir. Toute réforme inconsidérée se paie par ses tristes résultats, les nouveautés hâtives redonnent du prix à ce qui est ancien, et, pis encore, à ce qui est périmé. Pour connaître et discerner ce qu'il faut conserver et rejeter du passé et ce qu'il faut demander de renouvellement au présent, il convient donc de nous mettre à l'étude consciencieuse du peuple juif lui-même et de son histoire, aussi bien politique que morale. Le grand malheur, c'est qu'on a toujours traité les Juifs comme leur littérature ; dans l'ardeur des préjugés, on les a toujours mis trop haut, ou trop bas. (Léopold ZUNZ, (1818), *Un mot sur la littérature rabbinique*. Œuvres complètes 1, 4 et 5.)

Les sectes juives. — La lutte entre la foi et la science peut prendre en théologie trois aspects : ou bien la foi se subordonne à la science, ou bien la science se subordonne à la foi, ou bien enfin il se construit, sur les fondements de la croyance, du sentiment, de l'intuition spirituelle, supérieure au simple entendement, un système de la foi qui répond symétriquement au système de la science ; et tandis

que, dans les deux premiers cas, l'on n'aboutit qu'à une sorte de paix forcée, on arrive, dans le dernier, à une entente amicale complète, quoique plus apparente que réelle. Ces trois directions de la pensée, qu'on nomme aujourd'hui *rationalisme*, *supranaturalisme* et *mysticisme*, se rencontrèrent de tous temps, dans toutes les religions, modifiées seulement par l'esprit de chaque époque ou de chaque religion ou par la mentalité individuelle des penseurs. Au temps du judaïsme antique, ces diverses solutions du problème furent représentées par le *pharisaïsme*, le *sadducéisme* et l'*essénisme* : ou bien l'on voulait faire dire aux textes de la Bible ce que disait l'esprit du temps, et c'était le pharisaïsme, — ou bien l'on s'en tenait à la lettre et l'on voulait que l'esprit du temps s'y conformât, et c'était le sadducéisme, — ou bien, possédé par une foi intime et spirituelle en la véracité des Écritures, on s'élevait au-dessus de la lettre, pour atteindre une sagesse plus haute que le savoir ordinaire, et c'était l'essénisme... — Mais le judaïsme fut toujours et surtout une pratique religieuse ; ses commandements n'expriment que sous une forme symbolique l'essence vraie de la foi, que l'esprit divin de l'homme a pour mission de dégager progressivement ; aussi a-t-il institué, à côté de la pratique, un deuxième instrument également nécessaire à sa manifestation extérieure : la parole libre, qui enseigne la foi ; ce fut d'abord la voix des prophètes, dont on retrouva ensuite l'écho dans la Haggada, puis chez les Darschanim, puis enfin chez nos prédicateurs d'aujourd'hui. Ce double caractère de la religion eut pour effet d'atténuer toujours la

violence des luttes qui mettaient aux prises les partisans d'un conservatisme étroit, comme celui des sadducéens, et ceux d'un opportunisme progressiste comme celui des pharisiens ; aussi les discussions religieuses n'aboutirent jamais à de réciproques accusations d'hérésie ; pharisiens et sadducéens, par exemple, ne cessèrent point, ni les uns ni les autres, d'être considérés comme Juifs. — D'autre part, cette fusion de la pensée et de l'action dans le judaïsme l'empêcha toujours de se perdre complètement dans les rêveries sentimentales d'un piétisme qui confondrait la passivité de l'âme, avec la vie morale et religieuse. (Abraham GEIGER, *Revue scientifique de Théologie Juive*, I, 35 et suiv.).

L'idée de l'Homme-Dieu. — Lors même que le maître des Évangiles aurait eu la ferme volonté de n'être reconnu qu'en simple qualité d'homme de Dieu, en qualité de révélateur, de libérateur ou Christ, de prophète, de moraliste, de sage, l'autorité des circonstances ne l'aurait pas permis. De gré ou de force, il fallait que sa nature fût changée, que le caractère de divinité acquît en lui la prééminence. L'état pratique, l'utilité expérimentale du monde l'exigeaient. De son propre mouvement, ce monde, fatigué de son ciel et de ses dieux, était tout disposé à voir forcer les portes de ce ciel, à voir renouveler de fond en comble les personnifications, les images, les histoires qui avaient été destinées depuis si longtemps à représenter certains points de jonction, de fusion entre les hommes et les dieux, entre le mortel

et l'immortel, entre l'humanité ou la nature inférieure et la divinité ou la nature supérieure.

Dans le siècle antérieur à Jésus-Christ, rien n'est plus authentique ni plus clair en matière de divinité, que la question posée entre l'extrême minorité et l'immense majorité, entre les sectateurs du monothéisme et ceux du polythéisme...

Le premier principe de l'immense majorité, ou du camp polythéiste, païen, était, comme chacun sait, la pluralité des dieux ; le premier principe de l'infinie minorité ou du camp juif était l'unité absolue.

Auprès de l'immense majorité, le second dogme, inséparable de la pluralité des dieux, était la visibilité de ces mêmes dieux, c'est-à-dire leur manifestation, leur incarnation supposée sous des formes visibles et sensibles. Pour l'universalité du monde ancien, il n'y avait pas de Dieu là où il n'y avait pas une image. Le Dieu et sa représentation sous figure d'homme, de femme ou sous toute autre figure, s'identifiaient sans réserve ; ils ne formaient qu'un. De là, le préjugé dominant, suivant lequel l'absence de toute figure humaine dans le culte des Juifs faisait admettre une de ces deux suppositions : ou bien qu'ils n'avaient pas de Dieu, qu'ils étaient littéralement des athées, ou bien que leur religion rendait un hommage secret à quelque Dieu d'une nature trop honteuse pour montrer sa face extérieure, sa forme distincte, aux populations. En effet, dans le camp de la minorité, le second dogme, qui s'associait invariablement à l'unité de Dieu, était son invisibilité, sa pure spiritualité, son indépendance parfaite d'aucune forme matérielle et spéciale...

Entre ces sentiments si différents, entre ces forces morales si divergentes, dans un conflit qui chaque jour devenait plus ardent, quelle sera donc la solution? Comment pourra-t-on se représenter, d'avance, le résultat naturel de leur activité réciproque, la production d'une forme conciliatrice, l'avènement d'une nouvelle divinité qui, selon la condition faite à toutes les époques de grande transition, soit en état de se donner à la fois comme une suite et comme une rupture à l'égard du passé, pour les deux camps extrêmes?

On imaginera de toute nécessité un symbole médiateur, une forme de conciliation qui emprunte un principe à l'exiguë minorité et un principe au camp de l'immense majorité, qui associe en soi, comme Jésus-Christ, le dogme de l'unité de Dieu, pris au monde juif ou à Jérusalem, avec le dogme de la visibilité des dieux, ou de leur apparition sous forme humaine, pris au monde des Gentils, au paganisme, à Rome. De cette manière, il appartiendra au nouveau symbole d'être une suite et une rupture à l'égard des Juifs ; une suite par l'unité qui leur aura été empruntée, et une rupture absolue par la consécration de cette idée que Dieu, l'Être, l'Infini, puisse se renfermer en substance et sans retour, dans une forme finie et nécessairement incomplète. De même le nouveau symbole deviendra une suite à l'égard des polythéistes, des Gentils, par l'emprunt qui leur aura été fait du principe relatif à la représentation de la divinité sous une forme visible, palpable, et une rupture non moins grande, à cause du principe de l'unité suprême, tirée des Juifs. (Joseph Salvador, *Paris, Rome, Jérusalem*, éd. Michel Lévy, I, 482-486.)

Avicebron et Gabirol. — Parmi le petit nombre de philosophes arabes qui se distinguent par l'originalité et l'indépendance de leurs doctrines et qui jouissent d'une grande célébrité auprès des théologiens chrétiens du XIII^e^ siècle, on remarque en première ligne celui qui était connu sous le nom d'Avicebron et dont le principal ouvrage, intitulé *Fons vitæ*, paraît avoir exercé une influence notable dans les écoles chrétiennes et avoir donné naissance à des doctrines hétérodoxes, que les théologiens jugeaient assez redoutables pour s'armer contre elles de tous les arguments que leur fournissaient les dogmes religieux et une dialectique subtile. Les fréquentes citations du livre *Fons vitæ*, que nous rencontrons notamment dans les ouvrages d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin, témoignent de la grande vogue qu'avait alors ce livre et de la profonde sensation que faisaient alors les doctrines qui y étaient développées. Un savant orientaliste (Jourdain, dans les *Recherches sur les traductions d'Aristote*, p. 137), aussi versé dans les ouvrages des scholastiques que dans la littérature arabe, va jusqu'à dire qu'on ne connaîtra sûrement la philosophie du XIII^e^ siècle que lorsqu'on aura analysé le *Liber de Causis* et le *Fons vitæ*... Quel est le philosophe arabe caché sous le nom corrompu d'Avicebron ? A quel pays, à quelle époque appartient-il ? S'il a écrit en arabe, comment se fait-il que les nombreux ouvrages d'Averrhoès n'en offrent aucune trace ? — Une découverte que j'ai faite à la Bibliothèque impériale m'a mis à même de répondre à ces différentes questions. Dans un manuscrit hébreu renfermant

divers traités de philosophie, j'ai rencontré l'abrégé, fait par Schem-Tob-ibn-Falaquéra, philosophe juif du XIIIe siècle, d'un traité intitulé *Mekor 'hayyîm* (Source de vie), et dans lequel je ne tardai pas à reconnaître les mêmes doctrines que celles qui sont attribuées à Avicebron... L'auteur du traité est Salomon ibn Gabirol, du XIe siècle, très célèbre parmi les Juifs comme poète religieux et comme philosophe, et c'est lui qu'il faut reconnaître sous le nom corrompu d'Avicebron, car les documents que je publie ne peuvent laisser aucun doute sur l'identité du traité d'Ibn Gabirol et du célèbre *Fons vitæ*. Cette identité, je l'avais déjà établie par des preuves irrécusables, dans un article que j'ai fait insérer dans un journal littéraire d'Allemagne. Mon article s'adressait principalement à M. Ritter, qui, dans son *Histoire de la Philosophie*, n'avait accordé aucune place aux philosophes juifs du Moyen-Age, mais qui, sans le savoir, avait représenté un philosophe juif comme le penseur le plus original de l'époque arabe. M. Ritter ne tarda pas à reconnaître publiquement, avec la franchise qu'on devait attendre d'un savant aussi consciencieux, qu'il avait été dans l'erreur sur la part qu'avaient prise les Juifs au mouvement philosophique du Moyen-Age. (Salomon MUNK, *Mélanges de Philosophie juive et arabe*, éd. A. Franck, 151-3.) *

Nicolas Antoine (pasteur protestant, brûlé à Genève en 1632, pour *crime de judaïsme)*. — L'acte d'accusation

* *Goettinghische gelerthe Anzeigen*, 17 avril 1847.

porte qu'Antoine, de son propre aveu, « dès son jeune âge, aurait embrassé curieusement l'étude de la philosophie et conçu de damnables et exécrables opinions de N.-S. Jésus-Christ. » Il devait arriver pour Antoine, doué d'une intelligence très vive et toujours en mouvement, ce qui était arrivé à beaucoup des premiers Réformateurs. Conduits à éliminer une partie des dogmes du catholicisme sous l'impulsion de l'esprit d'examen, un bon nombre d'entre eux ne virent pas de motifs sérieux de s'arrêter, une fois l'élan donné, et de choisir entre les mystères devant lesquels la raison s'était jusque là indifféremment courbée. Séparés de l'Église romaine, tous ne furent pas capables, comme Luther et Calvin, d'enrayer la force destructive de leur raison et écartant, par exemple, le dogme de la transsubstantiation, de continuer d'imposer à la foi celui de la Trinité. L'antitrinitarisme avait nécessairement fleuri presque en même temps que la Réforme. Ceux qui naissaient dans la religion réformée n'avaient pas de peine à s'accommoder du credo fixé par les chefs de la Réforme. Mais un Antoine, venu à la *Religion* en grande partie par un effort spontané de sa pensée, était destiné à suivre la voie des Servet et des Socin. Les circonstances toutes particulières où il se trouva placé firent qu'il les dépassa. Il devint « pire qu'un antitrinitaire » et même finalement, aux yeux des pasteurs de Genève, « pire que les Juifs ». Julien WEILL, *Revue des Études juives*, XXXVII,-167) *.

* Les documents relatifs au procès et à l'exécution de Nicolas Antoine ont été recueillis pa S Balizer, d'après le registre de la Compagnie des Pasteurs de Genève.

Polythéisme et Tabou dans la Bible. — Le nom *Elohim* est un pluriel signifiant *les dieux*. Il suffit à prouver que les Hébreux furent, à l'origine, polythéistes, bien qu'on ait prétendu y reconnaître un « pluriel de majesté ». Du reste, dans la *Genèse*, Dieu aurait dit : « *Faisons* l'homme à notre image » (I, 26), et plus loin (III, 22) : « L'homme est devenu comme l'un d'*entre nous* ». Il est trop puéril de voir dans ces pluriels une allusion à la Trinité...

L'idée de *tabou*, commune à tous les primitifs, a laissé beaucoup de traces dans la Bible. L'arbre de la Science du Bien et du Mal est *tabou* ; Dieu défend d'en manger les fruits sans dire pourquoi, et la sanction de cette défense est la mort. Si Adam, après avoir contrevenu à cette défense, ne meurt pas, c'est que le texte jéhoviste est une compilation d'autres textes plus anciens, dont l'un impliquait probablement la mort subite du premier homme... Un autre objet *tabou* est l'Arche d'alliance. C'était un coffre en bois, renfermant peut-être des fétiches, où était censée résider la force divine... La législation et la morale du Pentateuque sont encore imprégnées de *tabous* ; il est intéressant de voir les idées morales s'en dégager et voisiner encore avec eux. Le sabbat est à l'origine un jour *tabou*, c'est-à-dire néfaste ; personne ne doit travailler ce jour-là, ni faire travailler son serviteur ou sa bête de somme, parce qu'ils risqueraient de se blesser ou de gâcher leur ouvrage. Mais dans la Bible, cette notion grossière est en voie de transformation ; l'idée du jour de repos apparaît, avec celle de la bonté, de la pitié pour la fatigue d'autrui. Dans le Décalogue,

on trouve, au milieu d'interdictions, ce précepte positif : « Honore ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps ». *(Exode*, XX, 12). C'est la forme modifiée et comme retournée d'un tabou avec menace de mort : « Si tu frappes ton père ou ta mère, tu mourras. » Mais le *tabou* est devenu ainsi un commandement de moralité. (Salomon REINACH, *Orpheus*, éd. Alcide Picard, p. 261 et suiv.).

Les sources de la législation mosaïque. — Dès l'antiquité, avant même que Moïse eût placé devant les enfants d'Israël des lois et des commandements, des lois et des jugements se transmettaient déjà de bouche en bouche parmi les descendants de Jacob. Selon la Torah, Abraham et sa postérité excellaient dans l'observation des lois fondées en justice et en équité *(Genèse*, XVIII, XIX, XXVI, 5). Ces lois, dont l'observance est attribuée à la maison de Jacob, étaient de bonnes coutumes en vigueur parmi les enfants de cette famille. En outre, d'autres mœurs et usages s'implantèrent parmi eux en Égypte ; car il est impossible que deux peuples vivent côte à côte, durant des siècles, sans exercer une influence réciproque sur leurs coutumes et leurs façons de vivre. Or toutes ces mœurs et coutumes, bonnes ou mauvaises, qu'ils tenaient soit de leurs propres ancêtres, soit des Égyptiens, comptent parmi les éléments sur lesquels le donateur de la Loi divine fonda ses lois et ses jugements... Ces bases ne se trouvent point dans les Écritures ; mais il y a dans la Torah beaucoup de commandements et de lois qui demeureraient incompréhensibles, sans

l'existence d'une certaine loi ou coutume plus ancienne... ; cette loi et coutume non écrite nous aidera à comprendre la loi écrite ; et c'est là aussi le sens de la Loi orale, qui a mission d'expliquer, en la limitant ou en l'élargissant, la Loi écrite. (Isaac Hirsch Weiss, *Histoire de la Tradition juive*, I, ch. 1, p. 5-6.)

L'esprit moderne chez les prophètes. — Leur esprit est dans l'âme moderne. Il importe peu qu'ils aient parlé au nom d'un dieu, Jéhovah, et que l'âge moderne parle au nom de la pensée humaine : car leur Jéhovah n'était que l'apothéose de l'âme humaine, leur propre conscience projetée au ciel. Ils ont aimé tout ce que nous aimons, et rien de leur idéal n'a coûté ni à la raison ni à la conscience. Ils ont installé dans le ciel un dieu qui ne veut ni autels, ni holocaustes, ni cantiques, « mais que le droit jaillisse comme de l'eau et la justice comme une intarissable rivière ». Ils ont fait du droit une force, de l'idée un fait devant lequel tout fait se trouble ; à force de croire à la justice, ils l'ont mise en marche dans l'histoire. Ils ont eu un cri de pitié pour tous les malheureux, de vengeance pour tous les oppresseurs, de paix et d'alliance pour tous les peuples. Ils n'ont point dit à l'homme : Ce monde ne vaut. Ils lui ont dit : Le monde est bon ; et toi aussi, sois bon, sois juste, sois pur. Ils ont dit aux riches : Tu ne retiendras pas le salaire de l'ouvrier ; au juge : Tu frapperas sans humilier ; au sage : Tu es responsable pour l'âme du peuple ; et ils en ont instruit plus d'un à vivre et mourir pour le droit sans espérance des Champs-

Élysées. Ils ont appris aux peuples que, sans idéal, « l'avenir pend devant eux comme un haillon » ; que l'idéal seul fait vivre, et que l'idéal, ce n'est point la gloire du conquérant, ni la richesse, ni la puissance, mais de dresser, comme une lumière au milieu des nations, l'exemple de lois meilleures et d'une âme plus haute. Enfin ils ont jeté sur l'avenir, par-dessus les orages du présent, l'arc de paix d'une immense espérance : une vision radieuse d'une humanité meilleure, plus affranchie du mal et de la mort ; qui ne connaîtra plus ni guerre, ni juges iniques ; où la science divine emplira la terre comme les eaux couvrent le fond de l'Océan, et où les mères n'enfanteront plus pour une mort soudaine. — Rêves de voyants, aujourd'hui rêves de savants.

L'esprit du Prophétisme est dans la science, mais s'ignorant et sans voix ; c'est pourquoi, dans l'interrègne du Verbe, l'anarchie règne : car l'esprit n'est ni n'opère que par la magie de la parole qui l'exprime : au commencement est toujours le Verbe. Or, la parole de ces vieux prophètes, comme elle est la plus antique, est aussi la plus jeune, et l'âge nouveau, ni dans ses philosophes, ni dans ses moralistes, ni dans ses poètes, ni même dans ses manuels de morale municipale, n'a encore trouvé de paroles qui aient une puissance magique comme celles-là ; car elles ont concentré en elles toutes les tyrannies de la conscience et de l'idéal. (James DARMESTETER, *Les Prophètes d'Israël*, éd. Calmann Lévy p. XV-XVII.)

2. — CRITIQUE PHILOSOPHIQUE

a) Judaïsme et Hégélianisme.

Les époques du Peuple éternel. — Trois sont les époques qui passent, suivant l'ordre naturel, sur toute nation ancienne, depuis le temps où elle devient un peuple, jusqu'au temps où elle passe et disparaît : l'époque de sa croissance ; celle de sa vigueur et celle de sa dissolution. Il en est ainsi de toutes les nations en qui réside une Idée particulière, finie, et destinée, par conséquent, à l'anéantissement. — Mais, pour notre nation, bien que nous soyons soumis à l'ordre de la nature en ce qui concerne la matière et l'apparence perceptible aux sens, — il en est de notre histoire selon la parole de nos sages (leur mémoire soit bénie), qui dirent : « Ils ont été exilés à Babylone, et la divinité est avec eux ; ils ont été exilés à Elam, et la divinité est avec eux, etc... » C'est-à-dire que l'Idée universelle et infinie qui est en nous nous protège et nous fait échapper à la loi de ce qui est éphémère. En effet, en rappelant les époques qui passèrent sur notre nation depuis le temps de sa première croissance jusqu'à ce jour, nous avons montré et expliqué comment se doubla et se tripla pour nous l'ordre naturel de succession des trois époques mentionnées, et comment, lorsque furent accomplis les jours de notre décadence, une âme toujours nouvelle se ranimait en nous ; de sorte que, quand nous sommes tombés, nous nous rele-

vons, car notre Dieu ne nous a pas quittés. (Nachman Krochmal, *Guide des Égarés de ce temps*, 24-25.)

b) Judaïsme et kantisme.

L'impératif catégorique dans la tradition juive. — Le plus grand avantage de la formule que donne Kant à l'impératif catégorique de la moralité réside dans l'universalité absolue de la loi : « Agis de telle façon que tu puisses vouloir ériger en loi universelle la maxime de ton action. » — Donc, une seule et même loi doit servir de norme à la conduite de tous ceux qui se trouvent devant un cas identique. Or, le mérite particulier et tout à fait caractéristique de la plus ancienne législation hébraïque est précisément d'avoir statué, pour tous, un même droit, une même loi. Contrairement à ce qui se passait chez tous les autres peuples en ces temps reculés, la Bible établit le principe de l'égalité de tous devant la Loi. Ce n'est pas seulement chez les peuples divisés en castes que l'on trouve autant de normes du droit qu'il y a de castes ; mais, chez tous les peuples civilisés, le droit différait selon les diverses classes. Le judaïsme au contraire proclame l'égalité de tous devant la loi, et cela non seulement pour tous les membres de la nation, mais aussi, — ce qui est plus frappant encore, — même pour l'étranger. (Cf. *Nombres*, xv, 15 et suiv. — *Lévitique*, xxiv, 22.) — Mais dans les maximes qui nous ont été transmises, il convient de marquer la grande distance qui sépare celles où s'exprime, en paroles ailées, ce que chacun pensait, croyait et savait, c'est-à-dire l'esprit collectif, —

de celles qui, en quelque phrase oubliée, ne représente qu'une personnalité particulière, en des circonstances spéciales. — Il faut distinguer surtout, aux époques de persécution et de colère, les plaintes arrachées par la flagrante injustice, les cris de douleur poussés sous la violence et l'oppression. Que de fois on a cité la phrase véhémente de Simon ben Jochaï : « Le meilleur des païens, tue-le. » Mais l'on oublie que les Romains traquèrent Simon ben Jochaï jusqu'à la mort, qu'il fut contraint de mener pendant treize ans, dans une caverne, une vie inactive et sans joie, et cela uniquement parce qu'il avait lu et enseigné la Sainte Écriture. Les Allemands et les Français de notre temps forment deux nations parvenues au plus haut sommet de la civilisation ; mais si l'on examinait de près les cris de colère et de vengeance proférés par ceux-là durant la guerre d'indépendance et par ceux-ci en 1870, — les paroles du pauvre Simon ben Jochaï, qui se trouvait en cas de légitime défense, paraîtraient presque anodines... Il faut en ceci se conformer au précepte du Talmud : « Nul n'est responsable pour les paroles que lui arrachent les souffrances (de la persécution) » (Baba Bathra, 16) ; et s'il est interdit d'embellir ces paroles et de les excuser, il est moins permis encore de les donner pour l'opinion durable de ceux qui les ont prononcées ou du peuple auquel ils appartiennent. (Maurice Lazarus, *L'éthique du Judaïsme*, 99-100 ; 48-52.)

L'esprit de Sainteté et le Primat de la Raison pratique. — Dans le privilège donné à l'esprit de sainteté sur tous les

autres attributs de Dieu, on voit poindre le germe de l'idée que Kant exprime par son « Primat de la Raison pratique »... On trouve dans le Midrasch cette phrase : « J'en prends à témoin le ciel et la terre : qu'il soit israélite ou païen, homme ou femme, serviteur ou servante, ce n'est que selon ses actes que l'esprit de sainteté reposera sur lui. » L'acte est le document, le critérium de l'esprit de sainteté. Toutes les différences de foi, de nationalité, de classes disparaissent devant le critérium humain, devant celui-là, non devant un autre. Que l'homme possède d'autre part la raison, l'intelligence, qui peuvent le conduire au savoir, cela ne prouve pas qu'il y ait en lui l'esprit de sainteté ; l'action seule le prouve. Seule l'action morale le caractérise comme esprit saint et par là même comme homme... C'est le précurseur du Messie, Élie, qui, dans le Midrasch, prononce cette parole admirable. L'homme, dans l'infinité de ses devoirs moraux, dans l'infinie perspective de ses horizons, l'homme dans son absolu moral, détaché de toutes les relativités de la nature et de l'histoire, c'est cet homme absolu qui est donné ici comme le porteur et le garant de l'esprit de sainteté. (Hermann COHEN, *La Religion de la Raison, puisée aux sources du Judaïsme*, 123-5.)

c). Judaïsme et bergsonisme.

L'évolution créatrice. — Nous n'avons pas à introduire l'idée d'évolution créatrice dans le judaïsme ; il la possède déjà. La théorie de la révélation progressive de la Bible est peut-être la forme la plus

avancée et la plus développée de la doctrine évolutionniste, puisqu'elle s'applique aux rapports des hommes avec Dieu. Les auteurs croyants de la Bible ne réalisèrent pas, il est vrai, les conséquences métaphysiques qu'impliquait le progrès dans l'histoire et dans la révélation ; mais la philosophie juive développa cet aspect de la métaphysique. Afin d'éloigner de Dieu toute trace de matérialité, Philon posa une dualité de Dieu et de la matière ; il fut en cela le précurseur de Gabirol et de ses disciples au Moyen-Age, qui définissaient Dieu : le principe formel qui active et meut la matière. C'est là essentiellement de l'évolution créatrice... Il y a, selon Juda Halévy, dans le monde, cinq règnes : inorganique, végétal, animal, humain et prophétique ou divin. Le principe formel, qui est une intelligence différant génériquement de la nôtre, tend à faire monter la matière par tous les degrés de cette échelle, jusqu'à ce qu'elle atteigne au sommet. C'est l'équivalent de ce que Bergson décrit sous le nom d'*élan vital*, conscience à haute tension, qui se développe par évolution, et force la matière à prendre des formes toujours plus hautes d'indétermination et de liberté. (Rabbin M. Ranson, *Central Conference of American Rabbis*, t. xxvi, 305 et suiv.)

La genèse de la matière. — Le judaïsme doit toujours admettre un certain dualisme, afin de maintenir la transcendance de Dieu ; car si Dieu est une personnalité, il faut qu'il soit, dans une certaine mesure, transcendant. Au Moyen-Age, le judaïsme se trouva devant le dilemme suivant : ou bien sacrifier la stricte unité

de Dieu, ou bien sacrifier sa spiritualité et sa personnalité ; car l'inévitable conséquence du monothéisme absolu est le matérialisme et le panthéisme, la matière devant émaner de Dieu s'il est le principe unique. — Maïmonide délivra le judaïsme de ce dilemme par sa théorie de la création *ex nihilo*, qui rendait possible une conception de Dieu conciliant l'attribut : unité, avec l'attribut : personnalité. — A mon sens, la métaphysique de Bergson équivaut, en son dualisme, à celle de Maïmonide. Car, bien que Bergson soit dualiste, il ôte quelque chose à la réalité ontologique de la matière, lorsqu'il en montre théoriquement la « genèse idéale ». Bergson admet que la matière, bien que principe ontologiquement réel et indépendant de l'esprit, a la même origine que l'esprit, à savoir la conscience originelle. L'esprit et la matière, selon lui, constituent une dualité psychologique dont l'un est le pôle positif et l'autre le pôle négatif. La matière n'est que du psychique retourné, elle est l'arrêt de l'esprit, elle en est l'envers, l'inverse. Elle est non existante, jusqu'au moment où la conscience originelle se détend, relâche sa tension. Elle se crée, du néant, par cette détente de l'esprit. Ainsi la genèse idéale de la matière équivaut métaphysiquement à la création *ex nihilo* de Maïmonide *(Ibid)*.

La liberté. — L'évolution créatrice est une des conditions les plus expresses de toute philosophie du judaïsme, car la philosophie juive a toujours insisté sur le libre-arbitre. La notion de providence divine y a même, de ce fait, été quelque peu compromise. Le

libre arbitre n'est possible que si l'homme est conçu comme fils et agent de Dieu, c'est-à-dire si Dieu est conçu comme réalisant son plan par le moyen du libre-arbitre humain ; sans quoi la vie est privée de signification et la religion en est réduite au fatalisme. C'est pourquoi les rabbins ont appelé l'homme le collaborateur de Dieu... La théorie de Bergson sur la liberté n'est qu'une autre expression de sa doctrine de l'évolution créatrice *(Ibid)*. *

* M. BERGSON a signalé lui-même *(Annales de Philosophie chrétienne*, XIII, 654) les tendances religieuses qui se dégagent de sa philosophie : « Les considérations exposées dans mon *Essai sur les données immédiates de la conscience* aboutissent à mettre en lumière le fait de la liberté ; celles de *Matière et Mémoire* font toucher du doigt, je l'espère, la réalité de l'esprit ; celles de l'*Evolution créatrice* présentent la création comme un fait : de tout cela se dégage l'idée d'un Dieu créateur et libre, générateur à la fois de la matière et de la vie, et dont l'effort de création se continue du côté de la vie, par l'évolution des espèces et par la constitution des personnalités humaines ; de tout cela se dégage par conséquent, la réfutation du monisme et du panthéisme en général. » Et il est impossible de ne pas reconnaître la survivance subconsciente de la mystique juive dans le livre de M. Bergson sur l'*Evolution créatrice* et en particulier dans la belle page qui suit :

« Une philosophie d'intuition sera la négation de la science, tôt ou tard elle sera balayée par la science, si elle ne se décide pas à voir la vie du corps là où elle est réellement, sur le chemin qui mène à la vie de l'esprit. Mais ce n'est plus alors à tels ou tels vivants déterminés qu'elle aura affaire. La vie entière, depuis l'impulsion initiale qui la lança dans le monde, lui apparaîtra comme un flot qui monte, et que contrarie le mouvement descendant de la matière. Sur la plus grande partie de sa surface, à des hauteurs diverses, le courant est converti par la matière en un tourbillonnement sur place. Sur un seul point il passe librement, entraînant avec lui l'obstacle, qui alourdira sa marche mais ne l'arrêtera pas. En ce point est l'humanité : là est notre situation privilégiée...

Enfin, la conscience est essentiellement libre ; elle est la liberté même : mais elle ne peut traverser la matière sans se poser sur elle sans s'adapter à elle ; cette adaptation est ce qu'on appelle l'intellectualité : et l'intelligence, se retournant vers la conscience agissante, c'est-à-dire libre, la fait naturellement entrer dans les cadres où elle a coutume de voir la matière s'insérer. Elle apercevra donc toujours

3. — CRITIQUE SOCIALE

Conservatisme Juif. — Les Juifs, indépendamment des principales qualités du citoyen qu'ils possèdent dans leur industrie, leur tempérance, leur énergie, leur activité d'esprit, sont une race essentiellement monarchique, profondément religieuse, ayant en horreur le prosélytisme et désirant la prospérité des cultes établis dans les contrées où ils vivent. Cependant, depuis que votre société anglaise a été troublée et vos institutions menacées, vous voyez les Hébreux, jadis sujets si fidèles, dans le camp des radicaux et des latitudinaux,

la liberté sous forme de nécessité : toujours elle négligera la part de nouveauté ou de création inhérente à l'acte libre, toujours elle substituera à l'action elle-même une imitation artificielle, approximative, obtenue en composant l'ancien avec l'ancien et le même avec le même. Ainsi, aux yeux d'une philosophie qui fait effort pour réabsorber l'intelligence dans l'intuition, bien des difficultés s'évanouissent et s'atténuent. Mais une telle doctrine ne facilite pas seulement la spéculation. Elle nous donne aussi plus de force pour agir et pour vivre. Car, avec elle, nous ne nous sentons plus isolés dans l'humanité, l'humanité ne nous semble pas non plus isolée dans la nature qu'elle domine. Comme le plus petit grain de poussière est solidaire de notre système solaire tout entier, entraîné avec lui dans ce mouvement indivisé de descente qui est la matérialité même, ainsi tous les êtres organisés, du plus humble au plus élevé, depuis les premières origines de la vie jusqu'au temps où nous sommes, et dans tous les lieux comme dans tous les temps, ne font que rendre sensible aux yeux une impulsion unique, inverse du mouvement de la matière, et en elle-même, indivisible. Tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même formidable poussée, L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité, et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être a mort. » (Henri BERGSON, *L'évolution créatrice*, éd. Alcan 291 et suiv.).

soutenant ce qui peut mettre en danger leur vie et leurs biens, plutôt que de continuer à subir un joug dégradant. Les tories (conservateurs) perdent une élection importante dans un moment critique : ce sont les Juifs qui ont fait pencher la balance. L'Église craint de voir le scepticisme s'emparer des universités ; elle apprend avèc joie que l'argent manque à ces établissements ; un Juif s'avance et fait les fonds nécessaires. Et cependant, les Juifs sont tories. Leur torisme s'est en effet modelé d'après le puissant prototype qui a façonné l'Europe. A chaque génération, les Juifs doivent devenir plus puissants et plus dangereux dans la société qui leur est hostile. Pensez-vous que la molle et puérile persécution du représentant, décemment modéré, d'une université anglaise, puisse écraser ceux qui tour à tour ont déjoué les Pharaons, Nabuchodonosor, Rome et la féodalité ?... Ni lois pénales, ni tortures physiques ne peuvent effectuer l'absorption ou la destruction d'une race supérieure par une race inférieure. Les races mêlées des persécuteurs disparaissent, la race pure des persécutés reste. En ce moment, en dépit de siècles, de milliers d'années de dégradation, l'esprit judaïque exerce une grande influence sur les affaires d'Europe. Je ne parle point de leurs lois auxquelles vous obéissez encore, de leur littérature dont votre esprit est imbu, mais de l'intelligence vivace de l'Hébreu. (DISRAELI, lord BEACONSFIELD, *Coningsby* ou la *Jeune Angleterre*, II.) *

* Disraëli et Karl Marx furent, dès leur enfance, convertis au christianisme ; les idées exprimées plus bas par F. Lassalle et J. Reinach ne se rattachent pas uniquement au judaisme, et René Groos est un juif déju-

Communisme antijuif. — Juifs, vous êtes des égoïstes, quand vous réclamez pour vous une émancipation spéciale, une émancipation juive : vous devriez, comme Allemands, travailler à l'émancipation de l'Allemagne, et comme hommes, à celle du genre humain... Observons le Juif de tous les jours, le Juif ordinaire et non le Juif du Sabbat. Ne cherchons pas le mystère du Juif dans sa religion, mais cherchons le mystère de sa religion dans le Juif réel. Quelle est donc la base *mondaine* du judaïsme ? C'est le besoin pratique, l'égoïsme. Quel est le culte *mondain* du Juif ? C'est le trafic. Quelle est la divinité *mondaine* du Juif ? C'est l'argent. — Eh ! bien, s'émanciper du trafic et de l'argent, c'est-à-dire, du judaïsme pratique et réel, serait la grande émancipation nécessaire à notre époque. Une organisation de la société qui supprimerait les bases du trafic et, par conséquent, le trafic lui-même, rendrait le Juif impossible... Le Juif s'est émancipé de la façon juive, non seulement en s'emparant de la puissance financière, mais aussi en contribuant, pour sa part, à mettre l'argent sur le trône du monde... Les Juifs se sont émancipés en tant que les chrétiens sont devenus juifs. (Karl MARX, *Annales allemandes-françaises*, p. 182.)

La mission du prolétariat. — La haute dignité de votre mission historique doit occuper toutes vos pensées. Ils

daïsé, qui demande aux « Juifs bien nés » de souscrire aux thèses de l'antisémitisme ; mais on a voulu rappeler, en insérant ces cinq textes, que, malgré le passé qui leur est commun, les Juifs sont susceptibles de professer, selon leurs tempéraments individuels, les opinions sociales et politiques les plus diverses.

ne vous conviennent plus, les vices de l'opprimé, les passe-temps du pauvre d'esprit, les légèretés de l'homme sans conséquence. Vous êtes le rocher sur lequel doit s'édifier l'Église des temps présents. — La haute et grave signification morale de cette idée doit s'emparer de vos esprits avec une dévorante jalousie et modeler à son image votre vie tout entière ; qu'elle ne vous quitte jamais, qu'elle vous soit présente à l'atelier, durant le travail, et aux heures de loisir, dans vos promenades et dans vos réunions ; même quand vous allez chercher le repos sur vos dures couches, que cette pensée remplisse vos âmes jusqu'à ce qu'elles s'abandonnent aux rêves du divin sommeil. Plus exclusivement vous pénètrerez le sens sérieux, le sens moral de cette pensée, plus exclusivement vous vous donnerez à la flamme qu'elle dégage, plus vite, soyez-en sûrs, vous hâterez la venue des temps qui verront l'accomplissement de votre tâche. Si j'avais eu, Messieurs, le bonheur d'allumer la flamme de cette pensée, ne fût-ce que chez deux ou trois de ceux qui m'écoutent aujourd'hui ; si j'étais parvenu à la leur faire sentir telle que je la sens et telle que je vous l'ai décrite, je tiendrais ce résultat pour un profit inappréciable et je m'estimerais largement récompensé de mon effort...

Mais avant toute chose, messieurs, il convient d'éloigner de vos âmes le découragement et le doute, qui ne pourraient que trop aisément s'emparer d'elles, si vous considériez l'idée que je vous propose, sans la rattacher avec force aux grands événements de l'histoire... Vous est-il arrivé de voir, d'un haut sommet,

se lever le soleil ? Un ruban pourpré marque de rouge et de sang le bord extrême de l'horizon, annonçant la lumière nouvelle ; et voici que brouillards et nuées se ramassent et s'assemblent, puis se jettent à la rencontre de l'aurore et en masquent pour un instant les rayons. Mais la lente et majestueuse ascension du soleil lui-même, nulle puissance terrestre ne saurait l'arrêter ; et, une heure après, visible au monde entier, il répand, du firmament, sa chaleur et sa lumière. Une heure suffit pour faire monter chaque jour un soleil nouveau sur le ciel de la nature ; vingt ou trente ans ne seront pas trop pour faire monter sur le ciel de l'histoire un nouveau soleil. (Ferdinand LASSALLE, *Le programme ouvrier*. — Écrits et discours, I, 265-6.)

La mission de l'Armée. (Discours sur le projet de loi instituant le service militaire de trois ans.) — Aussi bien messieurs, suis-je arrivé au terme de la tâche que je m'étais proposée pour aujourd'hui et qui avait pour objet de vous montrer, d'abord, l'étendue du danger, et, par conséquent, du devoir qui résulte pour nous de la nouvelle loi militaire allemande ; et de chercher ensuite à établir que si, assurément, la loi que nous vous proposons n'est pas sans défaut, elle est si bien la réponse nécessaire à la loi allemande, que l'Allemagne met encore en doute notre résolution de lui faire cette réponse, la seule qui, dans la mesure du possible, assurera l'avenir... Je suis profondément convaincu, et tous ceux d'entre vous qui ont réfléchi aux enseignements de l'histoire savent comme moi que, de toutes les garanties de la paix, il n'y en a pas de plus

solide que la force au service du droit. Mais comme il n'existe pas de balance où se puisse peser la force qui, partout, toujours, quoi qu'il arrive, assurera la victoire du droit ; s'il faut choisir, et puisque, nécessairement, il faut choisir, entre une force qui risque seulement d'être supérieure à la menace, et une force qui ne lui serait pas égale ; comme il n'y a pas une circonstance, une seule, où l'on puisse avoir à regretter d'avoir fait plus que son devoir ; et, comme il pourrait hélas s'en produire où l'on aurait à pleurer toute sa vie de n'avoir pas fait tout son devoir ; comme il y a, je l'ai dit déjà, mais permettez que je le répète, comme il y a entre les députés du second Empire, — opposition et majorité, — et nous, patriotes de tous les partis et républicains qui avons assumé la responsabilité des destinées de la France, — cette différence redoutable qu'ils ont péché par imprévoyance et que nous avons, nous, l'expérience cruelle de leur faute ; comme ceux-là, enfin, ont été unanimes dans leur avis, qui auraient, à l'heure des suprêmes périls, la charge de conduire nos armées au feu et le devoir de vaincre : mon choix est fait. (Joseph REINACH, *Journal Officiel* du 4 juin 1913.)

La mission du Roi. — Indépendant de l'Or, indépendant de l'élection, il n'y a qu'un seul régime : c'est la Monarchie. — Voilà le grand mot lâché. Malgré le préjugé d'un siècle, nous ne nous lasserons pas de le répéter. Il renferme la seule solution concevable du problème juif. Le Roi, par position, échappe à la loi de l'Or ; ainsi la Monarchie est-elle libre de l'Or juif,

parce qu'elle est le Sang français. — Et, par une rencontre admirable, mais naturelle, puisque la Monarchie est l'Idée française, elle est libre de l'Idée juive qui, nous l'avons dit, n'est rien autre chose que l'Idée Démocratique. (René GROOS, *La Question Juive par un Juif*, Nouveau Mercure, IX, 5) *.

L'Antisémitisme et les Juifs. — S'il n'est pas vrai que les Juifs soient une race, il n'est pas juste non plus de les considérer comme la cause des transformations

* On rapprochera de ce texte dû à la plume d'un très jeune polémiste juif converti à l'antisémitisme, la lettre qu'un autre jeune monarchiste de naissance juive, Pierre David, adressait, avant de mourir pour la France, à Charles Maurras, théoricien de la Monarchie :

« Merci, cher maître, du fond du cœur, pour la force morale que votre enseignement m'aura donnée pour affronter la glorieuse épreuve. Je suis un inconnu pour vous et je suis venu à vous de bien loin. Né d'une famille juive, je me suis senti complètement détaché de la tradition juive, complètement français. Il m'a suffi d'être un bon Français et d'être logique avec moi-même pour adopter les doctrines de l'Action française dans toutes leurs conséquences. A l'heure où vous lirez ces lignes qui ne doivent vous parvenir que si je meurs, j'aurai définitivement acquis, en mêlant mon sang à celui des plus vieilles familles de France, la nationalité que je revendique. Grâce à vous, j'aurai compris la nécessité et la beauté de ce baptême. Grâce aux fortes méditations que votre pensée m'aura inspirées, la Patrie et la Famille seront devenues pour moi de puissantes réalités, dans lesquelles les personnes considérées individuellement ne sont plus que des sortes d'abstractions, — et une âpre joie se mêlera à mes dernières souffrances physiques et morales, en pensant que je les voue à la défense de la Patrie et à l'enrichissement du patrimoine moral de ma Famille. C'est de cela que je voulais vous exprimer ma suprême reconnaissance. » (Cité dans les *Tombeaux*.)

Mais la belle émotion de ce testament ne devra pas faire oublier tous ceux qui sont morts pour la France en se sentant à la fois français, républicains et juifs. — Voir à ce sujet : Maurice Barrès, les *Diverses familles spirituelles de la France*, pp. 92 et 283 à 292 ; et ici même pp. 179-181 et en particulier p. 336 la lettre de Raoul Bloch.

modernes. C'est leur donner une trop haute place, si haute, qu'en réalité les antisémites font plutôt œuvre de philosémites. Faire d'Israël le centre du monde, le ferment des peuples, l'agitateur des nations, cela est absurde : c'est cependant ainsi que procèdent les amis et les ennemis des Juifs. Ils leur attribuent, qu'ils s'appellent Bossuet ou qu'ils se nomment Drumont, une importance excessive, que la vanité du Juif, cette vanité sauvage et caractéristique, a d'ailleurs acceptée. Il faut cependant en rabattre. Si des monarchies et des empires se sont écroulés, si l'Église toute-puissante a vu décroître son autorité que tous les efforts de la bourgeoisie agonisante ne feront pas revivre, si l'indifférence religieuse s'accroît au contraire en même temps que marche la révolution, la cause n'en est pas aux fils de Jacob. Les Juifs n'ont certainement pas créé à eux seuls l'état actuel, seulement ils y sont mieux adaptés, en vertu de qualités ataviques et séculaires. Ils n'ont pas fondé cette société capitaliste, financière, agioteuse, commerciale et industrielle, que tant de causes ont contribué à établir ; ils en ont nonobstant bénéficié plus que chacun ; ils en ont tiré de très précieux, très nombreux et très considérables avantages, et cela non parce qu'ils ont usé de procédés particulièrement déloyaux ou malhonnêtes, comme les en ont accusés leurs adversaires, mais parce que les siècles, les lois restrictives, les prescriptions religieuses, les conditions politiques et sociales dans lesquelles ils avaient vécu, les avaient préparés au milieu contemporain, et les avaient armés, pour la lutte quotidienne,

d'armes meilleures. (Bernard LAZARE, *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, éd. Chaillet 391-2.)*

L'Antisémitisme et l'État. — Je ne combats point pour l'officier de réserve juif. Je ne plains pas davantage le Juif qui recherche des responsabilités officielles et se les voit refuser. Quiconque veut assumer une responsabilité est en mesure de le faire envers soi-même, envers les hommes, envers Dieu ; pour celui qui va mendier une place d'où on le repousse, je n'ai que de la pitié, et je ne saurais lui venir en aide.

Ce que je combats, c'est l'injustice qui règne en Allemagne, car je vois monter des ombres, où que je me tourne. Je les vois quand je parcours, le soir, les rues stridentes de Berlin, quand je considère l'insolence de notre richesse qui a grandi jusqu'à la folie, quand j'entends le néant des bravades retentissantes et les prétentions exclusives de notre pseudo-germanisme, qui se pâme aux articles d'une certaine presse et aux découvertes de nos belles dames de la cour. — Pour qu'une époque soit exempte de souci, il ne suffit point que le lieutenant plastronne et que l'attaché d'ambassade soit plein d'espérances. Voici plusieurs dizaines d'années que l'Allemagne n'a pas vécu d'heures plus graves que celles-ci ; or, ce qui peut se faire de plus

* La réalité semble donner à ces lignes, écrites il y a quelque trente ans, un singulier démenti. Tandis qu'on ne saurait énumérer les premiers esprits de ce temps sans nommer les Juifs Einstein et Bergson, aucun Juif ne se trouve au tout premier rang dans l'ordre matériel : les fortunes des Rothschild, des Bleichroeder sont loin d'égaler celles des Morgan, des Rockfeller, des Carnegie ; l'homme le plus riche du monde n'est pas un Juif, mais un antisémite, Henry Ford.

fort en des temps pareils, c'est d'en finir avec l'injustice.

L'injustice commise à l'égard du judaïsme allemand et aussi, dans une certaine mesure, à l'égard de la bourgeoisie allemande, n'est pas la plus grande que l'on commette ; c'est une injustice pourtant, et il fallait qu'on en parlât. Mais le mieux serait que chacun de nous descendît en sa conscience humaine, en sa conscience sociale, en sa conscience bourgeoise et en bannît l'injustice, où qu'elle se cache. (Walther RATHENAU, *État et Judaïsme*, Œuvres complètes, I, 206-7. Écrit en 1911.)

La théorie de l'assimilation. — Le judaïsme est une religion. C'est comme adeptes d'une religion que les Juifs étaient persécutés au Moyen-Age, c'est comme tels qu'ils ont été émancipés par la Révolution française. S'ils avaient manifesté alors des prétentions nationales, l'émancipation leur aurait été refusée. Il n'y a pas en France d'autre nation que la nation française. *Nation une et indivisible*, telle fut la devise de notre grande Révolution. La difficulté présente vient de ce que les Juifs se trouvent à des couches différentes d'européanisation, selon les pays où ils vivent ; et la question est de savoir si ceux qui sont le plus avancés dans le progrès moderne aideront les autres à faire l'ascension, ou si c'est le contraire qui se produira... Si le judaïsme est une religion, en quel sens les Israélites détachés de la religion sont-ils des Juifs ? — Dans le même sens que les Français de Bretagne sont des Bretons et que les Français de Provence sont

des Provençaux. Nous avons hérité de nos ancêtres des habitudes d'esprit, des traits de caractère, dont notre longue exclusion de la société chrétienne a assuré la conservation. Maintenant que les Juifs ont donné des preuves de loyalisme dans tous les pays qui les ont adoptés, je pense qu'il serait bon de développer leurs qualités héréditaires comme apport original à la société moderne. La place qu'ils occupent est la meilleure preuve de la *saveur spéciale* que peut donner à l'âme française l'esprit juif intelligemment cultivé. Cette originalité est indépendante des pratiques religieuses. (Sylvain Levi, *Univers israélite*, LXXIV, 27.)

Les Protocoles des Sages de Sion. — La princesse Radziwill, qui a vécu dans la haute société de plusieurs capitales européennes et qui a écrit des mémoires curieux sur ce qu'elle a vu et entendu, a dévoilé, dans une conférence faite à New-York et dans un article publié par la *Revue mondiale* du 15 mars 1921, la genèse des « Protocoles », à la naissance desquels elle a assisté. D'après ces déclarations, la police politique russe (l'Okhrana) avait envoyé à Paris, en 1905, deux de ses agents chargés de fabriquer de « soi-disants protocoles, lesquels résumeraient toute l'action juive à travers les siècles et présenteraient les Israélites comme le grand danger menaçant notre civilisation européenne et toutes les dynasties régnantes ». Ces deux émissaires, qui venaient rejoindre à Paris le fameux Ratchkowsky, chef de la police secrète russe, se nommaient Manassévitch Manioulоff « qui devait plus tard devenir tristement célèbre comme espion et âme damnée de l'Alle-

mand Sturmer, ainsi que le principal ami et conseiller de Raspoutine » et Matthieu Golwinsky, « dont la personnalité était aussi passablement douteuse ». Ce Golwinsky, dont la mère connaissait la princesse Radziwill, fut reçu par celle-ci à Paris, lui révéla le but de son voyage et lui montra son travail...

Après avoir coûté la vie à des milliers de Juifs russes, ce faux grotesque est en train de tourner la tête à des milliers de chrétiens. On peut le déplorer, il ne faut pas trop s'en étonner... On sait que, quand un homme a perdu beaucoup de sang, son cerveau est affaibli ; ne dirait-on pas qu'après l'effroyable saignée de la guerre, beaucoup de nos contemporains sont accessibles à toutes les suggestions et à toutes les phobies ? Pour leur faire croire à l'existence d'une conspiration effroyable, on n'a qu'à extérioriser le rêve monstrueux qu'on porte en soi. L'Église catholique prête volontiers à ses adversaires les plans de domination universelle qu'elle a plus d'une fois tenté de réaliser.

Quant au judaïsme, qui n'a pas de littérature secrète, il faut une singulière ignorance ou une égale mauvaise foi pour travestir ses espérances d'avenir. Un éditeur russe des « Protocoles », trouvant que les sionistes étaient trop modernes, a imaginé que ce « plan politique a été conçu 929 ans avant Jésus par Salomon et les sages de Judée ». C'est vrai : les sages de Sion, ce sont les législateurs et les prophètes de la Bible, et leurs interprètes, les docteurs de la Synagogue, qui ont développé en ces termes l'oracle d'Isaïe sur le Seigneur Zébaoth exalté par la justice et le Dieu saint, sanctifié par le droit : « Un jour viendra où Dieu sera

adoré par toutes les créatures, qui ne formeront qu'un seul faisceau, pour faire sa volonté d'un cœur entier. Alors le peuple élu sera réhabilité et restauré ; les justes le verront et s'en réjouiront ; l'iniquité sera réduite au silence, la malice s'évanouira comme la fumée, et le royaume du mal disparaîtra de la terre. Et Dieu régnera seul sur toutes les créatures, à Jérusalem, résidence de Sa Majesté. » Voilà notre idéal. (Maurice LIBER, *Foi et Réveil*, XIV, 38 et suiv.) *.

Le péril juif. — Où est le « péril juif » ? Est-il dans les livres saints, Ancien et Nouveau Testaments ? Est-il dans le Dieu de la Bible juive ? Ou dans le Sabbat des Juifs ? Ou dans les Prophètes, ou dans les Apôtres, ou dans la personne de Jésus le Juif ? ou enfin dans le spectacle de la miraculeuse fidélité juive ?

Le « péril juif », c'est, dans l'Europe contemporaine, le cri de tous ceux qui désirent le rétablissement de l' « ordre » qui régnait avant la guerre, militarisme en Allemagne, tsarisme en Russie ; c'est une tentative impudente pour justifier un retour à ce qui n'est plus. Mais, s'il est possible de distraire pendant une heure les foules des desseins qu'elles poursuivent, le cri de « péril juif » ne saurait être une solution aux problèmes créés par le bouleversement universel. Quand les Juifs auront été détruits, s'ils doivent l'être, qu'adviendra-t-il de leurs sanglants destructeurs ?... Il est

* Le *Times*, qui avait contribué à répandre la fable des *Protocoles*, l'a définitivement démentie (16 au 18 août 1921). — Le Révérend Pierre Charles, Père Jésuite, en a également fait justice dans une étude publiée par la *Terre wallonne*.

temps pour le christianisme lui-même d'élever la voix et de protester contre cette conspiration impie et anti-chrétienne qui menace à la fois la sécurité des Juifs et l'honneur de la chrétienté... Et si le christianisme s'abstient, s'il nous faut marcher dans la vallée de l'ombre de la mort, ne craignons point le mal qu'on nous fait, ne craignons que celui que nous pourrions être tentés, nous-mêmes, de faire. La seule chose qui nous soit interdite, qui nous soit impossible, c'est de justifier la bassesse de nos oppresseurs et de vivre de façon à fournir une apparence de réalité aux mensonges par lesquels ils nous diffament. Et plus que jamais durant les siècles de notre tragique histoire, c'est à nous qu'il convient aujourd'hui de prononcer la prière : « Père, pardonne-leur, *bien qu'ils sachent* ce qu'ils font. » (Stephen WISE, *Une réponse juive aux provocations d'Henry Ford*, passim.)

TRADUCTIONS de :

DISRAELI, lord BEACONSFIELD, par **A. Sobry** (Koningsby ou la Jeune Angleterre, Paris, 1846).

Karl MARX, par **Everbeck** (dans : Qu'est-ce que la Bible, d'après la Nouvelle Philosophie Allemande, Paris, 1850).

Léopold ZUNZ, Abraham GEIGER, Isaac Hirsch WEISS, Nachman KROCHMAL, Maurice LAZARUS, Hermann COHEN, M. RANSON, Ferdinand LASSALLE, Walther RATHENAU, Stephen WISE, par **Edmond Fleg.**

III

LES TROIS ASPECTS DU JUDAÏSME MODERNE

1. — LE JUDAÏSME CONSERVATEUR

Le Juif et son temps. — Le judaïsme a-t-il jamais été de son siècle ? Le judaïsme peut-il être de son siècle ? A-t-il pu l'être ? Peut-il le devenir ?

Abraham était-il de son temps, quand le souverain de son pays le jetait dans la fournaise de Chaldée, parce qu'il avait brisé les idoles de son temps ? Nos pères étaient-ils de leur temps, lorsqu'il leur fallait être en opprobre aux Égyptiens et courber durant des siècles leurs nuques au joug de l'esclavage, et laisser ensevelir leurs nourrissons aux flots du Nil ? Daniel était-il de son temps, lorsqu'avec ses compagnons de jeunesse, sous la tutelle de Babylone, il en était réduit à se nourrir de l'herbe des champs, et préférait exposer sa vie à la gueule des lions, plutôt que de renoncer à la prière qu'il disait trois fois le jour, selon l'usage de nos ancêtres, la face tournée vers Jérusalem ? Les Macchabées étaient-ils de leur temps, quand leur héroïque témérité bravait l'invasion des mœurs grecques et de la civilisation grecque ? Les disciples d'Hillel, le fils de Zaccaï,

furent-ils de leur temps, quand les Romains détruisaient par l'épée le royaume de Judée, renversaient le Temple de Jérusalem, menaient à l'abattoir ou au marché d'esclaves les enfants de Juda ou les jetaient aux bêtes féroces pour divertir des yeux princiers, ou les dispersaient dans le monde entier ?... Et ensuite, durant des siècles, fut-il de son temps, ce judaïsme pour lequel en toute contrée, à toute époque, nos pères souffrirent l'oppression la plus infamante, la plus insultante dérision, et la mort sous mille formes ? Fut-il de son siècle, durant tous ces siècles, le judaïsme ? Répondait-il aux opinions des contemporains, ne s'exposait-il pas à être mal compris ou méconnu, et trouvait-on alors que ce fût chose commode et facile que d'être juif ? — Et le devoir du judaïsme serait de vivre avec son siècle ?

Qu'en serait-il advenu, du judaïsme, si nos pères avaient tenu pour leur devoir de le modeler à l'image de leurs siècles ? Si, en Égypte, la sagesse des prêtres de Méroë, à Babylone, les mystères de Mélytta, en Perse, la magie de Zoroastre, en Grèce, les secrets d'Eleusis, ou les légendes populaires de l'Olympe, ou les systèmes philosophiques tour à tour à la mode à Alexandrie, ou, à Rome, la quintessence de toutes les opinions et de toutes les croyances, ou l'enseignement des Druides en Gaule, ou celui des couvents et des moines au Moyen-Age, avaient été chaque fois la mesure des réformes qui s'imposaient à leur judaïsme, et si, aujourd'hui encore, pour obéir à cette nouvelle doctrine, nos coreligionnaires réformaient partout leur judaïsme en l'accommodant, en tout pays, sous tout climat,

aux idées et aux coutumes de leurs compatriotes? Les opinions, les mœurs, les besoins ne varient-ils donc pas de contrée à contrée, de siècle à siècle? Le judaïsme n'est-il pas la religion qui, plus que toute autre, est destinée à errer à travers tous les pays et tous les siècles? — Et nous devrions faire qu'il fût de son siècle?...

Que le judaïsme isole ceux qui le professent, qu'il les fasse paraître d'un autre siècle aux hommes superficiels de chaque siècle, c'est là un fait clairement établi dès l'origine dans la Bible, et il n'était pas besoin des temps modernes pour qu'on en fît la surprenante découverte. Et pourtant, cet isolement n'est qu'une apparence, et aucune foi plus que la foi juive n'est destinée à remplir ses adeptes d'un amour qui embrasse tout, à leur donner un esprit, un cœur auxquels rien d'humain sur la vaste terre ne soit étranger, à leur inspirer de plus ardente, de plus active sympathie pour toute souffrance humaine, pour tout progrès humain, à leur faire entendre et saluer, aux plus obscurs détours de l'histoire, le pas divin de l'éternelle Providence, à leur faire planter, sur la tombe même de la moralité livrée à toutes les corruptions, la bannière aux couleurs d'espérance de l'inévitable retour vers Dieu, — car toute la force de cette foi consiste précisément à mettre dans les consciences cette conviction que tous les hommes, tous, marchent, avec Israël, vers le royaume de Dieu sur la terre, vers un royaume qu'habiteront partout la vérité et l'amour, le droit et la sainteté. — Voyez Abraham, ce premier Juif isolé sur la terre. Son isolement a-t-il son pareil? Il est seul, il est unique,

séparé de tous, en contradiction avec son siècle, avec tout son siècle ; et. dans sa poitrine, quel cœur plein de modestie, plein de douceur, plein de pitié universelle, plein d'amour pour tous, et même pour les hommes les plus corrompus de son temps. Le jugement de Dieu va s'exécuter sur Sodome et Gomorrhe, sur le fumier de la corruption la plus complète qui ait jamais été, — et que fait Abraham ? Il prie pour Gomorrhe, il prie pour Sodome !... Dieu vient à peine de conclure avec lui et avec ses descendants ce pacte qui l'isole de l'humanité entière, et devant sa tente, dans les rougeurs du couchant, Abraham guette les passants fatigués, les étrangers, les idolâtres, pour les inviter dans sa demeure, et pour exercer envers tous les hommes, quels qu'ils soient, sa pitié, sa bonté, son amour universel et divin.

Et quoi de surprenant ? Cet universalisme, cet amour actif pour tout ce qui est humain, n'avaient-ils pas été précisément l'essence et le but, le motif et la signification de son isolement ? N'est-ce pas précisément cet universalisme qui avait fait d'Abraham un isolé ?... Et il est resté le type même du judaïsme ; Abraham fut solitaire pour l'humanité, et, pour l'humanité, le judaïsme doit poursuivre, à travers les temps, sa marche solitaire... jusqu'au jour où « le loup habitera avec la brebis, où le tigre reposera avec le chevreau, où veau, lionceau et bélier vivront ensemble ; alors, plus de méfaits, plus de violence sur toute la sainte montagne, car la terre sera pleine de la connaissance de Dieu, comme l'eau abonde dans le lit des mers. » Alors, alors seulement, — quand le siècle sera avec Dieu, Israël sera

avec son siècle. (Samson Raphaël Hirsch, *Œuvres complètes*, I, 149 et suiv.).

Les deux Lois. — Comment l'Israélite parvenait-il à concilier l'existence simultanée de deux Lois, l'une propre aux Gentils, l'autre réservée aux Juifs, autrement dit de deux religions divines, de deux Églises également légitimes? La réponse se trouve dans l'exorde du discours que Dieu met dans la bouche de Moïse, à l'adresse de Pharaon : « Israël est mon fils premier-né. » — Ce titre de premier-né que l'Éternel donne à son peuple, loin d'exclure les autres enfants du Père céleste, les suppose au contraire formellement. Voilà donc le fond de la pensée israélite. L'humanité est conçue comme une grande famille dont Dieu est le Père suprême ; et Israël, le premier-né parmi les peuples frères, est, comme dans l'antique société orientale, le prêtre de cette famille, le dépositaire et l'administrateur des choses sacrées, le médiateur entre le ciel et la terre. Il se trouve investi des fonctions sacerdotales pour le service de tous.

A la lumière de cet enseignement, on comprend que le judaïsme soit double dans l'unité de sa doctrine, ce qui constitue, nous l'avons dit, un fait absolument unique dans l'histoire. Il a deux lois, deux règles de discipline, deux formes de religion en un mot : la loi laïque résumée dans les sept préceptes des fils de Noé et la loi mosaïque ou sacerdotale, dont la Torah est le code ; la première destinée à tout le genre humain, la seconde réservée à Israël seulement ; l'une ne contenant que les principes essentiels de religion et de morale qui s'ac-

cordent avec la raison et la conscience universelles, l'autre répondant par ses dogmes, ses rites, ses préceptes hiératiques, aux besoins mystiques de l'humanité, — double aspect nécessaire d'une même Loi éternelle.

Telle est la signification de l'élection que Dieu a faite d'Israël. Il a été choisi pour remplir l'office éminent de docteur, de prédicateur, de prêtre des nations, que lui valurent sans doute les insignes mérites de ses patriarches, mais certainement aussi sa prédisposition naturelle à accueillir la vérité religieuse, son génie foncièrement monothéiste, comme le proclame aujourd'hui d'une voix unanime la critique indépendante, et surtout ce caractère ferme, tenace, indomptable qui était nécessaire pour résister au monde païen, pour le vaincre et pour le convertir...

C'est un fait que ce petit peuple obscur, méprisé, détesté par les Gentils, qui ne possédait ni la science des Grecs, ni la puissance des Romains, ni même le prestige d'une haute antiquité, puisqu'en face des vieilles nations d'Orient, il ne s'attribue qu'une origine relativement récente, voit aujourd'hui sa religion, ses Écritures, ses traditions, ses lieux saints devenus l'objet de la vénération universelle. Bien plus, son nom même est disputé par des peuples de races bien différentes, qui professaient jadis des cultes très divers et qui tous, comme par miracle, se sont transformés, dans une certaine mesure, sur le modèle qu'il avait tracé, chacun prétendant être le véritable Israël. Sémites et Aryens, Orientaux et Occidentaux, barbares et civilisés, catholiques romains, protestants, mahomé-

tans, tous se sont efforcés de reproduire, chacun à sa manière, le type biblique, et, sous l'extrême variété des formes, on peut distinguer l'unité substantielle qui prédomine chez tous : la conviction d'être les héritiers légitimes du peuple élu...

Or, derrière le christianisme et l'islamisme, avec leurs grandeurs, mais aussi leurs imperfections, derrière Jésus et Mahomet, c'est le judaïsme que nous retrouvons avec sa Loi sainte, son plan d'organisation de l'humanité, ses espérances de rénovation et de fraternité universelles. Comme la face du monde aurait changé si, au lieu de s'attacher presque exclusivement à la personne pourtant si problématique de Jésus, reconstruisant ainsi une mythologie nouvelle sur les ruines des anciennes, le christianisme avait mieux saisi et mieux adapté les vérités de l'hébraïsme dont le Nazaréen, bien loin de songer à fonder une Église rivale, avait sans doute désiré, en bon Juif, la propagation ! Si au lieu de rompre le lien naturel qui devait l'unir à Israël, il avait travaillé, de concert avec celui-ci, à la constitution de la grande famille humaine dont les différents peuples sont les membres également chers au Père qui est aux cieux ! Que de sang épargné ! Que de pages affligeantes rayées du livre de l'histoire ! Et comme le judaïsme a raison, en présence des scandales, des abus de la force, des guerres iniques qui désolent notre terre, de maintenir sa protestation contre les prétentions injustifiées des religions issues de lui : Non, non, vous n'êtes point encore le messianisme que je prêche et que j'attends ! Non, non, vous ne réalisez pas l'idéal de mes Prophètes ! (Elie BÉNA-

MOZEGH et Aimé PALLIÈRE, *Israël et l'Humanité*, éd. E. Leroux, 719 et suiv.).

Les vertus de la joie. — On peut facilement, mes frères, accabler l'homme sous le poids de ses misères, lui faire sentir sa faiblesse, son néant. Non seulement on le peut, mais on le doit quelquefois, afin de le rappeler au juste sentiment de sa valeur. Notre religion sait prendre ce soin quand il le faut ; mais est-ce à dire pour cela qu'on doive refaire sans cesse cette désolante peinture, qu'on doive sans cesse mettre le doigt sur la plaie ? Ne serait-ce pas décourager l'homme et paralyser d'avance tous ses efforts ? Il a besoin de toute l'énergie de son âme pour soutenir avec succès, avec honneur le rude combat de la vie ; s'il faiblit, s'il se défie de ses forces, c'en est fait de lui : il tombe sur la route, blessé et meurtri. N'allez donc pas lui répéter sans cesse qu'il n'est qu'un vain atome, qu'un grain de poussière, emporté par le premier souffle du vent. Il pourrait vous prendre au mot et s'avouer vaincu avant la lutte. Ah ! que notre religion est bien mieux inspirée ! Elle ne craint pas de grandir l'homme à ses propres yeux, de vanter sa haute origine et sa noble destinée ; elle nous montre Dieu le créant avec une complaisance particulière, le comblant des dons les plus précieux, l'élevant presque au rang des anges. Le judaïsme ne veut point d'une humilité exagérée, ni d'un désespoir aveugle !

Ceux qui ont dit, mes frères, que notre religion est une religion sombre et triste, ne savaient ce qu'ils disaient. Où trouvez-vous donc chez nous ces mystères

désolants qui serrent le cœur, qui épouvantent l'imagination ? Dans le judaïsme, tout est serein, tout est rassurant, tout nous invite à la joie, à la confiance. Dieu est-il pour nous ce juge inexorable qui ne sait point pardonner, ou cette puissance malfaisante qui se plaît à tourmenter l'humanité ? Quel blasphème, mes frères ! Ce n'est pas au peuple d'Israël qu'on fera jamais accroire qu'il adore un Dieu dur et cruel : il sait, par toute son histoire, par son passé de quatre mille ans, que son Dieu aime les hommes qu'il a créés, et veut leur bonheur.

Non, le judaïsme n'est pas une religion sombre, ennemie de la joie. J'en ai pour garants nos mœurs, nos habitudes, nos livres saints, nos cérémonies religieuses et jusqu'à nos temples et nos chants traditionnels. Le Talmud nous a conservé la description d'une cérémonie joyeuse qui s'accomplissait jadis pendant la fête de Souccoth. Pour remercier Dieu d'avoir envoyé à la terre la pluie qui la féconde, on allait en grande pompe puiser de l'eau dans des vases d'or, à la source de Siloé, près de Jérusalem ; et le Grand-Prêtre, revêtu de son costume le plus riche, faisait ensuite des libations sur l'autel. Ce n'était pas tout : dans le parvis du temple, on allumait, le soir, des candélabres d'or soutenus par de magnifiques colonnes, et qui répandaient un éclat si vif que toutes les rues de Jérusalem en étaient illuminées. Tout autour étaient élevées des estrades, sur lesquelles se pressaient hommes et femmes, pour contempler la beauté du spectacle, pendant que les personnages les plus distingués par leur rang, leur vertu et leur science, portant dans leurs mains des torches allumées,

dansaient en chantant des actions de grâces. L'illustre Hillel, un autre rabbin célèbre, R. Siméon ben Gamaliel, ne dédaignaient pas de prendre part à ces réjouissances publiques ; et la beauté de cette fête religieuse était si grande qu'elle excitait l'admiration de tous. « Quiconque n'a pas vu cette joie n'a jamais rien vu. »

Cette cérémonie, mes frères, a disparu, avec le temple lui-même, dans cette épouvantable catastrophe qui a englouti notre indépendance et notre nationalité. Les Israélites ont traversé, depuis, des temps bien difficiles, et ils ont eu à supporter des souffrances inouïes ; mais ils ont toujours conservé cette sérénité d'âme et cette gaieté inaltérable qui sont la marque d'un caractère fort et bien trempé. Au milieu de leurs douloureuses pérégrinations, alors qu'ils n'avaient jamais de refuge assuré, qu'ils ne pouvaient même pas compter sur le lendemain, dès qu'arrivait une de ces fêtes qui rappellent le glorieux passé d'Israël, les pauvres exilés se croyaient pour ainsi dire ramenés dans leur pays. Il fallait parfois se cacher dans des retraites inaccessibles, pour accomplir les saintes cérémonies ; mais s'il nous était donné de pénétrer par l'imagination dans ces réunions mystérieuses, quel étonnant spectacle s'offrirait à nos regards ! Sont-ce là ces malheureux persécutés que la mort et les tortures menacent de toutes parts ? Mais leur figure est rayonnante ; leur taille, qui paraissait courbée, s'est redressée ; un noble orgueil brille dans leurs regards : ils appartiennent au peuple élu, et ils sont heureux de célébrer les fêtes de l'Éternel !

Une chose, mes frères, embellissait et sanctifiait de tout temps nos joies religieuses, c'est que tous les Israé-

lites, pauvres comme riches, y prenaient part. Ouvrez la Bible. Elle parle souvent des fêtes : jamais elle n'oublie d'ajouter ces mots : « Que le pauvre, l'orphelin, la veuve et l'étranger se réjouissent avec vous, comme vous ! Vous que Dieu a favorisés, partagez avec les déshérités. » Les esclaves même, eux qui, dans les autres sociétés de l'antiquité, étaient méprisés au point que leur présence souillait, pour ainsi dire, les cérémonies sacrées, chez les Israélites, ils devaient se réjouir de la joie commune et s'asseoir à la table de leurs maîtres. Il y a plus : l'humanité entière était associée, par une touchante cérémonie, aux fêtes israélites. Pendant celle de Souccoth, soixante-dix victimes tombaient devant l'autel du Seigneur. Savez-vous à l'intention de qui se faisaient ces sacrifices exceptionnels ? Le Talmud nous l'apprend : c'était pour appeler les bénédictions de Dieu sur toutes les nations de la terre. Par la destruction du Temple, ajoute le Talmud avec tristesse, les peuples étrangers eux-mêmes ont fait une perte immense.

Ah ! mes frères, admirons une religion qui enfante de pareils prodiges. Mais faisons plus que de l'admirer, aimons-la, honorons-la et surtout inspirons-nous de son esprit. (ZADOC KAHN, *Sermons et Allocutions*, éd. Baër, 5 et suiv.).

L'agneau pascal. — C'est le sacrifice de l'agneau qui nous dévoile le mystère laissé par l'Écriture sainte sur la lutte de Jacob. Qu'est-ce donc que cet agneau choisi d'avance et marqué pour la mort ? Qu'est-ce donc que cet agneau autour duquel tous les membres de la famille

humaine vont se réunir, comme convoqués à un solennel banquet, où chacun doit avoir sa part ? Qu'est-ce donc que cet agneau dont le sang sera versé, et laissera d'ineffaçables traces sur les portes de tous les royaumes de la terre ? « C'est Israël, dit Jérémie, Israël que les lions « ont mis en pièces, Israël dont les rois d'Assyrie « ont les premiers dévoré la chair, Israël dont ensuite « les rois de Babylone ont brisé les os. » L'agneau pascal c'est donc Israël.

Eh bien ! mes frères, symboliser ainsi le peuple de Dieu, le représenter sous les traits de la faiblesse et de l'innocence, n'était-ce pas dire clairement quelles devaient être ses armes dans la lutte qu'il allait soutenir contre les hommes ? N'était-ce pas prophétiser qu'Israël n'aurait pas raison de ses adversaires par la violence, mais qu'il réussirait à les vaincre à force de patience et de douceur ? Si nous pouvions conserver le moindre doute sur la portée de cet enseignement, nos apologues sacrés les viendraient lever.

« Lorsque Dieu eut donné sa loi à Israël, raconte « une légende du Midrasch, le peuple, ému de tant de « devoirs et de saintes obligations, s'approcha du trône « céleste et s'écria : « Seigneur notre Dieu, tu nous as « ordonné de respecter la vie, l'honneur et la propriété « d'autrui ; tu as défendu au mensonge l'accès de « notre bouche, à l'envie, aux passions mauvaises, « l'entrée de notre cœur. Nous avons juré d'obéir à ta « loi ; mais nos ennemis vont employer contre nous « ces armes terribles auxquelles nous ne voulons pas « toucher. Qu'allons-nous devenir ?

« Écoutez, répondit la voix céleste : L'agneau,

« quelque temps après sa création, est venu me dire : « O Seigneur, je n'ai ni dents, ni ongles pour déchirer « et mordre mes ennemis ; je n'ai ni cornes pour les « frapper, ni pieds agiles pour les fuir. Je vais donc « devenir leur proie ; daigne me secourir. — Petit « agneau, ai-je répondu, veux-tu que je te rende cruel « comme le tigre, venimeux comme le serpent ? — Non, « mon Dieu, s'est-il écrié, je préfère ma faiblesse et mon « innocence.

« Eh bien, mon peuple d'Israël, c'est toi qui es « l'agneau ; laisse-toi déchirer plutôt que de mordre ; « laisse-toi tuer plutôt que de verser le sang »...

Les hommes se divisent en deux grands partis ; de quelque couleur qu'ils revêtent leurs opinions ou leurs doctrines, ils se partagent en deux camps profondéments séparés : celui des oppresseurs et celui des opprimés, celui des Pharaons et celui des Hébreux, celui des persécuteurs et celui des persécutés. De quel côté notre devoir nous ordonne-t-il de nous ranger ?...

Frères israélites, c'est un jour solennel que l'anniversaire de notre délivrance ! Venons donc, le cœur plein de reconnaissance et d'amour, apporter à Dieu le tribut de nos hommages. C'est en méditant le symbole du sacrifice pascal que nous devons élever vers le ciel nos prières. Juifs et Chrétiens, qu'à l'heure consacrée de la Pâque, nous nous réunissions dans nos temples ; que, de nos bouches, que, du fond de nos âmes, il monte jusqu'au Libérateur suprême, un concert unanime de louanges. Puisse la bénédiction divine descendre sur nous tous, sans distinction de race ni de culte ! Puisse la miséricorde céleste illuminer nos esprits, réchauffer

nos cœurs et nous inspirer des sentiments de concorde et de fraternité ! Puissions-nous oublier les discordes qui nous ont si longtemps divisés, et ne plus nous souvenir que de la loi de justice qui nous rapproche ! Puisse la guerre disparaître, puisse la haine s'effacer ; puissent les persécuteurs laisser tomber leurs armes et ouvrir leurs bras pour recevoir leurs victimes dans une cordiale étreinte ! Puisse enfin arriver bientôt le temps promis par les prophètes, où tous les hommes, confondus dans un seul troupeau, marcheront vers l'avenir, confiants et tranquilles, conduits par un seul et même pasteur. (Aristide ASTRUC, *Entretiens sur le Judaïsme*, éd. Lemerre 170 et suiv.).

Le retour à Sion. — Il suffit de relire non pas même les prophètes, mais tout simplement notre Livre de Prières, pour savoir si notre avenir est dans une restauration nationale en Palestine, avec tout ce que comporte l'indépendance politique, — ou s'il ne se trouve pas plutôt lié de la façon la plus étroite au progrès de tous, à l'universelle fraternité. C'est sous cette dernière forme uniquement que les plus grands de nos ancêtres comprirent et pratiquèrent l'amour de Sion. Certes, la Palestine les étreignait souvent d'un regret nostalgique ; ils en baisaient le sol sacré, lorsqu'ils le foulaient pour la première fois, et beaucoup d'entre eux y voulaient dormir leur dernier sommeil. Aujourd'hui encore, ce culte de Sion vit dans les cœurs juifs, et il n'est point près d'y mourir. — Mais jamais aucune voix vraiment autorisée ne pourra prêcher au monde juif je ne sais quelle croisade pacifique, dont le but serait

la restauration de notre indépendance nationale ; une telle entreprise apparaîtrait comme un empiètement sur la Sagesse divine, pour qui notre dispersion fait partie d'un plan providentiel. — Sion fut, et demeure, pour les Juifs, le symbole non seulement de leur avenir propre, mais encore de l'avenir humain. C'est dans ce sens, — d'où toute préoccupation nationale est exclue, que nous demandons dans nos prières le retour à Sion... N'allons donc pas, dans le douteux espoir de redevenir un peuple, renoncer à notre mission, qui est d'attester ici-bas la véracité de cette parole prophétique, dont l'accomplissement justifiera tout à la fois Israël, Sion et l'humanité : « L'Éternel sera Roi sur toute la terre ; en ce jour-là, Un sera l'Éternel et son Nom sera Un ». (M. GUDEMANN, *Judaïsme national*, 40 et suiv.).

Le Judaïsme et la Paix. — La lutte entre la guerre et la paix n'étant à nos yeux qu'une des formes de la lutte entre le principe monothéiste et le principe polythéiste, l'issue ne peut être douteuse. Et si nous assistons à un retour offensif du vieux paganisme, ne nous en effrayons pas outre mesure : le réveil des dieux morts ne dure jamais qu'un temps. Mais cette lutte entre le génie monothéiste et l'esprit païen doit toujours nous trouver, nous Juifs, à notre poste de combat ; prenons garde qu'il y va du sort de la force morale même, dont nous sommes dans le monde les représentants trente fois séculaires. C'est poussés et soulevés par la puissance de trente siècles de tradition monothéiste que nous devons frayer la route à la doctrine de la paix. Son

triomphe est nécessaire à l'œuvre divine du monde. Antiques ouvriers de cette œuvre, restons fidèles à notre tâche sacrée. D'avoir foulé seulement le parvis de la synagogue, d'avoir dit *Amen* au chant de l'officiant, nous avons fait implicitement une profession de foi pacifiste : osons, le seuil du Temple franchi, affirmer la foi que nous y avons proclamée. (M. VEXLER, *Foi et Réveil*, I, 323) *.

Religion et patrie. — Nous ne serons dignes de ceux qui se sont immolés pour nous que si, à leur vertu, nous savons ajouter celles que leur sacrifice nous impose ; que si, régénérés par leur sang, nous déployons plus de noblesse morale, plus de souci du bien public, plus de discipline volontaire, plus d'élan vers l'idéal. C'est à cette tâche que sont conviés tous les Français qui ont reçu de la Providence le don du savoir et du talent, tous ceux qui sont embrasés de ce feu intérieur dont parle le prophète et qui vient de Dieu ; c'est la tâche que vous ont confiée les mains défaillantes de ceux que vous voulez honorer ; c'est la tâche que vous remet la patrie, qui n'aura jamais eu tant besoin de votre concours ; c'est la tâche, permettez-moi de le dire, qu'attend de vous la religion, la religion qui prétend avoir la garde des intérêts supérieurs de l'humanité, la religion, pour qui l'ennemi, c'est surtout le matérialisme grossier, la frivolité de l'esprit, la sécheresse du cœur, la philosophie complaisante de ces pessimistes, disant déjà du temps

* Il convient de rappeler que l'auteur de ces lignes, écrites en février 1914, fut aumônier volontaire et mourut pour la France.

d'Isaïe : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » Faites-nous par votre plume une France plus belle, plus radieuse, méritant sans cesse davantage les respects du monde et l'amour de ses enfants, et, dans cette France rendue à ses destinées immortelles, « les ossements desséchés de notre innombrable armée de morts », selon l'expression de l'Écriture, « refleuriront », ceux qui ont disparu revivront par le meilleur d'eux-mêmes dans la fidélité de votre mémoire reconnaissante. — Mais la véritable immortalité, que n'épuisent ni les années, ni la fragilité de nos souvenirs, celle que nous implorons en faveur des êtres aimés, ravis à notre affection, cette immortalité bienheureuse que notre imagination est impuissante à se représenter, mais dont l'infini convient seul à ce qu'il y a d'infini dans l'offrande volontaire d'une vie humaine à une cause sacrée, c'est Dieu seul qui peut l'accorder. Levons les regards vers lui, faisons monter nos prières vers son trône divin, en mettant dans nos supplications toute la ferveur de notre gratitude pour ceux qui ne sont plus et de notre foi dans la bonté du Juge suprême. (Israël Lévi, *Hommage aux Écrivains morts pour la Patrie*. Allocution prononcée le 7 avril 1919, au temple israélite de la rue de la Victoire, éd. de la Société des gens de Lettres)

Prière. — Seigneur, au moment où s'ouvrent les portes du sanctuaire, nos têtes s'inclinent et nos cœurs sont saisis d'une religieuse émotion. Nous nous sentons en ce moment plus près de toi, et notre prière s'élève avec plus d'ardeur vers le Ciel. — Dieu de bonté et

d'amour, Père de tous les hommes, Providence miséricordieuse, c'est en Toi que nous mettons notre confiance : daigne accueillir nos vœux et réaliser les souhaits de notre cœur. — Éclaire-nous de ta lumière pour comprendre les enseignements de ta Loi, et affermis notre volonté pour en suivre les préceptes. — Répands tes bénédictions sur nous, sur nos parents vénérés, sur la tête de nos enfants. Prolonge nos jours et les jours de tous ceux que nous aimons. Accorde-nous la santé, la force, le bonheur auquel nous aspirons et que nous voulons mériter par notre conduite. — Ah ! Seigneur, éloigne de nous les épreuves trop douloureuses. Soutiens-nous contre les difficultés de la vie et contre les faiblesses de notre cœur. — Puissions-nous toujours obéir à tes commandements, faire le bien et fuir le mal, être sévères pour nous-mêmes, indulgents, bons et charitables pour les autres. — Puissions-nous chaque jour devenir meilleurs, plus dignes de l'estime et du respect de nos semblables, plus dignes de ton amour et de ta protection, afin que notre vie soit pure, que nos œuvres soient sanctifiées et que nous méritions de voir descendre sur nous tes célestes bénédictions. Amen (Isidore Loeb).

2. — LE SIONISME

Les précurseurs du Sionisme. — N'avez-vous jamais lu les paroles du prophète Isaïe ? : « Consolez, consolez mon peuple, dit le Seigneur. Parlez au cœur de Jérusalem et annoncez-lui que le temps est

accompli, que ses péchés sont pardonnés, puisqu'elle fut châtiée d'un double châtiment. — Ouvrez dans le désert la route de l'Éternel, crie sa Voix ; à l'occident ils prépareront un sentier pour notre Dieu. — Toute fosse sera comblée, toute montagne et tout sommet seront aplanis ; la courbe se fera droite, et la colline se fera plaine. — Alors se révèlera la Splendeur de l'Éternel, et toute chair reconnaîtra que c'est sa lèvre qui a parlé. » — Ne vous semble-t-il pas retrouver la peinture du temps présent (1862) dans ces paroles, qui commencent les prophéties du second Isaïe, comme elles terminent celles du prophète Obadia ? — Ne se porte-t-on pas secours de Sion, afin de juger les sauvages habitants des montagnes ? — N'est-on pas occupé à tout aplanir, à tout préparer, à tracer dans le désert le sentier de la civilisation, par le canal creusé dans l'isthme de Suez, par les voies de fer qui relient l'Asie à l'Europe ? — On ne songe pas encore, il est vrai, à rétablir notre nationalité. Mais vous connaissez le proverbe : l'homme propose et Dieu dispose. De même qu'autrefois, en cherchant à l'Ouest une route vers les Indes, on découvrit un nouveau monde, — de même, sur la route qu'on ouvre à l'Est vers les Indes et la Chine, on retrouvera notre patrie perdue. — Ou bien pensez-vous que la France hésiterait à tendre la main aux Juifs, pour fonder des colonies dont le filet peut se tendre de Suez jusqu'à Jérusalem, des bords du Jourdain aux rives de la Méditerranée ? — Si vous en doutez, lisez plutôt une brochure publiée, peu après les massacres de Syrie, chez Dentu, le célèbre éditeur, sous le titre de : *La nouvelle Question d'Orient*. Lorsque,

non par religion, mais par simple politique et pure humanité, l'auteur *(Ernest Laharanne)* exhorte nos frères de race à rétablir l'État de nos ancêtres, il est, sinon poussé par le Gouvernement français, du moins inspiré par l'âme même du peuple de France. (Moïse HESS, *Rome et Jérusalem*, Lettre XI.) *

Les fondements historiques du sionisme. — Dans l'antiquité, ce qui faisait des Juifs une nation, c'était une triple force, résultant de l'unité d'État, de race et de religion... A l'époque suivante, celle de l'exil et de la dispersion, ce fut surtout la conscience religieuse qui les maintint unis, remplaçant l'État disparu et l'instinct de la race, qui s'émoussait... Mais à notre époque, où le courant de la libre pensée traverse toute l'humanité, c'est surtout la *conscience* historique qui leur apparaît comme le fondement de leur unité nationale. Cette conscience constitue un phénomène psychique extraordinairement profond et complexe, mélange à doses égales d'éléments physiques, intellectuels et moraux, d'habitudes, de notions, d'émotions et de sentiments

* Ernest Laharanne ne fut pas le premier à préconiser la reconstitution d'un Etat juif. Le prince de Ligne l'avait devancé, dès la fin du XVIII[e] siècle : « Ce prince avait trop voyagé, trop laissé de son cœur aux quatre coins de l'Europe pour ne pas adopter le cosmopolitisme de son siècle. Il se définit lui-même « Français en Autriche, Autrichien en France, l'un ou l'autre en Russie », et quant aux races, il n'en connaissait probablement que deux : les nobles et les roturiers. Aussi, s'il est permis de l'appeler un sioniste avant la lettre, il ne l'est pas comme pourraient l'être certains chrétiens d'aujourd'hui par calcul d'antisémite ou scrupule nationaliste... La question juive, pour le prince de Ligne est avant tout une question économique... » (Baruch HAGANI, *Le Sionisme politique* ; précurseurs et militants : le prince de Ligne, 19).

accumulés en nous par une hérédité millénaire. Consciemment ou inconsciemment, nous sommes Juifs par les souvenirs communs d'un grand et frémissant passé d'exploits sans nombre sur les champs de bataille de l'esprit, par la mission sublime qui nous fut dévolue, par nos souffrances vingt fois séculaires, par nos exodes sur des chemins semés d'épines, par le martyre toujours renouvelé et toujours accepté pour nos idées ; nous nous sentons moralement et indissolublement tenus les uns aux autres... Une longue chaîne de traditions historiques nous enserre tous, comme en un seul et puissant anneau : cet incomparable, ce miraculeux passé nous attire et nous attache à lui comme un aimant. Durant des siècles, de générations en générations, l'identité de nos destins déposa en nous des impressions identiques, qui s'y sont cristallisées pour y former ce que nous pouvons bien appeler l'âme juive. Et c'est aux profondeurs de cette âme que le sentiment national juif a ses racines inconscientes, et l'idée nationale juive, ses racines conscientes. (S. M. DUBNOW, *Histoire juive*, 12-13.)

Origines sociales et morales du sionisme. — En acceptant joyeusement l'assimilation, on renonçait à l'idée centrale qui avait maintenu le judaïsme pendant des siècles de misère, on renonçait à tout futur idéal, à tout espoir de réunion après la dispersion. Mais, en échange de ce sacrifice, on espérait au moins obtenir que la société chrétienne abandonnerait définitivement tous ses vieux préjugés contre les Juifs et les recevrait sans arrière-pensée, sans réserve,

comme de vrais compatriotes, comme de vrais frères... Mais voilà que vers la fin du XIXe siècle, un changement de scène se produit. L'antisémitisme, qu'on croyait oublié, relève la tête et prend une forme plus atroce peut-être qu'au moment des plus terribles persécutions juives du Moyen-Age... C'est qu'un nouvel élément avait surgi dans la vie intellectuelle de l'Europe : l'idée des nationalités, qui remplaçait en partie les anciennes notions de religion... Cette nouvelle religion du sang, ce nouveau dogme de la parenté physiologique, créait le même exclusivisme hautain, le même mépris pour ceux qui ne se trouvaient pas compris dans cette consanguinité, que le fanatisme religieux dans sa pire conception.

De nouveau, le Juif se voyait exclu de la nation dont il avait cru faire partie intégrante ; de nouveau, le mur se dressait entre lui et le non Juif ; de nouveau, il se trouvait moralement expulsé d'Europe. L'effet de cette révolution fut différent sur les différents groupements juifs : chez les uns, elle rendait plus rapides et plus nombreuses les conversions, elle déterminait à certains endroits une désertion en masse du judaïsme ; chez d'autres, elle produisait une sorte de cécité psychique fort curieuse, qui les empêchait de voir l'antisémitisme, et leur faisait dire avec une conviction déconcertante qu'il n'existait pas. — D'autres encore avaient l'idée ingénieuse d'employer la méthode homoeopathique : ils devenaient antisémites, et ils étaient les plus féroces. Ainsi ils acquéraient l'immunité contre l'antisémitisme des non Juifs : personne ne pouvait les vilipender, les souiller, les calomnier

plus abominablement qu'ils ne le faisaient eux-mêmes.

Cependant, il y avait une autre attitude aussi, celle sans doute d'une minorité de Juifs, mais d'une minorité jeune, ardente, de caractère ferme et de haut idéalisme. La jeunesse intellectuelle juive, puissamment stimulée par ce courant d'antisémitisme, se rappelait l'idéal national juif qu'avait toujours affirmé le judaïsme de l'Est, et cherchait à se rallier, pour relever le judaïsme décadent et continuer ses destinées dans le sens invariable des idéaux historiques juifs qui sont la justice, la fraternité, la charité et la science. — Ces jeunes Juifs acceptaient franchement l'idée du siècle, l'idée de nationalité, sans toutefois ses folles exagérations chauvines et ses extravagances criminelles. Eux aussi, ils retrouvaient une nationalité : la leur, la nationalité juive ; ils acceptaient l'idée de la race et se vantaient hautement d'être de la plus ancienne et de la plus pure race humaine qui existe actuellement. — Cette nouvelle direction me semble devoir conduire à des résultats que ne prévoyaient pas ceux qui, d'un cœur léger, avaient renoncé à tout ce qui constitue l'essence du judaïsme. Nous sommes au début d'une nouvelle ère ; notre siècle décidera si, dans le judaïsme, c'est la vie qui l'emportera, ou la mort. (Max NORDAU, *Les Juifs et le Judaïsme au XIX^e siècle*, 34 et suiv.).

Le sionisme politique. — Le projet, dans ses lignes essentielles, est infiniment simple, et il faut qu'il le soit pour être compris de tous. — Qu'on nous donne la souveraineté d'un territoire qui puisse suffire aux justes besoins de notre peuple ; nous nous chargeons

du reste. — La création d'une souveraineté nouvelle n'a rien en soi de ridicule, ni d'impossible. On en a vu, de nos jours, des exemples, chez des peuples plus pauvres, plus incultes et plus faibles que le nôtre, et qui n'étaient pas, comme lui, composés surtout d'une classe moyenne. — Les gouvernements des pays où sévit l'antisémitisme ont un grand intérêt à nous concéder une telle souveraineté...

Il ne convient pas de se représenter le futur exode des Juifs comme un phénomène soudain. Il s'accomplira progressivement et durera plusieurs dizaines d'années. Les plus pauvres iront d'abord défricher le sol ; d'après un plan mûrement établi, ils construiront des routes, des ponts, des voies ferrées, installeront des télégraphes, régulariseront le cours des rivières, et bâtiront leurs propres habitations. Leur travail créera le trafic, le trafic créera des marchés, ces marchés attireront de nouveaux colons. Les Juifs comprendront bien vite qu'un nouveau champ s'ouvre, pour toujours, à leur activité, jusqu'ici haïe et méprisée. — Veut-on aujourd'hui fonder un État, on ne le fera pas d'après les méthodes qui étaient seules possibles il y a mille années ; ce serait folie que de retourner à une civilisation reculée, comme le voudraient certains sionistes. Si nous avions à détruire les bêtes féroces d'une contrée, songerions-nous à procéder comme des Européens du cinquième siècle ? Irions-nous, chacun de notre côté, attaquer l'ours à la lance et à l'épieu ? Non, nous ouvririons tous ensemble une chasse joyeuse, pour rabattre en un même lieu toutes les bêtes et les supprimer

d'un coup, à la mélinite. — Si nous avions à élever des maisons, nous ne planterions pas au bord de l'eau des huttes sur pilotis ; nous construirions, à la manière moderne, avec plus d'audace et plus de magnificence qu'on ne le fit jamais ; car nous disposons de moyens que le passé n'a pas connus...

On ne se propose, dans le présent ouvrage, que de faire, de l'émigration juive, l'objet d'une discussion générale ; mais il ne s'agit pas d'instituer, parmi les Juifs, un vote ; la cause serait perdue d'avance. Non ; qui veut partir, partira ; qui veut rester, restera ; l'opposition individuelle n'a aucune importance. Que ceux qui veulent nous suivre se rangent derrière notre drapeau, et combattent avec nous, par la parole, par la plume et par l'exemple...

On priera dans les synagogues pour la réussite de notre entreprise, — et aussi dans les églises. — Mais il faut d'abord qu'il fasse clair dans les esprits. Que l'idée s'envole jusqu'aux plus misérables taudis qu'habitent nos frères. Ils s'éveilleront de leur morne songerie ; car notre vie reçoit un nouveau contenu... Ils formeront bientôt un long cortège. — Quelle gloire attend les combattants désintéressés de ce beau combat ! — Je crois qu'une génération de Juifs admirables va sortir de terre. Les Macchabées ressusciteront. Les Juifs veulent avoir leur État, ils l'auront. Il faut que nous vivions enfin libres sur notre propre sol et que nous trouvions dans notre patrie une mort paisible. Notre liberté libérera l'univers, nos richesses l'enrichiront, nos grandeurs l'agrandiront ; et ce que nous tenterons là-bas pour notre salut servira puissam-

ment au bonheur de tous les hommes. (Théodore HERZL, *État juif*, *Écrits sionistes*, 64-7 et 131-2.)

Le sionisme religieux. — Voici deux mille ans que nous espérons un Rédempteur, qui nous délivre de l'exil amer et ramène tous nos dispersés des confins de la terre. Cette foi vit puissamment en nous ; aux époques de misère, elle a été notre consolation. Cependant, au dernier siècle, des hommes parmi nous se sont levés, reniant cette croyance, arrachant nos espoirs de leur cœur, et même de leurs prières ; mais notre peuple tout entier n'en croit pas moins aux ultimes promesses ; elles forment le sujet de notre prière quotidienne et raniment nos cœurs dans la détresse. Tout récemment, des rabbins orthodoxes même s'élevèrent, en Occident, contre notre foi messianique. L'un d'eux prétendit que toutes les paroles de consolation et d'espoir de nos prophètes ne seraient qu'autant d'allégories. Le Rédempteur ne paraîtrait pas pour ramener Israël dans sa patrie et mettre fin à son exil, mais pour faire régner l'Éternel sur la terre tout entière ; et Israël continuerait d'errer, ainsi qu'un flambeau, parmi les peuples. D'autres déclarèrent tout net que l'idée nationale contredit l'idée messianique, esssentielle à notre religion. — J'affirme hautement qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces allégations. De tout temps nous avons espéré et cru que le Messie viendrait pour rassembler les exilés d'Israël et les ramener dans la terre des patriarches. Au lieu de poursuivre une marche errante au milieu de contrées étrangères, nous devons redevenir alors un peuple, au sens propre

du mot. Au lieu d'être la risée des nations, nous devons alors retrouver l'estime et le respect. Telle est la foi, tel est l'espoir qui jaillissent de chacune des paroles de nos prophètes et de nos docteurs ; et notre peuple s'y tient. Certes, notre cœur n'est point fermé aux autres nations, et nous ne croyons pas moins qu'elles aux promesses universelles formulées par nos prophètes. A chaque Nouvel-An, à chaque Grand-Pardon, nous disons la prière : « Que ta crainte, ô Dieu, soit sur toutes tes œuvres, et ta vénération, sur toutes tes créatures, afin que te craignent toutes tes œuvres et que te vénèrent toutes tes créatures, et qu'elles forment toutes une seule alliance, pour accomplir, de tous leurs cœurs, toute ta volonté... » Mais cette prière est suivie d'une autre : « Accorde, ô Dieu, l'honneur à ton peuple, la louange à tes adorateurs, l'espoir à ceux qui aspirent vers toi ; laisse s'approcher ceux qui te croient, donne la joie à ton pays et les délices à ta Ville, et que refleurisse la puissance de David, ton serviteur. » Et, en vérité, l'honneur de notre peuple et sa louange, et son espoir ne dépendent que de notre pays, de la joie et des délices de notre Cité. Alors seulement, l'injustice sera muette, la méchanceté se dissipera comme une fumée, et le règne du mal disparaîtra de la terre.

Puisse Dieu, protecteur et sauveur d'Israël, accomplir sa parole : « Oui, certes, je vais, par mon secours, retirer mon peuple de l'Orient et du pays du soleil couchant ; et je les ramènerai pour qu'ils habitent dans Jérusalem ; ils seront mon peuple, et moi, je serai leur Dieu, en vérité et en justice. » (Samuel Mohilever, *Lettre au premier Congrès sioniste.)*

Pinsker et le sionisme intellectuel — Vers la fin de sa vie, Pinsker avait abouti à la conviction que la Palestine « n'est pas le pays susceptible de nous servir de lieu de refuge », que sa situation politique et ses relations avec les autres peuples s'y opposeraient toujours. Mais, quoiqu'il en fût, il ne nous conseillait pas d'abandonner cette terre d'élection, ni de nous transporter avec notre « Saint des Saints » en quelque autre contrée, que nous-mêmes nous eussions choisie. « Malgré tout, disait-il, nous devons, de toutes nos forces, chercher à maintenir et à étendre la colonisation de la Palestine. C'est en Palestine qu'il faut nous créer un centre spirituel et national. » — D'où lui était venue cette idée, qui est tout à fait absente de sa brochure sur l' « Autoémancipation » et complètement étrangère au projet qu'il y expose ? Telle est la question que vous vous poserez avec surprise ; et les rationalistes d'entre vous ne manqueront pas de voir là un simple compromis, entre la conduite que dicterait un désespoir absolu et celle qu'imposerait un trop long effort. Mais je crois trouver dans l'âme de Pinsker une explication plus profonde. Car, en constatant, comme il le fait, que l'Autoémancipation, impossible en Palestine, pourra chercher ailleurs une contrée de refuge, on est loin d'avoir écarté tous les obstacles. Il reste encore à nous guérir de notre putréfaction intérieure, de cette *psychose* qui a défié jusqu'ici tous les remèdes. A quoi nous servirait un pays approprié, si nous ne sommes point, nous-mêmes, appropriés ? « Le sentiment national ! Où aller le prendre ? » — Le sort de sa brochure avait montré à Pinsker que de simples phrases

ne sauraient le faire surgir par magie du néant ; et l'histoire des « Amis de Sion » lui avait appris que les plus nobles souvenirs ne suffisaient pas à le transformer en enthousiasme créateur. Où donc trouver la source visible et inépuisable qui pût désaltérer l'âme populaire d'Israël, répandre parmi les membres dispersés de la nation la chaleur et la vie, la purifier de toutes les souillures qui la dévorent ?

Quand l'esprit est entré dans cette voie, il en vient facilement à reconnaître que ce qui nous manque avant toute chose, avant même le « vouloir national », c'est un centre national spirituel, un lieu de refuge non pour les Juifs, mais pour le judaïsme, pour notre esprit national lui-même, un abri moral à l'édification et à l'achèvement duquel tous les Juifs de tous les pays de la dispersion doivent travailler ; cet effort en commun rapprochera d'abord spirituellement les uns des autres tous ces Juifs, géographiquement et moralement séparés, et plus tard, quand le centre aura été créé, il agira à son tour sur tous les points de la périphérie, provoquant, dans tous les cœurs juifs, un rajeunissement du sentiment national et une renaissance de la solidarité. — Mais, dès qu'on a été conduit par le cours de sa pensée, à cette constatation, — et même si l'on n'a pas consacré, comme Pinsker, une partie de sa vie à l'œuvre de la colonisation, on en vient forcément à conclure que ce centre spirituel ne saurait être créé qu'en Palestine. (Achad-Haam, *Au Carrefour*, 72 et suiv. — Cf. Pinsker, *Autoémancipation*, passim).

La renaissance du sol palestinien. — L'expérience a prouvé surabondamment qu'en tant que colonisateur et pionnier, le Juif ne se trouve chez lui qu'en Palestine. On a tenté, avec plus ou moins de succès, d'attacher des Juifs à d'autres sols ; mais aucun de ces essais n'a eu de signification vitale pour le judaïsme : ils ne survivent pas aux individus qui en sont bénéficiaires. Il en est tout autrement en Palestine. Le cœur du peuple juif répond à l'effort des colons palestiniens ; il reconnaît en eux non de simples individualités, mais ses propres représentants, sa propre avant-garde dans sa lutte pour une vie nouvelle, chose qui s'explique tout naturellement par la place qu'occupa durant des siècles la Palestine dans le plan général du judaïsme. Les adversaires du sionisme ont parfois essayé de concilier des points de vue opposés en admettant que « la Palestine n'est pas un pays plus mauvais qu'un autre »... C'est comme si l'on disait à quelqu'un que sa mère n'est pas plus mauvaise qu'une autre... La Palestine est le pays d'Israël ; mais peut-il l'être autrement qu'au sens idéal ? et si oui, comment peut-il le devenir ?

Nous en sommes venus à penser à la Palestine comme à un pays stérile ; mais cette apparente stérilité ne doit point être attribuée à la nature du sol, ni du climat, car la productivité de cette contrée est sans égale. Il en faut chercher les causes réelles dans la faible densité de la population, dans le manque d'industrie, de savoir-faire, d'initiative et d'intelligence, dans l'absence d'une administration systématique, capable d'encourager l'effort productif du cultivateur. Si l'on écartait ces obstacles, un travail modéré tirerait du sol

d'abondantes récoltes de blés opulents et y ferait fleurir des plantations de toutes espèces. La contrée répond toujours aux descriptions que l'antiquité nous en a laissées. Veut-on la plus forte preuve de ce que fut sa fertilité, la voici : à une certaine époque, le territoire de Judée, à lui seul, mettait sur pieds 300.000 soldats, et, à un autre moment, 280.000 hommes de valeur. (II, *Chron.*, XIV, 7.) Selon Flavius Joseph, la Galilée comptait, à elle seule, des centaines de villes et des millions d'habitants. Quand bien même nous contesterions l'exactitude de ces chiffres, il n'en est pas moins hors de doute que la Palestine peut admettre plusieurs millions d'habitants, en particulier si les régions situées au-delà du Jourdain sont irriguées, si l'on répare les routes et construit les chemins de fer projetés...

Ce travail de repopulation et de reconstruction a déjà été entrepris par les Juifs, qui ont créé, durant ces trente dernières années, le premier noyau d'un établissement florissant en Palestine... L'Organisation sioniste, le baron Edmond de Rothschild et les « Amis de Sion » ont acquis par leur expérience et le dévouement qu'ils consacrèrent à cette œuvre, la compétence qui leur permettra d'en suggérer les perfectionnements. Eux seuls connaissent ce qu'ils eurent à souffrir des obstacles de toute nature qui en empêchèrent et en retardèrent le développement... Mais ce qui fut fait, en dépit de ces obstacles, n'est rien moins que miraculeux ; et l'on eût pu faire et l'on eût certainement fait cent fois plus, si l'on avait eu liberté et sécurité. Quand on les aura obtenues, le peuple juif

pourra trouver en Palestine un véritable foyer, y vivre selon son esprit propre et y développer sa propre civilisation. (Nahum SOKOLOW, *Histoire du Sionisme*, I, 308-9.)

La renaissance de l'âme juive. — Fondation de l'Université de Jérusalem. — Nous avons posé aujourd'hui la première pierre de la première Université hébraïque, qui sera élevée sur cette colline en face de la ville de Jérusalem. Beaucoup d'entre nous reporteront leurs pensées aux grandes scènes de l'histoire associées à Jérusalem : ces scènes font partie du patrimoine de l'humanité. Il n'est pas trop chimérique d'imaginer que les âmes de ceux qui firent notre histoire nous inspirent aujourd'hui pour des tâches futures, grandes et toujours plus grandes...

Quelle est la signification d'une Université hébraïque ; quelles doivent être ses fonctions ; d'où tirera-t-elle ses étudiants ; quelle langue parlera-t-elle ? Il semble à première vue paradoxal que, dans un pays où la population est si clairsemée, dans un pays où tout reste à faire, dans un pays qui pleure pour des choses aussi simples que des sillons et des ports, nous commencions par créer un centre de développement spirituel et intellectuel ; mais ce n'est pas un paradoxe pour qui connaît l'âme du Juif. Il est vrai que de grands problèmes sociaux et politiques nous attendent et réclameront des solutions ; nous autres Juifs savons qu'avec la liberté de l'esprit, qu'avec un centre de développement pour la conscience juive, coïncidera la réalisation de nos besoins matériels. Aux époques les

plus sombres de notre existence, nous cherchâmes protection et abri dans les murs de nos écoles et de nos collèges ; le Juif tourmenté trouva secours et consolation dans l'étude zélée de la science juive. C'est parmi les tristesses sordides du Ghetto que subsistèrent les plus grandes écoles, où de nombreux jeunes gens restèrent assis aux pieds de nos rabbins et de nos docteurs...

Une Université hébraïque ? Je ne suppose pas qu'on puisse concevoir une Université à Jérusalem qui ne soit pas hébraïque. Ici, en face du monde qui s'est élevé sur la Loi juive, qui a révéré les prophètes hébreux, qui a rendu hommage aux grandes valeurs intellectuelles et spirituelles données par le peuple juif, la question ne se pose pas. Par une étrange erreur, des gens ont considéré l'hébreu comme une langue morte, quand, en fait, elle n'est jamais morte aux lèvres de l'humanité. Il est vrai que, pour beaucoup de Juifs, elle n'est plus qu'une seconde langue ; mais pour des milliers de gens de mon peuple, l'hébreu est et a toujours été la langue sacrée. Dans les rues de Tel Aviv, dans les vergers de Rischon et de Rechoboth, dans les fermes de Hulda et de Ben Schemen, elle est déjà redevenue une langue maternelle. Ici, en Palestine, l'hébreu est la seule langue dans laquelle un Juif puisse communiquer avec un autre Juif.

L'Université hébraïque, quoique destinée d'abord aux Juifs, sera, bien entendu, affectueusement hospitalière aux gens de toute race et de toute foi. « Ma maison est une maison de prières pour toutes les

nations. » A côté des écoles pratiques, des instituts qui forment une université moderne, il conviendra que certaines branches de la science soient particulièrement associées à notre Université hébraïque. L'archéologie, qui a tant révélé du mystérieux passé de l'Égypte, peut faire encore ici une riche moisson. Nous nous fierons aux recherches scientifiques et à leurs applications, pour débarrasser la Palestine de deux fléaux : la malaria et la trachoma. Nous demanderons beaucoup aux méthodes scientifiques, afin que soit pleinement cultivé ce beau et fertile pays, aujourd'hui si improductif. La chimie, la bactériologie, la géologie et la climatologie y seront mises à contribution : ainsi apparaît la grande valeur de l'Université dans la construction de notre « home national ». A côté des recherches scientifiques, les humanités tiendront une large place. L'ancien enseignement juif, les trésors accumulés et à-demi cachés de notre ancienne littérature philosophique, de notre droit religieux, seront de nouveau mis en lumière, et, nettoyés de la poussière des siècles, ils seront incorporés à la vie nouvelle qui se développera dans le pays ; et notre passé sera, de la sorte, relié au présent.

Animée par l'enseignement juif et par l'énergie juive, notre Université attirera tout ce qu'il y a de plus noble dans le judaïsme à travers le monde. D'elle sortira une inspiration, une force qui revivifiera les puissances aujourd'hui latentes de nos lointaines communautés. Ici l'âme voyageuse d'Israël trouvera son port : sa force ne se consumera plus en voyages épuisants et vains. Israël doit enfin demeurer en repos,

avec lui-même et avec le monde. Une légende talmudique raconte que l'âme juive, privée de son corps, est errante entre le ciel et la terre. C'est notre âme d'aujourd'hui ; demain elle sera en repos, ici, en notre sanctuaire. Telle est notre foi. (Chaïm WEIZMANN, *Discours prononcé sur le mont Scopus, le 24 juillet* 1918. — *Palestine nouvelle*, nº 8.)

Le Foyer et les Juifs de la Dispersion. — Les Puissances de l'Entente se sont mises d'accord à San Remo sur la création d'une autonomie palestinienne, d'une sorte d'État palestinien où la liberté de toutes les confessions religieuses serait sauvegardée, et où les populations arabes, chrétiennes, juives, recevraient chacune une part légitime d'influence. — Sans doute ce n'est pas l'État juif dont Herzl a pu rêver, au début de son action sioniste ; le programme sioniste ne comporte pas la création d'un État juif, mais simplement la création en Palestine d'un foyer garanti par le droit public. C'est justement ce foyer garanti qu'offrent aux Juifs l'Angleterre et ses alliés. — Il ne reste donc aux sionistes qu'à se mettre à l'œuvre et à féconder, par le travail de leur corps et de leur intelligence, cette terre historique dont leur cœur n'a jamais pu se détacher. Il semble que ni le courage, ni l'enthousiasme, ni même les capitaux ne doivent leur manquer.

Quant aux autres Juifs, qui ne veulent pas aller en Palestine, rien ne sera changé à leur statut. Il ne sera rien fait qui puisse porter atteinte aux lois et à la condition politique dont ils jouissent dans leur pays.

Telles sont les paroles même de M. Balfour. Ces Juifs n'entendent pas appartenir à une nationalité, mais à une confession religieuse. Je ne sache pas que le fait qu'il y ait un pape à Rome, et même qu'il y ait eu à Rome un pouvoir temporel des papes, ait tant soit peu mis en danger les droits civils des catholiques. Au contraire, de ce centre, il est tombé parfois plus d'un rayon sur des têtes incroyantes. De même, d'une Palestine régénérée par le travail juif, d'une Palestine devenue centre de la haute culture juive, et où le judaïsme, au lieu de se momifier comme il a été obligé de le faire, de peur de se dissoudre dans les nations, se rajeunira, se développera au grand air de la science et de la liberté, un peu de fierté, un peu de gloire même se répandra sur les communautés qui trouvent trop charnelles les antiques paroles : « Que ma droite se dessèche, si jamais je t'oublie, ô Jérusalem... » (André SPIRE, *Le Sionisme*, 10-11.)

Le Sionisme et le Monde. — Je considère l'existence de la nationalité juive comme un fait et j'estime que chaque Juif en doit tirer les conséquences... Aux milliers de Juifs enfermés dans l'enfer ukrainien ou ruinés en Pologne, le sionisme ouvre les perspectives d'une existence plus compatible avec la dignité humaine. En leur assurant, par leur venue en Palestine, le retour à une vie économique saine et morale, il fera œuvre productive et enrichira l'humanité tout entière... Grâce à la création d'une libre communauté juive en Palestine, le peuple juif sera de nouveau en mesure de développer pleinement ses facultés

créatrices ; l'Université hébraïque de Jérusalem et les instituts analogues, non seulement provoqueront la renaissance de ce peuple, mais lui permettront encore de contribuer plus largement et plus librement qu'il ne l'a fait jusqu'ici au progrès spirituel du Monde. (Albert EINSTEIN, *Comment je devins sioniste*, Jewish Chronicle, 17 juin 1921.)

3. — LE JUDAISME RÉFORMÉ

Nécessité d'une réforme juive. — Ou bien l'on veut faire du judaïsme une nation, ou bien l'on en veut faire une confession. Les deux choses sont également fausses. — Pour former une nation, il faudrait d'abord le vouloir, et s'il était vrai que judaïsme et nationalité juive fussent deux idées équivalentes, nous ne serions plus Juifs depuis l'époque de Jérémie. Comment le judaïsme pourrait-il être une religion nationale ? Le Dieu des Juifs est jaloux, j'en conviens, et il ne souffre aucun autre dieu à ses côtés, mais il a créé tous les peuples : il les a donc tous voulus. Comment pourrait-il être un dieu national, puisqu'il voulut être reconnu et le fut, puisqu'il révéla son action, jugea les peuples et les hommes, — avant même que n'existât le nom d'Israël, — puisque ce Dieu des Juifs était déjà Dieu sans les Juifs, et avant qu'il y eût des Juifs ? — Mais le judaïsme n'est pas davantage une confession... Le christianisme en est une, parce qu'il croit posséder des vérités qui le caractérisent, vérités que seul un chrétien professe,

vérités miraculeuses qui ne sont point telles pour tous les hommes, c'est-à-dire qu'on ne saurait les trouver dans l'esprit humain en tant qu'esprit humain, mais qui ne se manifestent à celui qu'elles éclairent que par une illumination de la grâce. Or, le judaïsme présente ses vérités comme appartenant à l'humanité en général ; mieux encore il demande à chacun de les reconnaître sans l'aide d'un miracle spécial, ce qui signifie que chacun peut y parvenir par les facultés naturelles de son esprit. (S'il en était autrement, d'où Noé les eût-il trouvées, et pourquoi son siècle eût-il été criminel parce qu'il ne les possédait point?) Le judaïsme n'est donc pas une confession. — Qu'est-il donc? Il est difficile de l'exprimer en un seul concept ou en un seul mot : car le judaïsme n'est rien moins que de *l'histoire* et que *la religion de l'histoire*. Pour le judaïsme, la Bible n'est autre chose que pour l'enfant qui la lit naïvement : un livre d'histoire. Elle n'apporte pas une règle de la foi, un code du dogme, mais une histoire et rien qu'une histoire... Le judaïsme ne voit dans la Sainte Écriture que *l'histoire de l'éducation d'un peuple* ; et, comme ce peuple fut éduqué par son histoire, chaque individu, chaque peuple le sera par la sienne...

Au Moyen-Age, le judaïsme ne songea point à se faire admettre dans la société telle qu'elle existait alors, car il se sentira toujours à l'opposé de la conception que l'Église se fait du monde : si cette terre est trop mauvaise pour la vérité et la vertu et si le royaume de Dieu ne peut exister qu'au ciel, il n'y a plus d'histoire humaine, la terre n'a plus d'avenir ; or le judaïsme

est uniquement orienté vers l'avenir de la terre ; c'est sur la terre qu'il veut voir régner la connaissance de Dieu ; c'est sur la terre qu'il veut voir se réaliser le royaume céleste de la vérité et de la vertu. C'est pourquoi le judaïsme se sent si bien en harmonie avec l'esprit de notre époque, c'est pourquoi il éprouve un si profond besoin d'être admis dans la société moderne ; car les temps nouveaux réclament ce qu'il réclame : le règne terrestre de la vérité et de la vertu. Ce que ces temps nouveaux cherchent à fonder sur les principes de la raison, les Juifs l'éprouvent en eux-mêmes comme un besoin religieux, et toute leur religion est là. L'histoire de leur peuple leur montre, ainsi qu'en un miroir, comment doit se faire l'éducation de l'humanité et vers quoi elle doit tendre, à savoir vers la souveraineté de l'esprit ; aussi chaque Juif se sent éternellement contraint et mis en demeure, de par sa religion même, de collaborer à la réalisation de cette souveraineté de l'esprit, d'en donner l'exemple dans sa propre vie, afin qu'elle se répande ensuite sur toute l'humanité...

Il s'ensuit que la réforme radicale du judaïsme est aujourd'hui non pas une chose facultative, mais un devoir religieux. La tâche de ce siècle, qui est de faire régner ici-bas la vérité, la raison, la loi vraie et rationnelle puisée aux sources mêmes de l'esprit, cette tâche est précisément notre tâche religieuse ; il est donc de notre devoir religieux le plus sacré d'écarter de notre vie tout ce qui rend difficile ou impossible l'accomplissement de cette tâche... et si la pratique de nos anciens symboles religieux, au lieu de nous servir à toucher le but, nous empêche d'édifier ce règne de la vérité,

alors il faudra faire appel au principe que « pour servir Dieu, et conserver la Loi, il faut la détruire. » (Samuel HIRSCH, *La Réforme du Judaïsme*, 35 et suiv.).

Réforme de la théologie. — Si la théologie juive ne recule pas lâchement devant sa tâche, elle ne devra ignorer ni les résultats positifs des recherches modernes sur le langage, l'histoire, la religion et la Bible, — ni les faits incontestables révélés par les sciences de la nature, fussent-ils en flagrante contradiction avec les conceptions bibliques. Le judaïsme est une religion qui s'est créée historiquement, dont l'évolution ne se donne pas comme terminée, et qui se renouvelle à chaque époque. Il n'y a pas lieu de conserver les feuilles tombées ; chaque printemps détermine un nouveau bourgeonnement. La théologie systématique montrera les forces agissantes de la religion, les vérités de la foi, puissantes par la vie, par l'ardeur de la conviction qui les anime, sans rien cacher ni de leur mobilité ni des métamorphoses dont elles sont capables ; et, de même que, selon la tradition rabbinique, l'arche sainte contenait, à côté des nouvelles Tables de la Loi, les fragments des Tables anciennes, brisées par Moïse, de même la théologie moderne laissera subsister les vérités passées d'un monde révolu, auprès des vérités jeunes d'une époque au regard plus clair et plus profond, et elle fera resplendir les unes et les autres, ainsi que des rayons réfractés au prisme de la seule et unique vérité. (Kaufmand KOHLER, *Théologie systématique du judaïsme*, 5-6.)

La révélation progressive. — Tout acte créateur est un secret divin ; il échappe à l'observation. Ainsi, dans tous les domaines de l'activité humaine, l'éclair soudain du génie apparaît comme une action directe de l'esprit divin sur l'esprit d'un homme ou d'un peuple privilégié. Aux époques primitives, on crut sentir l'inspiration divine surtout dans les grands ébranlements spirituels qui accompagnaient la brusque apparition d'une nouvelle conscience religieuse, bouleversant la pensée de tout un monde. De même que, dans l'enfance de l'humanité, la vie de la sensibilité est au tout premier plan, avec celle de l'imagination, de même, et au même degré, les êtres particulièrement doués pour recevoir, aux profondeurs de leurs âmes, les impressions du divin, se les représentent comme des apparitions perceptibles aux sens. Dans un état voisin de celui du rêve, alors que sa conscience personnelle, son moi semble s'effacer, le « voyant » voit la divinité, et bientôt il annonce, comme prophète, les paroles qu'il lui a entendu proférer. Cette apparition divine dans le miroir de l'âme est — la révélation.

On retrouve, à la naissance de toutes les religions et de toutes les sectes, l'état d'âme qui provoque ces sortes de visions, de contemplations de Dieu. Aussi lit-on dans les Saintes Écritures que les prophètes du paganisme primitif, Balaam, Job et Eliphaz, Abimélech et Laban eurent, tout aussi bien que les patriarches d'Israël, des révélations de Dieu. Ce qui distingue les voyants ou prophètes d'Israël de ceux des autres nations, ce n'est en aucune façon la faculté de recevoir des révélations divines, c'est uniquement le caractère

moral de la divinité qui se révélait à eux seuls. Le génie populaire d'Israël, qui s'incarnait en Abraham, en Moïse, en Élie et dans les grands prophètes de l'époque littéraire, apprenait de plus en plus à sentir dans la divinité une puissance de la vie morale, et c'est dans le contact de l'esprit humain avec l'esprit universel, que réside cette action providentielle de Dieu, qui devait jouer un rôle si prépondérant dans l'histoire du monde.

Cependant, même en Israël, la révélation devait, dans son développement, passer par diverses phases, selon que l'esprit du peuple auquel elle s'adressait était lui-même moins ou plus développé. — Les rêves et les visions jouent un rôle important, même chez les plus grands prophètes, ne fût-ce qu'au début de leur carrière et pour leur conférer une sorte de consécration solennelle. — A un degré plus avancé, c'est le contenu moral du message divin qui s'empare avec force du prophète. Au lieu qu'il voie vers lui accourir des images et des visions, ce sont maintenant des pensées lourdes de vérités nouvelles qu'il exprime en une langue sublime, emporté par la puissance de Dieu jusqu'aux plus hauts sommets de l'inspiration ; mais, là encore, il agit en vertu d'une contrainte à laquelle il ne peut se soustraire. — A un degré supérieur, le prophète reçoit la vérité divine sous la forme de pensée pure et en pleine conscience de son activité intellectuelle. « Dieu lui parle comme un homme à un autre homme, » ainsi qu'il est dit de Moïse dans la Bible. (*Ibid*, 28 et suiv.).

Le nouveau messianisme. — La situation du Juif n'est plus la même qu'autrefois dans les pays occidentaux ; il se sent intimement mêlé à leur civilisation et il peut revendiquer des droits égaux à ceux de ses concitoyens non juifs ; ce changement a provoqué une orientation toute nouvelle de ses espoirs et de ses buts religieux. De toutes les fibres de son être, il veut appartenir à sa patrie ; la religion seule le distingue des hommes qui l'entourent et dont il partage les pensées et les aspirations. L'idée d'un retour en Palestine, de la renaissance d'un État palestinien sous un roi juif, lui est intolérable, et la prière pour la reconstruction de l'antique Jérusalem lui semblerait un mensonge sur ses lèvres. Aussi, tous les porte-paroles du judaïsme réformé ont unanimement protesté contre le maintien dans la liturgie et dans la doctrine des passages relatifs à la croyance en un Messie personnel. Ils n'en insistent que plus sur l'espoir en une époque messianique d'universelle connaissance de Dieu et d'amour embrassant toute l'humanité, idéal qui se trouve en étroit rapport avec la mission du peuple juif. Conformément aux belles paroles que le Second Isaïe consacre au douloureux serviteur de Dieu, le titre de Messie est désormais conféré au peuple d'Israël lui-même : Israël, le Messie souffrant, deviendra, à la fin des temps, le Messie des peuples, vainqueur et couronné. *(Ibid.*, 290-1.)

Le Progrès en Religion. — La religion qui, livrée à elle-même, repliée sur elle-même, n'aurait aucune raison de changer, évolue forcément dès qu'elle se mêle

intimement à la vie morale, dès qu'elle veut remplir réellement et entièrement sa fonction de guide et d'inspiratrice des âmes. Des religions élémentaires, à vues bornées, ont pu trouver dans la modestie même de leurs prétentions la garantie d'une longue immutabilité, sauf à s'écrouler tout d'un coup le jour où leurs fidèles désenchantés ont reconnu avec dégoût leur vide et leur néant. Les religions universalistes — et le judaïsme prophétique est du nombre — ont des ambitions plus hautes, un contenu plus riche, une action plus profonde, mais aussi une existence plus mouvementée. A aucun moment de son développement une religion pareille ne peut souffrir de rester longtemps en dehors du progrès laïque, en retard sur la science de la nature et de l'histoire, sur les exigences d'une morale plus humaine ou d'un goût plus affiné. Certes elle peut et doit dédaigner les fluctuations de la mode — et la science a les siennes, comme l'art et la morale — mais si elle ferme obstinément les yeux et les oreilles sur les vérités établies, démontrées, si elle s'isole dans la tour d'ivoire de son orgueil, si elle se refuse à consacrer, à s'assimiler les conquêtes définitives de la raison et de l'idéal séculiers, c'est, dans un délai plus ou moins rapproché, sa condamnation capitale qu'elle prononce. La religion, pour rappeler un mot célèbre, doit s'accoutumer à vivre dangereusement, pour ne pas mourir. (Théodore REINACH, *Le Rayon*, organe de l'Union libérale israélite, III, 1.)

La réforme du culte. — Lorsqu'à Milan, on visite, dans la cathédrale, la tombe de Charles Borromée,

patron de la ville, on aperçoit, en entrant dans la chambre où repose le corps du saint, un autel d'argent, derrière lequel un cercueil de verre renferme les restes vénérés. Le saint porte un costume d'archevêque, mitre en tête, crosse en main. Mitre, crosse, habits, mains, tout est couvert de bijoux d'une valeur extraordinaire. A cette précieuse relique, je comparerais volontiers le Judaïsme traditionaliste. Oh ! il est paré de joyaux, joyaux d'expériences, de sagesse et de hauts faits antiques, mais c'est la parure d'un mort...

Notre liturgie est en hébreu. Pour ma part, je ne suis pas éloigné de penser qu'on ne peut guère trouver de plus belle langue que l'hébreu classique. Mais cela satisfait-il pour autant nos besoins spirituels ? Vous voulez parler avec Dieu, lui demander assistance, sentir qu'il est encore le consolateur, l'inspirateur, — et je vous offre un hébreu de choix ; cela vous suffit-il ? vous rend-il capables de lutter victorieusement contre le doute et la défaite ?... Je viens vous dire de prier en gardant votre chapeau sur la tête, ou que Dieu n'écoutera pas vos prières ; cela répond-il à la soif de votre âme ?...

Autrefois, on croyait que chaque mot de la Bible était la vérité absolue. Faire une citation de la Bible, c'était citer la parole même de Dieu. Il n'en est plus ainsi. Le travail des chercheurs a établi que la Bible est un produit de l'intelligence humaine, qu'elle est pleine de la sagesse du passé, pleine de vérités nécessaires, mais, de fait, œuvre humaine du commencement jusqu'à la fin, contenant certaines erreurs, certaines vues inexactes, dues à la faillibilité de ses auteurs qui étaient des hommes. C'est un résultat des plus précieux.

Comme œuvre de Dieu, la Bible ne serait qu'une pauvre production ; comme œuvre humaine, elle est le plus éclatant témoignage des aspirations de l'âme humaine vers l'Éternel...

Le Judaïsme n'eut jamais le dessein de s'enterrer dans le mausolée d'une langue morte, ni dans la chapelle funéraire de formes flétries. Où osera-t-on soutenir que ses doctrines étaient destinées à devenir des pierres tumulaires pour étouffer l'aspiration humaine ? En le sauvant par la réforme, nous en sauvons la vie, l'esprit, le cœur...

Ainsi, nous serons dociles à la voix de Dieu qui dit : « Parle aux enfants d'Israël et dis-leur qu'ils marchent en avant. » Pénétrés de cette vérité, dites ce que vous avez à dire, sans peur ; menez le bon combat contre la superstition, l'ignorance, les préjugés, sans remords ; remplissez votre tâche avec courage ; pour le reste, laissez-le à Dieu. (Léonard Lévy, *Sermon prononcé le 7 nov.* 1909, au temple de l'Union israélite libérale de Paris.)

Le sens des fêtes. — La première des trois Fêtes est celle de Pâques. Elle célèbre la fin de la servitude d'Égypte, le passage de la mer Rouge. A-t-elle encore un sens pour nous ?... Pratiquement, Pâques commémore la formation du peuple juif. C'est donc la fête de la liberté. En présence de ces deux significations centrales, peu importe que nous croyions encore aux incidents miraculeux de l'Exode. La libération, la formation d'un peuple destiné à remplir une tâche religieuse, à devenir une communauté purement religieuse, et dont la survi-

vance n'a d'autre sens qu'un sens religieux, — ce sont là des idées qui méritent bien une célébration annuelle. L'usage de manger pendant une semaine du pain sans levain est, comparativement, de peu d'importance. Sera-t-il maintenu ou non ? Ceux qui savent apprécier la valeur d'un beau et antique symbole, pour les enfants, et aussi pour les adultes, n'y renonceront pas volontiers...

La seconde des trois Fêtes est celle de la Pentecôte ou des Semaines. Dans le Pentateuque, elle est exclusivement une fête de la nature, la fête des premiers fruits. Les rabbins y associèrent le souvenir des Dix Commandements et de la révélation du Sinaï. Ils supposent que ce grand événement eut lieu cinquante jours après Pâques. Ici encore, nos vues sur le Décalogue ne sont pas les mêmes que celles de nos frères orthodoxes. Ils croient (nous devons le supposer) à la vérité littérale du dix-neuvième chapitre de l'Exode. Ils admettent que Dieu prononça lui-même les Dix Paroles. Quant à nous, nous acceptons, comme date de cet événement, celle que les meilleurs érudits pourront fixer et nous ne pensons pas qu'une voix miraculeuse et divine, encore moins que Dieu lui-même se soit fait entendre. Mais l'importance des dix commandements réside en eux-mêmes, non dans leur origine, ni dans les circonstances qui les accompagnèrent. Libéraux et orthodoxes peuvent se rencontrer à la Fête du Décalogue. Pentecôte célèbre la fusion définitive de l'idée religieuse avec l'idée morale, l'indissoluble conjonction du culte du Divin avec le culte de l'Humain. Est-il fête religieuse qui puisse avoir plus noble objet ?

Les Juifs libéraux ne croient plus que Dieu ordonna à tous les Israélites de jeûner au Jour du Grand Pardon ; mais rien n'empêche qu'ils se soumettent au jeûne, comme à un acte de discipline volontaire. Le jeûne cependant, n'a, dans la fête, qu'une importance secondaire ; l'essentiel, ce sont les idées de péché, de repentir, de retour à Dieu, de pardon. Une telle fête est salutaire à toute âme humaine. Elle est sacrée pour les libéraux comme pour les orthodoxes, pour les réformés comme pour les conservateurs. (Claude MONTEFIORE, *Judaïsme libéral*, 155 et suiv.).

La Loi et la vie. — En dépit des théologiens chrétiens (qui méconnaissent les vrais effets de la Loi et la vie spirituelle, intérieure, des communautés juives du passé et du présent), la Loi produisait la sainteté, sanctifiait la vie. Il est vrai qu'à cette sainteté se mêlaient des conceptions et des pratiques qui nous semblent n'avoir rien de commun avec elle, et il est vrai que ces conceptions et ces pratiques ont pu avoir de mauvais effets : les cérémonies submergèrent parfois la morale, et le légalisme (qui pouvait et peut encore être un noble type de religion spirituelle) fut parfois superficiel et mécanique. Mais il est vrai aussi que ces conceptions et ces pratiques, qui nous semblent si lointaines et si étranges, furent et sont encore, pour les esprits les meilleurs et les plus religieux de chaque génération, le vêtement même de la sainteté... : ce qu'elles avaient d'extérieur devenait intérieur ; les formes mécaniques s'emplissaient de la plus pure spiritualité... Ce qui faisait et ce qui fait encore le Juif,

c'était une conception de la vie *traduite en actes*...

Comment et dans quelle mesure cette conception de la vie est-elle indépendante des dogmes de l'orthodoxie et peut-elle encore faire partie intégrante du judaïsme libéral? L'essence de cette conception, c'est que toute la vie doit être sanctifiée et transfigurée par la religion. Il n'y a pas lieu d'ôter à la vie ce qu'elle a de matériel, mais de l'employer à de nobles usages. Nous n'avons pas à couper la main qui a péché, mais à l'éduquer au service de Dieu et des hommes. L'homme doit s'humaniser lui-même par l'ordre, la règle, l'attachement conscient à la loi, à l'idéal moral... La loi qu'il doit suivre et observer est à la fois humaine et divine ; Dieu en est la source et Dieu nous la commande; elle est indépendante de l'homme, extérieure à lui, mais elle est aussi intérieure. L'homme se réalise lui-même en l'acceptant. Moins il observe la loi, plus il est esclave ; plus il l'observe, plus il est libre. On pourrait illustrer chacune de ces affirmations par d'amples citations rabbiniques.

Mais, pour le Juif orthodoxe, cette loi morale a pris corps dans le Pentateuque, et la loi qui institue les cérémonies est morale également, parce qu'elle a été donnée par un Dieu bon et saint, en vue du bien et de la sainteté. Pour le Juif libéral, la loi morale n'est pas, ne saurait être contenue dans un livre ; elle est un idéal qu'on interprète progressivement. Son contenu change, devient meilleur, plus vaste, plus délicat ; mais son caractère formel et obligatoire reste le même. Le Juif libéral ne peut plus regarder les lois sur les cérémonies comme faisant partie de la loi morale ; elles n'en sont

que les meilleures servantes ; mais il est en accord complet avec son frère orthodoxe en ce qui concerne le principe même de la loi, l'obéissance volontaire et joyeuse à la loi. *(Ibid*, 107 et suiv.).

Judaïsme libéral et christianisme libéral. — « Le Judaïsme, disait Renan dans une conférence du 26 mai 1883, le judaïsme, qui a tant servi dans le passé, servira encore dans l'avenir. Il servira la vraie cause, la cause du libéralisme, de l'esprit moderne... Les créateurs du dogme libéral en religion, ce sont vos anciens prophètes, Isaïe, les Sibyllins, l'école juive d'Alexandrie, les premiers chrétiens, continuateurs des Prophètes. Voilà les véritables fondateurs de l'esprit de justice dans le monde. En servant l'esprit moderne, le Juif ne fait, en réalité, que servir l'œuvre à laquelle il a contribué plus que personne dans le passé, et, ajoutons-le, pour laquelle il a tant souffert. La religion pure, en un mot, que nous entrevoyons comme pouvant relier l'humanité entière, sera la réalisation de la religion d'Isaïe, la religion juive idéale, dégagée des scories qui ont pu y être mêlées. » Réaliser la religion pure, pouvant devenir celle de toutes les consciences humaines, telle est l'œuvre que nous nous sommes proposée. On fait grief au judaïsme réformiste de se rapprocher du christianisme libéral. Mais on renverse simplement les termes. Est-ce nous, qui avons pris au christianisme les vérités éternelles et les principes moraux, ou n'est-ce pas plutôt le christianisme qui les a empruntés à Israël ? Parce que le christianisme (libéral), après 1.800 ans,

se met à rejeter ses dogmes distinctifs et ainsi revient de plus en plus à la religion-mère dont autrefois il s'était précisément séparé par ces mêmes dogmes — devons-nous, par pure crainte de cette ressemblance, rentrer dans notre coquille ? Eh quoi ! le bien que nous avons apporté au monde, nous ne devrions plus le regarder comme bien, du moment qu'il commence à triompher ? Notre vérité juive perd-elle de sa valeur par le fait qu'elle conquiert le monde ? Le principal devoir du judaïsme consistera-t-il toujours uniquement à se singulariser ? Nos gens pieux ne récitent-ils point trois fois par jour la prière dite Olenou, en vue de l'avènement du règne de Dieu, où tous les hommes communieront dans la vérité judaïque ?...

Plus que jamais, après la terrible crise que nous venons de traverser, des âmes cherchent un réconfort et une orientation spirituelle. A nous de rallier le plus que nous pourrons de ceux qui tâtonnent le long de la muraille et de les introduire au foyer de lumière... (Louis Germain Lévy, *Entretiens donnés à l'Union libérale israélite*, XX, p. 8 et suiv.).

Israël et Jésus. — Quelle doit être l'attitude du Juif moderne à l'égard de Jésus ?

Que les Juifs, modernes ou anciens, orthodoxes ou réformés, n'admettent pas la divinité de Jésus, c'est un fait universellement connu ; on conçoit fort bien qu'ils ne sauraient le faire sans cesser d'être Juifs, le judaïsme n'ayant jamais transigé sur son principe fondamental, qui est l'unité et la spiritualité de Dieu :

le Juif ne peut admettre la divinité de Jésus que dans la mesure où toute humanité est divine, formée à l'image de la divinité et douée de divines possibilités. — Mais les Juifs d'aujourd'hui peuvent-ils du moins reconnaître en Jésus le Messie? — La réponse est négative, car les idées associées par l'esprit juif à l'idée de Messie n'ont pas été réalisées par Jésus, ni, du reste, par personne jusqu'à ce jour.

Mais le Juif moderne n'en apprécie pas moins toute la puissance éthique de Jésus, toute sa beauté spirituelle. A ses yeux, Jésus occupe sa place parmi les nobles maîtres de la moralité et les héros de la foi qu'Israël a produits. Il n'hésite pas à reconnaître que Jésus insista sur certains aspects de la vie morale et spirituelle avec plus de force et de charme que d'autres maîtres juifs. Cela même constitue l'originalité de Jésus, et le judaïsme ne fut jamais hostile à l'originalité... Il n'en résulte pas que Jésus se soit trouvé moins en harmonie avec le judaïsme, du fait que son enseignement s'attacha surtout aux idées d'amour, de bonté, de fraternité, d'indifférence au monde matériel. Cet enseignement était une des parties de la religion d'Israël, et celle-là même que maint Juif pieux considérait comme la plus précieuse. Il ne sert à rien de discuter pour savoir si tels ou tels des préceptes de Jésus répétèrent ou devancèrent tels ou tels préceptes des docteurs juifs. C'est un fait qu'ils trouvèrent en lui leur expression la plus harmonieuse et la plus complète, et que toute sa personnalité, ainsi que l'histoire de sa vie, servirent à les imprimer le plus fortement dans la conscience et la mémoire universelles.

Le Juif moderne ne peut que déplorer la tragique fin de Jésus. Fut-elle inévitable ? Peut-être... Certains disent qu'elle le fut, parce qu'elle faisait partie du plan universel de la rédemption. D'autres croient que, dans la mesure où elle ne pouvait être évitée, elle fut due surtout aux circonstances fatales d'une époque qui détruisit maint patriote et maint chef et finit par détruire l'État juif lui-même — et aussi peut-être au caractère de Jésus, qui le poussait à choisir la mort, plutôt que de chercher à débrouiller les nœuds du filet dans lequel il était pris. — Mais Jésus mourut comme tout véritable idéaliste est toujours prêt à mourir, non compris, mais non dompté, avec son idéal intact et sa foi en cet Esprit dont il était une vivante partie, dont il se sentait le fils, dont il avait rêvé d'étendre l'empire et à l'abri duquel il se savait hors d'atteinte. Et qui sait si ce n'est pas cette mort même qui lui valut l'immortalité ?... La mort du corps qu'est-elle, au regard de l'éternelle vie de l'esprit ? — Et quant aux martyrs, l'histoire d'Israël compte-t-elle les siens ?...

Au cours des âges, toutes sortes de notions se sont accumulées, sur la nature et le rôle de Jésus. Presque toutes sont étrangères à la mentalité juive et eussent été, sans doute, non moins étrangères à Jésus lui-même. Il ne fut ni un philosophe grec, ni un métaphysicien du Moyen-Age, et il est probable que la plupart des choses qu'on lui attribua n'auraient pas moins provoqué sa colère que les querelles des scribes et les pédantes arguties des Pharisiens...

Mais, cela mis à part, qui pourrait mesurer tout ce que Jésus signifie pour l'humanité ? Rien dans l'his-

toire humaine n'égale l'amour qu'il inspira, la consolation qu'il apporta, le bien qu'il engendra, l'espoir et la joie qu'il alluma. En lui s'est concentré ce qu'il y a de meilleur, de plus mystérieux et de plus enchanteur en Israël, en ce peuple éternel dont il était l'enfant. Le Juif ne peut que se glorifier de ce que Jésus fit ainsi pour le monde, — et rien ne l'empêchera d'espérer, que, lorsque l'enseignement du maître sera mieux connu, lorsque l'incompréhension cessera de voiler ses paroles et son idéal, Jésus servira quelque jour de lien entre Juifs et Chrétiens. (H. G. Enelow, *Une vue juive sur Jésus*, 171 et suiv.).

La montagne mystique. — Rompant les barrières des religions diverses, le mysticisme a réuni sous son aile protectrice les dévots de Dieu, malgré la distance que semblaient mettre entre eux la religion, la nationalité, l'éloignement dans le temps et dans l'espace. A n'en juger que par les termes, les mystiques paraissent se contredire et aller dans des directions opposées ; mais si l'on se dégage de leurs formules pour deviner leur âme, on s'aperçoit que cette âme est un peu la même chez tous et qu'il n'y a qu'un mysticisme. Cette âme, inquiète et douloureuse, que les réalités n'assouvissent pas, qui se reproche à elle-même de s'arrêter en chemin ou de redescendre, une fois montée, se réfugie en Dieu, n'aspire qu'à Dieu, ne souhaite que de voir Dieu... Ce n'est qu'au départ, et dans les basses régions du pays mystique, que les dévots se sentent dispersés et ne se reconnaissent pas les uns les autres : mais, quand ils approchent du terme qu'ils

désirent, au-dessus des demeures terrestres, dans le lieu des âmes, comme dit Platon, ils se retrouvent et fraternisent. Le mysticisme est en dehors des contingences, et, comme Dieu dont il émane, il est sans limites. (Charles OULMONT, *Le Verger, le Temple et la Cellule*, 322-323, éd. Hachette.)

TRADUCTIONS de :

Ch. WEIZMANN (Discours sur le Mont Scopus), par **Roger Lévy** (Palestine Nouvelle, nº 8).

Samson Raphaël HIRSCH, GUDEMANN, Moïse HESS, S. M. DUBNOW, Théodore HERZL, Samuel MOHILEVER, ACHAD HAAM, Nahum SOKOLOW, Albert EINSTEIN, Kauffmann KOHLER, C. G. MONTEFIORE, H. G. ENELOW, par **Edmond Fleg**

IV

LA VIE JUIVE DANS LA LITTÉRATURE JUIVE

1. — VIE RELIGIEUSE

a) Dieu et l'Homme.

Adoration. — Le soleil à peine a brillé, depuis un jour, depuis deux jours. Et voici que se lèvent, sur mes volets fermés, des rayons. Ils guettent, rougissants, et cherchent quelque trou, et quand ils l'ont trouvé, dans ma chambre ils se glissent, et regardent.

Et c'est comme si la nouvelle d'une fête prochaine venait doucement frapper sur mon cœur. « Lève-toi, dormeur, lève-toi, voici la lumière, toute la lumière ! »

Le monde est neuf : ce soleil clair, cette terre de lumière, c'est aujourd'hui seulement que Dieu les créa. De la blancheur de chaque mur, et de l'éclat de chaque toit, je puise joie et vie, j'appelle une paix bénie... Et mon cœur s'est ouvert, mon cœur fête sa fête ; il appelle à sa fête le Dieu de la lumière.

Les éclats du soleil ont noyé ma fenêtre ; mon plancher, ils l'emportent, et mes murs, et les coins de ma chambre ; sur mon lit, ils se couchent ; ils ont tout rempli d'or...

O Dieu, éternel Dieu, si tu avais, dans tes hauteurs, suspendu sept soleils, tu n'aurais pas rassasié mon âme avide de lumière ! Encore de la lumière, Dieu de lumière ! Lumière, donne la lumière ! (Ch. N. Bialik, *Poésies*).

Cantique. — Je suis fier d'être admis à vos cérémonies ô Dieu du peuple élu, ô mon maître, ô mon roi ; je suis heureux que mon enfance soit nourrie dans votre temple saint, de votre sainte loi.

Que je sois le plus jeune entre tous vos lévites, Dieu éternel, ô roi des anciens patriarches, le plus ardent de ceux que votre amour habite, le plus léger de ceux qui dansent devant l'Arche.

Que ma sensible enfance ait grandi sous votre ombre comme une mince fleur sous un arbre éternel, que mon esprit se soit formé selon vos Nombres et que je sois savant entre ceux d'Israël.

Je vous donne ma force et mon intelligence, ma plus vive allégresse et mon plus beau regard, mais, Seigneur, accordez à mon cœur l'abondance, vous qui désaltériez, dans le désert, Agar.

Oui, je te prie, ô Dieu, puisque ma jeune tête, dès l'aube de mes jours, fut vouée à tes autels, que tu brûles ma lèvre au charbon des prophètes et que je participe à ton verbe éternel.

Car, si mon enthousiasme et ma foi te sont dûs, je pense avec envie au temps des anciens rois, à ceux qui, d'épouvante et d'amour confondus, dans les buissons ardents ont écouté ta voix.

Je voudrais, moi aussi, m'éveiller sur ta face, savoir,

quand je te prie, au moins que tu m'entends. Le cœur le plus fidèle et le plus pieux se lasse d'un roi toujours distrait, d'un cœur toujours absent.

Je suis né, j'ai grandi, Seigneur, pour votre gloire, je n'ai d'autre intérêt ni d'autre amour que vous ; de ma dévotion n'avez-vous plus mémoire, n'aimez-vous pas l'enfant qui pleure à vos genoux ?

Manifestez enfin, mon Dieu, votre présence à celui qui toujours vécut dans votre loi : cessez de m'opposer un pénible silence. Mon Dieu, approchez-vous de moi. (Henri FRANCK, *La Danse devant l'arche*, éd. de la Nouvelle Revue française).

La prière du cœur. — Ce n'est pas vous, nous, eux seulement qui prions, mais toute chose prie, toute chose épand son âme. — Dans toute chose, dans tout monde se cache une sorte de prière du cœur, une sorte de murmure de prière, une sorte d'écho de la prière. — Les cieux prient, la terre prie, toute créature prie et tout vivant épand son âme. — En toute chose, en toute vie, en tout être, il y a une douceur et un languissement. — La création elle-même est une douceur et un languissement. — une sorte de prière à sa divinité, louée soit-elle !

Qu'est la Torah ? Que sont toutes les tempêtes religieuses et humaines, toutes les guerres d'homme contre homme, de peuple contre peuple, — et la conquête de tout peuple, — si ce n'est une certaine prière du cœur, qui devient un vent de tempête ? — Que sont la pluie et les nuages, et le sortir du soleil et le rentrer du soleil, et la lune qui donne sa lumière,

et le calme de la nuit, — si ce ne sont prières à haute voix et en murmures, — voix criantes et voix du silence profond ?

Dieu prie, l'homme prie, la création prie, toute créature et tout être prient. — Mais si l'oreille avait licence d'ouïr toutes ces prières, aucun être créé ne pourrait subsister, à cause de la grandeur, et de la douceur, et de la vigueur de toutes ces langueurs. — Si tous les sens avaient d'ouïr licence, toute âme serait noyée dans l'océan de chant fait du chant des prières.

Pour qu'existe le monde, il faut que la prière demeure dans le cœur ; il faut qu'elle soit cachée et ne soit découverte qu'aux choisis de l'époque, aux peu nombreux qui restent. — Mais, de ces peu nombreux, les cœurs s'ouvrent aux cœurs des générations ; et ils les font entrer aux poussières des livres, et les lettres brillent, et les prières, aux livres ensevelies, des vivants sont ouïes. (Micha Joseph BERDITCHEWSKY, *Méditations.)*

Une parole. — Lance-leur, prophète, à ces misérables, le charbon brûlant de l'autel : qu'ils y rôtissent leurs viandes, qu'il s'y chauffent les mains ! Lance-leur l'étincelle de ton cœur, qu'ils y allument leur cigare, qu'ils y éclairent le rire goguenard de leur barbe, la tromperie secrète de leurs yeux !

Vois-les qui s'avancent : sur leur langue, ils portent ta prière, sur leur face, ta douleur et ton espérance, et dans leur cœur, une seule pensée : anéantir ton autel. Déjà ils tournent dans les débris, ils rampent

dans les décombres, ils emportent chez eux les pierres éclatées, ils les enfouissent comme des cadavres, les entourent de haies, dressent sur elles des monuments... Mais s'ils trouvaient dessous ton cœur décomposé, ils le jetteraient aux chiens !

C'est pourquoi, l'autel, renverse-le toi-même ! Piétine sous tes pieds sa flamme et sa fumée ! Mais déchire du même coup les fils soyeux que tissèrent les araignées entre les cordes des harpes qui vibraient dans ton cœur. Si jamais tu tissas dans leur trame quelque chant de résurrection, quelque image de salut, lance-les à tous les vents, qu'ils s'envolent, étincelants, au jour clair de l'automne, et que la pluie les dissolve! Mais ton marteau, usé par tant de coups frappés en vain sur des cœurs de fer, brise-le toi-même en morceaux ; fais-toi une bêche et creuse une tombe, et toutes les malédictions que te dicte la colère de Dieu, lance-les ! Que ta langue n'hésite pas ! Ta parole fût-elle plus amère que la mort, fût-elle la mort même, parle ! Que nous entendions ! Que nous sachions !

Vois, la nuit nous couvre, l'ombre nous étreint. Nous tâtonnons comme des aveugles. Quelque chose parmi nous s'est passé : nul ne le sait, nul ne l'a vu, nul ne le peut décrire. Le soleil est-il monté sur nos têtes ? Est-il tombé sous nos pieds, pour l'éternité ? Il est grand le chaos, tout autour, le chaos béant, le chaos sans issue. Supplier dans les ténèbres ? Lancer au ciel des prières ? Où est l'oreille qui nous entende ? Lui lancer des malédictions ? Où est la tête qu'elles atteindront ? Grincer des dents, menacer du poing ? Où est le cœur qui tremblera ? Car le chaos engloutit

tout. Et le ciel se tait : il connaît sa faute, la faute de l'enfer que, muet, il porte en lui.

C'est pourquoi, ouvre ta bouche, ô toi, annonciateur du dernier jour. As-tu un mot, dis-le. Fût-il amer comme la mort, fût-il la mort elle-même, parle ! La mort qui déjà chevauche nos nuques et pique nos cœurs à ses éperons, nous ne la craignons pas : le rire à la bouche, et, dans l'âme, la fanfare de la résurrection, nous sauterons, vivants, dans la tombe. (Ch. N. Bialik, *Poésies*).

Le Mur des Lamentations. — Sur la haute colline, un vieux mur est debout ; il est tout fissuré, et l'herbe grasse y pousse : mais sa force est entière, au cœur fort de ses pierres.

Et devant ce vieux mur, des vieillards sont courbés ; ils tombent sur leur face, et ils prient et ils pleurent ; ils racontent leurs deuils et redisent aux pierres leur souffrance encore jeune et vingt fois séculaire.

Et du haut des hauteurs, sur le mur désolé, jaillissent des rayons tout dorés de pitié ; et le Dieu, qui descend où descend leur lumière, console les vieillards et console les pierres. (Jacob Cohen, *Livre des Chants*).

Extase. — Je voyais encore... Je ne regardais plus... Ombre et lumière se confondaient ; toute forme était sortie de ses limites et pénétrait toute forme ; des couleurs chatoyantes étreignaient, comme des serpents noueux, l'horizon fantômatique... Fuyant l'univers décomposé, je me tournai vers mon corps ; il m'appa-

raissait comme une île, parmi la confusion des flots. Stable au milieu du chaos, il reposait, doué de formes et de limites ; et pourtant toute chose l'ébranlait et le bouleversait merveilleusement... Au lieu du simple courant de la vie animant une créature humaine, je percevais en moi une force double : j'étais à-demi vivant, et mort à-demi... Et voici qu'en moi-même, tout à l'extrémité de moi-même, mon âme se leva. Non point cette âme illusoire qui ne songe qu'à se conserver, mais la gardienne véritable, qui veut la perfection. Sous l'horreur de me sentir divisé, elle pénétrait dans le monde, pour m'apporter l'unité. Mais dans le monde, elle ne trouvait que trouble et confusion ; d'unité : point. Alors mon corps inspiré accomplit le simple geste : mes deux bras s'élevèrent, mes mains se courbèrent l'une vers l'autre, mes doigts s'entrecroisèrent ; par-dessus toute épouvante, le pont divin était jeté : mon corps fut un avec moi, avec moi le monde fut un et mon regard délivré revint se poser en moi..... J'avais renversé le mur éternel, le mur qui, en moi, me séparait de moi... (Martin BUBER, *Daniel.)*

Les cabbalistes. — La même nuit, très tard, le disciple réveilla le Maître. — Ils dormaient tous deux sur les bancs de l'école, l'un en face de l'autre. — Maître ! Maître ! appelait-il d'une voix faible. — Qu'y a-t-il ? demanda le Maître avec un sursaut d'effroi. — Je viens de passer dans le degré supérieur. — Que dis-tu ? fit le Maître encore pris de sommeil. — Il y avait un chant en moi ! — Le Maître se releva sur son banc. — Comment cela ? Comment ? — Maître, je ne le sais

pas moi-même, répondit le disciple d'une voix encore plus faible. Je ne pouvais dormir. Alors je me mis à approfondir vos explications... Je voulais à tout prix connaître la mélodie. J'avais un chagrin infini de ne pouvoir la connaître. Je commençais à pleurer... Tout pleurait en moi, tous mes membres pleuraient devant le Seigneur ! En même temps, je me livrais aux exercices spirituels que vous m'avez expliqués... Chose admirable : non pas des lèvres, mais en quelque sorte intérieurement... Puis, soudain, je fus ébloui !... J'avais les yeux fermés, et pourtant je voyais une lumière, une grande, une immense lumière !... — C'est cela ! dit le Maître en inclinant la tête. — Et puis, je me sentis si bien dans cette lumière, si léger. Il me semblait que je ne pesais rien, que mon corps... que je pouvais voler... — C'est bien cela ! C'est cela ! — Et puis je suis devenu allègre, gai, heureux... Mon visage ne bougeait pas, mes lèvres ne bougeaient pas, et pourtant je riais... et si franchement... si cordialement... si joyeusement... — Voilà ! c'est cela ! c'est par la joie ! — Et puis quelque chose murmurait en moi comme le commencement d'une mélodie...

Le maître sauta de son banc, et d'un seul bond fut vers son disciple. — Eh bien ? Eh bien ? — ... Et puis, j'ai entendu qu'il y avait un chant qui commençait en moi ! — Qu'as-tu senti ? Quoi ? Dis ! — Je sentais que tous mes sens étaient fermés, bien clos, et qu'il y avait un chant intérieur, et comme il le faut, absolument sans aucune parole, comme ça... — Comment ? Comment ? — Non, je ne peux pas. Au commencement, je savais... Et puis le chant devenait...

le chant... — Quoi ? Que devenait-il ? — Une sorte de musique, comme si j'avais eu en moi-même un violon. Ou bien encore comme si Yonah, le musicien, était en moi et jouait des cantiques comme à la table du Rabbi ! Et toujours pas de voix, aucune voix, rien que du spirituel ! — Bienheureux ! Bienheureux ! Bienheureux ! — Et maintenant tout a disparu, fit le disciple avec tristesse. Mes sens se sont ouverts de nouveau, et je suis si fatigué, tellement, tel..le..ment... fatigué... que je.. Maître ! cria-t-il soudain en portant la main sur son cœur, Maître ! On est venu me chercher !... Dans le chœur céleste on a besoin d'un petit chanteur... Un ange aux ailes blanches !... Maître ! Maître !... « Écoute Israël !... Écou...oute... Is... »

Tout le monde, dans la petite ville, souhaita mourir d'une telle mort. Mais le maître trouvait que c'était peu. — Encore quelques jeûnes, gémissait-il, et il serait mort du « Baiser divin ». (I.-L. PÉRETZ, *Bonchté le Silencieux*.)

b) La Torah.

Le matmid *(Celui qui toujours étudie)*. — Il y a encore, aux dispersions de l'exil, des villes oubliées, où fume en secret, braise murmurante au-dessus d'un fumier, une antique lueur, laissée par le Seigneur. Et là fument aussi, autres lueurs sauvées, des âmes de douleur, des âmes offensées, vivant hors du jour et vieillissant hors des années.

Si parfois tu vas seul dans la nuit, par les rues de ces villes sacrées, à l'heure où brillent les étoiles, où

les herbes murmurent et où soufflent les vents, ton oreille entendra une voix s'agitant, et tes yeux verront de loin, au carreau d'une fenêtre, une lumière qui étincelle, et derrière la lumière, une image de forme humaine formée comme l'ombre d'un mort, et qui remue et se balance, avec un bruit de craquement, que portent jusqu'à toi les vagues du silence.

C'est un *Matmid* en sa prison, qui, le long de la nuit, a prolongé son oraison. Ici a mûri son enfance, ici son enfance a fini ; ici son visage a pâli, ici ses yeux se sont ternis. Six années entières, six années élues, comme une ombre sans vie, ici se sont perdues, passant sur la prison, sans qu'elle les ait vues, et passant sur l'enfant, sans qu'il les ait vécues, — comme si l'univers, à la cloison de la prison se fût arrêté, et que la terre entière jamais n'eût revêtu ni son linceul d'hiver, ni sa robe d'été. Car, depuis que l'enfant a, dans son coin, choisi sa place, il n'a plus rien vu, il n'a plus rien su, du temps ni de l'espace.

Dans le silence de l'obscur matin, lorsque brille encore l'armée des étoiles, milliers et myriades, de son court sommeil, il s'éveille et vite, vite il s'habille dans le noir, et vite, vite à son école il court. Et nul ne l'entend, que l'oreille du vent, du vent qui fait sa promenade, et son sentier, nul ne le voit, que les étoiles, myriades.

Alors parfois le vent du ciel, le vent du bleu, le vent malin, comme Satan, à sa rencontre vient, et le flatte et l'agite et souffle en ses cheveux et souffle dans ses yeux. — Et les paupières de l'enfant l'une à l'autre se collent et lui parlent tout bas, racontant leur misère :

« Aie pitié de nous, petit frère, nous sommes fatiguées, nous, tes paupières. Retourne te coucher, il faut te reposer, il faut nous reposer, nous, tes paupières. Tout un long jour d'été, une nuit presque entière, sur la Torah nos yeux se sont ouverts, tu vas les aveugler, petit frère, au creux de tes paupières ! »

Mais l'enfant soudain, frotte de ses mains ses paupières, l'une à l'autre collées, et chasse les idées. — Et la rue retentit à la voix de son pas. — Et le vent descend vers le vert jardin et lui dit tout bas d'une voix sans voix : « Regarde, enfant beau, voix mon vert berceau ! » — Et les étoiles clignent des yeux là-haut, disant : « Ils sont ouverts nos yeux, et nous dormons pourtant ! » — Mais l'enfant s'est heurté à la haie du jardin ; il va commettre un crime : il sort du bon chemin ! Il s'enfuit en courant, il arrive à son coin... Ah ! dans l'école vide, quel silence très saint !

Et, depuis la nuit du matin jusqu'à la nuit de la minuit, il reste là debout, planté comme un clou. C'est là qu'il mangera, c'est là qu'il veillera : qu'est-ce qu'un rocher obstiné, auprès d'un enfant juif qui apprend la Torah ? « Oh ! oh ! dit Raba, oh ! oh ! dit Rabbi... » L'aube et le jardin, et l'odeur des champs, comme des oiseaux se sont envolés ; la terre n'est plus, le ciel est perdu... « Oh ! oh ! dit Raba, oh ! oh ! dit Abaïé... » Est-ce ici la maison où s'est formée l'âme d'un peuple ? la source de son sang, qui lui verse la vie ? la flamme et la chaleur qui le font éternel ?

N'ai-je pas vu luire un sourire, là-haut, sur l'arche sainte, qui contient la Torah ? Et n'ai-je pas ouï la voix d'un juste, lumière murmurant tout bas : « Dieu

prend plaisir à la buée sortant des lèvres de l'enfant qui apprend la Torah... » (Ch.-N. BIALIK, *Poésies*.)

Le saint Rouleau *. — REB ARON. — Il faut que tu saches quelle grande chose c'est que la Torah. Le monde entier repose sur la sainte Torah, et chaque Torah isolément est aussi sainte que les Tables de la Loi qui ont été données à Moïse, notre grand Maître, sur le mont Sinaï. Chaque ligne de la Torah est transcrite dans la pureté et la sainteté. Dieu lui-même est là où se trouve la Torah, c'est pourquoi il faut la garder de toute impureté... Veille bien à ce que la Torah...

YANKEL. — Reb Aron... je veux tout vous dire... Je le sais, vous êtes un saint homme... Moi, je... ne suis pas digne de vous recevoir sous mon toit... je suis un homme coupable, nous ne pouvons pas approcher la Torah *(montrant sa femme)*. Elle est une femme coupable... Nous ne pouvons pas approcher la Torah... Mais la Torah sera pour ma fille... Reb Aron... Elle, elle peut approcher la Torah, elle est aussi pure que la Torah ; c'est pour elle que je l'ai commandée. Voyez, elle brode le manteau de la Torah ; elle le peut, Reb Aron, ses mains sont des mains pures... (Scholem ASCH, *Le Dieu de Vengeance*, acte I^er^.)

Devant la statue d'Apollon. — Je viens jusqu'à toi, ô Dieu oublié d'une éternité, Dieu des autres jours,

* YANKEL a fait copier un rouleau de la *Torah* (Pentateuque) par *Reb* (rabbin) ARON qui vient le lui remettre.

Dieu des mois antiques, Dieu adolescent, vigoureux et frais, Dieu beau, régnant sur le soleil et sur les secrets de la vie, et sur les brouillards de la poésie et sur ses trésors aux mille couleurs !

Je viens jusqu'à toi, me reconnais-tu ? Entre toi et nous, querelle éternelle : la largeur de la terre et la largeur du ciel ne suffiraient pas à combler la fosse qui sépare tes fils, de la Torah de mes ancêtres. Me voici le premier à revenir vers toi. Mon peuple est vieux, et il est vieux, son Dieu.

Lumière de Dieu, Apollon, Apollon, lumière et vie, lumière, lumière, de toute ma chair, de toutes mes veines, de tous mes os, je t'appelle, Apollon ! Vois, je suis venu pour me prosterner devant ton image, image de la vie et du vivant soleil !

Devant la vie je m'agenouille, devant la force et la beauté, devant tous les trésors qu'à Dieu ils ont ravis, ces scribes qui ne sont que cadavres pourris, ces révoltés contre la vie, ces révoltés contre mon Dieu, contre le Dieu des Dieux qui règne au désert merveilleux, qui conquit Canaan, en lançant le tonnerre, — et dont ils ont lié les bras dans la courroie des phylactères. (Sch. TCHERNICHOVSKY, *Poèmes*).

L'Ancienne Loi. — Elle m'est apparue cette nuit, la vaincue, les yeux bandés, le col penché, la tête défaite ;

Elle m'est apparue cette nuit, telle que je l'ai vue sur le pilier de la cathédrale, appuyant sa main de grès rose sur la hampe rompue de son étendard, la maudite, avec son livre renversé, ses jeunes hanches, les plis droits de sa tunique chaste ;

Elle m'est apparue cette nuit, la désolée.

— Tu auras beau faire, me dit-elle, jamais tu n'aimeras vraiment leurs théâtres, leurs musées, leurs palais, leurs amusettes. Ton front se pencha trop jeune vers la tristesse, vers la douleur. La beauté te paraîtra un luxe, le luxe une abomination, tes distractions un vol.

— Tes voisins, tes amis, tu croiras les aimer. Mais mets-toi en face de toi-même. Qu'est-ce qui fait battre ton cœur ? C'est, quand tu entends des voix un peu rauques ; quand tu vois des mains un peu fiévreuses, des yeux un peu serrés : quand la bouche qui demande ton aide te crie : Tu me la dois. Car celui-là seul est ton frère qui a ton âme, qui se déclare ton égal.

Tu voudras chanter la force, l'audace. Tu n'aimeras que les rêveurs désarmés contre la vie. Tu tenteras d'écouter les chants joyeux des paysans, les marches brutales des soldats, les rondes gracieuses des fillettes. Tu n'auras l'oreille habile que pour entendre les lamentations qui montent des quatre coins de l'Univers. (André Spire, *Poèmes juifs* éd. Crès et Kundig).

Le pur et l'impur. — Il faut, dit le rabbin, que je vous raconte la question qu'une femme m'a posée l'autre jour. Cette femme m'apporte dans la matinée une poule qu'elle venait de tuer. Dans le gésier de cette poule, elle avait trouvé une épingle rouillée. Elle désirait savoir s'il était quand même licite de manger cette volaille. Le cas était fort embarrassant. Comment savoir si l'épingle avait contribué d'une manière quelconque à la mort de la poule ? Je compulsai le *Schass* (le

Talmud), j'allai consulter un *Maggid* (prédicateur errant), et Sugarman le Marieur, et M. Karl-Kammer, et finalement nous convînmes que la poule était *tréipha* (impure) et ne pouvait être mangée. La femme revint le soir du lendemain. Je lui annonçai mon verdict, et la voilà qui fond en larmes et se tord les mains. « Ne vous tourmentez pas, lui dis-je apitoyé. Je vous achèterai une autre poule. » Mais cela ne la consola point. « Hélas, fit-elle, nous l'avons mangée hier soir !... »

— Je croyais, déclara Pinchas, que votre histoire aurait une autre conclusion, comme celle du paon. On avait offert un paon à quelqu'un. Celui-ci, la pièce étant rare, alla demander au rabbin si elle était *koscher* (pure, permise). Le rabbin répondit : « Non » — et confisqua le paon. — Peu après, l'homme ouït dire que le rabbin avait donné un banquet, où le paon avait figuré à la place d'honneur. Il vint trouver le rabbin et lui adressa des reproches. — « Je puis, moi, manger du paon, répondit le rabbin, parce que mon père considère le paon comme *koscher*, et que nous devons toujours nous ranger à l'opinion d'un éminent Fils de la Loi. Mais vous, malheureusement, c'est à moi et non à mon père que vous avez demandé un avis ; or je n'ai jamais été d'accord avec lui sur la question *paon*. » (Israël ZANGWILL, *Les Enfants du Ghetto*.)

c) Les Fêtes.

La dernière Pâque. — « *'Had Gadya ! 'Had Gadya ! Un seul chevreau de la chèvre...* » Le service familial de Pâque tirait à sa fin. Son père avait entamé le curieux

récitatif chaldéen qui le termine : *Un seul chevreau, un seul chevreau, que mon père avait acheté pour deux zuzim... 'Had Gadya ! 'Had Gadya !...*

Le jeune homme eut un faible sourire à cette singulière évocation : un vieux monsieur en habit noir, directeur de la Compagnie à vapeur de la moderne Venise, parlant, sans la moindre conscience d'une pareille bizarrerie, la langue chaldéenne, et faisant vibrer avec onction les syllabes sonores, accoudé sur les coussins prescrits par le rite : *Et un chat vint, qui dévora le chevreau que mon père avait acheté pour deux zuzim. 'Had Gadya ! 'Had Gadya !!!...*

Alors, soudain, le contraste de cette sérénité, de cette quiétude, avec l'agitation de sa propre vie, l'envahit comme une grande vague de désespérance. Des larmes amères montèrent à ses yeux. Jamais *lui* ne s'asseoirait au haut bout de sa propre table, en continuant la chaîne de piété qui lie l'une à l'autre les générations ; jamais son âme ne s'envelopperait de cette atmosphère de confiance et de foi ; jamais l'amour d'une épouse ne serait son partage ; jamais des enfants ne mettraient leurs petites mains dans la sienne. Il passerait comme une ombre à travers la vie, en contemplant d'un œil désenchanté les foyers pleins de flamme, et poursuivrait son chemin, Juif errant du monde de l'âme...

. . . . . .

Il sortit sans bruit par la porte entr'ouverte, traversa la vaste galerie ornée de tapisseries et de vieilles armures vénitiennes, descendit du grand escalier dans la cour. Elle lui parut étrange et sépulcrale, à la clarté d'une allumette qu'il fit flamber pour trouver la porte

donnant sur l'eau. Son ombre gigantesque, qu'il vit se courber le long des poutres du toit, sembla narguer l'abîme obscur. Il ouvrit doucement le grand portail et se trouva dehors, dans la douce nuit printanière. — Tout maintenant était silencieux. L'étroit canal latéral reflétait obscurément le clair de lune ; le palais d'en face restait dans l'ombre, avec une tache de lumière à une fenêtre. Au-dessous de sa tête, dans la bande étroite de ciel bleu foncé, un groupe d'étoiles planait, comme un vol d'oiseau brillants sur un fond de velours sombre. L'eau clapotait tristement contre les degrés de marbre, et une gondole, attachée au poteau, semblait, dans son balancement, se pencher pour saluer son ombre noire sur le canal. — Il marcha vers l'endroit où le courant aboutissait au grand canal plus profond. Et avec un clapotis très doux, un peu retenu, il se laissa glisser...

L'instinct de la conservation le fit lutter un moment, mais il vainquit cette volonté de vivre. Comme il coulait à fond pour la dernière fois, le mystère de la nuit, des étoiles et de la mort se confondit en lui avec un étrange tourbillon de souvenirs d'enfance, tout empreints du miracle de la vie, et les paroles immémoriales du Juif agonisant se pressèrent vers sa gorge convulsée : « Écoute, Israël, l'Éternel, notre Dieu, l'Éternel est Un. » — Par la porte restée entr'ouverte s'échappaient les derniers mots de l'hymne et du service : *Et l'Être saint vint, — béni soit-il — et tua l'ange de la mort, qui avait tué le boucher, qui avait tué le bœuf, qui avait bu l'eau, qui avait éteint le feu, qui avait brûlé le bâton, qui avait frappé le chien, qui avait*

mordu le chat, qui avait dévoré le chevreau, que mon père avait acheté pour deux zuzim. 'Had Gadya ! 'Had Gadya !... (Israël ZANGWILL *Les Rêveurs du Ghetto*, III).

Le Grand-Jeûne en province. — Un pas léger descendit des marches, et la porte s'ouvrit. Une figure effarée d'enfant apparut... — « Messieurs Simler sont-ils visibles, mon jeune ami ? » demanda M. Le Pleynier, en quittant son chapeau à large bord. Il mit une carte dans la main de l'enfant, qui rebroussa chemin sans mot dire. Le visiteur suivit... Une fraîcheur fade le saisit, quand il eut posé le pied sur le carreau du vestibule. Et, s'il était préparé à bien des spectacles, celui qui lui était réservé là fut de nature à dérouter plus d'une des idées sur lesquelles il établissait l'ordinaire de ses jugements. — La porte d'une sorte de salon avait été laissée ouverte par l'enfant ; les volets et les rideaux plongeaient la pièce dans une obscurité où s'agrafaient mal huit petites lueurs vacillantes, disposées en double gradin sur la cheminée. Deux bougies devaient brûler dans la région de la pièce que la porte cachait ; une faible lueur en coulait, sur le tapis et sur les meubles. Dressé tout debout dans cette clarté mourante, une calotte de soie noire sur le crâne, l'occiput et les épaules enveloppés dans un châle blanc à franges, des lunettes à cheval sur la partie grasse du nez, une silhouette, qui ne pouvait être que M. Hippolyte, lisait à voix indistincte dans un livre qu'il élevait pour y mieux voir. Près de lui, appuyé sur le coin de la cheminée, entièrement drapé dans un châle semblable, et la tête coiffée d'un chapeau haut de forme,

M. Myrtil suivait silencieusement sur son livre, en inclinant son long buste. Des personnages moins immobiles étaient répandus dans l'ombre, et y produisaient en chantonnant un murmure coupé de soupirs. Les hommes étaient assis ou debout, coiffés de diverses manières, le front penché sur des livres et le châle serré autour des épaules. Des femmes uniformément noires se tenaient à-demi prosternées sur des bras de fauteuils. L'entrée furtive de l'enfant n'avait rien troublé ; M. Le Pleynier eut donc tout le temps voulu pour s'ébahir à son aise. Toutefois un chuchotement s'élevait dans un coin qu'il ne pouvait voir ; la pointe d'un soulier glissa sur une lame de parquet, et une chose qui ressemblait à la face de Joseph Simler apparut doucement devant les yeux du visiteur. *Cela* le regardait de derrière ses lunettes, avec une expression effarée et lointaine ; *cela* était d'une pâleur assez livide pour s'enlever sur le fond déjà blanc du châle à franges qui l'enveloppait ; et *cela* avait le crâne enfoncé dans un risible chapeau melon, de l'espèce que portaient dans les rues, cette saison-là, bon nombre de Français adultes. M. Le Pleynier n'avait pas coutume de perdre sa présence d'esprit. Pourtant il ne sut qu'ouvrir la bouche et dire : « Je vous dérange ! » Les lèvres de la chose s'entr'ouvrirent : « Excusez-nous, Monsieur. Mon neveu a fait une bêtise. Mais aujourd'hui *nous n'y sommes sous aucun prétexte*... » Puis, plus bas encore : « C'est jour de fête, — notre jeûne annuel... — vous comprenez. » Si M. Le Pleynier comprenait... Il bafouilla une excuse, fit demi-tour avec précipitation, et s'en alla en étouffant du mieux qu'il pouvait le bruit

de ses pas... Il gagna la cour. Joseph marchait sur ses talons en respirant avec force. Arrivé au jour, le visiteur se retourna. Alors des yeux tapés, des joues flasques et des tempes creuses vinrent donner son plein sens au mot *jeûne*. « Fichtre ! Ça n'a pas l'air d'une plaisanterie. Les sauvages ! » pensa-t-il. (Jean-Richard Bloch, *Et C^ie*, éd. de la Nouvelle Revue française).

Le Sabbat du pauvre. — Schmoulik, le chiffonnier, a vécu comme un chien les six jours de la semaine. Mais, la veille du Sabbat, tout change dans sa maison. On la fait bien propre, on la blanchit à la chaux ; la table est couverte d'une nappe bien blanche ; on y pose deux pains au jaune d'œuf, à réjouir les yeux ; des chandelles brûlent dans les chandeliers de cuivre, bien frottés en l'honneur du Sabbat ; et une bonne odeur monte des bons plats, cachés sous un coussinet, dans la cavette du poële. — La mère, toute la semaine, a été noire comme charbon ; aujourd'hui, sa figure s'éclaire d'une coiffe blanche et un souffle de grâce a soufflé sur elle. — Les fillettes, pieds nus, reviennent du bain ; leurs cheveux sont coiffés en tresses ; elles se tiennent dans les coins de la chambre ; on voit à leurs visages qu'elles attendent ceux qu'elles aiment, la joie aux yeux et au cœur.

« *Gout Schabes* » (bon Sabbat), dit Schmoulik en entrant ; et il regarde avec amour sa femme et ses enfants, et sa face rayonne. — « *Gout Schabes* », dit Moschelé, son fils, à voix haute, et vite il entre aussi, comme quelqu'un qui a dans sa bouche une bonne

nouvelle. — Et dans la maison, le père et le fils vont et viennent, et ils chantent d'une voix agréable, et ils disent « *Scholem Aleichem* » (paix avec vous), pour souhaiter la bienvenue aux anges du Sabbat qui les ont accompagnés chez eux, au sortir de la *Schoule* (synagogue).

Ce chiffonnier n'est plus un chien ; il a aujourd'hui une âme nouvelle ; c'est Schabes, Schmoulik est fils de roi. — Il fait le *Kiddousch* (bénédiction) sur le vin, et il s'assied à table. Sa femme est à sa droite et ses enfants tout autour. Chacun trempe dans l'assiette sa cuillère ou sa fourchette, pour attraper un peu de soupe, un peu de poisson, un os, un morceau de viande gros comme un grain d'orge, un morceau de navet, gros comme une olive, de bien bonnes choses qu'on n'a pas vues de toute la semaine. Les enfants portent ces gourmandises à leurs bouches avec leurs cinq doigts, pour n'en rien laisser perdre ; ils mangent prudemment, aussi naïvement attentifs que l'écureuil à la cime d'un arbre, qui grignote une noix avec tous ses sens et toute sa pensée...

Maintenant Schmoulik toussotte et il chante gaiement une chanson de Sabbat : « Le jour de Sabbat, il est saint et beau... » Et sa voix se fait plus forte encore pour le « *Ma Yafit* », quand il chante les fatigués sans force qui vont se reposer et le fleuve Sambation, qui roule et roule ses eaux tous les jours de la semaine, et le septième jour repose sa colère : « Sambation, Sambation, qui tous les jours se hâte... » Sambation, Sambation, n'est-ce point Israël ? Toute la semaine, il court et s'agite ; mais quand vient Sabbat, il s'arrête et repose ; et il n'y a plus de tristesse, et il n'y a plus de soupirs... (Schalom Abramovitch, *Contes*.)

Le nouveau prosélyte. — Un certain jeudi d'automne, alors que j'étais encore en vacances à Lyon, je passais avec un camarade sur le quai de Tilsitt, où se trouve la synagogue. Nous avions remarqué que de nombreux magasins étaient demeurés fermés ce jour-là. Mon compagnon avait entendu dire que c'était la grande fête des Juifs, et il me proposa d'entrer dans le temple. J'y consentis, non sans hésitation. Seul, je ne l'eusse jamais fait, car le catholique pieux s'interdit l'accès de tout édifice appartenant à une autre religion ; à plus forte raison doit-il s'abstenir d'y assister à aucune cérémonie. La synagogue était absolument remplie. Tous les assistants étaient debout et silencieux. J'ai compris plus tard que j'étais arrivé au moment où commençait la prière de *Neila* de Kippour. — L'impression que je ressentis fut telle que, de cet instant unique, devait dépendre toute ma vie. Oui, cela peut paraître inexplicable et c'est pour moi une insondable énigme, mais tous mes projets d'avenir en devaient être bouleversés et finalement anéantis... Il n'y eut en moi ni réflexion, ni raisonnement d'aucune sorte et, de longtemps, rien ne devait manifester le changement qui allait se produire dans mon existence. Et cependant, tout date de là. Ainsi le voyageur qui, par inadvertance, s'engage à un carrefour sur une route en apparence parallèle à celle qu'il voulait prendre, s'aperçoit, après une longue marche, qu'il se trouve à une immense distance du point où il pensait aboutir. (Aimé PALLIERE, *Foi et Réveil*, XIV, 60.)

2. — VIE SENTIMENTALE

a) L'amour.

Le parfait amour. — Autour de la table et du thé fumant, on causait d'amour, sans grande mesure : ces dames n'étaient que pur sentiment ; ces messieurs n'étaient qu'esthétique pure.

« L'amour vrai, c'est l'amour platonique », dit le conseiller, levant haut sa tasse. — Sa femme sourit d'un œil ironique et soupire : « Hélas ! »

« Il ne sied point que l'amour soit farouche », dit le chanoine, ouvrant large sa bouche ; « car il nuirait à la santé. » — « Pourquoi donc ? » dit Gretchen, avec timidité.

Mélancolique, la comtesse murmure : « L'amour, c'est la passion. » — Et, dans sa bonté pleine de tristesse, elle offre du sucre au baron.....

Mignonne, à la table un siège était vide ; un discours manquait à tous ces discours : cher petit cœur froid, pervers et candide, que n'étais-tu là, pour parler d'amour ! (Henri HEINE, *Intermède lyrique.)*

Protège-moi. — Prends-moi sous ton aile et protège-moi. Sois ma mère et ma sœur. Et que je fasse de ton sein le refuge de ma pensée, le nid de ma prière inexaucée.

Entre le jour et les étoiles, à l'heure des pitiés, sur moi penche-toi : je te dirai tout le secret de ma douleur.

— On dit qu'au monde existe une jeunesse. Où est-elle, ma jeunesse ?

Encore un secret que je te confie ; une flamme brûle mon âme. On dit qu'au monde il existe un amour... Qu'est-ce que c'est que l'amour ?

Les astres m'ont trompé. J'ai fait un rêve, il a passé. Maintenant, je n'ai rien au monde, plus rien.

Prends-moi sous ton aile et protège-moi. Sois ma mère et ma sœur. Et que je fasse de ton sein le refuge de ma pensée, le nid de ma prière inexaucée. (Ch.-N. BIALIK, *Poésies*.)

A Néchérérith. — Oui, tu es belle. Ni rose, ni lys, ni princesse. Artiste.

Dans chaque œil, le monde se colore ; chaque mot est sonore ; chaque sonorité a son pouls ; dans le pouls vibre le sang ; où est le sang, là est la vie.

Partout, tu vois la vie : la couleur, le son, la ligne sont les sources de toutes nos joies.

A poignées, tu sèmes la joie dans la maison où tu viens. Ligne, ligne, sphère des harmonies, des chanteurs invisibles, des mélodies éthéréniennes cristallisées, où le mouvement fait le corps, le corps la pensée, la pensée Dieu.

Oui, tu es belle. Ni rose, ni lys, ni princesse. Femme biblique : Sybille ; femme du siècle : artiste. (Ary JUSTMAN, *Réflexions poétiques* éd. Sic.)

Le baiser. — Tu ne sais pas encor, ma colombe, comment on embrasse chez nous.

Jusqu'au craquement des os, jusqu'à l'étranglement,

on étreint, — et l'on presse, poitrine à poitrine, jusqu'à ce qu'aucun des deux ne sache plus quel est son cœur, ni quel est le cœur de l'autre. — La lèvre à la lèvre se colle et brûle d'une flamme de pourpre ; et la bouche de l'un à la bouche de l'autre aspire la jeunesse.

Matière et corps ont disparu. Silence. — Il ne reste plus qu'un souffle et qu'une âme. — Elles ne sont plus, les paroles des hommes ; seul existe encor le parler des prunelles. — Elles ne sont plus, les limites des murs ; la terre d'en bas n'est plus. — L'univers tient dans le baiser ; sur le baiser, le monde est suspendu. — Silence, silence : le baiser, que nul ne l'interrompe, de peur d'arrêter le monde, de peur de briser l'univers. (Zalman SCHNÉOUR, *Avec le Coucher du Soleil.*)

Bonheur. — Ne va pas me chercher où blanchit l'aubépine, tu chercherais en vain, mon cœur ; où la vie se fait noire à l'ombre des machines, c'est là qu'est mon bonheur.

Ne va pas me chercher où le rossignol chante, tu chercherais en vain, mon cœur ; où gémissent les voix des machines stridentes, c'est là qu'est mon bonheur.

Ne va pas me chercher où coulent les fontaines, tu chercherais en vain, mon cœur ; où ruissellent les pleurs de la douleur humaine, c'est là qu'est mon bonheur.

Et si tu veux aimer d'amour grande et sincère, où je suis, viens, mon cœur ; et de ce lieu hanté par toutes les misères, fais le lieu du bonheur. (Morris ROSENFELD, *Poésies.*)

La chanson du gardien de la vigne. — « Viens, — mon âme, viens, ma fille, ma colombe, ma chérie. »

— « Des renards sont là, mon joli, des renards sont là, mon ami. »

— « Chasse-les, mon âme, chasse-les, ma fille, ma colombe, ma chérie. »

— « Comment les chasser, mon joli ? Comment les chasser, mon ami ? »

— « Avec mon fusil, mon âme, avec mon fusil, ma fille, ma colombe, ma chérie. »

— « Où est ton fusil, mon joli ? Où est ton fusil, mon ami ? »

— « Sous ma natte, mon âme, sous ma natte, ma fille, ma colombe, ma chérie. »

— « Où est ta natte, mon joli ? Où est ta natte, mon ami ? »

— « Dans ma cabane, mon âme, dans ma cabane, ma fille, ma colombe, ma chérie. »

— « Où est ta cabane, mon joli ? Où est ta cabane, mon ami ? »

— « Dans ma vigne, mon âme, dans ma vigne, ma fille. Viens, ma colombe, viens, ma chérie. » *(Chant populaire de Palestine.)* *

b) Le mariage et la famille.

Le Schadchen (marieur). — Un soir que je traversais Boïberick sur ma petite charrette en vendant mes laitages de maison en maison, je m'entends interpeller

* Par *K. L. Silman.*

tout à coup. Je me retourne : c'est Efroïm le Schadchen. J'arrête mon cheval et il me dit : « Excusez-moi, *Reb* Tewjé, il faut que je vous parle. » — « Je ne demande pas mieux, lui dis-je, s'il s'agit d'une chose agréable. » — « Vous avez une fille, Reb Tewjé », me dit-il. — « J'ai, lui dis-je, sept filles *umbeschrie* (Dieu me préserve !) ; le ciel leur vienne en aide. » — « Je sais, dit-il, que vous avez sept filles. Moi aussi, j'ai sept filles. » — « Nous avons donc quatorze filles », lui dis-je. — « Plaisanterie à part, dit-il, voici l'affaire : je suis Schadchen, comme vous le savez. Et j'ai un parti pour votre fille. C'est un parti extraordinaire, quelque chose *di primo cartello*. » — « Voyons donc, lui dis-je, ce que vous appelez un parti *di primo cartello*. Si c'est un tailleur, ou un savetier, ou un *melamed* (maître), il peut rester où il est. Des gens comme moi, j'en trouverai toujours. Comme il est dit dans le Midrasch... » * — « Ah ! me dit-il, Reb Tewjé, voilà que vous recommencez avec votre Midrasch. Avant qu'on ait seulement placé un mot, il faut tout de suite se serrer la ceinture d'un cran. Vous inondez le monde avec vos textes... » — « Vous parlez comme ma femme, lui dis-je. Elle me dit tout le temps : Laisse-moi tranquille avec ton Midrasch. Quand on a sept filles à marier, on n'a pas besoin d'un autre Midrasch. » — « Elle a raison, me dit-il. Écoutez donc le parti qu'Efroïm le Schadchen vous propose. » — Et il me lit un petit bout de papier. Primo, la ville où habite le jeune homme est une très belle ville. Se-

* Conte talmudique.

cundo, le jeune homme est de bonne famille ; ça, j'y tiens beaucoup ; dans ma famille il y a un peu de tout, comme dans le troupeau de Laban : des rayés, des marqués et des tachés. En plus, le jeune homme a de l'instruction ; il lit le Talmud dans les petits caractères. Ça a aussi son importance ; parce que, voyez-vous, un Juif sans instruction... autant manger du cochon... Et enfin, le jeune homme est riche, il roule équipage... Eh ! bien, ça me va aussi. En somme, la richesse n'est pas précisément le plus grand vice qu'un homme puisse avoir. Il est écrit : la pauvreté convient aux enfants d'Israël. Mais en réalité Dieu ne peut pas souffrir les *Schnorrer* (mendiants). Voyons, je vous le demande, s'il les aimait, est-ce qu'il en aurait fait des Schnorrer ? — Bref, vous savez ce que c'est qu'un Schadchen : il déciderait un mur à marier sa fille. On convint donc que la semaine d'après je conduirais mon aînée à Boïberick. (SCHOLEM ALEICHEM, *Contes de Tewjé le Laitier.)*

Fiançailles. — Guitelé était considérée comme une fille très intelligente et son père avait coutume de l'appeler « ma bonne sagesse ». Les voisines, et parmi elles ma mère, disaient qu'elle était intelligente comme la clarté du jour et que, si elle avait autant de piété que d'intelligence, si elle savait un peu mieux préparer la viande *Kascher* (pureté rituelle), ce serait la belle-fille souhaitée.

Un jour, je vins pour ma leçon, mais mon maître était absent. Il n'y avait à la maison que Guitelé. Et l'idée me vint de l'entretenir au sujet de l'âme. Mes

jambes et mes mains tremblaient, mon cœur battait terriblement ; tout le sang m'affluait à la figure. Et, les yeux plantés en terre comme un couteau, je lui dis : — Guitelé, tout le monde dit que tu es intelligente ; dis-moi, je t'en prie, qu'est-ce que l'âme ?

Elle sourit et me répondit : — Je n'en ai pas la moindre idée.

Mais tout à coup elle devint triste, des larmes perlaient dans ses yeux : — Je me souviens, dit-elle, que mon père disait toujours à ma mère qu'elle était son âme.

Je ne sais comment cela se fit, mais au même instant je lui saisis la main et, tout tremblant, lui demandai : — Guitelé, voudras-tu être mon âme ? — Elle me répondit très bas : — Oui ! (I.-L. Péretz, *Qu'est-ce que l'âme ?* dans *Bonchté le Silencieux*.)

La Paix domestique. — L'après-midi du Sabbat, après un léger somme, Haïm s'en va dans la petite synagogue écouter la parole divine. Là, un orateur explique les Commentaires au peuple. Il fait chaud. Les figures sont encore gonflées de sommeil ; l'un s'assoupit, un autre bâille. Mais, quand on arrive au bon endroit, lorsqu'on parle du ciel, de l'enfer où l'on fouette les méchants avec des verges de fer, du splendide paradis où les justes, des couronnes d'or sur la tête, sont assis et étudient la Torah... à ce moment tous s'animent. Les bouches sont ouvertes, les faces, rouges ; on écoute, l'haleine suspendue, ce qui se passera dans l'autre monde.

Haïm se met d'habitude à côté du poêle. Il a des

larmes dans les yeux, ses mains et ses jambes tremblent ; il est tout entier dans l'au-delà.

— Ah, mon Dieu, dit-il, au moins un bout, un petit brin, une miette au moins de paradis... pour moi, pour ma femme et pour tous mes enfants.

Puis il devient triste ; il se demande : — Malheureux, à quel titre le mériterais-je ?...

Une fois la séance finie, il s'est approché du maître : — Rabbi, dit-il, et sa voix tremble, conseillez-moi afin que je puisse mériter le ciel. — Étudie la Torah, mon enfant. — Je ne saurais point. — Étudie les Commentaires ou bien le recueil de Aïn-Yacob ou au moins les Maximes des Anciens. — Je ne saurais point. — Récite les Psaumes. — Je n'ai pas le temps. — Prie sincèrement ! — Je ne comprends pas les prières que je dis.

Le maître le regarde avec pitié : — Que fais-tu ? demande-t-il. — Je suis portefaix. — Eh bien, fais-toi serviteur des pieux docteurs. — Comment ? — Apporte tous les soirs, par exemple, quelques seaux d'eau au Beth-hamidrasch (maison d'école), pour que les doctes aient à boire. — Haïm devient tout joyeux. — Rabbi, demande-t-il encore, et ma femme ? — Quand le mari est assis dans un fauteuil au Paradis, la femme est son marchepied. —

Quand Haïm rentra pour faire la Habdalah (cérémonie qui termine le Sabbat), Hannah était en train de dire sa prière : « Dieu d'Abraham ». Lorsqu'il l'aperçut, une vive émotion lui serra le cœur.

— Non, Hannah, fit-il en l'attirant dans ses bras, je ne veux pas que tu sois mon marchepied... Je me

pencherai vers toi, je te lèverai et t'assoierai à côté de moi. Ensemble nous serons assis dans le même fauteuil, comme maintenant... Il fait si bon d'être ensemble ! Entends-tu, Hannah, il faut que tu t'assoies avec moi dans le même fauteuil... Le Seigneur sera bien forcé de l'accorder. (I.-L. PÉRETZ, *Bonchté le Silencieux.)*

Mon Petit. — Enveloppé dans de la nuit, je rentre au logis, le cœur lourd. Ma femme parle du petit : « Comme il a joué tout le jour !

« Comme il a ri ! Comme il a dit : Petite maman, réponds-moi, m'apportera-t-il un penny, mon cher papa, mon bon papa ? »

Tu dormais quand je suis parti, pour le travail, au matin blanc. Je reviens, tu t'es rendormi... Quand me verras-tu, mon enfant ?

Près du berceau, tiens, me voici ; je te regarde, je te vois ; tu rêves, tu souris, tu dis : « Où est papa ? Où est papa ? »

J'embrasse tes petits yeux gris... Ils s'ouvrent, tes petits yeux clairs. Me vois-tu, me vois-tu, chéri ? Mais vite, il ferme sa paupière.

Vois, je te rapporte un penny... Tiens, prends-le dans tes petits doigts... Tu rêves, tu souris, tu dis : « Où est papa, où est papa ? »

Je reste là, le cœur meurtri : pauvre petit ! pauvre petit ! un jour, tu te réveilleras : il ne sera plus là, papa ! (Morris ROSENFELD, *Poésies.)*

3. — VIE MORALE ET SOCIALE

Le Cheval et le Cavalier. — « *Prie pour le salut du royaume, car, n'était la crainte qu'il inspire, les hommes s'entre-dévoreraient vivants.* » (Pirké Aboth, III, 2.)

Sur un cheval emporté, semant la colère, un homme passait les rues de la ville.

Avec bruit et courroux, ainsi qu'un vent d'orage, le cheval galopait. Et l'écume de sa bouche, sur sa bride, coulait, comme l'écume sur l'eau ; et sa crinière, comme un drapeau, flottait sur sa nuque ; et son sabot, plus dur que la pierre de Schamir, frappait le pavé ; et du pavé vers lui montaient des étincelles.

Or un jeune passant, parmi les passants de la rue, passa, disant : « Qu'il est beau, ce cheval, et qu'il est généreux : car il n'écrase point sous lui tous les venants de la porte. »

Mais le cavalier lui répondit, monté sur sa monture : « Enfant, ne vois-tu point ce mors et cet anneau par où, vers l'obéissance, je l'attache et le guide ? — Sans eux, sache-le bien, en un clignement d'œil, la foule, il l'eût foulée, — et nul n'eût échappé. »

Ainsi parla le cavalier ; et juste fut sa parole. Car nombreux sont les méchants ; et leur pied violent et leur esprit de mal fouleraient dans le crime la face de la terre, et leur souffle insatiable emporterait le monde, — s'ils n'étaient retenus à la bride des Lois. (Jehuda Leib GORDON, *Fables de Jehuda.)*

La place du Pauvre. — J'aime ce vieil usage observé des Hébreux, et qui fait pardonner leur bonheur aux heureux : le soir, quand la famille, à table réunie, par l'aïeul en prière, à voix haute est bénie, quand les nombreux enfants, jeune essaim bourdonnant, ont baisé tour à tour son grand front grisonnant et cherché du regard la servante attardée, — toujours pour quelque pauvre une place est gardée : c'est lui que l'on attend, lui qui paraît au seuil, lui, sale et misérable, à qui l'on fait accueil.

C'est tantôt un savant silencieux et grave qui trahit un long jeûne au feu de son œil cave ; ou bien un mendiant dans son caftan râpé, de Ghettos inconnus voyageur échappé, et qui, tombé si bas, de mécompte en mécompte, qu'il ne sait même plus ce que c'est que la honte, courbe, en entrant, son dos servile et dégradé, étonné d'obtenir sans avoir demandé. — Tantôt, c'est un enfant orphelin qu'on assiste : et les autres petits contemplent d'un air triste le mince vêtement par places déchiré, et le morceau de pain, si vite dévoré, et le coup d'œil qu'on jette aux choses succulentes ! — Parfois, c'est un infirme aux réponses dolentes, qui fait gémir son mal et vit de charité, — ou bien l'étudiant de passage, invité qui se heurte, s'assied sans déposer son livre, admire le dressoir et la lampe de cuivre, et la nappe aux longs plis et la Juive aux grands yeux ; sourit, timide et gauche, aux jeunes comme aux vieux, et raconte, sans perdre une seule bouchée, loin du pays natal, sa misère cachée.

Chaque soir, on accueille avec même bonté l'hôte obscur, quel qu'il soit, et nul n'est écarté. On l'a

trouvé sans peine, au Temple ou sur la route ; et, sans l'humilier, on lui parle, on l'écoute, on dit : « Béni celui par qui vous nous venez. Cette table est à vous, mangez, buvez, prenez ! » — Quand il part, dans sa main, à l'ombre de la porte, la mère vient poser quelques mets qu'il emporte ou la pièce d'argent qu'il accepte humblement, ou, roulé par avance, un plus chaud vêtement.

Ah ! si nous revenions à l'antique coutume, les pauvres gens, au cœur, auraient moins d'amertume, et l'opulent foyer serait comme un saint lieu : Car la place du pauvre est la place de Dieu. (Eugène MANUEL, *Poésies du Foyer et de l'École*, éd. de la Lib. centrale des Beaux-arts.)

L'étudiant pauvre. — « Un jour, je sortais de Boïberick, où j'avais vendu un peu de beurre, de crème et de fromage, et, assis sur le siège de ma petite charrette, je réfléchissais, comme d'habitude, aux choses de Dieu, aux gens riches de Jéhoupez, qui ont *umbeschrie* (Dieu les préserve !), tant de veine, et à moi, pauvre Téwjé, et à ma déveine, et à mon bidet, et cætera, et cætera... Et voilà que j'aperçois, dans les sables, un garçon qui marche, son bagage sous le bras, suant et mourant de fatigue. — « Eh ! toi, lui dis-je, monte donc là ; ma charrette est vide, je te conduirai un bout. Il est écrit : Si tu vois s'égarer le bœuf de ton frère, tu dois lui venir en aide ; à plus forte raison, s'il est un homme. » — Le garçon rit et, sans se faire prier, grimpe à côté de moi. — Nous avançons et je lui dis : « D'où viens-tu, mon fils ? » — « D'où je viens ?

répond-il. Je viens de Jéhoupez. » — « Qu'est-ce qu'un garçon de ton espèce peut bien avoir à chercher à Jéhoupez ? » lui dis-je. — « Ce qu'un garçon de mon espèce peut bien avoir à chercher à Jéhoupez ? me répond-il. Un garçon de mon espèce est en train de passer ses examens. » — « Que veut devenir un garçon de ton espèce ? » lui dis-je. — « Ce que veut devenir un garçon de mon espèce ? me répond-il. Un garçon de mon espèce n'en sait rien. » — « S'il n'en sait rien, lui dis-je, pourquoi se tue-t-il à étudier ? » — « Soyez tranquille, Reb Téwjé, me répond-il. Un garçon de mon espèce a ses idées. » — « Si tu sais qui je suis, lui dis-je, tu me diras peut-être qui tu es ? » — « Qui je suis ? me répond-il. Je suis un homme. » — « J'avais déjà cru remarquer que tu n'étais pas un cheval, lui dis-je. Mais je voudrais savoir de qui tu es l'enfant. » — « De qui voulez-vous que je sois enfant ? me répond-il. Je suis enfant de Dieu. » — « Je sais, lui dis-je, que tu es enfant de Dieu, car il est écrit : Les bêtes aussi appartiennent au Seigneur, lui dis-je. Mais je te demande de qui tu descends. Es-tu de Lithuanie ou bien es-tu de chez nous ? » — « Quant à ma descendance, me répond-il, je descends d'Adam ; et quant au reste, je suis d'ici. » — « Dis-moi donc, lui dis-je, qui est ton père. » — « Mon père, me répond-il, s'appelait Pertschik. » — « Le diable t'emporte, lui dis-je. Pourquoi tant d'histoires ? Tu es le fils de Pertschik qui roulait des cigarettes, et tu étudies au gymnase ? » — « Oui, me répond-il. Je suis le fils de Pertschik qui roulait des cigarettes et j'étudie au gymnase. » — « Parfait, lui dis-je ; mais permets-moi encore

une petite question. De quoi vis-tu ? » — « De quoi je vis ? me répond-il. Je vis de ce que je mange. » — « Ah ! ah ! lui dis-je, je t'entends. Mais que manges-tu ? » — « Ce que je mange ? me répond-il. Je mange ce qu'on me donne. » (SCHOLEM-ALEICHEM, *Contes de Téwjé le Laitier.)*

Le Rabbi de Némirov. — Pendant tous les jours de *Slichess* (1), chaque matin, il disparaissait, le Rabbi de Némirov. — Les enfants de sa maison se levaient très tôt, pour les *Slichess* (1) ; ils sortaient, laissaient derrière eux la porte ouverte. Le Rabbi sortait-il ensuite, seul ? Nul ne le voyait, ni chez lui, ni dehors, ni à la *schoule* (2), ni au *Beth-Médrache* (3), ni chez les *minienleit* (4). Et sa porte restait ouverte : rien à craindre, pour la maison d'un *Tsadik* (5) ; les voleurs n'auraient garde d'y venir ; si l'un d'eux touchait seulement à la serrure, du coup, sa main sécherait... Mais où était le Rabbi ? — Les gens disaient : « Au ciel, c'est bien probable. Dans ces jours terribles (6), ils ont besoin de tant de choses, les enfants d'Israël : besoin de vie, de paix, de santé, de crainte du Seigneur et de crainte du péché. C'est qu'il s'approche, le Jour du jugement, et Satan se promène, par toute la terre, et avec ses milliers d'yeux, il examine, il sonde, dans tous les trous et dans toutes les fissures du cœur. Et il séduit, et il

(1) Les dix derniers jours avant le jour de l'An, on dit les *Selihoth* (*Slichess*, prières pour demander pardon). — (2) Synagogue. — (3) Maison d'école. — (4) Les dix hommes dont la présence est nécessaire pour faire la prière en commun. — (5) Juste. — (6) C'est au jour de l'An que le sort de chacun pour l'année suivante doit se décider au ciel, selon ses bonnes ou mauvaises actions.

détourne, et il monte au ciel, et il accuse. Et qui nous défendra, au jour de la détresse, si ce n'est le Saint d'Israël, le Rabbi de Némirov ? — Il n'y a pas de doute : il monte au ciel, il se prosterne devant le trône de Gloire et il demande grâce pour ceux d'Israël. Même quelquefois, il va plus loin : il exige. C'est qu'il ne plaisante pas, le Rabbi de Némirov. »

Mais un jour arriva à Némirov un *Litvak* (1). On lui raconta la chose et sa bouche se remplit de rire. Où était le Rabbi à l'heure de *Slichess*, il voulut en avoir le cœur net. Le jour même, entre *Min'ha* et *Maariv* (2), il se glisse dans la chambre du *Tsadik* (3) et se couche sous son lit. Le Rabbi rentre et se couche, et toute la nuit, il étudie ; et toute la nuit, ils sont couchés tous deux, le Rabbi sur le lit, et le *Litvak* dessous. — Et voici qu'au matin, le *Litvak* entend qu'on appelle pour Slichess. Dans les chambres voisines, les enfants descendent de leurs lits, allument leurs bougies, lavent leurs mains, ouvrent des portes, s'en vont ; et tout retombe dans le silence. Et sous le lit, le *Litvak* reste seul dans la maison avec le Rabbi. Être seul avec un Tsadik, à l'heure de Slichess, n'est pas une mince affaire : le cœur du Litvak tremblait un peu ; mais il était entêté et il resta couché. — Et voici que le Tsadik se lève, s'approche de l'armoire aux habits, prend, dans un paquet, une culotte de toile blanche, large et courte, de grandes guêtres, frottées de goudron, une ceinture de peau à clous de cuivre, toute une défroque de paysan. Le Tsadik s'en revêt ; de sa poche,

(1) Lithuanien, opposé à la secte des Chassidim, dont fait partie le Rabbi. — (2) Office de l'après-midi et office du soir. — (3) Juste.

sort le bout d'une grosse corde. — Le Litvak pense rêver. Le Rabbi sort de la chambre ; doucement le Litvak se lève et, comme l'ombre suit l'homme, il suit le Rabbi.

Le Juste entre dans la cuisine ; sous le lit de la cuisinière, il prend la hache à fendre le bois, la fourre dans sa ceinture et sort. Et le Litvak va derrière lui, se demandant si le Rabbi n'est pas un Juste le jour et un brigand la nuit.

Tout le long des rues, lentement marchait le Rabbi. Une crainte planait, la crainte des jours terribles : parfois, d'une maison s'échappait un soupir, ou bien le triste chant des *Slichess*... Le Rabbi était sorti de la ville. Près de la ville, il y a un bois. Le Juste y fit une quarantaine de pas, s'approcha d'un jeune chêne, tira sa hache de sa ceinture, l'abattit sur l'arbre une fois, deux fois, trois fois ; l'arbre tomba... Et, de loin, le Litvak voyait le Tsadik couper le chêne en morceaux, tirer de sa poche la corde, faire un fagot, le charger sur ses épaules, sortir du bois et retourner à la ville. — Le Rabbi marche, courbé sous son fardeau, et le Litvak le suit. « Pauvre vieux ! Ne serait-il pas devenu fou ? » — Il entre dans une ruelle sombre, s'approche d'une hutte qui chancelle, se met sous la fenêtre et frappe doucement aux vitres. — Le Litvak entend sortir de la maison une voix maladive de femme. « Qui est là ? » — Et le Tsadik répond dans la langue des *goyim* (1) : « *Ya* (moi) ». — — Et la femme demande : « *Kto ya ?* (Qui, toi ?) » —

(1) Ceux qui ne sont pas Juifs ; ici, les Russes.

Et le Juste répond : « Vassil. » — « Vassil ? Quel Vassil ? Et qu'est-ce que tu veux ? » — Et le Tsadik répond, toujours dans la même langue, qu'il a un fagot à vendre, qu'il fera un bon prix. Il n'attend pas la réponse, il ouvre, il entre et le Litvak se glisse derrière lui. — A la clarté de la lune qui brille encore, il voit une chambrette basse, des débris de vaisselle, et, au lit, une femme en haillons qui demande en soupirant : « Mais avec quoi payer, Vassil ? Une pauvre veuve n'a pas d'argent. » — Le faux paysan répond qu'il ne demande que six kopeks (quinze centimes) et qu'il fera crédit. — Et la femme soupire : « Acheter à crédit ? Je ne peux pas. Jamais je n'aurai de quoi payer. Qui m'aiderait ? » Et le Tsadik, qui a déjà posé à terre le paquet, se fâche : « Ah ! la sotte Juive ! Comment, tu es une vieille malade et tes jours sont comptés, j'ai confiance en toi et je te donne six kopeks à crédit ; et toi, tu as un Dieu grand et pitoyable, éternel et tout-puissant, et tu n'as pas confiance en lui pour six kopeks ? » — « Mais qui fera le feu ? » soupirait la vieille. — « Moi », dit le Juste ; et il le fit. — Et en mettant le bois dans la cheminée, il chantait à voix basse le premier *pizmon* (chant) des *Slichess*. Et en allumant le bois, il chantait le second pizmon. Et en rabattant la trappe, il chantait le troisième...

Alors le Litvak se prit à aimer le Tsadik et à croire en lui ; et plus tard, deux fois l'an, il vint le voir à Némirov. Et quand on racontait qu'aux jours de Slichess, le Tsadik montait au ciel, le Litvak ne riait plus ; il diait : « Au ciel ? Qui sait ? Plus haut, peut-être. » (I. L. Péretz, *Écrits*).

Le marché du monde. — Ce que j'avais, je l'ai porté sur le marché du monde : l'amour, la paix, la vérité et le bonheur du monde.

« Je ne vends pas ; prenez, prenez ; je donne à tout le monde l'amour, la paix, la vérité et le bonheur du monde. »

Ce que j'avais, nul ne l'a pris sur le marché du monde ; un grand rire accueillait mon cri, rire de tout un monde :

« A-t-on jamais vu trafiquant offrir l'amour au monde ? Que rapporte un beau sentiment, sur le marché du monde ?

« Tu ne sais rien ; va-t-en, va-t-en à l'autre bout du monde : tu seras toujours un enfant sur le marché du monde ! »

— « Si, si, je sais ce que l'on vend sur le marché du monde : on vend la sueur et le sang, le sang du pauvre monde. » (Abraham REIZINE.)

Ton frère. — Regarde ton frère : il est ta richesse ; sache en profiter.

Vois comme il travaille. Il a chaud. Sur sa charrue, il sue. Sa peau se change en eau. Il essuie son front. Ne le permets pas ! Sa sueur est à toi ; prends-la. Ces gouttes sont des diamants ; recueille-les pieusement.

Vois comme il souffre. Il pleure. Tu plains ses soupirs ? Ses pleurs te font souffrir ? Sur ses yeux ton baiser veut boire sa douleur ? — Laisse couler, laisse couler, enfant ! Pas de pitié qui désarme. Ce sont des perles, ces larmes ; ramasse-les tranquillement.

Vois comme il meurt. Le sang, de son cœur, s'échappe... Rattrape ! Rattrape !... Ce sont des rubis, ces caillots de sang ; conserve-les soigneusement.

Regarde ton frère : il est ta richesse ; sache en profiter ! (I.-L. PÉRETZ, *Devant la Robe de Noce)*.

Les vagues. — Les vagues, qui viennent s'étirer sur le sable, chantaient : Que veut cet homme qui longe le rivage ? — Que font ses yeux aigus ? — Pourquoi s'obstinent-ils à suivre notre frange ? — Pourquoi s'enfoncent-ils si violemment en nous ? — Pourquoi son cœur bat-il ? — Pouquoi nous aime-t-il ?

— Nous sommes claires, dit l'une, et nous sommes dansantes. — Nous sommes graves. — Nous sommes indolentes. — Nous sommes vertes. — Bleues. — Nous sommes blanches.

Un ressac s'écria : — Quel peintre a pu tenir dans ses terres broyées les écumes légères qui s'envolent de nous ? — Qui copia le son des bulles qui nous gonflent et se résolvent en bruissant ? — Nous sommes pleines d'algues, de coquilles brisées ; nous sommes insatiables et troubles comme son âme. — Pourquoi son cœur bat-il ? — Nous aime-t-il ?

— Enfants, c'est qu'il espère, dit la marée montante, que vous engloutirez les villes trop injustes. (André SPIRE, *Poèmes juifs.)*

Le chant du travail. — Pour vous, mes pauvres sœurs, pour vous, mes pauvres frères, qui errez sur la terre par les mille chemins de la misère, sous l'orage et la pluie, le froid et la chaleur ;

Pour toi, Juif de douleur, Juif de larmes, à l'éternel soupir, j'entonne un chant de gaîté et de rire à l'éternel labeur.

A l'un, la vie est un jardin, à l'autre, un dur chemin ; mais louange et salut à la fatigue heureuse, au front qui sue, aux mains calleuses !

Bénis soient l'atelier, le fuseau, la faucille, la faux, la scie et le marteau : à l'un la vie est un jardin, à l'autre un dur chemin.

Ils sont délicieux sur la table du riche les mets que la paresse apprête ; mais plus délicieux est le pain de la miche pétri par le travail honnête.

Il est délicieux, le facile repos sur l'oreiller de plume et de satin ; mais plus délicieux, après les longs travaux, le sommeil dans les champs, sur le foin.

Après la pluie, la lumière est plus claire, plus douce la chaleur après le froid : celui-là seul qui connut la misère connaît le bonheur ici-bas.

Le marteau est de fer, et la lime d'acier ; leur humilité n'est point fanfaronne : mais ils font les épées, et sur les fronts altiers ils mettent des couronnes.

La charrue est de fer et la faux est d'acier, leur humilité n'est point fanfaronne, mais le monde serait sans joie et sans pitié sans le pain qu'elles donnent.

A l'un la vie est un jardin, à l'autre un dur chemin, mais louange et salut à la fatigue heureuse, au front qui sue, aux mains calleuses ! (S. S. FRUG, *Œuvres*, II).

Je crois. — Ris, tu peux rire des rêves que, rêveur, je conte ; ris : je crois en l'homme, je crois en toi. Mon âme a faim de liberté ; au veau d'or, je ne l'ai point

vendue. Je crois en l'homme et en la force de son esprit. Il brisera toute chaîne, montera toute hauteur. Au pauvre il donnera le pain, et à l'âme, l'espace.

Ris, tu peux rire : en l'amitié je crois. Je crois que je trouverai un cœur dont l'espoir soit aussi mon espoir, qui sente avec mon cœur la joie et la douleur.

Et en l'avenir aussi je crois. Je crois au jour, si lointain qu'il soit et si longtemps qu'il tarde, au jour porteur de paix, où, pour toute nation, toute nation sera bénédiction.....

Alors un chant nouveau chantera aux lèvres du poète ; et, sur ma tombe, on cueillera des fleurs, pour sa tête. (Sch. TCHERNICHOVSKY, *Poèmes.)*

4. — ISRAËL ET L'HUMANITÉ

a) Israël chez les nations

Donna Clara. — Dans le jardin couleur de soir, la fille de l'alcade se promène ; la joie des trompes et des timbales, sonore, descend du château.

« Je suis lasse de la danse, des mots doux et flatteurs, des chevaliers coquets qui me comparent au soleil. Je suis lasse, lasse de tout, depuis qu'en un rayon de lune, j'ai vu ce chevalier qui, de son luth, m'attira vers ma fenêtre. Qu'il était svelte et vaillant ! Dans son visage noble et pâle, combien ses yeux lançaient de flammes ! »

Ainsi songeait Donna Clara et ses yeux regardaient la terre. Elle les relève, et devant elle, le voici le beau

chevalier, l'inconnu. Serrements de mains, murmures d'amour. Ils se promènent au clair de lune ; le zéphyr les caresse, amical ; légendaires, les roses les saluent. Légendaires, les roses les saluent, embrasées, comme messages d'amour.

« Mais dis-moi, dis, ma bien-aimée, pourquoi soudain as-tu rougi ? »

« Des mouches m'ont piquée, mon bien-aimé, et je hais les mouches d'été, comme je hais les Juifs au long nez ».

« Laisse les mouches, laisse les Juifs, dit le chevalier au doux parler. Il tombe, des amandiers, mille flocons blancs et fleuris. Mille flocons blancs et fleuris exhalent des parfums. Mais dis-moi, dis, ma bien-aimée, ton cœur est-il vraiment à moi ? »

« Oui, je t'aime, mon bien-aimé, je le jure par le Sauveur que les Juifs, maudits de Dieu, jadis ont assassiné. »

« Laisse le Sauveur, laisse les Juifs, dit le chevalier au doux parler ; au lointain, comme en un rêve, lumineux, des lis se balancent. Lumineux, des lis se balancent, et regardent, vers là-haut, les étoiles. Mais dis-moi, dis, ma bien-aimée, m'as-tu point fait un faux serment ? »

« Il n'y a en mon cœur, mon bien-aimé, pas plus de fraude, qu'en mes veines, de sang des Maures ou des Juifs dégoûtants. »

« Laisse les Maures, laisse les Juifs, dit le chevalier au doux parler. Et vers un bosquet de myrte, il la mène, la fille de l'alcade... Mais soudain, trompes et timbales dans le château ont retenti. Clara se réveille ; aux bras de son chevalier, elle s'arrache.

« Écoute, écoute, on m'appelle. Mais avant que tu me quittes, ton cher nom! dis-moi ton nom, que si longtemps tu m'as caché ! »

Et le chevalier, avec un fin sourire, baise les doigts de sa Donna, baise son front, baise ses lèvres, et laisse enfin tomber ces mots :

« Comment se nomme ton bien-aimé, Senora ? Il est le fils du très loué, du très grand, du très savant Israël, rabbi de Saragosse. » (Henri HEINE, *Livre des Chants.)*

Les propos de Hirsch, dit Hyacinthe. — Il faut que tu saches, cher lecteur, que le marquis Gumpel de Gumpelino, cet homme du monde, est maintenant bon catholique : il observe scrupuleusement tous les rites de la sainte religion ; lorsqu'il se trouve à Rome, il a un chapelain attaché à sa personne, pour les mêmes raisons qu'il entretient, à Londres, les meilleurs chevaux de course, et à Paris, la plus jolie danseuse.

« Monsieur Gumpel fait sa prière », murmura avec un sourire important Hyacinthe, qui astiquait les éperons d'or de son maître ; puis, montrant du doigt le cabinet où se tenait le marquis, il ajouta, plus bas encore : « Tous les soirs, il reste ainsi deux heures, agenouillé devant la Prima Donna qui tient l'enfant Jésus ; c'est un chef-d'œuvre de la peinture, qui lui a coûté six cents francesconis. » — « Et vous, Monsieur Hyacinthe ? Pourquoi ne vous mettez-vous pas à genoux derrière lui ? Ne seriez-vous point l'ami de la religion catholique ? » — « J'en suis l'ami et je n'en suis pas l'ami », me répondit Hyacinthe, en hochant la tête d'un air méditatif. « C'est une bonne religion

pour un Baron du beau monde, qui peut flâner tout le long du jour et qui est amateur d'art ; mais ce n'est pas une religion pour un citoyen de Hambourg qui est dans les affaires, surtout s'il s'occupe de loterie. Il faut que j'inscrive très exactement chaque numéro qui sort ; si je venais à songer au Bim, Boum, Boum d'une cloche bien catholique, ou si je laissais monter devant mes yeux les vapeurs d'un encens bien catholique, je pourrais me tromper, inscrire un mauvais chiffre, et vous voyez d'ici les catastrophes... Puis je dois avouer, Monsieur le Docteur, que la religion catholique ne me fait même pas plaisir ; dans cette religion, à tout instant on dirait que le bon Dieu vient de mourir (le Ciel l'en préserve !) ; il y a là une odeur d'encens, comme aux enterrements, et une musique si funèbre qu'elle vous flanque la *mélancolique*... Je vous le dis, ce n'est pas une religion pour un citoyen de Hambourg. » — « Et comment vous plaît la religion protestante, monsieur Hyacinthe ? » — « Pour celle-là, c'est autre chose, Monsieur le Docteur : je la trouve trop rationnelle. S'il n'y avait pas d'orgue dans les églises protestantes, le protestantisme ne serait même pas une religion. Entre nous, cette religion-là ne fait pas de mal ; elle est pure, pure, comme un verre d'eau claire ; mais si elle ne fait pas de mal, elle ne fait pas de bien non plus »... « Le vieux judaïsme vous paraît sans doute préférable, mon cher ? » — « Le judaïsme ? Ne m'en parlez pas, monsieur le Docteur ; je ne le souhaite pas à mon pire ennemi. Injures et honte, voilà tout ce qu'il rapporte : ce n'est pas une religion, c'est un malheur. » (Henri HEINE, *Les Bains de Lucques*, II, ch. IX.)

Sorlé au Paradis. — Il y avait une fois une brave Alsacienne, nommée Sara, ou plutôt Sorlé. Elle était un peu *schlemihl* (godiche). Mais, comme elle avait toutes les vertus, elle fut, après sa mort, admise au paradis. Dès son entrée, les séraphins lui jouèrent leurs plus beaux morceaux. Mais Sorlé pleurait. On la mena sur la prairie toute émaillée d'étoiles, où les bienheureux dansaient de célestes tangos, Sorlé pleurait toujours. — A la fin, on se mit à jaser : « Le paradis serait-il surfait ? » — Et, comme il y a partout des langues moins bonnes que celles que vend madame Lévy, ce qui devait arriver arriva : Le Seigneur lui-même eut vent de la chose. Il manda Sorlé et lui dit : « Qu'as-tu donc à pleurer dans le séjour de ma splendeur ? Mets-toi à ma place, Sorlé, c'est vexant ! » — Et Sorlé lui répondit : « Je sais bien, roi du monde, je manque aux usages ; mais c'est plus fort que moi... J'ai eu, de mon vivant, un trop grand chagrin. » — « Lequel ? » — « J'avais un seul garçon, et il s'est fait chrétien. » — « Le mien aussi, *schlemihl*, répondit Dieu, — et je ne pleure pas ! » *(Emprunté au Folk-lore judéo-alsacien*, par Edmond Fleg. *Maison du Bon Dieu*, acte II.)

Les enlevés *. — On me conduisit au dépôt. Je n'y étais pas seul. De doux enfants y étaient amenés. Les uns pleuraient ; les autres se regardaient, surpris. On nous dit que demain on nous fera sortir et qu'on

* Il s'agit ici des enfants juifs de 12 à 18 ans, que les autorités russes enlevaient de force à leurs familles, sous Nicolas Ier, pour en faire des soldats et des chrétiens. — Ce régime dura de 1827 à 1856 ; il fut supprimé par Alexandre III.

nous conduira... où l'on nous conduira. On nous conte aussi que le Rabbin a voulu entrer et que la permission lui a été refusée... C'était, ce rabbin, un homme intègre et droit : que la paix soit sur lui. Intègre et droit, mais quand on l'obligeait à tromper, nul homme, cruel ou rusé, ne pouvait rien sur lui. — Que fit-il? Il s'habilla à la *goy* (comme un chrétien) et il sortit, marchant et remuant, et sur ses jambes boitant comme un ivrogne. Et les gardes le rencontrèrent, et lui demandèrent : « Que fais-tu? » Et il répondit : « Je suis un voleur. » — Et au dépôt, les gardes l'amenèrent.

Pendant toute cette nuit, le Rabbin resta debout, et, pleurant en cachette, il nous parla dans l'obscurité. Il nous conta que, lorsque les enfants de Jacob vendirent Joseph le juste, ils ne le firent point de leur gré, mais que, du ciel, la chose était voulue, afin que Joseph vînt en Égypte, et enseignât aux Égyptiens qu'il y a au monde un Dieu unique, et un peuple unique, Israël... Il nous examina, pour voir si nous savions la prière du matin et le *Schema*. Et il nous annonça qu'on nous emmènerait en un lieu, très loin, que nous y resterions beaucoup, beaucoup d'années, et que, devenus grands, nous serions des soldats. Il nous dit de ne point manger de bête morte ni déchirée, de ne point oublier le Nom du Dieu d'Israël, ni le peuple de nos ancêtres, dût-on peigner notre chair avec des peignes de fer. Il nous conta l'histoire des dix tués, au temps du royaume de Rome, qui sacrifièrent leur âme pour la Sainteté du Nom, et celle d'une femme, avec sept enfants, qui furent massacrés, parce qu'ils

n'avaient point voulu se prosterner devant une idole étrangère. Et il nous dit que tous ces saints sont assis dans le Jardin d'Éden, avec le Saint, béni soit-il, et qu'ils se réjouissent à la splendeur de sa divinité. — Cette nuit-là, j'enviai beaucoup ces saints, et je me dis dans mon cœur : « Qu'on me force, moi aussi, à servir une idole étrangère ; je soutiendrai l'épreuve ; et, après ma mort, je me réjouirai, à la splendeur de la divinité. »

Le matin nous éclaira ; et le gardien de la prison entra. Alors, le Rabbin nous dit : « Saint troupeau, maintenant, nous allons nous séparer. Je vais avaler coups de bâtons et prison, pour être venu vers vous par ruse ; et vous partez pour l'exil et l'épreuve. Je ne sais si je vivrai jusqu'à votre retour ; mais là-haut, dans le monde de la vérité, sûrement, nous nous retrouverons. Mes enfants, que soit faite la volonté de Dieu, et que je n'aie point à rougir de vous devant la face de ceux d'En-Haut ! » — Ces paroles descendirent profondément dans nos cœurs ; et c'est ainsi que nous nous séparâmes. (Jehuda STEINBERG, *En ces jours-là.)*

L'honneur de Schmihl. — SCHMIHL. — Ainsi, vous croyez pouvoir acheter l'honneur de ma fille pour cinq cents francs ?

BOTEZATOU. — Eh bien, tu ne diras pas que je suis avare. Je mettrai encore trois cents. C'est pour votre bien. Si vous allez ailleurs, où personne ne vous connaît, ta fille n'aura pas à subir les regards des gens et le commérage des femmes. Personne ne saura que

l'enfant est à moi... Alors cinq cents et trois cents, ça fait huit cents francs. Tu pourras t'acheter des cuirs... ouvrir un atelier...

SCHMIHL. — Gardez votre argent. Il vous appartient. Vous m'avez donné de la marchandise, je vous ai payé. Quant au mal que vous nous avez fait, ce n'est pas vous qui pouvez le réparer ; il y a un Dieu qui protège ses fidèles.

BOTEZATOU. — Ha ! très bien... mais je connais une loi qui ne vous protégera pas. Je suis assez fort pour obtenir un acte d'expulsion contre vous dans les quarante-huit heures.

SCHMIHL. — Puisque vous pouvez vous débarrasser de nous à si bon compte, pourquoi nous offrir de l'argent ? Je ne vous demande rien, moi...

BOTEZATOU. — Vous serez jetés de l'autre côté de la frontière.

SCHMIHL. — Dieu ne laisse pas mourir les hirondelles chassées en hiver par le froid ; pourquoi nous abandonnerait-il, nous, ses humbles serviteurs ?

BOTEZATOU. — Vieux Juif entêté ! Je te poursuivrai de ma vengeance jusqu'au tombeau !

SCHMLHI. — Ah ! maintenant je vous reconnais, Monsieur Botezatou. Je me demandais aussi pourquoi le loup avait revêtu une peau de mouton.

BOTEZATOU. — Tu crois sans doute, — parce que je me suis rabaissé à venir te faire une offre conciliante, — que je me laisserai intimider par un pouilleux comme toi ? Vous quitterez ce village de gré ou de force, aussi vrai que je m'appelle Botézatou. (Adolphe ORNA, *La Dette de Schmihl*, acte III.)

Pogrome. — Il fait sombre dans la *schoule* (synagogue). Seule, la faible lueur de la lampe éternelle glisse sur une masse noire. Et la masse noire se pelotonne et se balance en arrière, en avant, à gauche, à droite, et toutes les voix sont comme la prière d'un seul et même cœur ; basses d'abord, elles montent, elles montent. — Tout à coup, silence. La masse noire est sans mouvement, comme figée par l'attente. Mais au dehors, tout est tranquille encore. Pas un bruit ; et pourtant, impossible de prier. Le silence vous angoisse, vous étrangle. On tend l'oreille... Et bientôt, très loin, très loin, un grondement sourd qui se rapproche, se rapproche. Qu'est-ce ?... Le grondement se rapproche, se rapproche toujours... Ce sont eux... Ils viennent... Ils viennent...

Et la communauté, qui ne fait plus qu'une seule masse compacte, recommence à se balancer sur place, et les voix des femmes et celles des enfants et des hommes ne font plus qu'une seule voix, profondément triste : « Roi du Monde ! Roi du Monde !... » Et tout à coup, on perçoit de nouveau la voix du Rabbi, faible, étouffée par les larmes, et pourtant d'une étrange fermeté : « Père de pitié, entends nos voix ; Éternel Dieu, pitié sur nous... » Et de nouveau, la communauté a tout oublié et la douleur de centaines de cœurs s'exhale en une même voix : « Père de pitié, entends nos voix... »

Devant la *schoule*, au dehors, tout est tranquille encore. Mais le sourd grondement se fait déjà plus fort, plus impudent, plus brutal. Et toujours, toujours, il se rapproche. On dirait des milliers de morceaux de fer qui frapperaient sur des pierres ; c'est comme une

bête sauvage, à qui on aurait donné subitement une force monstrueuse. Elle se retient encore, mais on sent qu'elle se prépare à bondir... Hourrah ! hourrah !... La bête vient de faire sauter ses chaînes ; elle va dévaster le monde entier.

Dans la *schoule*, les gens sont serrés l'un contre l'autre. Sans bouger de leurs places, tous se balancent en priant. Les pères serrent leurs petits contre leurs poitrines ; les femmes poussent un cri d'épouvante sans parole, sans expression... Les voix de la prière montent, montent encore, et à travers toutes ces voix et les entraînant, la voix ferme du rabbi, implorant le secours unique : « Père de pitié, entends nos voix ; éternel Dieu, pitié sur nous... » Et la communauté tout entière, d'un cœur, d'une voix, supplie : « Père de pitié, entends nos voix... »

Et déjà la bête est devant la *schoule*. On entend, on sent le souffle chaud de son haleine altérée. Des pattes géantes frappent aux parois, cherchent, tâtent les portes... Dans la *schoule* une voix, une seule voix, implorant le secours unique : « Père de pitié ! Père de pitié... » Et, dehors, la bête altérée rugit : « Hourrah ! hourrah !... » Et voici maintenant que les voix du dedans et les voix du dehors entrent en lutte. Qui va l'emporter ?... — Pour une seconde, de nouveau, la communauté se tait. Elle attend. Tout à coup, la porte est fracassée... « Père de pitié !... Père de pitié !... » — « Hourrah ! hourrah ! » (Scholem Asch.).

Sion. — Les soldats, pour piller à l'aise sa boutique, ont lié le vieux Juif entre les clous du mur. Sa femme

et son enfant l'attendent en lieu sûr. Il a froid. Sa douleur psalmodie un cantique.

Mais les soldats humiliés par la ferveur qui fait ses yeux mi-clos et sa lèvre tremblante, désirent un supplice où sa mort sera lente, pour vaincre dans sa chair l'Esprit pur du rêveur...

On brûle ses cheveux ; on griffe ses mains pâles ; un chef s'est approché pour écouter les râles, et sa cravache cingle aux yeux le moribond.

Mais lui songe à ceux-là qui s'en iront sans crainte vers l'Éden, vers Sion, vers la montagne sainte, et prieront Adonaï de leur cœur humble et bon. (Henry MARX, éd. Clarté.)

Massacre. — Demandez grâce pour moi, cieux ! S'il y a, en vous, un Dieu, et en vous, un chemin qui conduit vers ce Dieu, moi, je ne l'ai pas trouvé : priez pour moi, cieux ! Mon cœur est mort, la prière est morte sur ma lèvre, ma main est inerte, et je n'ai plus d'espoir. Jusqu'à quand et jusqu'où ? Jusqu'où et jusqu'à quand ?

Bourreau ! Voilà ma gorge : égorge ! Lève-toi, bras ; prends la hache : comme un chien, hache-moi !... Ah ! la terre entière est une guillotine ! Et nous, que sommes-nous ?... Il est permis, le sang. Frappe au crâne, fais-le jaillir, le sang de l'assassinat... Sang d'enfant, qui tette encore, sang de vieillard sur ta chemise, sang, que jamais rien n'effacera !

S'il y a une justice, qu'elle se montre, qu'elle se montre immédiatement. Mais si elle se montre seulement quand j'aurai passé de dessous le firmament,

alors que son trône soit fracassé pour l'éternité, et que crèvent le ciel et sa méchanceté !... Et vous, assassins, vivez, assassinez, vivez dans le sang, mangez et buvez !

Maudit celui qui crie vengeance ! La vengeance du sang d'un tout petit enfant, il ne l'a pas encore trouvée, Satan ! Mais qu'il perce le sol, ce sang ; que dans la nuit des profondeurs, ce sang descende ; et qu'aux ténèbres, il dévore et il mine, jusqu'à ce que la terre éclate dans l'abîme ! (BIALIK, *Poésies.*)

Les trois peuples. — Trois peuples m'ont donné ce qu'il me faut pour vivre : les Romains et les Grecs et mon vieux peuple hébreu. Rome m'apprit le droit, dont son code est le livre ; Athènes, la beauté ; Jérusalem, son Dieu.

J'ai vu d'autres clartés depuis cette lumière, mais c'est par elle enfin que je sais où je vais ; et ces heures d'ennui qui nous rendent mauvais, je les consacre au juste, aux arts, à la prière.

Depuis, les nations, qu'un seul droit peut unir, sous mes yeux rassurés suivent leurs destinées : je reconnais les lois, l'une à l'autre enchaînées ; j'ai compris le passé, je comprends l'avenir.

Depuis, adorateur des sublimes modèles, je m'enivre de chants, je m'égaie aux couleurs, je sens la volupté des savantes douleurs, je me chauffe au soleil des œuvres immortelles.

Depuis, le doute obscur peut m'assiéger en vain, j'ai bu la foi limpide aux plus claires fontaines ; mon âme sans effort monte aux sphères lointaines, et ne s'arrête plus qu'en son foyer divin. (Eugène MANUEL,

Poésies du Foyer et de l'École éd. de la *Librairie Centrale des Beaux-Arts.*)

Tu es content. — Tu es content, tu es content ! Ton nez est presque droit, ma foi ! Et puis tant de chrétiens ont le nez un peu courbe ! Tu es content, tu es content ! Tes cheveux frisent à peine, ma foi ! Et puis tant de chrétiens n'ont pas les cheveux raides !

Tu es content, tu es content ! Tu n'es presque plus dolicéphale ! Et puis quelques chrétiens n'ont pas la tête ronde ! Tu es content, tu es content ! Tu tiens ton visage presque impassible ! Et puis bien des chrétiens ont la face mobile !

Tu es content, tu es content ! Tes épaules, tes bras gesticulent à peine ! Eh ! parfois des chrétiens parlent avec leurs mains ! Tu es content, tu es content ! Les chrétiens te prient à toutes leurs fêtes ! Tu sais t'y tenir presque aussi mal qu'eux !

En habit, en smoking, en jaquette tu y sais bien glousser : « délicieux », « admirable », avec le même chic que le dernier d'entre eux. Tu es content, tu es content ! Ils t'emmènent, quand ils vont finir leur soirée, où tous leurs plaisirs vont se terminer !

A pleines mains, à pleines bouches ils s'amusent. Ils vont leur train, mais toi, que fais-tu dans ton coin ?

Que fais-tu dans ton coin, gauche et triste, plein de pitié, plein de mépris ? Juif, tu manques d'estomac ! Tant de souplesse, tant de contrainte, tant d'essais pour en rester là.

Tiens-toi bien, fais comme les autres ; ou l'on va rire

de ton nez ! Et chasse donc ta brave vieille âme qui, jusqu'ici, vient te chercher ! (André Spire, *Poèmes juifs.*)

L'antisémitisme au Cercle. — Thibaut. — S'il vous plaît, Monsieur...

Gutlieb. — Monsieur...

Thibaut. — Je suis le prince de Clar...

Gutlieb. — Je le sais... je veux dire que je vous reconnais, prince... Enfin, je vous connais de vue...

Thibaut. — Monsieur, c'est un devoir impérieux, imprévu, qui me force, aujourd'hui, à vous adresser la parole pour la première et pour la dernière fois...

Gutlieb. — Je suis à vos ordres... Voulez-vous que nous entrions...

Thibaut. — Inutile. Ces messieurs ne gênent pas. Tout au contraire... Monsieur Gutlieb, nous sommes, à la rue Royale, un grand nombre qui nous sentirons outragés dans nos consciences de chrétiens et de Français, si votre nom continue à s'inscrire sur l'annuaire du club...

Gutlieb. — Mais...

Thibaut. — Je suis sûr que vous ne voudrez pas infliger à vos camarades, à moi-même, un voisinage intolérable, et que vous tiendrez à me remettre, sur-le-champ, votre démission. Je l'attends.

Gutlieb. — Prince, vous ne me demandez pas sérieusement de...

Thibaut. — Très sérieusement.

Gutlieb. — Non, non ! Vous n'avez pas réfléchi... Prince, c'est inadmissible, c'est insensé, c'est...

THIBAUT. — Pourquoi ? Il vous est facile de rebrousser chemin, de vous rasseoir à la table que vous venez de quitter et d'écrire deux ou trois lignes au Président...

GUTLIEB. — Encore une fois, cette prétention est extravagante... Vous ne pouvez pas agir de sang-froid... Je n'aperçois même pas le motif de pareille conduite.

THIBAUT. — Vous me jugeriez un peu simple, si je relatais devant vous l'offense dont nous voulons faire justice.

GUTLIEB. — En tous cas, prince, j'appartiens au Cercle depuis plus de trente ans et personne n'a le droit...

THIBAUT. — Oh ! monsieur, de grâce... Je n'ouvrirai pas un débat sur la question.

GUTLIEB. — Moi non plus, prince, et je...

THIBAUT. — Alors, finissons-en ! Et d'abord, regardez-moi en face.

GUTLIEB. — Enfin, monsieur...

THIBAUT. — Si, si ! Regardez-moi en face. Parlons-nous, les yeux dans les yeux, comme il convient à deux hommes... Là.

GUTLIEB. — Prince, considérez mon âge, votre âge, et ne poursuivez pas... Laissez-moi passer...

THIBAUT. — Pas avant que vous ne m'ayez répondu.

GUTLIEB. — Je ne ferai aucune réponse. Je veux passer.

THIBAUT. — Il me faut donc vous indiquer la conséquence de ce refus. Je vous ai dit que votre nom à côté du mien m'était une insulte. Si vous ne démissionnez pas, nous règlerons cette affaire sur le terrain.

GUTLIEB. — Je ne me battrai pas avec vous. Laissez-moi passer.

THIBAUT. — Votre patience rend ma tâche particulièrement pénible, mais je n'y faillirai point. Si vous ne démissionnez pas, je vous contraindrai à vous battre.

GUTLIEB. — Je vous supplie de me laisser passer.

THIBAUT. — C'est votre dernier mot ? *(Du bout de sa canne, il jette par terre le chapeau de Gutlieb, qui ne fait qu'un mouvement de la tête)*. C'est tout ? *(Un silence)*. Messieurs, vous êtes témoins. (Henry BERNSTEIN, *Israël*, Acte I, scène 6, Illustration théâtrale.)

Le Français juif. — J'attends impatiemment de faire mon devoir comme je le désire et le comprends ; comme Français et Juif, je dois le faire doublement. Il faut au pays en ce moment tous ses hommes valides pour la défense les armes à la main ; je suis dans un service qui peut se faire fort bien avec des hommes d'âge et moins ingambes, mon devoir est d'offrir mes services ailleurs... Avec quelle joie je m'en irai du côté de l'Alsace et quels souvenirs en pénétrant en uniforme dans ce pays de nos rêves. Nos pauvres papas en tressailleraient dans leurs tombes. Enfin la revanche dont ils ont tant parlé, dont leur cœur débordait ! Et mon brave frère, mon ancien sous la capote, et dans quels tragiques moments ! avec quel plaisir je le vengerai, ainsi que Robert, mon frère trop tôt disparu ! Quelle note à faire payer aux Bandits et combien je serai féroce créancier... Quel bel anniversaire de nos vingt ans de ménage, la « rue de la Mésange » redevenue

française ! quel plus beau cadeau pourrais-je rêver de t'apporter ! Et Lautenbourg, Niederbronn, Bionville, tout cela sous nos trois couleurs ! Tu dois comprendre pourquoi je voulais et devais partir, toute la tradition familiale n'est-elle pas avec moi ? Pouvoir emmener toi et nos chéris en Alsace-Lorraine et leur dire : Papa a aidé dans la mesure de ses forces à rendre ces beaux pays à la France, quelle plus belle récompense pour moi ? (Raoul BLOCH *, *Lettres*, citées par Maurice Barrès, dans les *Diverses familles spirituelles de la France*, éd. Émile-Paul.)

Que faire ? — Implorer, au nom de ses penseurs et de ses poètes, le peuple de la poésie et de la pensée ? En vain. Les préjugés qu'on croyait morts en enfantent des milliers d'autres, comme la pourriture engendre les vers. — Tendre la joue droite, quand on vous a soufflété la gauche ? En vain. Ils n'en seront ni troublés, ni touchés, ni désarmés ! ils souffletteront la droite après la gauche, tout simplement. — Lancer, au milieu des criailleries, une parole de bon sens ? En vain. Ils diront : « — Il se permet de baver ? Fermez-lui la bouche. » — Donner, en toute sa conduite, le plus parfait des exemples ? En vain. Ils diront : « Nous n'en savons rien ; nous n'avons rien vu, rien entendu. » — Chercher l'obscurité ? En vain. Ils diront : « Il se cache, le lâche ! Faut-il qu'il ait mauvaise conscience ! » — Aller à eux, la main ouverte ? En vain. Ils diront : « Quelle indiscrétion ! On reconnaît bien le Juif et son sans-gêne ! »

* Passé sur sa demande dans l'active, à l'âge de quarante ans, tué devant Verdun en 1916.

— Les aider à secouer leurs chaînes ? En vain. Ils diront : « Combien a-t-il touché ? » — Leur être fidèle dans la paix ? Leur être fidèle dans la guerre ? En vain. Ils diront : « Il sait tout faire ! C'est un Protée ! » — Vivre pour eux ? Pour eux mourir ? En vain. Ils diront : « Juif il est, Juif il fut, Juif il reste. » (Jacob WASSERMANN, *Ma voie comme Allemand et comme Juif*.)

L'union sacrée. — Le curé GOELLC *(au pasteur Martigue et au Rabbin Ségal)*. — Mes amis... quand je vous regarde... et quand je me regarde... c'est extraordinaire... Aux temps des Croisades, nos chevaliers, partant pour la Terre Sainte, ne manquaient pas de rôtir quelques Juifs... A la Saint-Barthélemy, vos huguenots de province burent, si j'ai bonne mémoire, plus d'eau du Rhône que de vin Muscat... Sous la Terreur, la guillotine coupait la parole aux pauvres curés qui voulaient dire la messe... Est-il besoin de remonter si haut ? N'est-ce pas hier, mes frères, que nous nous entre-déchirions ?... Et nous voici réunis autour de cette table. Et l'on a vu un curé bénir des protestants qui marchaient au canon, un pasteur réciter les prières hébraïques auprès d'un soldat juif mourant, — et, sur les lèvres d'un catholique à l'agonie, un rabbin poser le crucifix... La guerre maudite a fait cela. Eh ! bien, connaissez-vous le dicton de Bretagne : « Ce qui vient du flot s'en retourne de marée... » ? Il faut que, pour une fois, le proverbe ait menti. Ce que la guerre a fait, la paix ne doit point le défaire... Quand nous voguerons de conserve sur l'océan de l'avenir, jurons-nous de veiller ensemble au banc de quart,

et d'ouvrir l'œil, et le bon, pour parer aux dangers des haines renaissantes. Dieu veuille que la guerre passe et que notre union demeure. C'est dans cette pensée que je lève mon verre. *(Ils trinquent et s'embrassent)*. (Edmond FLEG, *La Maison du Bon Dieu*, Acte II, scène I, Illustration théâtrale.)

Moïse et Jésus. — En rêve, je vis deux Juifs se rencontrer : l'un vieux, aux yeux sévères, mais dont le large front s'auréolait pourtant de la vivante lumière de l'amour ; l'autre, jeune, avait un doux regard séraphique.

Autour d'eux, la Ville dansait sa ronde infernale, tandis que la Faim au cœur sanglant, la Faim, pâle ménétrier, soufflait dans les pipeaux. — *Schalom Aleichem* (paix sur vous), se dirent-ils tristement. Et, les yeux détournés, ils n'osaient se regarder.

Tout à coup, dans l'église, les sons puissants de l'orgue éclatèrent : un hymne monta vers le ciel. De la synagogue, au même instant, s'élevèrent des chants sonores. Chacun magnifiait l'esprit de son prophète.

Alors leurs yeux, pour la première fois, se rencontrèrent, dans un regard étrange, douloureux, muet, que voilaient les pleurs d'un mortel désespoir. (Israël ZANGWILL, *Les Rêveurs du Ghetto*, éd. Crès.)

b) Le peuple d'Israël

Le Peuple éternel. — Des peuples nombreux et de puissants royaumes se sont perdus, lorsqu'arriva leur fin, et, devant ceux qui les détruisirent, ne se sont point relevés ; et d'autres peuples nombreux, lorsqu'ar-

rivera leur temps, finiront et se perdront ; mais Israël encor vivra, car en lui est un souffle de vie.

Quand il fut chassé de sa terre, quand furent ravis à sa main son royaume et sa liberté, errant devant ceux qui le pourchassaient, il n'a point prononcé les mots du désespoir ; car, sur les tombeaux de ses ancêtres, sur les ruines de ses villes, sur les dévastations de son pays, une idée nouvelle a fleuri ; un jour d'espoir naquit au jour de sa défaite. Et, tandis que son corps tombait en poussière, il se faisait un cœur sans crainte, un cœur de bronze, que ne purent percer les flèches de la haine, ni fondre les feux de la guerre terrible. (Péretz SMOLENSKIN, *Le peuple éternel.)*

La malédiction éternelle. — Que m'entourent des chiens et qu'ils mordent ma chair, qu'à ma mère-lionne ils osent aboyer, que mon sang, mon sang pur, ils le fassent couler, ce n'est point sur cela que je pleure, mes frères.

Qu'on m'ôte mon honneur, qu'en opprobre on le change, qu'on me gave de honte aux pays de l'exil, qu'on souille mon soleil et souffle mes étoiles, ce n'est point sur cela que je pleure, mes frères.

Mais que le juste Dieu pour toujours m'ait maudit, que, pour moi seul, la mort ait des flèchcs trompeuses, que jamais je ne meure, que je vive éternel, sur cela, oui, je pleure, mes frères. (K. CHAPIRO, *Poèmes choisis.)*

L'anneau d'immortalité. — Sufrah invoqua trois fois le nom de Salomon. Aussitôt la dalle se souleva, et

Sufrah descendit par un escalier étroit dans le souterrain. — Deux chiens de feu s'avancèrent hors de deux niches opposées et vomirent des flammes entrecroisées. Mais Sufrah prononça le nom magique, et les chiens grognants disparurent. Puis il trouva une porte de fer qui tourna silencieusement, dès qu'il l'eut touchée. Il passa le long d'un couloir creusé dans du porphyre. Des candélabres à sept branches brûlaient d'une lumière éternelle. Au fond du couloir était une salle carrée, dont les murs étaient de jaspe. Dans le centre, un brasier d'or jetait une riche lueur. Et sur un lit fait d'un seul diamant taillé, et qui semblait un bloc de feu froid, était étendue une forme vieille, à barbe blanche, le front ceint d'une couronne... Et, sur la main pendante du roi Salomon, Sufrah vit briller le grand sceau. — Il s'approcha sur ses genoux et, rampant jusqu'au lit, il souleva la main ridée, fit glisser l'anneau et le saisit. — Aussitôt s'accomplit l'obscure prédiction géomantique. Le sommeil d'immortalité du roi Salomon fut rompu. En une seconde, son corps s'effrita et se réduisit à une petite poignée d'ossements blancs et polis... Mais Sufrah, terrassé, éructa dans un flot vermeil tout le sang de sa vie, et tomba dans l'assoupissement de l'immortalité terrestre. Le sceau du roi Salomon au doigt, il s'allongea près du lit de diamant, — préservé de la corruption pendant des myriades d'années, dans le lieu clos et secret... La porte de fer retomba sur le couloir de porphyre et les chiens de feu commencèrent à veiller le géomancien immortel. (Marcel Schwob, *Vies imaginaires*, Ed. Crès.)

Le Juif errant. — Et l'homme répondit : « Je suis Ahasvérus, un pauvre artisan de Jérusalem. » — « Et comment es-tu venu jusqu'ici ? » — « Je fus banni. » — « Et d'où viens-tu tout récemment ? » — « Du désert large. » — « Et où vas-tu ? » — « Je n'en sais rien et peu m'importe. » — « Je ne te connaissais point à Jérusalem. Je suis Joseph d'Arimathie. » — « Il y a peu d'apparence qu'un puissant comme vous se souvienne d'avoir aperçu un pauvre hère comme moi... » — « Pourquoi fus-tu banni ? » — « ... Je crois que ce fut pour n'avoir point ouvert ma porte à Jésus qui montait au Calvaire ou ne lui avoir point offert une place sur mon banc. Je n'agis point par dureté ; mais tous les condamnés passaient devant ma maison et quand on doit mourir, autant se hâter, c'est moins de misère... » — « Tu ne l'as point reconnu ? » — « Eh ! non... On ne nous montrait guère de héros dans notre rue qui mène à la croix, ou l'on nous disait que c'étaient des voleurs... Vous pensez bien qu'on ne reprocha rien à Caïphas, ni aux puissants du Sanhédrin ; aucun de ceux qui avaient commis le meurtre ne fut inquiété, mais ils furent heureux de me désigner aux haines et de me bannir, comme on eût pu exiler le charpentier qui avait coupé le bois de la croix, le cloutier qui avait fabriqué les clous, et les pères des soldats romains qui, comme tous les jours, montèrent la garde près des suppliciés. Et l'exil me fit plaisir, car j'avais déjà banni ma ville et ma race de mon âme, j'étais trop malheureux pour aimer une ville maintenant, voyageant durement, ne voulant m'arrêter nulle part longtemps, anxieux de n'être plus d'un pays, de ne plus agir

collectivement, de ne plus être trompé collectivement, je vais à la recherche de nouvelles détresses, toutes moins pires que l'aspect de blanc mensonge d'une cité. Voulez-vous me redonner une coupe, je suis las, malgré ma force. » (Gustave KAHN, *Le Conte de l'Or et du Silence*, ch. v. — Éd. du *Mercure de France.)*

Le peuple est une herbe. — En vérité, il est une herbe, mon peuple, une herbe sèche plus que le bois. Mon peuple est mort, mort sans salut ! Qu'ici ou là sonne un appel de Dieu, il n'entend pas, mon peuple, il ne bouge pas, il ne se dresse pas, comme le lion au réveil.

Il ne crie pas, — cœur unanime du couchant au levant, de la mer à la mer, — le cri de la joie, mon peuple. Que se montre à lui un de ses enfants, qui suive de loin l'appel du Seigneur. il ne l'acclame pas, ce vrai, ce fidèle, il ne tend pas vers lui des millions de bras. Non : le hurlement qui tourne autour des veaux d'or engloutit la voix du Tonnerre tout-puissant !

Leurs cœurs avilis, leurs bouches d'outrages bafouent la Parole de Dieu !... O peuple misérable, de la tête aux pieds poison et brûlure, ordure et pourriture !... Il ne te naîtra pas, au jour de ta détresse, l'homme au cœur battant, le créateur de l'acte, dont le cerveau bout, dont le sang flamboie, qui porte à son front ta lumière, ô peuple, et qui t'aime, ô peuple, et qui aime son Dieu plus que l'or des trésors et que l'or des mensonges, — l'incorrompu, le véridique qui compterait dans la haine les jours de l'esclavage et dont la bonté, pourtant, serait plus large que la mer, plus immense que ton joug, ô mon peuple, — l'écouteur infatigable,

l'écouteur obéissant dont l'oreille entendrait, à chaque heure des jours, à chaque heure des nuits une voix lui crier : « Parle ! Agis ! Mène ! Conduis ! Dieu est avec eux ! Tu es avec lui !... »

Oui, dans la boue il est tombé, mon peuple. Son effort est sans gloire, son acte, sans forme, son travail, sans loi. Siècles de marche errante !... Insupportable exil !... Là s'égara son cœur, se perdit sa sagesse... Sent-il encore, aux lanières du fouet, qu'on écorche son dos, qu'on fustige son âme ? A-t-il d'autres soucis que le souci de l'heure, quand il se traîne, ténébreux, sur les routes de la nuit ? Qu'il rouvre à la lumière du soleil la paupière de son âme ? Qu'il lance aux mille échos du temps sa parole retrouvée ? Comment s'éveillerait-il, quand il dort sous le fouet ? Comment parlerait-il, quand frappé, il se tait ?

La feuille à l'arbre arrachée, la mousse que la vague emporte, la grappe que le pied foule, par quelles rosées seront-elles ranimées ? Quand sonnera la trompette nouvelle, quand claquera le nouveau drapeau, le mort secouera-t-il son sommeil ? Se lèvera-t-il, le mort, dans le Jour nouveau ? (Ch.-N. Bialik, *Poésies*).

Aux volontaires d'Israël. — Vêtez-vous de force, en vigueur marchez... Aide au peuple ! Aide au peuple ! Avec quoi ? Ne le demandez pas : avec ce que nous trouverons. — Avec qui ? Ne cherchez pas : avec les volontaires du cœur, avec ceux qui viendront.

Celui que le malheur du peuple dans son cœur a touché, qu'à l'armée il s'unisse. Pas de choix. Tout sacrifice est accepté, tout don de fidélité... Nos restes

de lumière et de force, ramassons-les ; un à un, rassemblons-les, et levons l'étendard, au jour de notre force. De l'orient, de l'occident, ils viendront tous, armée grande. Aide au peuple, aide au peuple !

Découvrez la lumière. Faites que se montre la lumière. Si des montagnes de ténèbres s'amoncellent sur nous, que ne s'éteignent pas nos dernières étincelles. Des montagnes de ténèbres, extrayons une flamme, — et, des trous de rochers, des montagnes de saphirs.

Dans l'âme du peuple, dans la nuit de son âme, elle éclate encore, sa divinité. Pour le grand travail, venez tous ! Que tombent les ténèbres, faites-les tomber. — Découvrez, découvrez les lumières profondes, les lumières nombreuses. — O fils des Macchabées, votre peuple, votre peuple, mettez-le debout. Qu'elles se lèvent, qu'elles se lèvent, les générations. Découvrez la lumière. Découvrez la lumière ! (Ch.-N. Bialik, *Poésies*.

Hatikvah : L'espoir d'Israël. — Il ne mourra pas, notre espoir, Sion, Sion, terre aux aïeux donnée, — notre espoir de retour, notre espoir de revoir, notre espoir de deux mille années.

Aussi longtemps qu'en nous battront des cœurs de Juifs, que nous aurons des yeux, pour les tourner vers toi ; tant que sera debout ton antique muraille, que nous aurons des pleurs à pleurer sur tes pierres, — il ne mourra pas, notre espoir, Sion, Sion, terre aux aïeux donnée, — notre espoir de retour, notre espoir de revoir, notre espoir de deux mille années.

Aussi longtemps que le Jourdain grondera dans ses bords, et que le lac Tibériade criera de ses voix bleues, qu'une goutte de sang chantera dans nos veines, et que le ciel, sur tes tombeaux, versera des rosées, — il ne mourra pas, notre espoir Sion, Sion, terre aux aïeux donnée, notre espoir de retour, notre espoir de revoir, notre espoir de deux mille années.

Tant que la voix de nos voyants sera dans nos mémoires, et tant qu'un Juif respirera pour l'entendre et la croire, tant que vivra l'amour qui vit en Israël, et la pitié, qui vit au cœur de l'Éternel, — il ne mourra pas, notre espoir, Sion, Sion, terre aux aïeux donnée, — notre espoir de retour, notre espoir de revoir, notre espoir de deux mille années. (N.-H. IMBER, *Hymne sioniste)*

Le Chant des Prisonniers d'Acre *. — De Dan jusqu'à Béerschéba, de Galaad jusqu'à la mer, il a coulé le noble sang qui racheta nos terres.

Il a coulé, le sang hébreu, chaque sillon s'en est nourri. Mais où plus noble a-t-il coulé qu'aux champs de Tel Chaï ?

Trumpeldor **, héros manchot, couché dans la tombe au désert, sans souffle, sans armes, sans bras, tu gardes nos frontières.

Nous sommes captifs, mais de la prison nos cœurs libérés vont vers toi, grand mort ; vous êtes à nous,

* Composé en hébreu par JABOTINSKY et ses compagnons, emprisonnés pour avoir organisé une *self-defense* juive, lors des pogromes de Palestine en 1920.

** Avec une centaine d'hommes, Joseph Trumpeldor défendit la colonie juive de Tel Chaï contre près de deux mille Bédouins.

vergers du Midi, vous serez à nous, montagnes du Nord. (JABOTINSKY et ses compagnons.)

Les Amants de Sion *. — Nous dépassâmes un groupe de jeunes hommes et de jeunes filles, tête nue, enfoncés jusqu'aux genoux dans la vase, et qui répondaient à peine à notre *chalom* (salut). « C'était une plaine fertile, mais infectée par le paludisme. Les Arabes l'ont abandonnée depuis longtemps. Des Allemands, venus pour fonder une colonie, furent décimés. Les Sionistes ont acheté ces terrains. Dans deux ans, vous pourrez vous promener sous une forêt d'eucalyptus. » — « Vos *halouzim* (pionniers) sont donc invulnérables ? » — « Ils font, en venant ici, le sacrifice de leur vie. Tant des leurs sont morts et meurent journellement en Russie, sans utilité, sans conviction, sans idéal... En vérité, le Juif s'acclimate en Palestine mieux que n'importe quel Européen. On dirait qu'il est apparenté organiquement à la terre. Dès qu'il arrive, il prend racine. Même le soleil, il ne le redoute pas. Il travaille presque toujours tête nue, alors que l'Arabe s'emmitoufle... Voyez là-haut : c'est le camp du bataillon. Voulez-vous le visiter ?... »

Nous entrons dans une de ces petites maisons de toile ; elle est meublée de deux lits très blancs et d'une caisse à pétrole sur laquelle s'épanouissent des fleurs

* Nous ne pouvons résister à la tentation d'insérer cette page de la romancière qui écrivit *Une petite fille de Jérusalem*, la *Conquête de Jérusalem*, *Tunis la Blanche*, etc... Madame Myriam Harry, née chrétienne en Palestine, mais d'origine juive par son grand-père, s'est montrée, à diverses reprises, fort sympathique au sionisme, qu'elle se prépare à célébrer dans un ouvrage intitulé le *Poème d'Israël*.

des champs, piquées dans une boîte à conserves. Au-dessus, sur une planche, des livres russes et hébreux. — « Comment, vous emportez des livres ? » — « Nous n'emportons que cela. C'est ce qui manque le plus ici. Nous ne pouvons vivre sans livres. »

Dans une autre tente — de trois jeunes filles — ombragée par un vénérable olivier, une bibliothèque plus variée : le *Buch der Lieder*, de Henri Heine ; les œuvres de Shakespeare, les œuvres de Molière, la *Vie de Jésus* d'Ernest Renan. — « La *Vie de Jésus*, ici ? » — « Nous l'aimons beaucoup. En ce moment, on la traduit en hébreu. Cette camarade peut la lire en français, car elle a fait ses études à Paris. » — « Comment s'appelle-t-elle ? » — « Chochanna. Elle a changé de *guédoud* (bataillon de travail) ; elle casse des cailloux sur le *Kwich* (route) »....

Chochanna ! Suzanne ! Rose sauvage !... Il me semble voir l'ombre d'Ernest Renan, assise sous l'olivier, et souriant... (Myriam HARRY, *le Temps*, 23 juillet 1922.)

c) La mission d'Israël

Profession de Foi. — Avance et déclare quel est ton nom ? — Mon nom ? Quoique ce ne soit pas mon nom patronymique, je m'appelle Juif, mot qui signifie Louangeur, Célébreur invariable de l'Être, de l'Unique, de l'Éternel. — Ton âge ? — Mon âge ? Deux mille ans de plus que Jésus-Christ. — Ta profession ? — Je laisse à l'écart les tristes professions qui m'avaient été faites... Ma profession traditionnelle est celle-ci :

Je garantis la sainte imprescriptibilité du nom de la Loi, et je suis le conservateur vivant de la noblesse antique et de la légitimité attachée par droit divin au nom, au propre nom du Peuple. — Lève ta main et promets de parler sans haine et sans crainte, de dire la vérité, toute la vérité. — Je m'y engage de cœur et de pensée, j'en fais le serment devant l'Éternel et devant les hommes. — Exprime-toi donc avec la concision de tes pères et confesse-nous ce que tu sais. — Je sais de science certaine que, malgré ses admirables grandeurs, Rome est une cité usurpatrice, qu'elle n'est pas la vraie Jérusalem. Pour la gloire universelle de Dieu, de même que dans l'intérêt positif des hommes, Rome doit être providentiellement transformée, doit être souverainement remplacée. Je sais de science certaine, sur la divinité de Jésus-Christ, qu'elle doit être rejugée à fond et rectifiée ouvertement dans une sainte et sage mesure. Après avoir rendu au peuple ce qui appartient au nom du peuple, après avoir rendu au monde ce qui appartient au monde, rendez à l'Éternel ce qui n'appartient qu'à l'Éternel. — Je sais aussi, et depuis longtemps, qu'il y aura lieu, pour les nations, de rompre un nouveau pain, d'inaugurer le vrai repas de Dieu, de célébrer de nouvelles Pâques. — Voilà mon libre et légitime témoignage. Et, de plus, les choses que je sais par tradition, par l'esprit de justice et de prévoyance, ces choses-là, je les veux d'une volonté inébranlable, et elles seront par force morale, par nécessité suprême et divine autorité. (J. SALVADOR, cité par James Darmesteter dans *Prophètes d'Israël*, 376 et suiv.).

La vision d'Isaac. — Isaac bénit Jacob, ses fils et leur semence, puis se tourna vers le mur, en silence ; et, faible sur sa couche, aveugle et sourd, ayant connu pour Dieu des maux très lourds, il attendit la mort, rassasié de jours.

Or l'Ange d'Élohim * vint, à l'heure dernière, toucher sa tempe et sa paupière, et, rendue un instant à ses forces premières, son âme retrouva les sons et la lumière.

Et le mur s'entr'ouvrit, plein d'esprits et de cris. Et le Père mourant vit tous ceux de sa race, dispersés et meurtris dans le temps et l'espace. — Et sur les bords des mers et sur les fleuves clairs, sur les monts et les plaines et les villes lointaines, et tout le long des ans sur les jours ondoyants, et tout le long des âges sur les siècles sauvages le Père se penchait, — pour écouter la plainte qui montait de sa postérité :

« Isaac ! Isaac ! pourquoi nous as-tu mis au monde ? Nous allons, sans abri ; nous n'avons point de part à la terre féconde, et sur le sol natal nous sommes des proscrits.

« Le faible nous insulte, le poltron nous brave, l'enfant siffle contre nous ; et nous avons pris des âmes d'esclaves, à force d'user nos genoux.

« Au long des chemins nous cherchons des frères ; mais nos cœurs, en lambeaux, dans la nuit sans fin n'ont d'autres lumières que les bûchers en flamme et l'éclair des couteaux.

« Et nous levons au ciel nos mains épouvantées,

* Dieu.

sans qu'une main d'en haut nous vienne secourir ; et sans vivre les joies que d'autres ont chantées, nous tombons au sépulcre avant que de mourir. »

Ainsi montait la plainte, sans trêve. Et le Père gémit dans la voix de son rêve :

« Tu leur avais promis, Seigneur, après ma mort, un pays de palmiers où coule l'huile d'or. L'ont-ils déjà perdu ? Le cherchent-ils encor ? Comme ils ont dû pécher, pour mériter leur sort.

« Lorsqu'au mont Morïah, victime volontaire, sous l'angoisse plié, j'offrais ma gorge au couteau de mon père, par ton ange, Élohim, mon corps fut délié ; mais regarde mes fils ! A quoi bon ta clémence, s'il faut que mon supplice, après moi, recommence ? »

Alors Dieu dit au moribond : « Isaac, si pour tes fils ta douleur le demande, je puis, t'épargnant l'épreuve trop grande, choisir une autre chair pour y marquer mon Nom, et tes enfants seront ce que les heureux sont.

« Ils posséderont un coin de la terre, et d'autres marcheront exilés du soleil ; ils se rassasieront au froment salutaire, et d'autres souffriront le jeûne sans sommeil.

« Ils ne seront point mangés par l'épée, d'autres nourriront la flamme et le fer ; ils auront l'âme claire, au feu d'orgueil trempée, d'autres paraîtront vils à l'univers.

« Ils ne connaîtront rien des tristesses profondes qui les pouvaient rendre immortels, — mais d'autres feront sonner au monde la Voix de l'Éternel ! »

Ainsi tonnait dans l'étendue la Parole du Dieu fort. Mais, montrant ses fils de sa main tendue, Isaac supplia dans la mort :

« Élohim ! Élohim ! ne change pas leur sort ! Qu'ils

vivent, s'il le faut, condamnés au servage ; qu'ils errent en sanglots par les lieux et les âges, — mais qu'ils te louent, Dieu juste, et qu'ils voient ton visage ! »

Et Dieu ferma les yeux du Père des Souffrants, et Jacob mit ses os dans la tombe, en pleurant. (Edmond FLEG, *Écoute, Israël*, éd. Crès.).

d) — Le Messianisme

La coupe. — « Dis, maman chérie, maman de mon cœur, est-elle vraie l'histoire que racontait grand'père : qu'il y a là-haut, devant le bon Dieu, dans les hauteurs, une coupe, une coupe à miracles, une coupe profonde, et qu'à tout malheur, et qu'à tout chagrin qui nous atteint de sa méchante main, des yeux du bon Dieu, une larme coule dans la coupe aux larmes ; et quand la coupe aux larmes sera pleine de larmes, — qu'il viendra, le Messie, le grand, le puissant, le Messie qu'on prie en toute prière, le Messie qu'en pleurant, depuis si longtemps, attend la fille de mon peuple, — et qu'alors, nous ferons des louanges et nous ferons des chants ? Est-ce vrai, dis, maman ? »

« Oui, c'est vrai, mon enfant, répond la maman. C'est une vérité sainte et juste. »

Et l'enfant se tait. Et dans le silence, il pense et il pense, puis de nouveau demande : « Mais comment se fait-il, maman, que la coupe aux larmes ne soit pas encor, jusqu'aux bords, pleines de larmes ? Les larmes versées depuis tant d'années sont-elles séchées ? Ou bien y a-t-il au fond de la coupe, un trou, un trou par où s'enfuient les larmes ? »

Et l'enfant vers sa mère a levé ses yeux clairs, où la pitié met sa lumière. Et comme une perle, aux yeux de la mère, une larme a tremblé... Et sur les cheveux du petit, la perle tombe, — et, de ses boucles, sur son front, la perle coule...

« Ah ! mon Dieu, mon Dieu, cette larme aussi, mets-la dans ta coupe, dans ta coupe aux larmes ! » (S. S. FRUG, *Traditions et Légendes*).

Au cimetière. — Dans le cimetière, au-dessus des tombes, l'oiseau petit chante son chant ; des trilles de source et de perle tombent de sa voix d'argent :

« Salut ! salut ! tombes très vieilles, en poussière aujourd'hui ! Comme il est sourd, votre sommeil, qu'elle est aveugle, votre nuit !

« Mais bientôt luira, toute claire, une immense aurore : ils resplendiront, les suaires, ils battront les cœurs morts.

« Le Messie viendra, il arrive, le Rédempteur aux mains d'amour ! Réveillez-vous, âmes captives, réveillez-vous du sommeil sourd ! »

Petit oiseau fou, ta chanson naïve, depuis trop longtemps, j'en sais le refrain. « Le Messie viendra, il arrive !... » Le Messie, hélas ! il est loin !

En paix, les morts peuvent l'attendre ; mais il y a les demi-morts : un peuple aux fronts couverts de cendre, un peuple de vivants qui dort.

O peuple à l'âme endolorie, réveille-toi du sommeil sourd, et sois toi-même ton Messie, ton Rédempteur aux mains d'amour ! (S. S. FRUG, *Œuvres*, II.)

Le Peuple-Messie. — Je te louerai, Sauveur des hommes, Porteur de douleur, Israël.

Sauveur par tes mains, par tes mains tordues, par tes mains que les peuples ont tordues, par tes mains tordues aux gestes vils. — Sauveur par ton dos, par ton dos courbé, par ton dos strié de rouge, par ton dos que les hommes ont frappé. — Sauveur par ta joue, par ta joue de fils aîné de l'Éternel, par ta joue offerte aux doigts gonflés des paysans. — Sauveur, par ton sourire, par ton sourire humble, par ton sourire et ta douleur. — Sauveur par ta voix, par ta voix qui glisse avec crainte, par ta voix de prince qui implore. — Sauveur par tes yeux, par tes yeux qui savent, par tes yeux qui ont vu, par tes yeux qui ont pleuré aux insultes des foules, par tes yeux brûlés d'amour, par tes yeux aveugles d'amour. — Sauveur par ta face, par ta face en douleur, par ta face difforme ; par ta face en douleur, par ta face souillée ; par ta face en douleur, par ta face muette ; par ta face où coule en bave longue le rire et la haine de tes fils, les hommes...

Louez Israël. Louez Israël par toute la terre ; louez-le sur les monts, louez-le sur les mers, louez Israël.

Louez Israël, hommes de la terre ; louez Israël, princes et rois, hommes sauvés.

Tous viendront au jour que mon peuple dira. Tous, en un lever unanime, approcheront du temple où coule à longs flots le soleil. — Tous chanteront et tous pleureront à ton grand baiser, Israël. (Albert COHEN, *Paroles juives*, éd. Crès et Kundig.)

Le Messie. — Au silence de la nuit, j'entendis une voix, la voix d'un bruit de chaînes de fer, d'anneaux sonnant l'un contre l'autre. Et le ciel s'ouvrit. Et voici, un fleuve de lumière, dont l'eau tout à coup se fendait, une abondance de lumière, des rayons en torrents, mélange de bleu et d'écarlate, coulant tout autour et coulant sur tout. Et je tombai à terre, et je me prosternai et je me mis à genoux... Le voici, le voici ! C'est le Seigneur, le Seigneur, l'Éternel Zébaoth, parmi l'or de Tharschisch et la lumière qui éclate, entre les nuées rouges qui descendent et qui montent. Sur un feu qui brûle, une blancheur de saphirs : c'est son trône élevé, le trône du Très-Haut ; la lune est son marche-pied, le soleil est le coussin de sa tête, et les pans de sa robe emplissent les sept cieux. C'est là qu'il est assis, le Seigneur, Dieu de gloire. Mais qui donc, au trône d'En-Haut, est enchaîné, enchaîné de liens d'or, de cordes qui ne rompent point ? — C'est le Maître, c'est le Roi, le Messie.

Oui, à tes signes, je t'ai reconnu, ô Messie ; au feu qui brûle en tes yeux, celui-là même qui illumine tout regard de poète, tout regard de prophète, de sauveur, de voyant véridique ; au souffle de l'esprit qui coule de ton front, aux rides de pitié dans les coins de tes joues, aux étincelles qui mordent avec les dents de ta bouche, — et surtout, surtout à tes chaînes, aux chaînes qui enchaînent tes bras, et que je n'ai vues qu'à Prométhée. Oui je t'ai reconnu, mon Maître, mon Roi, ô Messie !

Voilà des milliers et des milliers d'années qu'elles t'enchaînent, ces chaînes d'or, au trône de gloire du

Seigneur Zébaoth. Et tu ne peux pas faire un seul geste. Et de tes hauteurs, tes yeux voient, sur tes frères, toutes les épouvantes de la vie. Et ta main se sent trop courte pour les sauver. Et à chaque jour, et à chaque heure, et à chaque instant, ton œil voit quelque malheur nouveau, ton oreille entend quelque nouvelle voix de quelque nouveau sang qui, de la terre, crie vers toi ; et ton âme, en toi, se sent trop courte aussi ; et la colère te brûle comme une flamme, et tes veines se convulsent, et tu désires, et tu veux, et tu tends toute ta force et tu essaies de briser tes chaînes, de t'échapper, de t'élancer, pour délivrer et pour sauver.

Et, dans le remuement des anneaux de tes chaînes, quand tu t'efforces de les briser, j'entends ta voix qui crie et se lamente : « Assez ! assez ! Je ne peux plus. Je veux descendre, aller, sauver. » Mais enchaîné, tu ne peux pas ; tu ne peux pas et tu retombes. Et tout ce qui fut, tout recommence, et durant des milliers et des milliers d'années, on entendra ainsi ta voix dans la nuit ; et moi aussi dans le silence, moi aussi, je l'ai entendue et elle criait :

« Hélas ! hélas ! jusques à quand ? dis-le moi, Dieu ; en secret, murmure-le moi. Pourquoi avoir soufflé en moi cette âme ? Pourquoi avoir planté en moi ce cœur, — à sentir tout malheur et toute iniquité, à gémir et souffrir avec tout opprimé ! — et en même temps, m'avoir enchaîné les mains, les empêchant de délivrer ? — Pourquoi me donner un œil qui voie, une oreille qui entende ; un œil qui, de générations en générations, ne verra que des larmes, une oreille, qui de siècles en siècles, n'entendra que des plaintes, et une

âme qui sentira toutes les blessures de toutes les âmes, — et en même temps des mains liées, des mains liées qui ne peuvent délier ? Pourquoi avoir mis dans ma bouche un souffle à faire sécher tout souffle à force de cris, et avoir en même temps fermé ma bouche, l'empêchant de crier ? Pourquoi m'avoir donné la puissance d'aider, la volonté de panser toute plaie, de sécher toute larme, — pourquoi, pourquoi m'avoir fait sauveur, et, en même temps m'avoir empêché de sauver ? »

Et dans la nuit, j'entendais la voix des chaînes d'or, se frappant l'une l'autre, — tandis que le Messie s'efforçait de briser ses liens et d'arracher de sa place le Trône de gloire, secouant ses colonnes avec les cieux des cieux. Et, devant sa face, d'un bout de la terre à l'autre bout, j'entendais sur la terre d'en bas, un bruit de chaînes de fer.

Mais, entre les nuées rouges et l'or de Tharschisch de la lumière éclatante, — coulant de la blancheur du trône de saphir, une voix se fit ouïr, répondant : « Quand se lèvera une génération nouvelle, une génération qui voudra être délivrée et préparera son âme pour être délivrée, alors toi aussi tu te lèveras, tu seras délivré et tu délivreras ! » (David FRISCHMANN, *Poèmes*.)

TRADUCTIONS de :

J.-L. PÉRETZ (Bontché le Silencieux) par **Bols,** édit. du Mercure de France.

ISRAËL ZANGWILL (les Rêveurs du Ghetto), par **Mme Marcel Girette,** et par **M. Pierre Mille,** éd. Crès.

SCHOLEM ASCH (le Dieu de Vengeance) par **Raymond Geiger.**

Traductions, Adaptations et Paraphrases de :

Bialik, Berditchewsky, Chapiro, Jacob Cohen, Abramovitch, Schnéour, Rosenfeld, Scholem Asch (Pogrome), Péretz (Ecrits), Gordon, Reizine, Frug, Heine, Steinberg, Wassermann, Buber, Smolenskin, Imber, Jabotinsky et Frischmann, par **Edmond Fleg.**

FIN DE L'ANTHOLOGIE JUIVE
DU MOYEN AGE A NOS JOURS

NOTES

Ces notes, classées alphabétiquement, offrent au lecteur :

1° Des renseignements généraux, qu'il trouvera sous les rubriques suivantes :

CABBALE	PHILOSOPHIE JUIVE
CHASSIDISME	PROTOCOLES DES SAGES DE SION
ÉCOLES	RITUEL
JUDAISME CONSERVATEUR ET JUDAISME RÉFORMÉ	SIONISME
MESSIE ET MESSIANISME	TALMUD
NOMS DIVINS	TORAH

2° Des renseignements plus particuliers qu'il trouvera aux *Titres des Ouvrages Anonymes* et aux *Noms des Auteurs* dont l'ANTHOLOGIE donne des textes. (Lorsqu'un Auteur est désigné au moyen de plusieurs prénoms ou noms, voir au premier d'entre eux imprimé en *capitales* ; ainsi : Henri HEINE, voir HEINE, mais : ABRAHAM IBN DAUD, voir ABRAHAM.)

En outre, pour permettre de regrouper tous les textes cités d'une même œuvre ou d'un même auteur, on a indiqué, entre [ ], à la fin de chaque note, les numéros des pages correspondantes.

Tous les auteurs mentionnés étant juifs, on a omis de le rappeler à propos de chacun d'eux.

A

ABRAHAM IBN DAUD ou BEN DAVID (1110-1180), historien et philosophe né en Espagne. — Dans son traité de la *Foi sublime*, il essaie une conciliation entre le judaïsme et l'aristotélisme, qui sera tentée avec plus de succès par MAÏMONIDE. — Il est aussi l'auteur du *Sefer-ha-Kabbala* (Livre de la Tradition), où il expose l'histoire de la tradi-

tion depuis ses origines fabuleuses aux temps de Moïse, jusqu'au XII^e s. [p. 11-13, 50-52].

ABRAHAM IBN EZRA (1092-1167), poète et philosophe, né en Espagne, voyagea beaucoup en France, Angleterre, Italie, Égypte, etc... On trouve chez lui un mélange de mélancolie et de sarcasmes qui l'apparente à certains Juifs modernes tels que Heine. — Il est un des commentateurs de la Bible les plus hardis qui se soient trouvés, car il inaugure en réalité l'exégèse critique, telle que la concevra plus tard Spinoza [p. 41-42 ; 113-114].

ABRAMOWITCH (Schalom, Jacob), (1835-1917), né en Russie, connu sous le pseudonyme de MENDELÉ MOCHER SEFORIM (Mendélé, marchand de livres), auteur de *le Petit Homme*, de *Fischké le Boiteux*, du *Cheval de retour*, etc. Dépeint, en hébreu et en yddisch, à la façon de l'école naturaliste, la vie des masses juives en Europe orientale [p. 298-299].

ACHAD HAAM (un du peuple), pseudonyme d'ASCHER GUINZBERG, écrivain, né en 1856 en Russie. Par opposition au sionisme politique de Herzl, et au sionisme pratique des Amis de Sion (Howéwé Sion), Achad Haam professe dans ses articles réunis sous le titre de : *Au carrefour* (Al Paraschat Derachim) une thèse selon laquelle le sionisme serait un mouvement moins politique que moral, la Palestine devant devenir un centre intellectuel dont la lumière rayonnerait sur tous les Juifs de la Dispersion [p. 251-252]. V. *Pinsker*.

ADON OLAM (Seigneur du monde), hymne attribué à divers Gaons ainsi qu'à Salomon ibn Gabirol et qui fut écrit entre le X^e et le XIV^e siècle [p. 109]. V. *Rituel*.

ALPHABET DE R. AKIBA, ouvrage attribué à R. Akiba (II^e s. ap. J.-C.) mais dont la rédaction qui nous est parvenue ne semble pas antérieure au IX^e s. — On y prête à chacune des lettres de l'alphabet hébraïque diverses significations, auxquelles on rattache des enseignements moraux, religieux, eschatologiques et mystiques. — C'est la méthode même qui prévaudra dans toute la Cabbale [p. 98-99]. V. *Cabbale*.

ANONYME JUIF FRANÇAIS DU XIII^e SIÈCLE. — La complainte française reproduite ici raconte le supplice de 13 Juifs de Troyes, accusés de meurtre rituel en 1288 et condamnés au bûcher par le Tribunal de l'Inquisition. — Il y eut des Juifs à Troyes dès le X^e s. ; au XI^e s.,

quelques-uns d'entre eux possédaient d'importants vignobles. — La YESCHIBA (Académie) de Troyes était fort célèbre dans tout le monde juif. C'est là qu'enseigna RASCHI [p. 106-108].

ASCH (Scholem), écrivain, né en 1881, à Kutno, Russie, établi aux États-Unis. C'est le peintre par excellence du Ghetto de Pologne, dont les nouvelles, les poèmes et les drames (entr'autres le *Dieu de Vengeance*), écrits en yddisch et en hébreu, eurent un grand retentissement et furent traduits en russe, en anglais et en allemand [p. 290 ; 329-330].

ASTRUC (Aristide), rabbin français, né à Bordeaux en 1831, élu Grand-Rabbin de Belgique en 1866, mort à Bayonne en 1908, un des fondateurs de l'ALLIANCE ISRAÉLITE, auteur d'une *Histoire abrégée des Juifs*, d'une *Morale de Moïse*, etc... [p. 234-237].

B

BAAL SCHEM (Maître du Nom), surnom donné à **ISRAEL BEN ÉLIÉZER, de Miedzyboz** (1698-1760), thaumaturge et mystique, qui vécut en Pologne où il fonda la secte des CHASSIDIM. — Par opposition au judaïsme orthodoxe qui exagérait jusqu'à la minutie la pratique religieuse, et au talmudisme dont les discussions menaient à des arguties desséchantes, Baal Schem, qui se réfugiait volontiers dans la solitude des forêts et des montagnes, croyait que Dieu est tout proche de l'homme et qu'une intense prière permet à celui-ci de se débarrasser des liens charnels et de communiquer de cœur à cœur avec la divinité. Il est l'héritier populaire de la CABBALE dont les secrets lui donnaient, selon ses disciples, une puissance magique sur les êtres et les choses. — Quelles qu'aient pu être les superstitions des Chassidim, il est certain qu'au moment où leur secte parut, le judaïsme polonais avait besoin de se retremper aux sources profondes de l'émotion religieuse. — C'est du Chassidisme qu'il tint et qu'il tient encore presque tout ce qui fait sa puissance morale et sa haute poésie [p. 144-146]. V. *Chassidisme*.

BAHYA IBN PAKUDA, vécut en Espagne, au XI^e^ s. Dans son ouvrage le plus célèbre, les *Devoirs des Cœurs*, il donne, pour la première fois, une théorie complète et systématique de la morale juive, et il marque une réaction

contre les tendances trop intellectuelles de la philosophie spéculative, en insistant sur la morale pratique et sur les beautés d'un certain ascétisme [p. 117-118].

BARUCH MARIZO (XVII^e s.), auteur de *Mémoires aux enfants d'Israël*, dans lesquels il raconte la vie de SABBATTAÏ ZÉVI (1626-1676), cabbaliste né à Smyrne, qui voyagea en Italie, en Égypte, en Palestine, etc., se donnant pour le Messie et suscitant, quoique excommunié par les rabbins, dans tout le judaïsme, un mouvement d'enthousiasme mystique d'où naquit la secte des SABBATTAÏSTES. Sabbattaï Zévi finit par se convertir à l'islamisme [p. 33-34]. V. *Messianisme*.

BASCH (Victor), esthéticien et littérateur français, né à Budapest en 1863, professeur à la Sorbonne, auteur de l'*Esthétique de Kant*, de la *Poétique de Schiller*, des *Origines de l'Individualisme moderne*, fut en maintes occasions un ardent défenseur du judaïsme, en particulier durant l'Affaire Dreyfus ; sa propagande auprès des Juifs américains fut très utile à la France pendant la grande guerre [p. 170-172].

BEN, mot hébreu signifiant : *fils de...*, et entrant dans la composition de noms propres de personnes.

BÉNAMOZEGH (Élie), rabbin né en Italie en 1822 mort en 1900. Auteur de l'*Histoire des Esséniens*, de *Morale juive et chrétienne* et surtout d'*Israël et l'Humanité*, revu et mis au point par A. PALLIERE, ouvrage où il replace la Cabbale dans le cadre de la tradition religieuse et philosophique d'Israël, et où il montre, à l'aide d'une étude approfondie du prosélytisme juif dans l'antiquité, le caractère universaliste du judaïsme [p. 228-231].

BERACHIA BEN NATRONAI, savant, ponctuateur des textes bibliques, qui vivait en Provence au XII^e s., auteur d'un recueil de *Fables de Renard*, où l'on retrouve, sous une forme hébraïque, les thèmes généraux de la fable au Moyen-Age [p. 112-113].

BERDITCHEVSKY (Michée-Joseph) (1865-1921), écrivain et philosophe juif de Russie, adversaire du sionisme moral tel que le conçoit ACHAD HAAM, introduisit dans la littérature juive les théories de Nietzsche et écrivit de nombreux contes, le plus souvent inspirés par la vie des Chassidim [p. 281-282].

BERGSON (Henri), philosophe français, né à Paris, en 1859, professeur au Collège de France, membre de l'Académie

française, représentant la France à la Commission de coopération intellectuelle créée par la Société des Nations, et présidée par lui, auteur de *Essai sur les données immédiates de la conscience*, *Matière et Mémoire*, le *Rire*, l'*Evolution créatrice*... Par un phénomène d'atavisme inconscient, Bergson réintègre dans la philosophie moderne l'idée de *création*, qui fut une des thèses capitales de la philosophie traditionnelle d'Israël [p. 206-210].
V. *Philosophie juive.*

BERNSTEIN (Henry), dramaturge français, né à Paris en 1876, auteur de nombreuses pièces qui connurent des succès retentissants, telles que le *Détour*, la *Rafale*, *Samson*, le *Voleur*, le *Secret*, etc... ; a traité le problème de l'antisémitisme dans son drame *Israël* et a rajeuni une tradition juive dans sa *Judith* [p. 334-336].

BERR ISAAC BERR, industriel français (1744-1828), fut avec Cerf Berr, Mirabeau et l'abbé Grégoire, un des plus actifs artisans de l'émancipation des Juifs au moment de la Révolution française. Déjà sous l'Ancien Régime, il avait représenté les Juifs de Lorraine, dans une Commission de Notables convoquée par Malesherbes, afin de proposer des mesures susceptibles d'améliorer le sort fait à ses coréligionnaires ; et c'est en partie grâce à ses efforts que fut aboli, en 1784, le péage corporel qui pesait surtout sur les Juifs d'Alsace. — Le 14 octobre 1789, c'est lui qui fut chargé par les délégués juifs des Trois-Évêchés, d'Alsace et de Lorraine, de prendre la parole devant l'Assemblée Nationale en faveur des Juifs de France, dont l'émancipation complète fut votée le 27 septembre 1791 et ratifiée le 13 novembre par Louis XVI [p. 163-164].

BIALIK (Ch.-N.), poète national juif, né en Russie, en 1873 ; le chef incontesté de l'école néo-hébraïque, représentant des sionistes russes au XII^e^ Congrès sioniste (Carlsbad, 1921) [p. 279-280 ; 282-284 ; 287-290 ; 301-302 ; 331-332 ; 343-345].

BLOCH (Jean-Richard), écrivain français, né à Paris, en 1884, intimement mêlé au mouvement littéraire de la *Nouvelle Revue française*, auteur de *Carnaval est mort* (essais critiques), du *Dernier Empereur* (drame), etc. Ses principales œuvres juives sont : *Et C^ie^* (roman) et *Lévy* (nouvelles) ; il y dépeint certains aspects de la vie juive en France avec une objectivité toute nouvelle [p. 296-298].

BLOCH (Raoul), commerçant français, né en 1874, mort pour la France en 1916. — Ses lettres du front, dit Maurice Barrès, « respirent le plus salubre sentiment patriotique et familial » [p. 336-337].

BUBER (Martin), littérateur galicien, fils de l'érudit Salomon Buber et descendant de Baal Schem, auteur de divers ouvrages sur le mysticisme et le chassidisme, entr'autres : la *Légende de Baal Schem*, et *Daniel* (paru en 1919) [p. 284-285]. V. *Chassidisme*.

C

CABBALE (en hébreu, KABBALA), tradition, nom donné à un ensemble de doctrines théosophiques et secrètes, qui se seraient transmises par voie d'initiation, d'Adam aux Prophètes, de ceux-ci aux TANAÏM (enseignants), en particulier à R. AKIBA et à R. SIMÉON BEN YOCHAI, qui vivaient au 2e s. ap. J.-C., — et enfin des Tanaïm à certains mystiques juifs et non juifs du Moyen-Age et de nos jours. — Ces doctrines reposent principalement sur d'audacieuses interprétations des premiers chapitres de la GENÈSE, de la vision d'Ézéchiel (*Mercaba*, chariot) et du *Cantique des Cantiques*. On en trouve déjà des traces chez les Ésséniens, dans les Apocalypses juives, dans l'œuvre de Philon et dans les deux Talmuds, et elles s'expriment sous des formes de plus en plus nettes et complètes dans une série d'ouvrages dont les dates ont été fort controversées et parmi lesquels il faut citer : *Othiyoth de Rabbi Akiba* (Alphabet de R. Akiba), *Schiour Komah* (Dimensions), *Hechaloth Rabbathi* (le Grand Livre des Palais), *Sefer Yezira* (Livre de la Création), *Zohar* (Livre de la Splendeur). — Aucun de ces ouvrages, dans la forme du moins où ils nous sont parvenus, ne semble avoir été rédigé avant le VIIe s. ap. J.-C. ; mais les conceptions qui leur servent de thèmes peuvent fort bien, en partie, remonter à des origines beaucoup plus anciennes. — Dans leur ensemble, ces doctrines ont pour but de concilier l'existence du *fini* avec celle de l'*infini*. Elles supposent : 1° que Dieu, l'Etre suprême, inconnaissable et sans limite *(En soph)* s'est, par un acte de libre volonté et d'amour pour la création non encore créée, retiré pour ainsi dire en lui-même *(Zimzoum)*, afin de laisser une place à l'être limité ; 2° qu'il a donné d'abord naissance au *Monde de l'émanation (Aziluth)*, composé des dix sphères ou *Sephiroth* en qui résident toutes ses puissances

spirituelles ; — 3° qu'au-dessous de l'Aziluth sont nés successivement l'un de l'autre les mondes de la Création *(Beria)*, de la Formation *(Yesira)* et de l'Action *(Assiya)* ; — 4° que ces divers mondes ont une structure parallèle, de sorte qu'aux dix sphères spirituelles de l'Asila correspondent intimement les dix éléments matériels ou Enveloppes *(Kéliphoth)* du monde inférieur ; — 5° que, par ce fait, l'âme humaine, en qui se réalise la fusion de tous ces mondes, trouve dans la vertu et la prière une force magique, qui lui permet d'agir sur les événements et sur la divinité elle-même ; — 6° que cette doctrine secrète est contenue dans le texte de la Bible et qu'on l'y découvre, si l'on sait le lire, en prêtant, non seulement aux mots, mais encore aux signes alphabétiques dont ils se composent, leur signification réelle et divine (chaque lettre étant à la fois une lettre et un nombre, et les Écritures saintes tout entières n'étant que la constante répétition des divers noms de la divinité).

Dans le ZOHAR, rédigé à la fin du XIII^e^ s. par MOISE DE LÉON sous la forme d'un Commentaire du *Pentateuque*, on trouve l'ensemble des doctrines cabbalistiques au point de systématisation qu'elles avaient atteint à cette époque ; mais la Cabbale n'arrête pas là son développement. Au XVI^e^ s., ISAAC LOURIA (1533 à 1572) y ajoute la doctrine de l'association des âmes, suivant laquelle les âmes d'hommes pieux et justes reviennent sur la terre pour aider au perfectionnement des âmes imparfaites ; il donna aussi une extension nouvelle à la CABBALE PRATIQUE qui, au moyen d'exercices mystiques, d'amulettes, de conjurations d'esprits et de combinaisons de nombres et de signes alphabétiques, prétendait conférer aux initiés une puissance surhumaine. — L'enthousiasme messianique suscité par SABBATTAI ZEVI au XVII^e^ s., le regain de mysticisme provoqué au XVIII^e^ s. par BAAL SCHEM et par le CHASSIDISME apportèrent aussi à la Cabbale de nouveaux rajeunissements ; au XIX^e^ et au XX^e^ s., elle conserve encore des adeptes. — Il est à remarquer que, tandis que les rabbins traditionnalistes du Moyen Âge livrèrent combats sur combats à l'aristotélisme de Maïmonide et de ses continuateurs, beaucoup d'entre eux furent à la fois des talmudistes et des cabbalistes. C'est qu'en donnant à la prière, à la vertu et à la libre volonté une place prépondérante dans l'économie du monde humain et divin, la Cabbale rejoignait par son Éthique une des idées fondamentales du judaïsme. D'autre part, sa métaphysique agissait pro-

fondément sur des penseurs chrétiens tels que Raymond Lulle (1225-1315), Pic de la Mirandole (1463-1494), Reuchlin (1455-1522), Paracelse (1493-1541), Cardan (1501-1576), Van Helmont (1577-1674), Jacob Boehme (1575-1624) ; Melanchton et Luther subirent aussi l'influence de la Cabbale et Spinoza lui-même fut loin de demeurer étranger à ses conceptions [p. 63-75 ; 97-99 ; 108]. V. *Zohar*.

CHANANEL BEN CHUSCHIEL (990-1050), talmudiste qui vivait à Kairouan, auteur d'un *Commentaire sur la Bible* et d'un *Commentaire sur le Talmud* dans lesquels, tout en retenant la tradition existante, il s'efforce de conformer ses interprétations au bon sens et à une philosophie rationaliste [p. 39-40].

CHAPIRO (Constantin) (1841-1900), poète, né en Russie ; choqué par l'asservissement aux pratiques religieuses dont il était témoin dans sa famille, s'est converti au christianisme, mais a conservé l'admiration d'Israël et chanté dans ses plus beaux poèmes le regret de l'avoir abandonné [p. 340].

CHASDAI CRESCAS (1340-1410), philosophe né en Espagne, auteur d'une *Lettre aux communautés d'Avignon*, — où il décrit les persécutions de 1391 dans lesquelles son fils trouva la mort, — d'une *Réfutation des principes du Christianisme* et d'un ouvrage philosophique : *Or Adonai* (La Lumière du Seigneur) dans lequel il combat à fond l'aristotélisme juif, et qui exerça sur Spinoza une profonde influence. — Il soutient, en particulier, contre Maïmonide, la possibilité de conférer à Dieu des attributs, est partisan d'un déterminisme qui n'exclut pas complètement la liberté humaine et fait une place prépondérante à l'amour dans les rapports entre l'homme et la divinité [p. 76-77]. V. Spinoza, Philosophie juive.

CHASDAI IBN SCHAPRUT (915-970 ou 990), médecin, philanthrope et homme d'État, à l'époque du sultan de Cordoue Abdul Rahman III, dont il fut le conseiller ; il subventionnait les Académies juives de Babylonie. — Les Khozars, au roi desquels il adressa une lettre fameuse, étaient un peuple de Russie méridionale qui avait embrassé le judaïsme au VII^e^ ou VIII^e^ s. La conversion du roi des Khozars donna à Juda Halévy le thème initial de son ouvrage philosophique et apologétique le Kusari [p. 8-10].

CHASSIDISME, de *Chassid*, pluriel *Chassidim* (pieux),

secte fondée vers 1740 en Pologne méridionale par ISRAEL BEN ÉLIÉZER surnommé BAAL SCHEM TOB, le Maître du Nom divin (en abrégé BESCHT). — Il y eut de tous temps deux courants dans le judaïsme : d'une part le formalisme rituel, et d'autre part une tendance mystique, d'où l'opposition entre PHARISIENS et ESSÉNIENS, à l'époque du second Temple, entre TALMUDISTES et CABBALISTES au Moyen-Age, entre ORTHODOXES et CHASSIDIM, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. — Les excès du ritualisme et du légalisme dans lesquels étaient tombées à cette époque les communautés juives devaient fatalement produire une forte réaction mystique. — Les Chassidim accordent au sentiment religieux une importance infiniment plus grande qu'à la connaissance et à la pratique de la Loi ; ils insistent sur l'omniprésence de Dieu, pratiquent, au moyen de la prière et d'un entraînement psychologique spécial, l'extase qui permet à l'homme d'entrer en communication directe avec la divinité ; — ils empruntent à la Cabbale la croyance selon laquelle chaque acte humain peut avoir des répercussions dans les sphères élevées du monde divin, l'homme pur et juste *(Zaddik)* étant susceptible d'agir sur la volonté divine, et, par là même, de modifier le cours normal des événements naturels ; mais, contrairement aux Cabbalistes qui étaient tombés progressivement dans une sorte d'ascétisme, les Chassidim préconisent la joie, qu'ils considèrent comme une des formes les plus hautes de l'adoration pieuse. — Le Chassidisme s'organisa peu à peu du vivant de BAAL SCHEM, qui eut comme principaux disciples BAER DE MESERITZ et JACOB JOSEPH COHEN. — Il y eut bientôt de véritables dynasties de ZADDIKIM, thaumaturges mystiques, auxquels les croyants recouraient dans toutes les circonstances de la vie.

La première moitié du XIX^e s. fut, pour le Chassidisme, l'époque du plus complet développement ; la moitié de la population juive de Russie, de Pologne, de Galicie et de Roumanie suivait les pratiques de cette secte et croyait au pouvoir des Zaddikim. — L'opposition des orthodoxes et des légalistes n'avait pas attendu ce moment pour se faire sentir ; dès 1772, elle avait à sa tête ÉLIYAH BEN SALOMON, surnommé le Gaon de Vilna, qui voyait dans ce mouvement mystique un grand danger pour le judaïsme, et dont les disciples prirent le nom de MITNAGGEDIM (opposants). — Au XIX^e s., les partisans de la culture moderne (MASKILIM) qui cherchèrent à introduire parmi les Juifs l'enseignement des sciences, des

langues et des littératures européennes, se joignirent aux Mitnaggedim pour combattre le Chassidisme ; celui-ci perdit dès lors du terrain, et il semble appelé à disparaître complètement dans un proche avenir. — Quels que soient les critiques qu'on a pu adresser au Chassidisme, il rendit à l'âme populaire le sens profond du divin, que la casuistique des talmudistes avait failli lui faire perdre, et il donna, pendant près d'un siècle, à la vie religieuse et sociale du judaïsme, en Europe orientale, des formes d'une grande originalité qui inspirèrent aux écrivains de langue *yddisch* (judéo-allemande) leurs œuvres les plus caractéristiques [p. 144-147 ; 281-282 ; 285-287 ; 314-317]. V. *Baal Schem.*

COHEN (Albert), poète né à Corfou en 1895, auteur de *Paroles juives* et de deux ouvrages annoncés en librairie : *Projections* et le *Livre de deux Juifs* (en collaboration avec Albert Josipovici) [p. 354].

COHEN (Hermann) (1842-1900), philosophe allemand, professeur à l'Université de Marbourg, un des représentants les plus célèbres du Néo-Kantisme, auteur d'ouvrages sur la *Doctrine platonicienne des Idées*, la *Théorie kantienne de l'Expérience*, l'*Histoire du Matérialisme*, les *Fondements de la Morale kantienne*. Ses conceptions relatives au judaïsme, qu'il ne cessa de professer, sont exprimées dans une brochure : *Confession juive* et dans une œuvre très importante, *La Religion de la Raison* [p. 205-206]. V. *Philosophie juive.*

COHEN (Jacob), poète hébreu, né en Pologne, en 1877, un des grands lyriques juifs contemporains.

D

DARMESTETER (James) (1849-1894), orientaliste français, traduisit le *Zend Avesta* en anglais. Ses articles réunis sous le titre de : *Les Prophètes d'Israël* sont destinés à démontrer l'identité de l'idéal moderne avec l'esprit des anciens prophètes [p. 201-202]. V. *Judaïsme conservateur et réformé.*

DAVID (Pierre), publiciste français, disciple de Charles Maurras, né à Paris en 1886, mort pour la France en 1918, auteur de *Réflexions sur l'Après-Guerre par un qui fait la Guerre*, où les thèses des économistes républicains sont vivement combattues [p. 216].

DAVID DE POMIS (1525-1593), médecin et philosophe né en Italie, auteur d'un dictionnaire hébreu-araméen-latin-italien, le *Zémach David* (Plante de David) et d'une *Apologie du Médecin juif* [p. 124-126].

DISRAÉLI (Benjamin) *(Lord BEACONSFIELD)* (1804-1881), homme d'État anglais, chef du parti conservateur, annexa l'île de Chypre, fit donner à la reine Victoria le titre d'Impératrice des Indes et joua un rôle prépondérant au Congrès de Berlin (1878) où il essaya d'obtenir les droits d'égalité civile pour les Juifs roumains. Né juif, mais converti au protestantisme dès son enfance, il a montré en deux romans célèbres : *Tancred* et *Coningsby*, l'intérêt qu'il conservait à Israël et l'orgueil qu'il tirait de ses origines [p. 210-211].

DUBNOW (S.-M.), journaliste et historien né en Russie en 1860. Son ouvrage capital est une *Histoire des Juifs* où il cherche à mettre en évidence le caractère national du judaïsme à travers les siècles. La même idée se dégage de ses *Lettres sur le Judaïsme ancien et nouveau* [p. 243-244].

E

ÉCOLES. Les Écoles supérieures ou Académies juives *(Yeschiba*, pluriel *Yeschiboth*, par opposition aux Écoles élémentaires et secondaires : *Heder*, *Talmud-Torah)* continuèrent au Moyen Age la tradition des anciennes Académies de Palestine (Jabné, Sepphoris, Tibériade) et de Babylonie (Néhardée, Sura, Pumbedita). — Celles-ci qui eurent encore un grand éclat à l'époque du GAON SAADIA (X^e siècle), déclinèrent et finirent par être fermées à la suite des persécutions des souverains perses. — Toutes les communautés de la Dispersion avaient dépendu d'elles en ce qui concernait la jurisprudence rituelle et civile d'Israël. — Dès le X^e s., cette dépendance commence à prendre fin ; des Yeschiboth sont fondées au CAIRE, à KAIROUAN et à CORDOUE (MOISE BEN ÉNOCH). — Du XI^e au XIII^e s. les Yeschiboth de France jouissent d'une immense réputation dans tout le monde juif, principalement celles de TROYES (RASCHI), de NARBONNE (ABRAHAM IBN DAUD), de LUNEL, de BEAUCAIRE, de MARSEILLE (SIMON ANATOLIO, ABBA MARI BEN ISAAC), de DAMPIERRE, de PARIS (YÉCHIEL). — Dès le XI^e s., R. GERSCHOM, surnommé la « Lumière de l'Exil »,

avait émigré de France et fondé une Yeschiba à MAYENCE, JOSEPH COLON en dirigeait une à PAVIE au XV^e^ s., JOSEPH POLLAK (1460-1541) fonda à CRACOVIE la première Yeschiba de Pologne et y introduisit les méthodes d'interprétation et de discussion sophistiques dont il fut l'inventeur ; au XVI^e^ siècle des Yeschiboth furent fondées en Palestine, à SAFED (JOSEPH KARO) et à JÉRUSALEM (LÉVI IBN HABIB) ; on en trouve une forte importante à AMSTERDAM au XVII^e^ s. Au XVIII^e^ s. c'est surtout en Pologne que fleurissent les Académies juives (en particulier celle de VILNA, présidée par le Gaon ÉLIÉ DE VILNA) ; la secte mystique des CHASSIDIM (hommes pieux) d'abord opposée à tout enseignement talmudique finit elle-même par avoir quatre Yeschiboth (LUBAVITZ, ZEMBIN, DOKSCHITZ et HORODITCH). — Au XIX^e^ s., les Yeschiboth se sont modernisées et ont généralement décliné partout où les Juifs, émancipés, ne dépendent plus de la législation talmudique ; ce sont des séminaires où l'on forme les rabbins et où ils reçoivent une culture à la fois juive et moderne (la première Yeschiba américaine fut fondée à New-York en 1886) ; mais dans les contrées où les Juifs gardaient dans une certaine mesure un statut spécial (Russie, Pologne, Hongrie, Levant) les Yeschiboth ont joué et jouent encore un rôle important non seulement au point de vue religieux, mais aussi au point de vue civil ; ce fut durant tout le XIX^e^ s. le cas de celle de VOLOZHIN, fondée en 1803 par R. HAYIN, disciple du Gaon de Vilna [p. 11-13, 106-108, 142-143, 148-149].

EINSTEIN (Albert), mathématicien et philosophe israélite allemand, né à Ulm en 1879, professeur à l'Académie royale de Prusse, auteur de divers ouvrages, entr'autres : *Le Problème de la Relativité*, la *Relativité restreinte et généralisée*, d'où semble se dégager un système du monde qui remplacerait celui de Newton. — Albert Einstein, un des rares Allemands célèbres qui aient refusé de signer le fameux manifeste guerrier des intellectuels, représente l'Allemagne à la Commission de Coopération intellectuelle créée par la Société des Nations. — Il a fait, avec CHAÏM WEIZMANN, aux États-Unis, une série de conférences sur le sionisme, dont il est un ardent partisan, et en faveur de l'UNIVERSITÉ JUIVE de Jérusalem, à laquelle il s'intéresse tout particulièrement [p. 259-260].

ÉLÉAZAR BEN JUDA de Worms, talmudiste, cabbaliste et moraliste, né vers 1176, mort en 1238 ; les Croisés tuèrent sa femme, ses deux filles, son fils et plusieurs de

ses élèves. Mais ces malheurs ne lui firent perdre ni sa foi en Dieu, ni son amour pour les hommes, car ces deux sentiments s'expriment en chaque page de son œuvre célèbre intitulée *Rokeach*, mot dont les lettres forment en hébreu le même nombre que celles du mot Éléazar [p. 118-119].

ÉLÉAZAR HA-KALIR, un des plus beaux poètes religieux de langue hébraïque au Moyen-Age ; on n'est pas d'accord sur l'époque où il vécut ; il appartiendrait, suivant l'opinion générale, au IXe s. — Un grand nombre de ses œuvres furent incorporées au *Rituel* [p. 95-97].

EMMANUEL DE ROME (MANOELO), poète et commentateur né à Rome en 1270, mort en 1330, auteur de plusieurs prières et d'ouvrages poétiques et satiriques en hébreu, parmi lesquels l'*Enfer et le Paradis*, écrit sous l'influence de DANTE, dont il semble avoir été l'ami [p. 115-116].

ENELOW (H.-G.), né en 1877, rabbin américain, adepte du judaïsme libéral, auteur d'un ouvrage sur la *Guerre et la Bible*, et d'un livre intitulé : *Une vue juive sur Jésus* (New-York, 1920), où il replace Jésus dans le cadre du judaïsme (p. 274-277].

F

FLEG (Edmond), auteur dramatique et poète français, d'origine suisse, né à Genève en 1874. Ses principales œuvres juives sont : *Ecoute Israël*, qu'on a appelé une Légende dorée du judaïsme, le *Psaume de la Terre Promise* et le *Mur des Pleurs*, évocation symbolique de la grande guerre. — Dans la *Maison du Bon Dieu*, il a mis en scène la vie en commun d'un curé, d'un pasteur et d'un rabbin, aumôniers militaires durant la guerre, — et dans *Samuel Brizach*, il porte au théâtre un type de grand commerçant juif de France [p. 325 ; 338-339 ; 350-352].

FRANCK (Henri), poète français, né en 1888, mort en 1912, auteur de la *Danse devant l'Arche*, recueil qui annonçait un des plus émouvants lyriques de sa génération [p. 280-281].

FRANCK (Waldo), écrivain américain, né en 1889 à Long-Branch (New-Jersey), un des chefs de la jeune école

littéraire aux États-Unis, auteur de divers romans *(The Unwelcome Man, The Dark Mother, Rahab)* et d'un essai de critique sociale, *Notre Amérique*, où il montre, entr'autres, la part que prennent les Juifs dans la vie économique, intellectuelle et morale de son pays [p. 172-174].

FRISCHMANN (David), poète et critique né en Pologne, en 1863, mort en 1922, créateur du feuilleton moderne en langue hébraïque, a traduit en hébreu des œuvres classiques de diverses littératures européennes et groupé autour de lui les jeunes poètes qui travaillèrent sous son inspiration à la renaissance des lettres juives [p. 355-357]. V. *Messie*.

FRUG (S.-S.) (1860-1916), poète, né en Russie, écrit en russe et en yddisch. Ses recueils lyriques sont intitulés : *Poèmes et Méditations*, *Palma* ; il a donné aussi, en prose, *Esquisses et Contes*, *Rencontres et Impressions* [p. 319-320 ; 352-353].

G

GAON, pluriel GUEONIM, titre donné aux chefs des Académies juives de Babylonie, à partir de la fin du VI^e^ siècle ap. J.-C. Le dernier Gaon babylonien fut HESEKIAH, qui mourut en 1040. — Cependant, le titre de Gaon ne disparut pas complètement ; on le donne à certains rabbins particulièrement vénérés pour leur science, entr'autres, vers la fin du XVIII^e^ siècle, au célèbre ÉLIYAH, de Vilna [p. 146-147].

GEIGER (Abraham) (1818-1874), rabbin réformateur allemand, historien et critique de l'École libérale. Il réclama en divers articles de sa *Revue de Théologie juive* l'établissement d'une Faculté de Théologie juive, où l'étude du judaïsme et de son histoire fût mise sur un pied d'égalité avec celle des autres sciences et disciplines ; il joua un rôle prépondérant dans les diverses Conférences rabbiniques de 1844, 45 et 46, où fut débattu le problème du rajeunissement du culte et des pratiques religieuses d'Israël et il y soutint sans cesse les vues les plus radicales. Ses œuvres les plus importantes sont ses études sur le *Texte original et les traductions de la Bible*, sur le *Judaïsme et son histoire*, les *Origines du Christianisme*, le *Plan d'un nouveau livre de Prières* [p. 191-193].

GORDON (Jehouda-Leib) (1831-1892), né en Russie, un des promoteurs de la poésie néo-hébraïque. Son œuvre

est destinée à lutter contre le fanatisme et la superstition. Il a écrit, entr'autres, des *Fables*, et traduit quelques-unes de celles d'Ésope et de La Fontaine [p. 310].

GRAETZ (Henri), historien, né et mort en Allemagne (1817-1891) ; il resta fidèle à la tradition juive, lors de la lutte pour la réforme du culte. Auteur d'une *Histoire des Juifs* (en allemand), où, pour la première fois, on a essayé de suivre Israël, des origines jusqu'au XIX^e^ s., à travers toutes ses épreuves et toutes ses dispersions et dans les multiples manifestations de sa vie religieuse, intellectuelle et sociale. Graetz a utilisé les documents les plus divers de toutes les époques et de tous les pays [p. 30-33 ; 138-140 ; 143-147].

GROSS (René), publiciste français, né à Paris en 1918, auteur d'une brochure sur la *Question juive, en réponse à M. Paul Lévy*, cherche à convertir ceux des Juifs qu'il nomme « bien nés » aux thèses monarchistes et antisémitiques de la Ligue d'Action française [p. 215-216].

GRUSENBERG (O.-O.), avocat et homme politique russe, né en 1886, défenseur de BEILIS, élu par les Juifs de Cherson député à la Constituante russe sous Kérensky ; adversaire du Bolchévisme, actuellement réfugié à Berlin [p. 181-183].

GUDEMANN (Maurice) (1835-1905), érudit autrichien et grand rabbin de Vienne, auteur d'ouvrages historiques tels que : l'*Histoire des Juifs de Rome*, le *Judaïsme d'après ses fondements historiques*, etc... Dans son pamphlet contre le sionisme, *Judaïsme national*, il oppose aux doctrines de Théodore Herzl les conceptions de la plupart des Juifs orthodoxes selon lesquels le retour à Sion ne doit point se produire avant l'avènement de l'ère messianique [p. 237-238]. V. *Sionisme*.

H

HAGANI (Baruch), historien et publiciste, né à Vilna en 1885 et vivant à Paris depuis son enfance, directeur et rédacteur en chef de l'*Echo sioniste* qui devint plus tard le *Peuple juif*, organe de la *Fédération sioniste ;* il fut longtemps presque seul à représenter l'idée sioniste en France. Auteur de : *Le Sionisme politique et son fondateur, Théodore Herzl ; Bernard Lazare ;* le *Prince de Ligne* [p. 186 ; 243]. V. *Sionisme*.

HALFF (Sylvain), publiciste français, né en 1874, secrétaire de l'Alliance israélite ; collaborateur à l'*Univers israélite*, au *Jewish Chronicle*, à l'*American Hebrew* ; auteur de : *La Fidélité française des Juifs d'Alsace-Lorraine* et de la *Participation des Juifs de France à la grande guerre* [p. 179-181].

HARRY (Myriam), romancière française, née chrétienne à Jérusalem, mais d'origine juive par son grand-père, auteur de la *Petite Fille de Jérusalem*, de la *Conquête de Jérusalem*, *Tunis la Blanche*, de la *Sainte Folie de Jérusalem* et du *Poème d'Israël*, grande admiratrice du sionisme auquel elle a consacré des pages importantes [p. 347-348]. V. *Sionisme*.

HÉCHALOTH RABBATHI (Grand recueil sur les Palais), attribué à R. ISMAEL BEN ÉLISCHA (IIe s. ap. J.-C.), mais ne remontant pas, sous la forme qui nous est parvenue, antérieurement au IXe s. — Au milieu d'hymnes d'une grande beauté et qui semblent destinés à provoquer l'extase, l'auteur narre l'assomption de R. Élischa et décrit les Sept Palais de la Divinité. Le septième de ces Palais contient la MERCABA ou Chariot de la Vision d'Ézéchiel qui fournit aux Cabbalistes un des thèmes principaux de leurs allégories mystiques [p. 97-98]. V. *Cabbale*.

HEINE (Henri) (1797-1856), poète allemand, auteur du *Livre des Chants*, d'*Atta Troll*, de *Mer du Nord*, *Allemagne*, *Tableaux de route*, etc. Né juif et converti au christianisme, il a conservé dans toutes ses œuvres ce mélange d'humour et de mélancolie, de pessimisme et d'optimisme qui caractérise le tempérament du Juif moderne, et montré le souvenir profond que laissaient en lui ses origines dans le *Rabbi de Bacchachach*, *Les Bains de Lucques*, la *Dispute*, les *Lamentations* et divers poèmes [p. 301 ; 321-324].

HERZL (Théodore), né à Budapesth en 1860, mort en 1904, promoteur du Sionisme, dont il exposa les principes et les espérances dans son *Etat juif* et son *Altneuland*, où il cherche à démontrer que la solution du problème juif ne saurait se trouver ailleurs que dans la formation d'un peuple juif sur une terre juive. Il déploya, pour lancer et défendre cette idée, une infatigable activité, entrant en rapports avec les souverains de différents pays, réunissant dans les Congrès sionistes, dont le premier eut lieu à Bâle, en 1897, des représentants du ju-

daïsme du monde entier, créant la *Banque nationale juive* et le *Fonds national juif* pour l'achat de terres en Palestine et s'efforçant d'obtenir des autorités turques une CHARTE où seraient reconnus les droits des Juifs sur leur antique patrie. — La Grande Guerre devait réaliser en partie le vœu de Herzl [p. 246-249]. V. *Sionisme.*

HESS Moïse) (1812-1875), écrivain et penseur allemand, qui fut un des premiers à poser, dans son livre *Rome et Jérusalem*, la thèse du nationalisme juif ou sionisme. C'est de la France surtout, « héritière de la Révolution, avant-courrière du progrès humain », qu'il espérait la réalisation de son idéal [p. 241-243]. V. *Sionisme.*

HIRSCH (Samson-Raphaël), rabbin allemand (1808-1888), un des représentants les plus éminents de l'orthodoxie moderne, auteur de : *Dix-neuf lettres sur les Juifs*, *Horeb* ou *les Devoirs du Judaïsme dans la Dispersion*, *Religion et Progrès*, *Le Talmud et le Judaïsme.* Par l'ardeur de sa conviction et de son éloquence, S. R. Hirsch reconquit au judaïsme orthodoxe une grande partie de la Communauté juive de Francfort-sur-le-Mein, qui s'était rattachée au judaïsme réformé [p. 260-263]. V. *Judaïsme conservateur.*

HIRSCH (Samuel), rabbin et réformateur du judaïsme, né en Allemagne en 1815, mort en 1889 aux États-Unis, où il s'était établi en 1866. Ses principaux ouvrages sont : *La Philosophie religieuse des Juifs*, la *Réforme du Judaïsme*, la *Philosophie de la Religion* ; tous tendent à démontrer qu'il est possible et nécessaire de dégager le judaïsme des nombreuses coutumes traditionnelles qui en masquent le caractère essentiel et d'en faire ainsi une religion universelle adaptée à la vie moderne [p. 224-228]. V. *Judaïsme conservateur et réformé.*

I

IBN, mot arabe signifiant *fils de...* et entrant, comme l'hébreu BEN, dans la composition des noms propres de personnes.

IMBER (N.-H.), poète galicien, né en 1856, connu surtout par son poème *Hatikwah* (l'Espoir), qui est devenu l'hymne national des sionistes (écrit en hébreu) [p. 345-346].

ISAAC ABRABANEL (1437-1508), talmudiste, commentateur, cabbaliste et homme d'État né à Lisbonne, où il

fut conseiller et trésorier du roi Alphonse V de Portugal. Lors de l'exil des Juifs en 1492, il quitta le pays et dut se réfugier successivement à Naples, Corfou et Venise. Il expose ses idées philosophiques et mystiques dans les *Préfaces* de ses Commentaires, entr'autres dans celle des *Commentaires d'Isaïe*, où il traite de l'association des âmes et de la résurrection des morts ; dans son livre *Yemoth Olam* (les Jours du Monde), il raconte les souffrances et les exils d'Israël [p. 26].

ISAAC SCHELO, cabbaliste né en Aragon à la fin du XIIIe s. La Palestine étant considérée comme le pays le plus propre à la Cabbale, il s'y rendit en 1333. Son ouvrage : *les Chemins de Jérusalem*, fut écrit sous la forme d'une lettre à sa famille [p. 21-23].

J

JABOTINSKY, homme de lettres palestinien d'origine russe, en qui s'incarnent toutes les vertus héroïques des Sionistes de la plus jeune génération ; organisa, durant la guerre, avec JAMES DE ROTHSCHILD, les régiments de volontaires juifs qui participèrent à la conquête de la Palestine par les troupes anglaises ; emprisonné pour avoir défendu ses coreligionnaires les armes à la main, lors des pogroms palestiniens de 1920, puis remis en liberté par l'administration anglaise, il est devenu une des figures les plus populaires du Sionisme moderne [p. 346-347]. V. *Sionisme*.

JOSELMAN DE ROSHEIM (1480-1554), rabbin et chef des Juifs d'Allemagne et d'Autriche, sous les empereurs, Maximilien Ier et Charles-Quint, auteur d'un ouvrage perdu, la *Voie de Sainteté*, consacra une activité infatigable à la protection de ses coreligionnaires, chassés de territoires en territoires et obtint de divers souverains l'abolition d'ordonnances édictées contre eux [p. 26-28].

JOSEPH HA-COHEN (1496-1575), médecin et historien, né à Avignon d'une famille expulsée d'Espagne en 1492 et qui s'installa avec lui à Gênes en 1501. — Écrivain remarquable, sachant presque déjà lire et utiliser les documents du passé à la façon d'un moderne, il est l'auteur d'une *Chronique des Rois de France et des Souverains turcs* et d'une Chronique des Persécutions d'Israël, intitulée : la *Vallée des Pleurs* (en hébreu : *Emek Habacha)* [p. 7 ; 13-20 ; 23-26 ; 28-30].

JOSEPH KARO, né en Espagne, en 1488, mort à Safed, en Palestine, en 1575. — Auteur d'un commentaire des *Turim* de R. Jacob ben Ascher, intitulé : *Beth Joseph* (la Maison de Joseph), œuvre à laquelle il consacra la moitié de sa vie, recherchant les sources auxquelles R. Jacob avait puisé, y ajoutant les opinions et décisions plus récentes et rédigeant ainsi un vaste répertoire de la Halacha (jurisprudence civile et religieuse) depuis les origines jusqu'à son temps. — Il écrivit aussi le *Schulchan Aruch* (la Table servie), vaste codification de la jurisprudence talmudique, qui, complétée par les notes et additions de Moïse ISSERLES et répandue partout grâce à l'imprimerie, ne tarda pas à s'imposer dans le monde juif tout entier, apportant dans les cas douteux la décision traditionnelle et substituant son autorité à celle du *Talmud* lui-même [p. 133-135]. V. *Talmud (codification)*.

JUDA AL-CHARIZI, poète hébreu né en Espagne, vécut au XII^e^ s et XIII^e^ s. et alla en Palestine et en Babylonie. — Son œuvre principale est le *Tachkemoni*, imité du poète arabe *Al-Hariri* ; il s'y montre moraliste, satiriste et fin observateur des mœurs de son temps [p. 114].

JUDA HALÉVY (né en Espagne, à la fin du XI^e^ s., mort en 1140), un des plus grands poètes d'Israël, célèbre parmi les Arabes sous le nom de Abou el Hassan el Lévi. Nombre de ses poèmes religieux ont été incorporés au Rituel juif ; mais son génie se plaît aussi à traiter les thèmes profanes de l'amour et de la nature, qui ont rarement inspiré de telles beautés au lyrisme hébreu. — Ses poèmes les plus célèbres sont ceux qu'il a composés en l'honneur de *Sion* ; selon une légende, il serait mort en chantant l'un d'eux, devant les murs de Jérusalem. — Juda Halévy n'est pas moins grand comme penseur que comme poète. Prenant prétexte de la conversion au judaïsme du roi des Khozars, il réagit, dans son livre, le *Kusari*, écrit sous forme dialoguée, contre les tendances rationalistes qui se manifestent chez les Juifs depuis l'époque de Saadia. La raison qu'on prétend mettre sur le même pied que la foi n'enseigne, selon lui, que de froides vérités, et les témoignages de la tradition, qui se fondent sur une révélation surnaturelle, peuvent seuls servir de fondements aux pratiques religieuses, nécessaires à la formation d'une âme parfaite [p. 46-50 ; 101-106 ; 112]. V. *Philosophie juive*.

JUDA IBN BALAAM, grammairien, commentateur et poète

religieux né en Espagne au XII^e s. ; ses *Commentaires* furent écrits en arabe et quelques-uns d'entre eux ont été traduits en hébreu [p. 38-39].

JUDA MOSCATO (1530-1590), poète, philosophe, cabbaliste et prédicateur, né et mort en Italie, expulsé avec ses coreligionnaires des États pontificaux en 1554, il s'établit à Mantoue où il fut élu rabbin en 1587. On cite parmi ses ouvrages un *Commentaire du Kusari* et une *Dispersion de Juda* [p. 128-130].

JUDAISME CONSERVATEUR ET JUDAISME RÉFORMÉ. — Les efforts faits dans le dernier quart du XVIII^e siècle en Allemagne et en Autriche, par MOÏSE MENDELSSOHN et HARTWIG WESSELY pour mettre les Juifs en contact plus étroit avec la culture moderne (traduction de la *Bible* en allemand, fondation d'écoles juives non exclusivement talmudiques), la lutte pour l'émancipation des Juifs et leur accession aux droits de citoyens, en France d'abord, puis successivement dans les autres pays d'Europe, devaient créer pour le Judaïsme orthodoxe une situation nouvelle. Il ne put se maintenir intégralement que dans les contrées où les Juifs continuaient à être considérés comme une nation dans la nation et mis à l'écart de la société qui les entourait (ce qui fut surtout le cas en Pologne). — Ailleurs, il dut chercher un accommodement aux formes nouvelles de la vie. — Le Judaïsme conservateur lui-même eut à renoncer à l'autonomie relative qui lui avait été laissée jusque-là en matière civile et juridique ; le Grand Sanhédrin convoqué en 1806 par Napoléon définit le statut nouveau qui devenait celui des Juifs de France, du fait qu'ils étaient des citoyens français ; en 1856 la Conférence des Rabbins français réunis à Paris conseilla aussi un certain nombre de réformes modérées dans le culte, tout en laissant chaque communauté libre à cet égard ; mais aucun de ces changements n'atteignait dans leur essence les principes du Judaïsme conservateur. — — En Allemagne, c'est aussi par des modifications apportées au culte qu'avait débuté le judaïsme réformé ; il ne s'agissait que d'abréger certaines prières, d'introduire dans le service le sermon en langue vulgaire, etc... ; mais les efforts tentés dans ce sens par ISRAEL JACOBSON à Seesen (1810) et à Berlin (1815), par ÉDOUARD KLEY à Hambourg (1818), etc..., avaient rencontré une violente opposition de la part des rabbins orthodoxes (BARUCH BEN MÉIR OSER, MOISE JACOB JAFÉ, etc...),

car dans les modifications aux prières concernant l'attente du Messie, on percevait déjà les tendances profondes qui guidaient, presque à leur insu, les Juifs réformateurs. Ces tendances devinrent plus manifestes lorsqu'ABRAHAM GEIGER, nommé rabbin à Breslau (1840) eut affirmé qu'il y avait « beaucoup à changer » dans les formes actuelles du judaïsme pour en dégager l'esprit éternel, tel qu'il devait apparaître aux hommes de son temps, — et lorsque surtout l'UNION RÉFORMÉE DE FRANCFORT eut établi son programme (1843) qui proclamait la possibilité d'un développement indéfini de la religion mosaïque, abolissait l'autorité du *Talmud* en matière de pratique et de foi, supprimait dans les prières tout souhait de retour en Palestine et substituait totalement à la notion du Messie personnel celle de l'ère messianique, fin ultime du développement moral et social de l'humanité. — Cependant, après les Conférences de Rabbins qui eurent lieu à Brunschwick, à Francfort et à Breslau en 1844, 1845 et 1846, la Réforme juive en Allemagne ne fit plus guère de progrès ; dans son ensemble, le judaïsme allemand, comme le judaïsme français et anglais, est demeuré conservateur ; le culte a été simplement modernisé (orgue, chœurs, etc.) et l'on a conservé les prières relatives au Messie en les interprétant symboliquement, de même que la tradition avait sans cesse interprété par de nouveaux symboles les fêtes, les rites et les usages religieux. — C'est aux États-Unis que la Réforme juive devait atteindre son plein développement ; elle y avait été introduite dès 1824 et elle y avait fait depuis des progrès constants avec les rabbins ISAAC M. WISE, MAX LILIENTHAL, DAVID EINHORN, SAMUEL ADLER, SAMUEL HIRSCH, KAUFFMANN KOHLER, LAZARUS, LÉONARD LÉVY, STEPHEN WISE, etc. La Réforme juive compte maintenant plus de 500.000 adhérents aux États-Unis ; elle exerce à son tour une influence sur l'Europe et c'est à son exemple qu'entr'autres fut fondée en 1906 l'UNION LIBÉRALE DE PARIS (LOUIS-GERMAIN LÉVY). Les principales directives du Judaïsme réformé américain se dégagent du *Livre de Prières* qu'il a approuvé *(Union Prayer Book)* : l'ère messianique remplace le Messie ; la mission d'Israël, comme peuple-prêtre, s'exprime en des termes qui suppriment toute allusion à un retour possible en Palestine ; la femme est mise, en matière religieuse, sur un pied d'égalité absolue avec l'homme ; les prosélytes sont admis dans le judaïsme sans être circoncis ; l'autorité des codes rabbiniques est abolie ; le

caractère universel que le prophétisme avait imprimé dès les temps antiques à la religion d'Israël est partout affirmé [p. 148-152 ; 224-241 ; 260-278].

JUSTMAN (Ary), poète, né en Pologne en 1888, mort en France en 1919 ; auteur de *Poèmes*, d'*Impressions de voyage*, en polonais, et de *Réflexions poétiques*, en français. A collaboré très activement à la revue *Sic*, où s'élaboraient les formes les plus modernes de la jeune littérature [p. 302].

K

KAHN (Gustave), écrivain français, né à Metz en 1859, un des créateurs du vers libre, auteur des *Palais nomades*, des *Limbes de Lumière*, du *Livre d'images* (poèmes), du *Roi fou*, du *Cirque solaire* (romans) et du *Conte de l'Or et du Silence*, où s'entremêlent quelques thèmes empruntés à la tradition juive [p. 342-343].

KAHN (Léon), historien français, auteur de : *Les Juifs de Paris depuis le VI^e siècle*, les *Juifs de Paris sous Louis XV ; au XVIII^e siècle ; pendant la Révolution* [p. 164-165].

KATZENELLENBOGEN (Samuel-Juda) (1521-1597), fils de R. MÉIR DE PADOUE, auteur de : *Questions et réponses* sur divers sujets talmudiques, et prédicateur célèbre [p. 130-131].

KOHLER (Kaufmann), rabbin et théologien américain, né en Bavière en 1843, mort en 1904, un des promoteurs les plus actifs et les plus célèbres de la Réforme juive aux États-Unis, dont il contribua à fixer définitivement le statut à la Conférence rabbinique de Pittsbourg (1885) et dont il exposa les doctrines dans sa *Théologie systématique du Judaïsme*. Il a fourni des contributions nombreuse à la science du judaïsme : la *Base éthique du judaïsme*, l'*Eglise et la Synagogue*, etc... [p. 263-266]. V. *Judaïsme conservateur et réformé*.

KROCHMAL (Nachman) (1785-1840), philosophe galicien, très influencé par Hegel, auteur d'un ouvrage demeuré classique, le *Guide des Egarés de ce temps* (écrit en hébreu), où il traite en 17 parties la plupart des questions relatives au judaïsme : religion, foi, loi, nationalité, etc... [p. 203-204]. V. *Philosophie juive*.

L

LASSALLE (Ferdinand) (1825 à 1864), sociologue et tribun allemand, auteur de la *Théorie des Droits acquis*, créateur, avec Karl Marx, du mouvement ouvrier et social-démocratique en Allemagne, élu en 1863 président de l'Organisation générale des Travailleurs allemands, qu'il avait fondée. Né de parents juifs orthodoxes, il s'éloigna de bonne heure de la religion juive ; mais, si le matérialisme historique qui est à la base de ses théories sociales est opposé à l'essence tout spiritualiste du judaïsme, on ne retrouve pas moins, dans la chaleur généreuse qu'il met à défendre les classes déshéritées, quelque chose de l'idéal de justice et de bonté qui fut toujours celui d'Israël [p. 212-214].

LAZARE (Bernard), écrivain français, né à Nîmes en 1865, mort à Paris en 1903, auteur d'*Entretiens politiques et littéraires* (avec Paul Adam, H. de Régnier, F. Vllé-Griffin), du *Miroir des Légendes*, du *Porteur de Torches*, de la *Porte d'Ivoire*. Ses principales œuvres juives sont : l'*Antisémitisme*, *Antisémitisme et Religion*, le *Nationalisme juif*, etc. — Lorsqu'on eut découvert que le capitaine Alfred Dreyfus avait été condamné, pour trahison, en 1894, sur des pièces qui n'avaient pas été communiquées à ses défenseurs, Bernard Lazare, dans sa brochure la *Vérité sur l'Affaire Dreyfus* (1896) donna le signal de la campagne en faveur de la révision du procès. Le sénateur Scheurer-Kestner, le commandant Piquart, ainsi que Joseph Reinach, Émile Zola, Clémenceau, etc..., se joignirent à lui ; l'affaire, qui passionna l'opinion publique du monde entier, se termina en 1906, par la complète réhabilitation du capitaine Dreyfus qui fut promu commandant et décoré de la Légion d'honneur [p. 216-218].

LAZARUS (Maurice) (1824-1903), érudit et philosophe allemand, auteur d'un ouvrage sur le *Prophète Jérémie* et d'une *Ethique du judaïsme*, où il cherche à prouver l'identité de la morale juive et de la morale kantienne [p. 204-205]. V. *Philosophie juive*.

LENCZYZ (Salomon-Éphraïm), rabbin et prédicateur à Jaroslaw, Lublin, Lemberg et Prague où il mourut en 1619. — Ses homélies ont été réunies en divers recueils : *Ir Gibborim* (la Ville des Forts), *Oleloth Ephraïm* (les Grappes d'Éphraïm), etc. [p. 131-133].

LÉON DE MODÈNE, savant, poète et rabbin, né à Venise en 1571, mort en 1648, petit-fils de Mardochée de Modène, médecin et philanthrope auquel Charles-Quint avait conféré le titre de Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or. Malgré une vie fort aventureuse, Léon de Modène s'attira, par ses talents de poète et d'orateur, l'admiration des plus hautes personnalités de son temps ; il compta parmi ses élèves Jacques Gaffarelli, Jules Morosini, Jean Plantvit, archevêque de Lodève, etc. — Ses ouvrages sont fort nombreux ; il traduisit, entr'autres, en hébreu, le premier chant du *Roland furieux* de l'Arioste. C'est en italien qu'il rédigea son livre sur les *Cérémonies et coutumes qui s'observent parmi les Juifs* et dont Richard Simon publia une traduction, sous le pseudonyme de Simonville. — Ce travail, qui fut le premier du genre, est une étude fort complète, où l'auteur tient même compte des aspects divers qu'ont pris les usages et coutumes des Juifs en Grèce, Afrique septentrionale, Allemagne, Bohême, Pologne, Russie, Italie, etc... [p. 136-138].

LEVEN (Narcisse) (1833-1915), avocat et philanthrope français, secrétaire d'Adolphe Crémieux au Ministère de l'Instruction publique. Prit une part très active à la création de l'ALLIANCE ISRAÉLITE UNIVERSELLE qu'il présida longtemps, et dont il écrivit l'histoire, qui est en même temps celle du judaïsme français et universel pendant une grande partie du XIX^e^ siècle [p. 168-170].

LEVI (Israël), Grand-Rabbin de France, né à Paris en 1856, directeur d'Études à l'École des Hautes-Études, auteur de nombreuses recherches historiques et critiques, parmi lesquelles : la *Légende d'Alexandre dans le Talmud*, les *Dix-huit bénédictions et les Psaumes de Salomon*, l'*Ecclésiastique*, le *Juif de la Légende*, le *Repos sabbatique des âmes damnées*, la *Commémoration des âmes dans le judaïsme*, les *Sources talmudiques de l'histoire juive*, etc... [p. 239-240].

LÉVI (Sylvain), indianiste français, né à Paris en 1863 ; président de l'ALLIANCE ISRAÉLITE UNIVERSELLE ; auteur de : le *Théâtre indien* ; la *Doctrine des Sacrifices dans les Brahmanas* ; le *Népal*, étude historique d'un royaume hindou ; *Une Renaissance juive en Judée*, etc... [p. 219-220].

LÉVY (Léonard), né à Londres en 1865, rabbin de la Communauté réformée de Pittsburg (États-Unis) depuis 1901,

mort en 1917. — Auteur d'une traduction anglaise du traité talmudique *Rosch Haschana*, d'un ouvrage sur le *Dix-neuvième siècle*, d'un *Livre de Prières*, d'un *Rituel pour le culte domestique de Pâques*, d'un livre sur les *Croyances juives* et de divers *Recueils de Sermons* [p. 267-269]. V. *Judaïsme conservateur et réformé*.

LÉVY (Louis-Germain), Grand-Rabbin français, né à Paris en 1870, a introduit en France le judaïsme réformé et créé la Synagogue libérale de Paris. — Auteur de : la *Famille dans l'Antiquité israélite* ; *Une théologie rationelle et laïque* ; *Maïmonide* ; *Des ailes à la terre* (recueil de prières) ; dirige la revue le *Rayon*, organe de l'Unoin libérale israélite [p. 273-274].

LIBER (Maurice), rabbin français, né à Varsovie en 1884, professeur à l'École rabbinique de Paris, chargé de cours à l'École des Hautes-Études, auteur d'un ouvrage sur *Raschi* et de nombreux travaux critiques et historiques (*Napoléon et les Juifs* ; les *Juifs et la Convocation des Etats-Généraux*, etc.) [p. 220-222]. V. *Protocoles des Sages de Sion*.

LOEB (Isidore) (1839-1892), érudit français, rabbin et longtemps secrétaire général de l'ALLIANCE ISRAÉLITE UNIVERSELLE, dont il créa la bibliothèque juive, une des plus importantes d'Europe, collaborateur assidu de la *Revue des Etudes juives*, où il publia la plupart de ses travaux ; entr'autres : la *Littérature des Pauvres dans la Bible* [p. 240-241].

M

MAIMONIDE ou MOISE BEN MAIMON, connu aussi sous le nom de RAMBAM (1135-1206), né à Cordoue, où il fut l'élève de son père MAIMON et des plus distingués maîtres arabes de l'époque, contraint à l'exil en 1148, avec toute sa famille, par suite des persécutions exercées contre les Juifs par les fanatiques Almohades, — s'installa à Fez en 1160 et en 1165 au Caire, où il devint chef de la Communauté juive et médecin du vizir de Saladin. — En un temps où les Juifs se considéraient comme strictement tenus de subir le martyre plutôt que de cacher leur foi, il recommanda, afin de diminuer le nombre des victimes, la conversion provisoire à la religion musulmane, qui, proclamant l'unité divine comme le ju-

daïsme, ne saurait, — disait-il, — être assimilée à l'idolâtrie. — En Maïmonide, le rationalisme juif du Moyen Age trouve son expression la plus complète et la plus haute. — Dans son *Commentaire de la Mischna* (en arabe : *Kitab al-Sirag)*, il se propose de simplifier l'étude de la tradition, en résumant, pour chacun des textes de la Mischna les discussions auxquelles ils ont donné lieu et en indiquant aussi, pour chacun d'eux, le résultat final de ces discussions ; il réduit à 13 *articles* ce qui lui semble être l'essentiel de la pensée juive : l'existence de Dieu ; son unité ; sa spiritualité ; son éternité ; Dieu seul doit être adoré ; il s'est révélé par ses prophètes ; Moïse est le plus grand d'entre eux ; Il a donné sa Loi au Sinaï ; cette Loi est immuable, en tant qu'elle est divine ; Dieu prévoit les actes de l'homme (qui est cependant libre) ; rétribution finale ; croyance en la venue du Messie ; croyance en la résurrection. — Dans sa *Mischneh Torah* (Répétition de la Loi) ou *Yad Chasaka* (Main forte), Maïmonide classe toute la jurisprudence civile et religieuse du Talmud sous dix rubriques, afin de mettre un ordre nouveau dans cette immense compilation et d'en codifier le contenu, en bannissant les opinions qui peuvent avoir leur origine dans quelque croyance ou usage superstitieux. Cet ouvrage, qui tendait à se substituer au Talmud, fut très attaqué par les orthodoxes. — Il en fut de même de l'œuvre la plus célèbre de Maïmonide, le *Guide des Egarés*, écrit par lui en arabe (traduit en hébreu sous le titre de *Moré Nébukim)*. Il veut y montrer l'accord entre la Foi et la Raison, c'est-à-dire entre Aristote, interprêté par les Arabes Al Farabi et Ibn Sina, et la Bible, qu'il dépouille de ses anthropomorphismes et dont il extrait diverses théories philosophiques sur les attributs de Dieu, la création, le libre-arbitre, la prophétie, etc... Bien que Maïmonide ne suive jamais Aristote que jusqu'au point où il sacrifierait, en le suivant davantage, des doctrines essentielles au judaïsme, le *Guide des Egarés* donna lieu à de très violentes discussions entre les Juifs rationalistes et traditionalistes d'Espagne et de France ; en 1234, les autorités chrétiennes ordonnèrent qu'il fût brûlé. — Cet ouvrage et l'œuvre entière de Maïmonide exercèrent une influence considérable sur les Juifs éclairés de toutes les générations ; à Maïmonide se rattachent étroitement des penseurs tels que Spinoza et Mendelssohn ; et, parmi les chrétiens, Albert le Grand et Duns Scot [p. 52-62]. V. *Philosophie juive.*

MANASSÉ BEN ISRAEL (1604-1657), rabbin, descendant d'une famille de Juifs portugais immigrés en Hollande, ami de Rembrandt qui fit son portrait, auteur d'un traité sur l'Ame *(Mischnat Chaïm)* d'un ouvrage sur les dix tribus perdues et l'Attente du Messie *(Esperança de Israël)* et d'une apologie des Juifs *(La délivrance d'Israël)* où il réfute successivement toutes les accusations lancées contre le judaïsme, entr'autres la fable du meurtre rituel, dont la fausseté a été aussi proclamée par les papes Innocent IV, Grégoire X, Martin V, Paul III et Clément XIV, ainsi que par les empereurs Frédéric II, Rodolphe de Habsbourg, Frédéric III, Charles-Quint, et par les rois Ottocar II de Bohême, Boleslas V, Casimir III, Casimir IV de Pologne, etc... — Grâce à son activité en faveur de ses coreligionnaires il obtint en 1665 d'Olivier Cromwell, auquel il adressa une lettre demeurée fameuse, l'autorisation pour les Juifs de rentrer en Angleterre d'où ils avaient été expulsés en 1290 [p. 126-128].

MANUEL (Eugène) (1823-1901), littérateur français, un des fondateurs de l'ALLIANCE ISRAÉLITE UNIVERSELLE, fut chef de Cabinet au Ministère de l'Instruction publique et inspecteur général de l'Instruction secondaire après 1870 ; auteur de quelques œuvres dramatiques *(Pendant la guerre,* les *Ouvriers)* et de divers recueils de poèmes dont quelques-uns des plus populaires ont trait au judaïsme [p. 311-312 ; 332-333].

MARX (Henry), né à Paris en 1882, écrivain français de famille juive, auteur de la *Gloire intérieure,* des *Heures ferventes* (poèmes), de *Ryls* (roman), de l'*Enfant-Maitre,* de l'*Homme en marche* (théâtre) ; traita rarement des sujets juifs, mais son poème *Sion* fut traduit dans presque toutes les langues [p. 330-331].

MARX (Karl), économiste et leader allemand, créateur du Communisme international, né à Trêves en 1818, mort à Londres en 1883, converti dès son enfance au christianisme, comme DISREALI, LORD BEACONSFIELD, dont il fut la vivante antithèse. — Il est l'auteur du *Manifeste communiste* (avec Engels) et du *Capital,* qui est aujourd'hui encore l'Évangile du parti. — Si, par la générosité de son idéal, Marx a conservé quelque chose de la tradition juive, il s'en est écarté, comme Lassalle, par son matérialisme économique. — Il n'aborda qu'une seule fois la question juive, en 1844, et ce fut pour assimiler totalement le Judaïsme au Capitalisme [p. 212].

MENDELSSOHN (Moïse) (1729-1786), philosophe et commentateur, né à Dessau, mort à Berlin, ami de Lessing, — auteur d'un *Phédon*, qui lui valut le surnom de Platon allemand, — très aimé et très recherché par les chrétiens les plus illustres de son temps, dont l'un, LAVATER, voulut en vain le convertir. — L'œuvre proprement juive de Mendelssohn marque une évolution des plus importantes dans l'histoire du Judaïsme. — Par sa *Traduction allemande de la Bible*, il fit pénétrer la langue allemande parmi les Juifs d'Allemagne et de Pologne et leur ouvrit ainsi un accès à la culture d'un grand pays moderne. Reprenant, dans son livre *Jérusalem*, quelques idées déjà exprimées par Spinoza et par Leibnitz, il pose le fondement théorique de la RÉFORME JUIVE, qui prendra au XIX^e^ s. une si grande importance dans la vie intérieure d'Israël. — Dès ce dernier quart du XVIII^e^ s., l'attitude adoptée par Mendelssohn et l'exemple qu'il donnait, provoquèrent parmi les Juifs de divers pays une crise analogue à celle que leurs ancêtres avaient subie lorsqu'ils s'étaient trouvés pour la première fois en présence de la civilisation grecque. Les uns voulurent rester obstinément fermés à l'appel du monde moderne ; les autres, qui devinrent peu à peu la majorité, se laissèrent séduire avec joie. En Autriche WESSELY adresse une Épître fameuse à ses coreligionnaires pour lesquels JOSEPH II proclame son *Edit de Tolérance* ; en Galicie, HERZ HOMBERG introduit l'enseignement de l'allemand dans les écoles juives ; en Russie, MENDEL LEVIN, de Satanov, donne le signal d'un rapprochement entre la culture juive et la culture russe, tandis que d'autre part CERF BERR et BERR ISAAC BERR travaillent à répandre les lumières parmi les Juifs de Lorraine et d'Alsace et préparent leur émancipation, qui sera réalisée par l'Assemblée Nationale, grâce à l'appui de l'abbé GRÉGOIRE et de MIRABEAU [p. 148-149 ; 150-152]. V. *Judaïsme conservateur et réformé*.

MESSIE ET MESSIANISME. — La conception du Messie et de son règne futur reste, durant la PÉRIODE RABBINIQUE, sensiblement pareille à ce qu'elle était durant la PÉRIODE TALMUDIQUE. — L'idée du Messie personnel subsiste, mais dégagée le plus souvent des éléments matériels qui lui ôtaient de sa pureté dans la Littérature apocalyptique : Israël a été élu non pour la victoire et la puissance, mais pour la souffrance et la régénération morale de l'humanité. — La plupart des discussions instituées entre rabbins et prêtres catholiques ou apostats

juifs roulent sur le Messie, les Juifs refusant d'admettre qu'il fût déjà venu, puisque la paix universelle et le règne de Dieu ne sont point réalisés sur la terre. — D'accord avec ces conceptions, le JUDAÏSME MODERNE insiste beaucoup plus sur l'ère messianique que sur la personnalité du Messie. Selon l'ORTHODOXIE JUIVE qui n'a cessé de combattre les faux Messies, Israël ne doit rien faire de matériel pour provoquer l'avènement des temps promis (et c'est pourquoi beaucoup d'orthodoxes s'opposent au Sionisme, qui leur semble n'être qu'une réalisation anticipée, partielle et grossière de l'idéal attendu) ; les Juifs sont dispersés parmi les nations pour maintenir et faire progresser au milieu d'elles l'idée du Dieu-Un ; leur devoir et leur mission consistent à évoluer sans cesse vers un type supérieur d'humanité dont l'avènement définitif sur la terre est symbolisé par le règne messianique. — Pour le JUDAÏSME LIBÉRAL ou RÉFORMÉ, qui abolit dans sa liturgie toute allusion, même symbolique, à un Messie personnel et à un retour des Juifs en Palestine, l'espérance messianique a aussi un caractère exclusivement moral. Aux yeux des réformés, comme pour les orthodoxes, elle est incompatible avec l'impatience et la violence de l'esprit révolutionnaire ; c'est du développement intérieur de l'homme et des sociétés humaines que l'une et l'autre synagogues attendent le lointain accomplissement des antiques prophéties. Il n'en est pas moins vrai que par cette orientation vers le progrès terrestre et l'avenir humain, le Messianisme juif se trouve en accord plus complet avec l'esprit moderne que d'autres croyances, également vénérables, mais tournées surtout vers le passé et vers l'au-delà [p. 33-34 ; 60-62 ; 75 ; 121-122 ; 193-195 ; 201-202 ; 266 ; 274-277 ; 339 ; 342-343 ; 348-349 ; 350-357]. V. MISCHNA, TALMUD.

MOHILEVER (Samuel) (1824-1890), rabbin russe, qui apporta à l'idée sioniste l'autorité de son activité religieuse et lui acquit par là même de nombreux adhérents parmi les Juifs conservateurs, le plus souvent rebelles à la notion d'un État juif [p. 249-250]. V. *Sionisme*.

MOISE BEN NACHMAN, talmudiste, exégète et médecin, né en 1194 en Espagne, à Gérone (d'où le nom de GERONDI qu'on lui donne parfois), mort en Palestine, vers 1270, réagit dans ses Commentaires contre les tendances philosophiques des exégètes rationalistes, et, sans attaquer trop violemment Maïmonide pour lequel il professe un grand respect, s'attache au sens littéral

du texte biblique et insiste sur la nécessité de croire aux miracles narrés dans les Saintes Écritures. — Il fut convié, en 1263, à défendre, en présence du roi Jacques d'Aragon, le judaïsme talmudique, attaqué par l'apostat juif PABLO CHRISTIANI ; la discussion roula principalement sur le Messie, et Moïse ben Nachman s'efforça de démontrer que celui qu'attendaient les Juifs n'est pas venu en la personne de Jésus [p. 121-122]. V. *Messianisme*.

MOISE IBN EZRA, philosophe, linguiste et poète, né à Grenade en 1070, mort après 1138. Auteur d'un *Traité de Rhétorique et de Poétique* (en arabe), qui est le seul ouvrage de ce genre dans toute la littérature juive antérieure au XIX^e^ s. — Ses poèmes profanes, que certains admirateurs préfèrent même à ceux de Juda Halévy, sont réunis en deux recueils, le *Tarschich* et le *Divan* ; il a composé en outre plus de 200 poèmes religieux, dont beaucoup sont entrés dans la liturgie [p. 40-41 ; 110-111].

MOISE IBN GIKATILLA, grammairien et exégète qui vécut en Espagne, vers la fin du XI^e^ s. — On trouve, particulièrement chez Abraham Ibn Ezra, des citations de ses Commentaires sur Isaïe, sur les petits prophètes et les Psaumes. — Il fut le premier à donner des explications purement historiques aux chapitres prophétiques d'Isaïe et à admettre que certains psaumes (43, 137 entr'autres) datent de la captivité de Babylone [p. 38-39].

MONTEFIORE (Claude), écrivain anglais, né en 1858, neveu du célèbre homme d'État et philanthrope Moïse Montefiore, collaborateur assidu du *Jewish Quarterly Review*, auteur d'un ouvrage sur le *Judaïsme libéral* où il expose brillamment les thèses de la Réforme juive [p. 269-273]. V. *Judaïsme conservateur et réformé*.

MUNK (Salomon), (1803-1867), orientaliste français, originaire d'Allemagne, spécialiste du sanscrit et des langues sémitiques, professeur au Collège de France, traduisit de l'arabe en français le *Guide des Egarés* de Maïmonide, et écrivit un ouvrage important sur la *Philosophie des Arabes et des Juifs au Moyen Age* [p. 196-197]. V. *Philosophie juive, Salomon ibn Gabirol*.

N

NISCHMAT (L'âme de...). Cette prière est en partie fort ancienne ; le début en est signalé dans le Talmud *(Pessa-*

chim, 118 *a)* comme formule de bénédiction dans le service de la fin de Pâques, — et la conclusion comme formule d'actions de grâces pour la chute de la pluie *(Berachot*, 59 *b)* [p. 94-95]. V. *Rituel*.

NOMS DIVINS. — Parmi les diverses appellations données à la Divinité, on distingue : ELOHIM, pluriel qui signifierait *les Puissances* et où certains critiques croient voir une trace de polythéisme primitif ; JÉHOVAH, où se retrouveraient, selon la tradition juive, les formes combinées du passé, du présent et du futur du verbe Etre, et que les Juifs traduisent par ÉTERNEL ; il leur est au reste interdit de prononcer le nom de JÉHOVAH, ils lui substituent dans la lecture et la récitation des prières celui d'Adonaï, qui signifie MON SEIGNEUR. — Le nom de SCHADDAÏ, qui paraît contenir l'idée de mesure, désignerait Dieu en tant qu'ordonnateur de l'univers, et celui de CÉBAOTH le désignerait en tant que CHEF DES ARMÉES célestes. — La philosophie juive, dès l'époque de Philon, et, en particulier la CABBALE, ont tiré de la diversité des appellations divines des doctrines fort importantes.

NORDAU (Max), médecin et écrivain autrichien, né à Budapest en 1849, auteur des *Mensonges conventionnels*, de *Dégénérescence*, du *Sens de l'Histoire*, prit à l'âge de 40 ans une part active au mouvement sioniste auquel il ne cessa de consacrer ses efforts et dont il fut un des plus grands chefs [p. 244-246]. V. *Sionisme*.

O

ORNA (Adolphe), littérateur roumain, né en 1882, auteur d'essais : *Dieu*, le *Monde tel qu'il est* (en roumain), de romans : la *Fange*, les *Araignées*, les *Errants* (en français), d'œuvres dramatiques : la *Farce de Popa Ghéorgé*, la *Dette de Schmihl*, le *Péché* [p. 327-328].

OULMONT (Charles), littérateur français, né à Mulhouse en 1883, auteur d'études critiques sur PIERRE GRINGOIRE et sur les *Débats d'amour au Moyen-Age*, d'œuvres dramatiques (entr'autres : *Bonheur)*, de contes : *Le Tapis de Cendre*, d'un roman : *Adam et Eve*, où l'antique fable biblique se transforme en fine analyse de l'âme moderne et d'un ouvrage intitulé : le *Verger, le Temple et la Cellule*, où il analyse les sources et les formes diverses du mysticisme, et assigne une place d'honneur à la mystique rationnelle des grands inspirés d'Israël [p. 277-278].

P

PALLIÈRE (Aimé), écrivain et publiciste français, né catholique en 1875, se destinait à la prêtrise, mais devint à l'âge de 20 ans prosélyte juif et disciple du rabbin Élie Bénamozegh, dont il rédigea et publia en 1914 l'ouvrage intitulé : *Israël et l'Humanité* ; dirige avec le Grand-Rabbin Bauer la revue juive : *Foi et Réveil*, et a écrit, sous le pseudonyme de *Loetmol*, dans la presse israélite, de nombreux articles pour exposer l'aspect universaliste du judaïsme, ainsi qu'une étude sur la controverse Loisy-Harnack, *Nouvelle exégèse, nouveaux horizons* [p. 228-231 ; 300].

PÉRETZ (Salomon-Leib), (1851-1915), né en Russie, écrit en hébreu et yddisch, auteur de contes, de légendes et de drames qui s'inspirent généralement de la vie des Chassidim et de divers recueils de poésies, entr'autres les *Chants de ce temps* [p. 285-287 ; 306-309 ; 314-319]. V. *Chassidisme*.

PHILOSOPHIE JUIVE. — Le premier effort philosophique de l'esprit juif avait été le rapprochement tenté par PHILON au début de l'ère chrétienne entre la philosophie grecque et la Bible ; mais l'œuvre de Philon, qui exerça sur les Pères de l'Église une si profonde influence, resta presque en dehors de la tradition juive. — Aux IXe et Xe s. après J.-C., les Juifs sont de nouveau mis en contact avec la pensée grecque, mais cette fois-ci par l'intermédiaire des Arabes, qui l'ont traduite et commentée ; ils se mettent bientôt à traduire eux-mêmes en hébreu, d'après les traductions arabes, les principales œuvres d'ARISTOTE, GALIEN, etc..., et, dans les siècles suivants, les traductions de JACOB BEN ABBA MARI, des IBN TIBBON, de LÉVI BEN GERSON, KALONYMOS BEN KALONYMOS, TODROS TODROSI, MOISE DE NARBONNE, etc., traduites à leur tour en latin, font connaître aux chrétiens la pensée hellénique sous une forme judéo-arabe qui influencera toute la scholastique. — Chez les Juifs, comme chez les chrétiens qui les imitent et les continuent, l'exégèse marche de pair avec la philosophie : il s'agit toujours, ou presque toujours, de mettre la Bible d'accord avec la pensée philosophique ou la pensée philosophique d'accord avec la Bible ; exégèse et philosophie s'influencent donc réciproquement.

On peut distinguer, dans la philosophie juive du Moyen Age trois tendances constamment en lutte. La première, éminemment représentée par SAADIA, MAIMONIDE,

CHASDAI CRESCAS, LÉVI BEN GERSON etc... donne à la Raison un rôle prépondérant, dans cet accord qu'on cherche à établir entre la Raison et la Foi, entre Aristote et la Bible. — D'autres, tels que JUDA HALÉVY, SIMON BEN ADRETH ne pensent pas que la Raison puisse fournir à la Foi une base suffisante et en appellent à la Révélation et à la Tradition, mais ils diffèrent des traditionnalistes qui les ont précédés en ceci qu'ils défendent la tradition au moyen de véritables argumentations philosophiques. — Enfin les mystiques et les cabbalistes, auteurs du *Sefer Yézira*, du *Bahir*, du *Zohar*, etc..., font appel à une tradition secrète qui tire des Écritures tout un système du monde dans lequel l'homme est mis en rapport intime avec la divinité au moyen de l'intuition et de l'extase. — Mais les différences ne sont pas toujours tranchées entre ces trois façons de penser : on trouve un certain mysticisme, non seulement chez SALOMON IBN GABIROL, mais aussi chez MAIMONIDE et même chez SPINOZA ; et, d'autre part, si fort qu'ils se rapprochent d'Aristote, si loin qu'ils s'écartent de la tradition rabbinique, les MAIMONIDE, les LÉVI BEN GERSON, les CRESCAS ne sacrifient presque jamais complètement les idées qui demeurent fondamentales au judaïsme : personnalité de Dieu, création, liberté ; ils les défendent au contraire contre la pensée grecque à laquelle ils les incorporent, et c'est ainsi qu'ils les transmettent à la scholastique, à laquelle Descartes lui-même leur permettra de survivre.

De même qu'au Moyen Age Maïmonide cherchait un rapprochement entre Aristote et la Bible, les philosophes et théologiens juifs des temps modernes, MENDELSSOHN, STEINHEIM, KROCHMAL, LAZARUS, HERMANN COHEN, RANSON etc..., ont essayé d'éclairer et d'expliquer la pensée traditionnelle d'Israël à la lumière des systèmes philosophiques de Leibnitz, de Hégel, de Kant, de Bergson ; ces tentatives ont été particulièrement heureuses lorsqu'ils s'agissait de doctrines impliquant l'idée de *liberté* telles que celles de Kant et de Bergson ; et il est à remarquer d'ailleurs que, par un phénomène d'atavisme sans doute inconscient, Henri Bergson a réintégré dans l'évolutionnisme déterministe de son temps les conceptions mêmes qui furent toujours essentielles à la pensée juive : celle de création et celle de liberté [p. 36-90 ; 203-210].

PINSKER (Juda) (1821-1891), écrivain et médecin russe, dont la brochure : *Auto-émancipation* donna en réalité

naissance au sionisme moderne. A la suite de cette brochure, publiée en 1881, Pinsker fonda la Société des Chowéwé-Sion, destinée à l'achat et à la colonisation de terrains en Palestine, but que poursuivit aussi, par philanthropie, le baron Edmond de Rothschild. — Nombre d'intellectuels juifs furent les premiers, en Russie, à donner l'exemple de ce retour à la terre. Le mouvement des Chowéwé-Sion fut ensuite absorbé par le sionisme, tandis que les colonies fondées par le baron de Rothschild continuaient de prospérer en dehors de tout programme sioniste ou non sioniste [p. 251-252]. V. Achad Haam, *Sionisme*.

PRIÈRE DU NOUVEL-AN. — Cette prière, dont la forme définitive remonte à l'époque du Gaonat (c'est-à-dire après le VI^e^ siècle), est dans ses parties principales beaucoup plus ancienne et certainement antérieure au III^e^ siècle [p. 91-94]. V. *Rituel*.

PROPHIAT DURAN (ISAAC BEN MOSÉ HALÉVI), philosophe, médecin, exégète et grammairien en Espagne, vers la fin du XIV^e^ s. — Durant l'ère des persécutions contre les Juifs qui avaient commencé dans tous les royaumes chrétiens d'Espagne dès 1391, un grand nombre de Juifs s'étaient convertis au christianisme. Deux d'entre eux, Prophiat Duran et son ami David Bonet Ibn Giorno, se jurèrent de revenir sur cette conversion et de s'enfuir en Palestine pour y professer librement la religion de leurs pères. Mais, au moment de faire ce pas décisif, David Bonet, retenu au sein du christianisme par l'éloquence du Juif converti Paul de Santa-Clara, annonça par lettre à Prophiat qu'il abandonnait son projet. Prophiat lui répondit sur un ton plein d'ironie ; sa connaissance non seulement du judaïsme, mais aussi des Évangiles et des Pères de l'Église l'avait tout particulièrement préparé à écrire ces quelques pages qui sont demeurées comme un chef-d'œuvre d'apologétique [p. 122-124].

PROTOCOLES DES SAGES DE SION, faux procès-verbaux, destinés à révéler une prétendue conspiration d'Israël pour dominer l'univers, édités en diverses langues, de 1905 à 1920 et répandus partout après la guerre par la propagande antisémite. La fausseté en a été surabondamment démontrée par Lucien Wolff, Salomon Reinach, Maurice Liber, etc..., ainsi que par le Rév. Père Jésuite Pierre-Charles. — On a retrouvé les textes originaux qui ont servi aux auteurs de cette forgerie ; ils

appartiennent tous à la police secrète du tsarisme (Nilus, Ratchkowski, Manioulloff). Le thème principal est emprunté à un roman de Goedsche *(Biarritz*, publié à Berlin en 1868), où l'on assiste à une assemblée secrète des « Élus d'Israël » au cimetière de Prague. Le discours imaginaire d'un des rabbins qui, dans ce roman, révèle le « plan » d'Israël, a été republié en Allemagne en 1893, mais donné cette fois pour un discours authentique, qui aurait été recueilli par un sir John Redcliffe. Avec diverses additions directement ou indirectement empruntées à la littérature antisémitique (Eisenmenger, Gougenot des Mousseaux, Pobedonoszev, etc...) ce discours fait le fond des « Protocoles » [p. 184-186 ; 220-222].

R

RANSON (Marius), né en 1891 à Cincinnati, rabbin américain de la synagogue réformée Beth Emeth (Maison de Vérité) à New-York, auteur d'ouvrages sur le *Prosélytisme juif à l'époque hellénistique*, la *Renaissance de la Fête de Pâques*, la *Philosophie bergsonienne et le Judaïsme*, etc. [p. 206-209].

RASCHI (Salomon bar Isaac), né et mort à Troyes (1040-1105), où il dirigea une Académie juive très célèbre au Moyen Age, auteur de quelques prières et de quelques poèmes, mais surtout d'un *Commentaire de la Bible* et d'un *Commentaire du Talmud* devenus très rapidement populaires dans tout le judaïsme et qui figurent dans presque toutes les éditions juives de la Bible et du Talmud. Raschi, sans renoncer à faire à la Haggada (folk-lore juif) une place dans ses Commentaires, s'efforce surtout de dégager des textes leur signification la plus simple, la plus naturelle, la plus conforme au bon sens, et l'on reconnaît très nettement dans son œuvre l'influence de l'esprit champenois au milieu duquel il se forma. — Il traduisit, dans ses gloses, nombre de mots et de phrases hébraïques en langue vulgaire, et a fourni par là des matériaux intéressants à la phonétique et à la lexicographie de l'Ancien Français [p. 42]. V. *Ecoles*.

RATHENAU (Walther), industriel, financier, chimiste, économiste, philosophe et homme d'État allemand, né en 1867, mort en 1922, assassiné par ses adversaires politiques, comme les Juifs Kurt Eisner, Liebknecht, Rosa Luxembourg, etc... Auteur de divers ouvrages

philosophiques et sociologiques, entr'autres d'une *Critique des Temps présents*. Un des rares Allemands qui aient prévu dès 1911 la guerre et la défaite allemande et qui aient tenté, dans son pays, depuis la paix, une politique nettement républicaine. Ses idées économiques, qui empruntent beaucoup au socialisme, sont cependant fort éloignées du matérialisme marxiste. Il a exprimé ses vues sur le Judaïsme dans une étude intitulée : *Etat et Judaïsme* [p. 218-219].

REINACH (Joseph) (1856-1922), écrivain et homme politique français, chef du Cabinet de Gambetta, député des Basses-Alpes, auteur de nombreux ouvrages, entr'autres : *Le Ministère Gambetta, La Logique parlementaire de Hamilton, Les petites Catilinaires, L'Eloquence française, de la Révolution à nos jours, Démagogues et socialistes, Essais de Politique et d'Histoire*, etc... et d'une *Histoire de l'Affaire Dreyfus* (dans laquelle J. Reinach joua, avec Bernard Lazare, un rôle prépondérant). — Il est l'auteur d'un projet de *Loi sur l'Alcoolisme*, qui, s'il avait été voté par les Chambres, eût eu les plus heureuses conséquences sur la santé et la natalité françaises, et c'est à lui (ainsi qu'à M. de Montebello) qu'on doit la *Loi sur le service militaire de 3 ans* (1913) qui permit à la France de résister victorieusement au premier choc des armées allemandes en 1914 [p. 176-177 ; 214-215].

REINACH (Salomon), frère du précédent, philologue et archéologue français, membre de l'Institut, né à Saint-Germain-en-Laye en 1862, auteur de : *Manuel de Philologie classique, Traité d'Epigraphie grecque, La Nécropole de Myrina, Antiquités de la Russie méridionale, Apollo* (Histoire générale de l'Art), *Mythes, Cultes et Religions, Orpheus* (Histoire générale des religions). Il trouve, aux origines du judaïsme, les éléments communs aux diverses religions primitives, tels qu'ils ont été dégagés par l'histoire comparée des religions et par les sciences anthroplogiques [p. 199-200].

REINACH (Théodore), frère des précédents, érudit français, membre de l'Institut, né à Saint-Germain-en-Laye en 1860, auteur de : *Trois royaumes de l'Asie Mineure, Mithridate Eupator, Recueil des Inscriptions juridiques grecques, Une nécropole royale à Sidon, l'Histoire par les Monnaies*, etc... Adversaire du sionisme et adepte du judaïsme réformé, il a traduit l'œuvre de Flavius Joseph, recueilli les *Textes grecs et latins relatifs au judaïsme*, écrit un livre sur les *Monnaies juives* et une *Histoire des Israélites depuis*

leur dispersion jusqu'à nos jours, où il soutient la thèse de l'assimilation [p. 266-267].

REIZINE (Abraham), né en Russie, en 1875, écrit en hébreu et en yddisch et excelle surtout dans ses petits *Contes*, où il peint la vie juive quotidienne [p. 318].

RITUEL, en hébreu TEPHILLA (prière) ou SIDOUR (de *Seder*, ordre), noms donnés au Livre de Prières juif. — On y trouve, à côté de passages du *Pentateuque*, des Prophètes et des Psaumes, de nombreuses bénédictions et eulogies, ainsi que des cantiques et poèmes religieux de diverses époques. Les prières qui constituent l'essentiel du Sidour ont été, sinon entièrement rédigées, du moins en partie composées par les Sages de la GRANDE SYNAGOGUE et leurs successeurs, à l'époque du Second Temple ; après la destruction de l'État juif (70 ap. J.-C.), elles furent remaniées et mises au point par Jochanan ben Zaccaï et ses disciples et successeurs ; c'est alors sans doute qu'y furent ajoutés les nombreux passages où Israël demande à Dieu la reconstruction du Temple et le retour en Palestine. Le recueil s'enrichit ensuite constamment de poèmes religieux nouveaux, jusqu'à la fin du Moyen Age. — Les prières ordinaires juives, rappelant les trois sacrifices journaliers du Temple, se font trois fois par jour : le matin, SCHAARIT (aurore), l'après-midi, MINCHA (offrande) et le soir, ARABIT ou MAARIB (crépuscule) [p. 91-95 ; 99-101 ; 109 ; 240-241]. V. *Adon Olam*, *Nischmat*, *Prière du Nouvel-An*, etc...

ROSENFELD (Morris), poète américain, né en Pologne en 1862, écrivant en yddisch. Ses principaux recueils sont intitulés : la *Cloche*, la *Chaîne de Fleurs*, le Livre *des Chants* ; son œuvre, très émouvante, a un caractère nettement populaire et social [p. 303 ; 309].

S

SAADIA (Saadia ben Joseph), né à Fayoum, en Égypte, en 892, nommé Gaon de l'Académie de Sura en 928, mort en 942. — Son ouvrage principal, le *Livre des Croyances et des Opinions*, écrit en arabe, a été traduit en hébreu au XII^e^ s. par Juda ibn Tibbon. — Pour mettre fin à l'anarchie doctrinale qu'avait provoquée la secte des KARAÏTES en rejetant l'autorité de la tradition consignée dans le *Talmud*, Saadia, pour la première fois dans

l'histoire du judaïsme, cherche à faire un exposé systématique de la pensée juive ; par là il marque une date fort importante. Il part du principe que la raison enseigne les mêmes vérités que la révélation, pour rejeter d'une part des croyances qui lui semblent absurdes et non fondées par les Écritures (la croyance à la métempsychose par exemple) et pour établir d'autre part les vérités qui lui paraissent fondamentales, telles que l'unité de Dieu, ses attributs, la révélation de la Loi, etc. — Sa théorie de la création de la matière est une attaque directe contre toute la philosophie des anciens et il expose avec une indéniable force deux thèses qui resteront essentielles à la philosophie juive du Moyen Age et des temps modernes, celle de la *création ex nihilo* et celle du libre arbitre [p. 36-38]. V. *Philosophie juive.*

SABBATTAI BASS, tour à tour choriste, voyageur, imprimeur et éditeur, né à Posen en 1641, mort en 1718 ; auteur d'un *Guide* à l'usage des marchands (*Massecheth Derech Eretz)* et d'un manuel bibliographique intitulé : les *Lèvres des Dormants* (Siphté Jeschenim) [p. 142-143].

SALOMON BEN ADRETH (1235-1310), connu sous le nom de Rabbin d'Espagne, savant talmudiste, auteur de *Questions et réponses*, relatives au rituel, aux coutumes, au droit religieux, etc..., et du *Torath ha Bait* (Enseignement de la Maison) où il étudie les usages domestiques d'Israël. — Bien qu'il admirât Maïmonide, dont il traduisit partiellement en hébreu le *Commentaire sur la Mischna*, il réagit contre les tendances trop rationalistes du judaïsme aristotélicien, avec moins de force cependant que son contemporain Moïse de Nachman, qui essaya de revenir à la tradition littérale de la Bible et du Talmud et entra en lutte directe avec l'esprit philosophique [p. 62-63].

SALOMON IBN GABIROL, né en 1021 à Malaga, mort en 1058 à Valence. — Comme poète, il fut le premier à introduire régulièrement en hébreu l'emploi des mètres arabes ; son inspiration, élevée et grave, lorsqu'il fait l'éloge de la Sagesse ou du rabbin Jekuthiel, devient volontiers aussi familière et joyeuse. Plusieurs de ses poèmes religieux sont entrés dans la liturgie juive, en particulier le *Kether Malkouth* (Couronne de Royauté), qui est un résumé poétique de sa philosophie. Comme penseur, Gabirol est l'écrivain juif le plus original du Moyen Age, par sa conception de la matérialité des substances spirituelles et par le rôle éminent qu'il donne

à la VOLONTÉ DIVINE dans son grand ouvrage la *Fontaine de Vie*, qui présente aussi cette particularité frappante qu'aucun texte biblique n'y est cité. — Gabirol introduit le néo-platonisme dans la philosophie européenne et exerce sur la scholastique du Moyen Age une influence aussi profonde que celle qu'avait autrefois exercée Philon sur la théologie du christianisme naissant. Son œuvre est un sujet de discussions passionnées entre les franciscains platoniciens conduits par Duns Scot et les Dominicains aristotéliciens menés par Albert le Grand et Thomas d'Aquin. Les uns et les autres ignorent du reste que Gabirol est Juif ; ils le prennent soit pour un musulman soit pour un chrétien et ne le connaissent que sous le nom d'AVICEBRON. — Ce n'est qu'au XIX^e s. que MUNK identifia l'auteur fameux de la *Fontaine de Vie* [p. 43-46 ; 99-101 ; 111-112 ; 196-197].

SALOMON IBN VERGA, (fin du XV^e et début du XVI^e s.), vécut en Espagne et au Portugal. Il fut le témoin des terribles persécutions contre les Juifs qui eurent lieu de son temps ; comme Maranne (converti de force au catholicisme et pratiquant le judaïsme en secret), il fut épargné, mais, ne pouvant supporter ce privilège, il s'enfuit en Turquie, où il retourna à la religion de ses pères et écrivit son *Schebet Jehuda* (Fléau de Juda), récit des persécutions que les Juifs eurent à subir dans tous les pays et à toutes les époques [p. 20-21].

SALVADOR (Joseph) (1796-1873), né à Montpellier, historien français dont les ancêtres, descendant, selon une tradition, des Macchabées, s'établirent d'Afrique en Espagne au IX^e s. et passèrent d'Espagne en France au XV^e, auteur de : *La Loi de Moïse* ou *Système religieux et politique des Hébreux*, où il cherche à dégager les fondements rationnels de la législation mosaïque ; de *Jésus-Christ et sa Doctrine*, où, pour la première fois en France, les problèmes relatifs à Jésus furent traités d'un point de vue nettement historique, ce qui valut à l'auteur les attaques de Lamennais ; de *Paris, Rome et Jérusalem*, essai sur la religion d'Israël et les religions qui en sont issues, où l'auteur, s'inspirant du prophétisme, trace l'esquisse d'une religion universelle fondée sur un judaïsme transfiguré [p. 193-195 ; 348-349].

SAMUEL IBN NAGDILAH (993-1055), talmudiste, poète et homme d'État, surnommé *Ha-Nagid* (le Chef ou le Prince). — Devenu, d'humble scribe, ministre et conseiller d'Habus, roi arabe de Grenade, il secourut constamment

ses coreligionnaires persécutés et fut le mécène des savants et lettrés de son temps. — Il est l'auteur de nombreux poèmes hébraïques et d'une Introduction au Talmud *(Mebo-Ha-Talmud)* [p. 109-110].

SCHALOM ALEICHEM (Paix sur vous), pseudonyme de l'humoriste russe S. Rabinavith (1859-1916), qui fut surnommé le Mark Twain juif. Œuvres principales : *Contes de Téwié le Laitier*, *Le Déluge*, *Etoiles filantes*, etc... [p. 304-306 ; 312-314].

SCHNÉOUR (Zalman), poète hébreu, né en Russie, en 1887 ; ses caractéristiques sont la force juvénile et la vie ; cependant les pogromes de 1905 ont marqué de pessimisme certains de ses poèmes [p. 302-303].

SCHWOB (Marcel), écrivain français né à Chaville en 1867, mort en 1905, auteur d'une traduction d'*Hamlet* et de diverses œuvres d'une haute tenue littéraire : *Cœur double*, le *Roi au Masque d'Or*, *Vies imaginaires*, la *Lampe de Psyché*, etc... Il n'emprunta que fort rarement des thèmes à la tradition juive, dont il s'était de bonne heure détaché [p. 340-341].

SIONISME. — L'idée sioniste a ses lointaines origines dans les antiques prophéties messianiques *(Ezéchiel*, *Isaïe* II, etc.) qui associaient à l'espoir du retour à Sion des tribus dispersées, la vision de la paix universelle. — Après la ruine du premier Temple et la captivité de Babylone, une partie de ce rêve se réalisa : le Temple fut reconstruit et l'État juif reconstitué. Après la destruction du second Temple et la nouvelle dispersion (70 ap. J.-C.), l'antique espérance se réveilla parmi les Juifs à chaque apparition d'un faux Messie. — Aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, divers chrétiens et Juifs (Maurice de Saxe, le prince de Ligne, Napoléon, Ernest Laharanne, Abraham Pétavel, Mardochée M. Noach, Joseph Salvador, J. Frankel, etc.) exposent tour à tour l'intérêt philanthropique, politique, économique, religieux et moral que pourrait présenter un regroupement juif, soit en Palestine, soit ailleurs. — D'autre part, CHARLES NETTER et l'ALLIANCE ISRAÉLITE fondent en 1873 la première colonie agricole palestinienne ; un groupe d'intellectuels russes, les *Chowévé Sion* (Amis de Sion) fait des tentatives analogues et divers philanthropes, entr'autres le baron EDMOND DE ROTHSCHILD parviennent à créer peu à peu en Palestine des colonies agricoles modèles.

En même temps l'idée sioniste se précise et prend corps

dans l'œuvre de Moïse HESS, puis, sous l'influence hostile de l'antisémitisme grandissant, elle trouve sa première forme classique dans l'*Etat Juif* de Th. HERZL. — Mais Herzl n'est pas seulement un théoricien ; il est aussi un homme d'action, un homme d'État. — Il convoque à Bâle, en 1897, un Congrès où sont représentés des sionistes du monde entier et qui élabore le programme sioniste : on se propose d'obtenir du Sultan une charte à l'abri de laquelle l'immigration et la colonisation juives en Palestine pourront être réalisées sur une grande échelle. — Les adhérents au Sionisme, de plus en plus nombreux, forment des groupes et des fédérations dans les divers pays du monde et s'organisent pour envoyer des représentants aux divers Congrès qui nomment, à leur tour, les Comités d'Action. — Mais, malgré ses démarches auprès du Sultan, du Pape et de divers souverains, Herzl ne parvient pas à obtenir la Charte qu'il demande. L'Angleterre ayant offert un territoire en Afrique aux sionistes, une scission se produit parmi eux peu avant la mort de Herzl (1904), les uns affirmant que l'idée sioniste n'est réalisable qu'en Palestine, les autres *(Territorialistes)*, à la tête desquels se place ZANGWILL, soutenant le contraire. — De 1905 à 1914, bien que combattu par l'immense majorité des Juifs (orthodoxes, tels que le rabbin GUDEMANN, de Vienne, — Juifs assimilés et patriotes de divers pays tels que Lucien WOLFF en Angleterre, et plus tard Théodore REINACH en France), le sionisme ne cesse de s'étendre parmi les masses juives de Russie, de Pologne et d'Amérique, réveillant la conscience juive et provoquant la renaissance de l'hébreu et de la littérature hébraïque. — Diverses conceptions du sionisme font apparaître divers partis : entr'autres celui des Mizrahi, orthodoxes ralliés au Sionisme, celui des Poalé Zion, fraction démocratique et socialiste, etc... Dès le début de la guerre, il fut évident que la Question d'Orient allait être rouverte et que sa solution pourrait, au cas de circonstances favorables, entraîner celle du problème sioniste.— Durant les hostilités, les deux chefs actuels du Sionisme Chaïm WEIZMANN et Nahum SOKOLOW, dont l'œuvre fut approuvée par le Congrès sioniste de Carslbad (1921), ne cessèrent de faire, auprès des divers gouvernements, des démarches qui ne furent point vaines ; ils obtinrent de la France et de l'Angleterre, des États-Unis et de l'Italie des assurances et des promesses formelles, confirmées en 1917 par la Déclaration Balfour annonçant au monde la création, après la paix,

d'un FOYER NATIONAL JUIF, sous certaines conditions qui garantissaient le maintien des droits civils et politiques des non Juifs en Palestine, et des Juifs non sionistes dans les autres pays du monde. Il fut décidé à San Remo, en 1920, que la Déclaration Balfour serait incorporée au traité de paix avec la Turquie ; elle fut en outre développée et précisée dans le MANDAT PALESTINIEN définitivement accordé à la Grande-Bretagne par la Société des Nations en juillet 1922 [p. 174-175 ; 183 ; 241-260 ; 344-348].

SMOLENSKIN (Péretz) (1842-1885), écrivain hébraïque né en Russie, fondateur et rédacteur du grand périodique *Haschachar* (l'Aurore) ; le premier écrivain juif moderne qui déclara que le judaïsme constitue non une religion, mais un peuple et qui dépouilla l'idée messianique de son contenu religieux ; comme Gordon, il lutta contre le fanatisme et la superstition. Ses œuvres principales sont : *L'errant par les routes*, la *Récompense des justes*, la *Joie de l'Hypocrite*, etc... [p. 339-340].

SOKOLOW (Nahum), journaliste et historien, né en Pologne, en 1859, longtemps rédacteur en chef du journal hébraïque *Hatsefira*, auteur d'une très importante *Histoire du Sionisme*, écrite en anglais, avec une préface de Lord Balfour ; obtint du gouvernement anglais, avec MM. Weitzman et Tchlénow, la DÉCLARATION BALFOUR, favorable à la création d'un foyer national juif en Palestine ; fut élu par le dernier Congrès sioniste (1921) président du Comité exécutif sioniste universel [p. 183 ; 253-255]. V. *Sionisme*.

SPINOZA (Baruch) (1632-1677), philosophe et exégète juif, né à Amsterdam d'une famille immigrée d'Espagne, fit ses premières études, sous la direction d'un maître cabbaliste, à l'école juive où il apprit à connaître, entre autres, les œuvres de MAÏMONIDE, de LÉVI BEN GERSON et de CHASDAÏ CRESCAS ; il se familiarisa ensuite avec le latin et la philosophie de Descartes ; excommunié en 1656 par la synagogue, pour ses opinions hérétiques, il n'eut plus aucun rapport avec ses coreligionnaires, mais mena une vie analogue à celle de la plupart des auteurs du *Talmud*, partageant, dans une joyeuse sérénité, son activité entre la pensée et un métier manuel (il polissait des verres de lunette). — Il ne publia de son vivant que son *Exposition sous forme géométrique des Principes de la Philosophie de Descartes*, suivie de ses *Réflexions*

métaphysiques (Cogitata metaphycisa) en 1663, et son *Traité théologico-politique*, en 1670. — Reprenant une thèse hardie que le commentateur ABRAHAM IBN EZRA n'avait qu'esquissée au XII^e s. sous une forme voilée, il démontre que le texte du *Pentateuque* n'est pas exempt de contradictions et qu'il ne saurait, dans la forme où nous le possédons, être entièrement attribué à Moïse ; puis, examinant l'histoire d'Israël, la prophétie, les miracles et les rites, il pose les bases de la critique moderne de la Bible, telle qu'elle sera conçue au XIX^e s. et devance les conclusions de l'École de Kuenen et de Wellhausen. — Son *Traité* sur la *Réforme de l'Entendement*, ses *Epitres* et son *Ethique* ne furent publiés qu'après sa mort. — Ce dernier ouvrage, qui est l'exposé le plus complet de sa philosophie, dérive nettement du cartésianisme et emprunte à la géométrie ses formes d'exposition, mais il ne s'en rattache pas moins à certains penseurs juifs sur plus d'un point. Spinoza rappelle singulièrement la Cabbale par son plan général de l'univers (substance, attributs parallèles, modes, *natura naturans et naturata)* et par son Dieu, à la fois immanent (dans les deux attributs qui nous sont connus, étendue et pensée) et transcendant (dans les attributs infinis qui nous demeurent inaccessibles). Son déterminisme, qui laisse en un certain sens une place à la liberté, sa négation des causes finales, son identification de la volonté et de l'entendement se trouvent déjà chez Chasdaï Crescas, et sa conception de l'amour intellectuel de Dieu est une combinaison de la pensée de Crescas et de celle de Maïmonide. — L'influence de Spinoza, en dehors du judaïsme, fut immense, en particulier sur Gœthe. A l'intérieur du judaïsme, Moïse Mendelssohn dépend directement de lui, bien qu'il aboutisse en pratique à des conclusions toutes différentes [p. 77-90]. V. *Philosophie juive.*

SPIRE (André), écrivain français, né à Nancy en 1868, promoteur de la jeune littérature juive en France et ardent défenseur du sionisme, dont il exposa les thèses, avec Weizmann et Sokolow, devant le Conseil Suprême, durant le Congrès de la Paix. Auteur de : la *Cité présente*, *Versets*, *Vers les Routes absurdes*, le *Secret*, etc... ; ses principales œuvres juives sont : les *Juifs et la Guerre*, *Quelques Juifs*, *Poèmes juifs*, *Samaël* (drame philosophique) [p. 174-175 ; 177-179 ; 258-259 ; 291-292 ; 319 ; 333-334]. V. *Sionisme.*

STEINBERG (Jehouda) (1863-1908), poète hébraïque, né en Bessarabie, le premier parmi les Juifs modernes qui

rédigea et traduisit en hébreu des contes destinés à la jeunesse. Il décrit principalement la vie des *Chassidim*. — Ses principaux ouvrages sont : *A la ville et au bois* (fables), *Contes des Chassidim* [p. 325-327].

T

TALMUD. — Il existait, depuis une haute antiquité, à côté des Écritures, une tradition orale qui en était le vivant commentaire. — Au IIIe s. ap. J.-C., JUDA LE SAINT et ses élèves en firent une rédaction écrite, la *Mischna*, terminée, en Palestine, en 220. — La *Mischna* fut à son tour le point de départ de nouveaux commentaires et développements oraux qui furent consignés par écrit dans le TALMUD DE JÉRUSALEM, achevé au milieu du IVe siècle, et dans le TALMUD DE BABYLONE, terminé en 500. — Chacun des deux Talmuds suit la division de la *Mischna* en six ordres, subdivisés eux-mêmes en traités. Mais il n'y a aucun classement réel dans ces deux énormes compilations qui représentent près de dix siècles de pensée juive. On y ditingue d'une part la *Haggada*, ensemble de récits et de fables, de notions et de rêveries, d'images et de symboles où nul Juif n'est tenu de voir des vérités rigoureuses ; et d'autre part la *Halacha*, c'est-à-dire l'ensemble des Commentaires de la Loi proprement dite, constituant une jurisprudence civile et religieuse qui a force de loi, à la condition toutefois que, conformément à une interprétation traditionnelle de *Exode*, XXIII, 2, la décision juridique dont il s'agit dans un cas donné ait été prise à la majorité des Docteurs qui l'ont discutée.

DÉFENSE DU TALMUD. Les attaques dont le *Talmud* a été l'objet reposent soit sur des confusions entre la *Haggada* et la *Halacha*, soit sur des généralisations abusives dans le domaine de la *Halacha*. — De ce que telle fable plus ou moins absurde ou telle opinion individuelle plus ou moins choquante se trouve dans le *Talmud*, on en infère que cette fable ou cette opinion sont la Loi d'Israël, bien que d'autre part l'immense majorité des textes prouvent que cette fable n'est considérée en Israël que comme une simple fable ou que cette opinion isolée est contraire à l'esprit général du *Talmud* et du judaïsme. — C'est exactement comme si l'on faisait un bloc de toutes les phrases qui ont été écrites en français depuis 10 siècles et si l'on déclarait que chacune de ces phrases est un

article de foi ou une loi générale pour tous les Français. — Il faut dire, pour la défense de l'Église qui livra ces combats au *Talmud*, que ses représentants furent le plus souvent de bonne foi. Ce sont en effet des transfuges du judaïsme, tels que NICOLAS DONIN en 1240, PABLO CHRISTIANI en 1263, GÉRONIMO DE SANTA-FÉ en 1413, JEAN PFEFFERKORN de 1500 à 1510 qui désignèrent, dans le *Talmud*, au clergé, un certain nombre de passages sujets à caution et dont ils faussèrent sciemment l'interprétation ; les catholiques, ignorant tout du *Talmud*, ne pouvaient replacer ces citations dans leur contexte, ni mesurer leur portée exacte. Les accusations lancées par ces apostats donnèrent lieu à des disputes publiques qui se terminèrent généralement par la condamnation des Juifs, après quoi les exemplaires du *Talmud* étaient solennellement brûlés. Il fallut attendre jusqu'au XVI^e s. pour qu'un chrétien éclairé et savant, REUCHLIN, prît, devant le pape et l'empereur, la défense du *Talmud*. Il en résulta de violentes polémiques, qui ne furent pas étrangères à la naissance de la Réforme protestante.

CODIFICATION DU TALMUD. — Dès le XII^e s., MAIMONIDE avait essayé de mettre de l'ordre dans la vaste jurisprudence *(Halacha)* du *Talmud*, en rédigeant sa *Mischné Torah* (Répétition de la Loi), ouvrage dans lequel il classe les diverses décisions juridiques qui font autorité, selon le *Talmud*, en matière civile et religieuse ; mais Maïmonide ne cite pas les auteurs, ne mentionne pas les opinions divergeant de celles qui lui semblent prévaloir et ne tient pas compte des usages *(Minhagim)* qui ont pu, à la longue, prendre force de loi. — C'est pour combler ces lacunes que R. JACOB BEN ASCHER rédigea au XIV^e s. les *Arbaa Turim* (Quatre Tours), divisant la matière législative en quatre ordres : 1^e *Orach Chaïm* (Chemin de vie), conduite à observer durant les jours ordinaires, les jours de fête, les sabbats, prières, etc... ; 2^e *Yoré Dea* (Étude de la Connaissance) relative aux lois alimentaires, à l'idolâtrie, la superstition, les devoirs envers les parents, les maîtres, les morts, etc... ; 3^e *Eben Haeser* (Pierre de secours), vie conjugale, divorce, etc... ; 4^e *Choschen Hamischpat* (Rational du Jugement), contrats, obligation, etc... — Cependant les *Arbaa Turim* manquent encore d'ordre systématique et deux siècles plus tard une nouvelle mise au point est nécessaire, car les Rabbins et Docteurs chargés d'appliquer la loi talmudique, ne sont plus d'accord sur une foule d'interprétations du droit civil ou rituel. — C'est alors (XVI^e s.) que

Joseph KARO rédige le Schulchan Aruch (La Table servie), qui suit le plan et les divisions des Turim, mais présente un ensemble plus complet et plus systématiquement ordonné. — Moïse ISSERLES ajoute au *Schulchan Aruch* des notes complémentaires, se référant à l'autorité de maîtres allemands et français, tels que Isaac-Or SARUA, MORDECHAI BEN HILLEL, Jacob MOLLIN, Israel ISSERLEIN, Joseph KOLON, tandis que Karo s'en tenait surtout aux décisions des maîtres espagnols, ALFASI, MAIMONIDE, ASCHER BEN YECHIEL. — Le *Schulchan Aruch*, revu par Isserlès, imprimé pour la première fois en 1571 a été, jusqu'au début du XIX^e^ s., le véritable Code civil et religieux de la dispersion juive. En lui s'achève réellement le travail de la jurisprudence talmudique ; mais il eut par là même l'inconvénient d'arrêter, de figer le droit hébraïque, qui avait conservé jusqu'au XVI^e^ s. une certaine liberté de développement et il ne fut pas étranger à l'exagération du formalisme et aux excès du légalisme qui caractérisèrent la plupart des communautés juives, aux XVII^e^ et XVIII^e^ s., surtout en Pologne, où se produisit, par réaction, le mysticisme des *Chassidim* [p. 119-122 ; 126-128 ; 133-135 ; 142-144 ; 149-150].

TCHERNICHOVSKY (Saul), né en Ukraine, en 1875, poète de langue hébraïque ; tout pénétré de sensibilité juive, mais en même temps très apparenté à son paysage natal, il semble colorer de slavisme et d'hellénisme tout à la fois l'idiome qu'ont parlé les prophètes [p. 290-291 ; 320-321].

TORAH. — Au sens général : enseignement, loi ; plus particulièrement : l'ensemble de la Loi, écrite et orale (Bible, Mischna et Talmud) ; — dans un sens plus étroit : le Pentateuque, ou *Torah de Moïse.*

V

VEXLER (Maurice), rabbin français, né en 1887, mort pour la France à Verdun, en 1914 ; professeur à l'École rabbinique de Paris, collaborateur à la *Revue des Etudes juives*, à l'*Univers israélite*, etc... [p. 238-239].

W

WASSERMANN (Jacob), romancier allemand, né en 1873 ; ses œuvres principales sont : *Mélusine, Moloch, Alexandre à Babylone, Kaspar Hauser* ou *la Paresse du cœur*, les *Masques d'Erwin Reiner, Christian Wahnschaffe*, les *Juifs de Zirndorf* et *Ma voie comme Allemand et comme Juif* [p. 337-338].

WEILL (Julien), rabbin français né à Versailles en 1873, secrétaire de la *Revue des Études juives*, où il a publié divers travaux (sur *Nicolas Antoine, Spinoza*, etc.), auteur de : *Un poète juif, Juda Halévi*, d'un ouvrage sur *Zadoc-Kahn* et d'une traduction des *Antiquités judaïques* de Flavius Joseph (t. I à V) [p. 197-198].

WEISS (Isaac-Hirsch), (1815-1905), talmudiste et érudit autrichien, établi depuis 1864 à Vienne, où il professait dans le Beth Hamidrasch (École) dirigé par Jellinek, publia des éditions critiques de nombreux textes hébraïques, un *Essai sur la langue de la Mischna* et une *Histoire de la Tradition juive* (Dor Dor we-Forschaw) où il suit le développement de la tradition orale, de Moïse jusqu'au Schulchan Aruch ; cet ouvrage est demeuré classique [p. 200-201].

WEIZMANN (Chaïm), savant anglais, originaire de Russie, longtemps professeur de chimie à l'Université de Manchester, consacra, depuis une dizaine d'années, toute son activité au mouvement sioniste ; en 1917, il obtint avec Sokolow et Tchlénow, du gouvernement anglais, la Déclaration Balfour, approuvée par la France, l'Italie et les États-Unis et incorporée au Mandat palestinien confié à l'Angleterre par la Conférence de San Remo (1920) et la Société des Nations (1922). Chaïm Weizman a été élu par le dernier Congrès sioniste (1921) président de l'Organisation sioniste universelle [p. 255-258]. V. *Sionisme*.

WESSELY (Hartwig) (1725-1805), hébraïsant et pédagogue allemand, partisan enthousiaste des réformes esquissées par l'empereur Joseph II dans son Édit de Tolérance, ami et collaborateur de Mendelssohn, auteur de divers poèmes, d'un *Traité de Morale* (Sefer Ha-Middot) et surtout d'un ouvrage intitulé : *Dibre Schalom we-Emeth* (Paroles de Paix et de Vérité) traduit en allemand, en

italien et en français, où il préconise les avantages de l'instruction laïque et de diverses autres réformes du judaïsme, même pour le Juif qui demeure fortement attaché à la Bible et au Talmud. — Cette œuvre contribua, avec celles de Mendelssohn, à renouveler les formes de la vie juive à la fin du XVIII[e] s. et à préparer l'émancipation qui s'en suivit [p. 149-150]. V. *Judaïsme conservateur et réformé.*

WISE (Stephen-Samuel), né en 1862, rabbin de la SYNAGOGUE LIBRE de New-York, un des chefs du mouvement pro-sioniste en Amérique et en même temps un des prédicateurs les plus éloquents et les plus écoutés du judaïsme libéral. Ami personnel du président Wilson, il a fait, durant la guerre, une ardente propagande pour la France auprès des Juifs américains [p. 222-223].

Y

YÉCHIEL DE PARIS, nommé souvent Sire VIVAS, né à Beaux, mort à Acre en 1286 ; commentateur et chef de l'École talmudique de Paris, il fut chargé de défendre publiquement le *Talmud*, lors des attaques dirigées par l'apostat NICOLAS DONIN contre cet ouvrage, qu'elles eurent pour résultat de faire condamner par le pape Grégoire IX et brûler par le roi Louis IX (1240-1248). — Yéchiel quitta la France en 1244 et il alla fonder une École talmudique en Palestine où il mourut [p. 119-121].

Z

ZADOC KAHN (1839-1905), Grand-Rabbin de France, un des fondateurs de la Société des Études juives qui publie une importante *revue* ; il s'intéressa au sort des Juifs de Russie, aux colonies juives de Palestine instituées par le baron Edmond de Rothschild, aux débuts du sionisme, etc... ; auteur de divers ouvrages : *Sermons et Allocutions*, *Religion et Patrie*, *Souvenirs et Regrets*, etc... [p. 231-234].

ZANGWILL (Israël), né à Londres, en 1864, créateur de la littérature juive moderne de langue anglaise. Ses principaux ouvrages, qui ont réveillé la conscience juive dans le monde entier, sont : les *Enfants du Ghetto*, les *Rêveurs du Ghetto*, le *Roi des Schnorrers* (romans), le *Creuset*

(drame), la *Voix de Jérusalem* (polémique et critique) ; parmi ses œuvres qui ne concernant pas directement le judaïsme, il faut citer : les *Fantaisies italiennes*, la *Guerre pour le Monde*, l'*Arène aux Coqs*, *Marie-Anne*, etc. D'abord partisan des idées de Herzl, il se sépara des sionistes, lorsque ceux-ci eurent, en 1904, repoussé l'idée de fonder un foyer juif dans l'Ouganda, où l'Angleterre avait mis de vastes terrains à leur disposition. Il fonda alors l'*Organisation territoriale juive*, dont le but était de trouver un pays où les Juifs pussent s'établir et jouir d'une pleine autonomie, fût-ce ailleurs qu'en Palestine [p. 186-189 ; 292-296 ; 339].

ZOHAR ou SÉFER HA-ZOHAR (Livre de la Splendeur), appelé souvent le Saint Zohar, ouvrage attribué à R. SIMÉON BEN YOCHAI et à son fils R. ÉLÉAZAR, qui l'auraient composé lors de leur séjour de treize années dans une grotte, au temps des persécutions romaines (IIe s. ap. J.-C.) et qui aurait été retrouvé au XIIIe s. par le cabbaliste espagnol MOÏSE DE LÉON. On a voulu voir dans Moïse de Léon l'unique auteur du *Zohar* ; cette hypothèse semble dénuée de vraisemblance et il paraît plus juste d'admettre que cet écrivain ne fit que mettre par écrit un ensemble de traditions orales constituant une doctrine ésotérique dont les sources sont sans aucun doute très anciennes. — Rédigé en dialecte chaldéen, sous forme de Commentaire du Pentateuque, avec diverses annexes (*La Petite Assemblée*, la *Grande Assemblée*, etc...), le *Zohar* est la Somme des doctrines cabbalistiques telles qu'elles apparaissent dans la pensée juive du Moyen Age. — On retrouve ici la théorie des SEPHIROTH et celle des QUATRE MONDES, ainsi que le rôle prépondérant que peut jouer l'âme humaine dans l'économie générale de l'univers. Mais ce qui frappe surtout c'est le langage anthropomorphique constamment employé pour donner corps à ces doctrines, et en particulier les images empruntées à l'amour même et à la vie sexuelle : l'élément créateur est le *Mâle*, le *Père*, qui correspond dans le monde des Séphiroth à la grâce et à la bonté ; il engendre l'élément réceptif, qui est la *Femelle*, la *Mère* et correspond à la justice et à la colère ; de leur union naît le *Fils* ou *Médiateur*, qui produit la pitié et le salut. Nulle part, si ce n'est peut-être dans certaines pages de PHILON, la spéculation juive ne s'est trouvée aussi proche de la métaphysique chrétienne. — Le *Zohar* se répandit avec rapidité à travers le monde juif et fut bientôt considéré par ses adeptes comme un ouvrage égal en sainteté à la

Bible elle-même ; il exerça une influence jusque sur la liturgie du XVI^e^ et XVII^e^ s. qui emprunte, en certaines prières, son langage pour célébrer la fête du Sabbat, comme fiancée d'Israël. — A partir du XVII^e^ s. pourtant, les rabbins les plus attachés à la tradition se détournèrent de lui, lorsqu'ils virent se recruter parmi les *Zoharites*, les disciples du faux Messie *Sabbattaï Zévi* qui finit par embrasser la religion musulmane, et ceux de *Jacob Franck* qui se convertirent au christianisme [p. 63-75 ; 108]. V. *Cabbale*, *Philosophie juive*.

ZUNZ (Léopold-Lippmann), né à Detmold en 1794, mort à Berlin en 1886, fondateur de la Science historique du Judaïsme, qu'il inaugura en publiant en 1817 son livre intitulé : *Un mot sur la littérature rabbinique* ; il créa en 1819, avec Édouard Gans et Moïse Moser, une *Société pour la culture juive*, où entrèrent Henri Heine, David Friedlaender, etc... et qui, reprenant le programme de Moïse Mendelssohn, se proposait de mettre les Juifs et le judaïsme allemands en harmonie avec les milieux modernes et publia, depuis 1822, l'importante *Revue de la Science du judaïsme*. Les ouvrages principaux de Zunz sont : *La prédication juive au Moyen Age* (Gottesdienstliche Vortraege der Juden) et la *Poésie synagogale*. — Comme interprète et commentateur de la Bible, il adopta nettement le point de vue de la critique moderne ; dans la question de la Réforme juive, il se plaça entre les orthodoxes qui n'admettaient aucun changement aux traditions rituelles, et les réformateurs qui, selon lui, ne tenaient pas suffisamment compte de l'histoire et de la vie profonde du judaïsme [p. 190-191].

FIN DES NOTES.

ABBEVILLE (FRANCE). — IMPRIMERIE F. PAILLART

Date Due

Feb 1 '32

848.91 F594AB 136381